This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

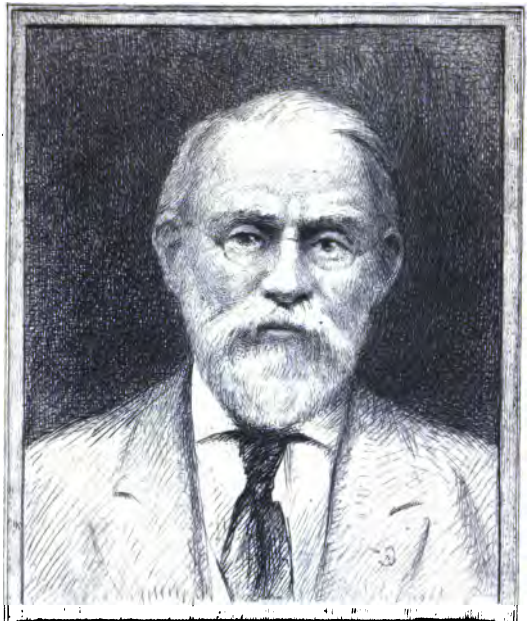
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Z
1007
.B584



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE,
MDCCLXIX.
TOME TRENTE ET DEUXIEME.
PREMIÈRE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXIX.

Dunning
Gottschalk
11-27-39
39327

TABLE DES ARTICLES

ART. I. JOURNAL DU VOYAGE *de Mr. le Marquis* DE COURTANVAUX, Second Extrait . . . . . pag. 1.

II. LETTRES MORALES SUR LE BONHEUR. . . 27.

III. VOYAGES DANS LE LEVANT, *par Mr.* HASSELQUIST, Second Extrait. . 42.

IV. ESSAI DE PRINCIPES D'UNE MORALE MILITAIRE, *par Mr.* DE ZIMMERMAN. 61.

V. LA JOLIE FEMME, *ou* LA FEMME DU JOUR. . 75.

VI. MEMOIRES DE LITTE'RATURE *de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres*, Tome XXXII. . . 89.

VII. VOYAGE SENTIMENTAL, *par Mr.* STERNE. . 119.
VIII. HISTOIRE DU PARLEMENT DE PARIS, Second Extrait. 135.
IX. LE MESSIE, Second Extrait. . . . . 162.
X. PROSPECTUS *d'une Encyclopédie Oeconomique.* . . . 191.
XI. NOUVELLES LITTERAIRES. 227.

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
JUILLET, AOÛT, SEPTEMBRE,
MDCCLXIX.

ARTICLE PREMIER.

JOURNAL DU VOYAGE de Mr. le Marquis DE COURTANVAUX, sur la Frégate *l'Aurore*, pour essa-

yer, par ordre de l'Académie, plusieurs Instrumens relatifs à la Longitude &c.

Second Extrait.

NOus avons dans notre précédent Extrait (1) rendu compte du noble motif qui a fait entreprendre à Mr. DE COURTANVAUX cet important Voyage, du succès qu'il a eu, & des savantes & lumineuses instructions que l'illustre Auteur donne sur toute la matière des Longitudes. Nous passons à présent à la Relation même: elle est extraite de trois Journaux, de celui de Mr. le Marquis, & de ceux de MM. *Pingré* & *Messier*, qui, comme nous l'avons dit, l'ont accompagné dans son Voyage. Ces Messieurs n'ont pas toujours vu tous les trois ce qu'ils rapportent; mais ils *ne rapportent rien qui ne puisse être certifié au moins par*

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XXXI. Part. II. *pag.* 286.

par l'un des trois, bien entendu qu'on ne les ait pas mal informés eux mêmes, ce qui eſt arrivé quelquefois, comme on le verra dans la ſuite.

Nos Obſervateurs partirent de Paris le 12 Mai 1767. & ils arrivèrent le 14 au Havre-de-grace, dont ils font l'hiſtoire & la deſcription. Cette Ville, que François I. fit bâtir en 1516, eſt à préſent très peuplée: on y compte 25 à 30000 habitans, y compris le Fauxbourg d'Ingouville. „ Dès l'année 1538, ou vers ce temps là, on avoit, dit-on, conſtruit au Havre, un Vaiſſeau d'une taille énorme; ſa charge étoit de 2000 tonneaux, les cables étoient auſſi gros que la jambe d'un homme; il y avoit ſur ſon bord un jeu de paume, & un moulin à vent: il fut appellé *la grande Françoiſe*; ſa deſtination étoit pour les Indes orientales; en deux marées on eut bien de la peine à le conduire à l'extrêmité des jetées, où l'on fut obligé de le détruire; les matériaux furent emploïés à la conſtruction d'un grand nombre de maiſons du Fauxbourg de la Barre".

L'*Aurore* partit le 25 Mai pour Calais. Mr. DE COURTANVAUX vit dans la Citadelle de cette Ville un alambic, dont MM. *Rigaud* & *de Fourcroix* ſe ſervoient pour deſſaler l'eau de la mer: il en donne la figure avec l'explication. Les expériences ont été multipliées à Calais, appuyées ſur les principes de Mr. *Poiſſonnier*; elles ont parfaitement réuſſi: l'eau de la mer devient par ces opérations auſſi douce & auſſi potable, que le pourroit être celle d'une fontaine. Perſonne n'ignore les découvertes de Mr. Poiſſonnier, Docteur en Médecine de l'Académie Royale des Sciences, ſur le deſſalement de l'eau de la mer, & le ſuccès dont ſes tentatives ont été couronnées. Il faut, continue notre illuſtre Auteur, avoir entrepris des voyages de long cours, pour connoître toute l'étendue du ſervice que cet Académicien a rendu à la Marine. Ce ſecret peut même être quelquefois d'une très grande utilité ſur terre: il eſt ſur-tout bien précieux pour Calais, où l'on ne peut boire que de l'eau de citerne, & où cette eau venant

venant à manquer dans les circonſtances d'un ſiège, la garniſon ſeroit obligée de ſe rendre, nonobſtant la plus grande abondance de toutes proviſions de guerre & de bouche.

Dunkerque, où nos Voyageurs ſe rendirent enſuite, eſt une aſſez grande Ville. Un Auteur Anglois, qui écrivoit en 1761, aſſure que l'année précédente le nombre des communians avoit excédé 12000., & Mr. DE COURTANVAUX ne croit pas que ce nombre ait beaucoup diminué depuis. Les rues ſont aſſez bien pereées; les maiſons bien bâties, preſque toutes en brique: toutes les caves ſont habitées, elles reçoivent du jour par une porte à deux battans, qu'il faut laiſſer ouverte pendant le jour, tant qu'il y a du monde dans ces appartemens ſouterrains: les noms des rues ſont marqués à chaque carrefour; de plus toutes les maiſons d'une même rue ſont numérotées. On met dans les rues, les jours de Fête & de Dimanche, une eſpèce d'ornement aſſez ſingulier; ce ſont comme des aſſemblages de guirlande,

compoſées de fleurs artificielles de différentes couleurs, eſpacées & ſoutenues à peu près comme le ſont les lanternes à Paris: ces guirlandes ſe réuniſſant au milieu de la rue, forment des eſpèces de dais, deſquels pendent pluſieurs morceaux de verre; pour peu qu'il y aît un ſouffle de vent ces morceaux de verre agités s'entrechoquent, rendent un ſon, & forment une muſique qui vaut bien celle des tambours de baſque & des caſtagnettes de Languedoc. La jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe ſe raſſemble, après l'Office Divin, pour danſer ſous ces guirlandes.

L'Egliſe de Saint-Eloi, qui avoit été réduite en cendres en 1558, a été reconſtruite par le produit des *Saints-Filets*. Les pêcheurs de Dunkerque, pour attirer la protection céleſte ſur l'exercice de leur profeſſion, s'étoient aviſés d'aſſocier en quelque ſorte Dieu à leur commerce. Lors qu'ils partoient pour la pêche, ils ſequeſtroient un certain nombre de filets, auxquels ils donnoient le nom de *Saints-filets*; tout le poiſſon pris avec ces Saints filets,

filets, étoit censé appartenir à Dieu, il étoit mis à part, & le produit de sa vente étoit donné à l'Eglise de la paroisse. Ce qui n'étoit d'abord que l'effet d'une dévotion libre & volontaire, devint dans la suite une obligation d'une nécessité indispensable; les Comtes de Flandre ordonnèrent qu'aucun bateau de pêcheur ne sortît du port de Dunkerque, sans embarquer au moins un *Saint-filet*, & c'est du produit du poisson pris dans ces saints filets, que l'on a bâti la belle Eglise paroissiale de Dunkerque, telle qu'elle subsiste maintenant.

Le 19 Juin, nos Voyageurs partirent pour la Hollande, & ils arrivèrent le 21 à Rotterdam. „ Dès l'entrée de la Meuse, *disent-ils*, la Hollande nous avoit paru un pays charmant, la campagne aussi basse que l'eau de la rivière, se laissoit voir de dessus notre bord, & formoit les payſages les plus rians, des villages très propres, des maisons de campagne & des jardins symétrisés dans toutes leurs parties, de fort belles avenues à perte de vue, des prairies grasses où

ſoient des troupeaux ſans nombre; mille objets agréables & diverſifiés ne nous laiſſoient d'embarras que ſur le choix de ce que nous devions le plus admirer, & ne nous permettoient pas d'eſpérer une vue plus ſatisfaiſante. Nous en trouvâmes cependant une encore plus flatteuſe devant Rotterdam; elle étoit d'un côté terminée avantageuſement par la Ville, elle ſe perdoit de l'autre dans des campagnes de toute beauté, & ſur la rivière même, qui a en cet endroit près d'une demi-lieue de large, les Vaiſſeaux, les Barques, les Yachts, les Canots qui ſe ſuccédoient continuellement les uns aux autres, formoient comme une ſeconde Ville flottante, qui groupoit parfaitement avec tout le reſte, & la ſérénité du Ciel ajoutoit un nouveau luſtre à toutes les parties de cette vue charmante — La Ville de Rotterdam nous parut un vrai bijou".

M. DE COURTANVAUX parle enſuite des diverſes raretés qu'il vit à Rotterdam, & il n'a garde d'oublier le célèbre Cabinet de M. *Biſſchop*, ni celui de M. *Geevers*. *Je doute*, dit-il en parlant

lant du premier, *qu'il y ait dans l'univers* un cabinet *qui le surpasse*. Nos Voyageurs se louent beaucoup des politesses qu'on leur fit dans cette Ville, & singulièrement de celles de M. *van der Hoeven de Tienoven*, qui exerce les fonctions de Consul de France à Rotterdam. Nous en parlons afin d'avoir occasion de rapporter ce qu'ils disent de son origine paternelle. „ En 1421, la Meuse ayant rompu ses digues & s'étant considérablement enflée, lorsque la marée montoit avec violence, le pays voisin de Dordrecht fut inondé, plus de cent mille personnes périrent; quinze Eglises à clochers, plusieurs Châteaux, soixante-douze Villages furent renversés: on en voit encore de tristes débris en temps de basse mer. Il se forma au sud-est de Dordrecht une nouvelle mer, qu'on nomme le *Biesbos*; cette mer communique avec la la vieille Meuse & avec la pleine mer, c'est ce qui forme l'Isle où Dordrecht est située. Dans le désastre général de cette inondation, un enfant seul se sauva, il étoit porté dans son berceau sur les eaux,

un chat de la maiſon ſe mit ſur le bord; lorſque le berceau inclinoit, la peur rendoit le chat alerte, il ſautoit du côté le plus élevé, & par le contre-poids il rétabliſſoit l'équilibre. On vit de terre ce manège, on attendit ce berceau, & l'on ſauva l'enfant. Sans les obligations que nous avons à M. *van der Hoeven*, je n'aurois pas rapporté ce fait; c'eſt ſur ſon autorité que je l'avance, il y eſt trop intéreſſé, pour que je n'y prenne pas moi-même intérêt: c'eſt à cet enfant que M. van der Hoeven doit ſon origine paternelle".

Quelque intéreſſant que ſoit ce que nos Obſervateurs diſent de Dordrecht & de Delft, nous ſommes obligés de le paſſer ſous ſilence. Sur le chemin de Delft à la Haye, ils virent un gros chien noir & blanc qui ſuivoit un carroſſe. Comme il leur parut avoir quelque choſe de ſingulier, M. van der Hoeven qui les accompagnoit, leur dit que c'étoit le fruit d'un ours & d'une chienne, ce dont on ne pouvoit douter, puis qu'il étoit né à la ſuite d'un voyage de long

long cours sur un vaisseau, sur lequel il n'y avoit aucun autre animal que la chienne & l'ours.

M. DE COURTANVAUX fut frappé de la beauté de la Haye, il en parle avec admiration, comme le font tous les Etrangers; mais il se trompe quand il lui donne deux lieues de tour: c'est trop de presque la moitié. Il s'est encore glissé quelques autres erreurs dans cet article de la Haye. Mgr. le Prince Stadhouder n'a point hérité de ses Ancêtres l'Hôtel où sont ses Cabinets: il en a fait l'acquisition il n'y a que peu d'années. Les Anglicans ni les Anabaptistes n'ont point d'Eglises à la Haye. La belle route de la Haye à Scheveling n'a que trois quart de lieue, & non pas *une bonne lieue & demie de long*. On verra avec plaisir la description du charmant séjour de *Zorgvlied*; mais l'illustre possesseur de cette belle Maison, n'est pas *Premier Président des Etats Généraux après le Prince*, comme le croit M. DE COURTANVAUX. Les Etats Généraux n'ont point de Président à demeure; chaqu'une des sept Pro-

Provinces préſide à ſon tour, & celui qui tient le premier rang dans la Députation de ſa Province eſt Préſident pendant une ſemaine entière. C'eſt du Collège des Conſeillers Députés de Hollande, dont M. le Comte de Bentinck eſt Préſident perpétuel. Le Fils de ce Seigneur eſt *Capitaine de Vaiſſeau* au ſervice de l'Angleterre, & non à celui *de la République*.

Puis que nous avons commencé à relever les inexactitudes qui ſont echappées à nos Voyageurs, nous allons tout de ſuite en remarquer quelques autres qui ſe trouvent dans l'Article de Haerlem. A l'occaſion du *Speculum Salutis*, imprimé dans cette Ville en 1440, par *Laurent Coſter*, ils diſent qu'il „ paroît „ conſtant que l'imprimerie de Coſter „ n'étoit autre choſe qu'une gravure en „ bois, invention utile, il eſt vrai, mais „ fort inférieure à celle de la véritable „ imprimerie en caractères détachés & „ mobiles, qui fut imaginée peu d'an„ nées après à Mayence". M. DE COURTANVAUX ne connoîtroit-il pas

pas l'Ouvrage, (*) où l'illuſtre M. *Meerman* a ſi bien démontré que Laurent Coſter eſt l'inventeur des lettres mobiles de bois?

„ Il y a quelques années qu'il n'y avoit „ point à Harlem de Tribunal de Juſtice, „ lorsque les Etats reconnurent Guil„ laume IV. père du Prince regnant „ pour Stadhouder Héréditaire; les Har„ lémois n'étant point de cet avis „ chaſſèrent les Troupes des Etats de „ leur Ville, & pendirent quelques uns „ de ceux qu'ils jugèrent les plus affec„ tionnés au Prince: la ſédition fut ce„ pendant appaiſée, & expiée par le „ ſang de ſes principaux Auteurs; on „ établit une Juſtice à Harlem, & de„ puis les choſes n'en ont été que „ mieux; la Ville eſt plus peuplée qu'el„ le ne l'étoit, on n'y compte cepen„ dant que 16000 habitans; le prix des „ maiſons en conſéquence a beaucoup aug-

(1) *Origines Typographicæ, Gerardo Meerman Auctore; Hagæ Comitum apud N. van Daalen* 1765. *in* 4°.

„ augmenté: nous ſommes entrés dans „ une maiſon qui fut achetée alors pour „ douze à quinze cents florins; le pro- „ priétaire nous a dit qu'il ne ſeroit pas „ embarraſſé d'en trouver maintenant „ dix-huit à vingt mille florins, quoi „ qu'il n'y ait aucune augmentation ". Il y a dans tout cela bien des mépriſes; mais la plus étrange eſt d'avoir cru qu'avant le Stadhouderat il n'y avoit point de Tribunal de Juſtice dans une Ville auſſi conſidérable que l'eſt celle de Haerlem. Nous ne diſons rien de l'augmentation énorme & incroyable que l'on ſuppoſe s'être faite dans le prix des maiſons: ce peut n'être qu'une faute d'impreſſion, & quoique le prix ſoit marqué en toutes lettres, l'Auteur aura voulu dire ſeulement que la maiſon dont il parle ſe vendroit à préſent 1800 à 2000 florins.

Un peu plus bas, M. DE COURTANVAUX dit, que la Religion des Anabaptiſtes eſt *une des quatre Religions dominantes en Hollande*, & que *les trois autres ſont la prétendue Réformée, la Catholique*

& *la Juive*. Il avance le même choſe à l'article d'Amſterdam (2). Tout le monde ſait cependant que la Religion Réformée eſt la ſeule dominante en Hollande, & notre Auteur le dit lui même dans un autre endroit (3).

Nous ſerions bien fâchés que l'on jugeât de l'exactitude des relations de Mr. DE COURTANVAUX par les paſſages que nous venons de citer. Rien ne ſeroit plus injuſte; il ſeroit preſque impoſſible que n'ayant été que cinq ou ſix ſemaines en Hollande, & y ayant vu & ouï raconter tant de choſes différentes, nos ſavans Voyageurs ne fûſſent pas tombés dans quelques mépriſes, & n'eûſſent pas été trompés par quelques uns de ceux qu'ils ont conſultés. Du reſte leurs obſervations ſont en général auſſi exactes qu'intéreſſantes, & c'eſt bien à regret que nous ne les ſuivons pas dans les diverſes Villes de la Hollande, pour rapporter les deſcriptions qu'ils en font

(2) *pag.* 242.
(3) *pag.* 194.

ſont; mais il faudroit preſque tout copier, & d'ailleurs ces détails ſont ſingulièrement deſtinés à ceux qui ne connoiſſent point ce beau Pays, ce qui n'eſt pas le cas de la plupart de nos Lecteurs. Nous croyons cependant qu'ils nous ſauront gré de tranſcrire ce que nos habiles Obſervateurs diſent du Helder, & des belles Digues qui s'y voient: ce morceau eſt très curieux.

„ *Helder* n'eſt qu'un ſimple Village, ſitué ſur le bord de la mer, au milieu d'une pointe qui s'avance vers l'Iſle du Texel, qui en eſt diſtante de trois quarts de lieue au nord-eſt: une partie du village eſt bâtie ſur la digue, & par conſéquent ſur le ſable; on a pris, ſans doute, des précautions pour que les maiſons pûſſent réſiſter à la violence des vents qui eſt grande dans ces quartiers. A une demi-lieue à l'oueſt d'Helder, eſt un ſecond Village ſitué au bas des dunes, & nommé *Huyſduine;* il eſt à peu près auſſi gros qu'Helder, mais la plupart des maiſons y ſont couvertes de chaume ou plutôt de joncs; elles ont malgré cela,

une

un certain air de propreté que n'ont point les chaumières de France: on compte dans les deux Villages environ 1500 habitans, il y a des Catholiques, des Réformés, des Anabaptiſtes; les premiers ſont au nombre de 7 à 600, les Anabaptiſtes ſont les plus riches de tous. — Les femmes quittent toutes leurs mules en entrant dans l'Egliſe, & reſtent perpétuellement à genoux, même durant la grande Meſſe & les inſtructions; le Curé, Mr. de Vynck, paroît un Eccléſiaſtique d'un vrai mérite, il eſt abſtême, ſon averſion pour le vin a penſé lui faire manquer ſa vocation, le ſeul vin de Conſtance (du Cap de Bonne-eſpérance) a pu ſympathiſer avec ſon eſtomac, c'eſt avec ce vin qu'il dit la meſſe ".

„ Ce qui mérite le plus l'attention des Curieux à Helder, ce ſont les Digues que l'induſtrie infatigable des Hollandois a ſu élever contre les incurſions de la mer: je ne fais pas difficulté d'avancer que ces digues ſont la plus grande merveille de la Hollande. De deſſus ces

digues il eſt facile de voir que la campagne eſt plus baſſe que la mer: les eaux venant de la mer du nord dans le canal du Texel, acquierent un mouvement d'autant plus furieux qu'il eſt plus reſſerré par les iſles & les bancs de ſable dont ce paſage eſt rempli: la pointe de la Nord-Hollande où eſt Helder, ſeroit la premiere expoſée à la violence des flots, & cet obſtacle une fois rompu, toute la Nord-Hollande ſeroit inondée. A l'oueſt du Zype & du Coëgras, des dunes de ſable amoncelées par la mer même & aſſez élevées, ſemblent mettre le pays à couvert; on n'a pas laiſſé cependant de pratiquer des digues artificielles, aux endroits où la prévoyance des Hollandois ne croyoit pas devoir s'en rapporter à la ſeule nature. Ces dunes finiſſent près de Huyſduyne, à l'entrée du Canal du Texel, c. à d. au lieu où l'impétuoſité du flot commence à menacer de renverſer tous les obſtacles qu'on pourroit lui preſenter. Pour obvier à ce danger, on a d'abord pratiqué le long du rivage un bon nombre de batardeaux où d'épe-

d'éperons qui rompent la violence de l'eau: au bord de la mer entre les batardeaux, & même quelquefois le long des batardeaux du côté du flot, on a fiché des pieux dans le sable, & on les a revêtus de planches ou entrelassés de branches d'arbres, pour former comme des espèces d'encaissemens, dans lesquels on a versé de grosses pierres conduites exprès de Norwège: tout Vaisseau qui va commercer en Suède ou en Norwège, est tenu à son retour de se charger en forme de lest d'un nombre déterminé de ces grosses pierres. L'eau roulant sur ces encaissemens, perd nécessairement le peu de force que les batardeaux lui avoient laissé. En différens endroits dans l'intérieur des batardeaux, & le long des encaissemens du côté de la terre, règne un parapet de 15 à 18 pieds de hauteur & depuis 5 pieds jusqu'à 12 de largeur: ces parapets ne sont formés que par de simple goémon (4) que l'on entas-

(4) Ce sont des herbes noueuses & longues qui croissent au fond de la mer: elles sont sou-

entaſſe ſans aucune façon ultérieure; ce goémon s'affaiſſe par ſon propre poids; à meſure qu'il ſe pourrit il ſe convertit en terre & forme une maſſe aſſez ſolide. C'eſt derrière ce parapet qu'eſt la véritable digue, elle s'étend depuis Huyſduyne juſqu'à un petit port qui eſt à une petite demi-lieue à l'eſt d'Helder, dans un eſpace de plus de deux mille toiſes; en largeur elle s'étend juſqu'à huit à dix toiſes & même quelquefois au delà, elle eſt élevée d'environ deux toiſes au deſſus de la plus haute mer, mais elle eſt de quatre à cinq pieds plus baſſe que le parapet de goémon. Le long de la digue ſont des poteaux numérotés, diſtans pour l'ordinaire l'un de l'autre de 40 à 45 toiſes; leur uſage eſt d'indiquer à ceux qui ſont prépoſés à l'entretien des digues, la partie qui eſt confiée à leurs ſoins. La digue n'eſt formée que de ſable,

vent entrelaſſées les unes aux autres par le mouvement des eaux, de manière à former une barrière formidable. On s'en ſert pour fumer les terres. Elles s'appellent auſſi *Varec*.

ble, le vent pourroit y faire bien du dégât; pour remédier à cet inconvénient, on a fait croître des joncs & des roſeaux ſur ce ſable, cela le retient; où il n'y a point de roſeaux on plante dans le ſable des torchons de paille qui ſortent de terre d'environ un pied, les hommes, les beſtiaux, les voitures qui paſſent ſur la digue étendent cette paille, elle protège le ſable, on a ſoin de la renouveller de temps en temps; des joncs voiſins, liés enſemble, comme nous lions nos cardons & nos chicorées pour les faire blanchir, produiſent auſſi le même effet & cet effet eſt plus durable: ſi nonobſtant ces précautions le vent enlève quelque ſable, il en reſtitue ſouvent d'autre qu'il enlève de la mer ſur la digue, & qui y eſt retenu par la paille & les joncs ".

„ Au deſſus d'Huyſduyne, au haut des premières dunes, on allume toutes les nuits un fanal pour ſervir de phare aux vaiſſeaux, qui chercheroient pendant la nuit l'entrée du Téxel. Ce fanal n'eſt autre choſe qu'une eſpèce de gril ou de grand réchaud carré qu'on charge

de gros blocs de houille, il n'eſt élevé que d'un pied & demi ou de deux pieds; mais il ſe trouve au haut d'un monticule de charbon, élevé de dix à douze pieds ſur le ſommet de la dune; on allume le ſoir cette houille, elle rend un feu très éclatant & qui ſe voit de fort loin ".

„ Aſſez près de ce fanal, ſur la pente des dunes du côté de la mer, un exemple terrible de juſtice eſt préſenté aux yeux des matelots Hollandois qui ſortent du Texel. Il y a quatre à cinq ans que l'équipage d'un Vaiſſeau Hollandois ſe révolta contre le Capitaine & les Officiers; les rebelles s'étant emparés du navire, le conduiſirent à Lisbonne. La République réclama & le vaiſſeau & les criminels; ils furent livrés, conduits, jugés & punis au Texel. On a entouré leurs corps & tous leurs membres d'anneaux & de cerceaux de fer, afin que leurs corps plus long-temps conſervés, inſtruiſiſſent ceux qui ſeroient tentés d'imiter leur exemple, que la République n'eſt pas moins ſévère pour punir le crime

crime, que généreuſe & magnifique pour récompenſer la vertu ".

Nos Voyageurs partirent du Texel le 3e Août, & arrivèrent le 7e à Bologne. Cette Ville, dont ils donnent la deſcription, eſt très ancienne. Elle étoit bien connue dès le temps d'Auguſte. La partie de la Ville qu'on appelle haute, eſt ſur le haut d'une colline dominée, mais à une certaine diſtance, par des montagnes aſſez élevées. Cette partie de la Ville eſt beaucoup plus ancienne que l'autre, elle étoit la ſeule du temps des Romains, & des Comtes de Boulogne, mais elle étoit alors beaucoup plus étendue qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. La Ville baſſe n'eſt ſéparée de la haute que par une deſcente de cent pas environ de longueur hors de la Ville. Elle eſt très moderne, mais bien plus grande, plus peuplée, & plus commerçante que la Ville haute. Il y a autour de 7500 habitans dans les deux Villes, 5000 & plus dans la Ville baſſe, le reſte dans la haute.

La mer du côté de Calais & de Bou-

logne, eſt très abondante en phosphores. En traverſant quelque partie de mer en canot, chaque coup de rame fait quelquefois paroître une infinité de phosphores; deux toiſes au delà il n'en paroît pas un ſeul, à quelque diſtance de là ils reparoiſſent. Quelle eſt la nature de ces phosphores? ſont-ce des animalcules? eſt-ce du frai de poiſſon, comme le prétendent pluſieurs? ou dira-t-on que que c'eſt quelqu'autre eſpèce de ſubſtance? peut-être la nature de ces phosphores n'eſt-elle pas par-tout la même. M. *Rigaud*, que nos Obſervateurs avoient déjà vu à Calais, voulut les convaincre que les phosphores de la Manche ſont de véritables animaux. Un microſcope devoit opérer cette perſuaſion, mais l'expérience avec le microscope eſt difficile à faire, il n'eſt pas aiſé de ſaiſir ces eſpèces d'atomes pour les placer ſur le porte-objet. Nos ſavans Voyageurs ne purent y réuſſir; ils découvrirent bien des animalcules, qui même leur parurent avoir ou de petites pattes ou de petites nageoires; mais M. Rigaud convint

vint que ces animaux n'étoient pas ceux qu'il vouloit leur faire observer. Au défaut de cette expérience, il en fit une autre: il fit mettre sur une table un verre d'eau de mer, bien entendu que toutes ces expériences se faisoient dans la plus grande obscurité; en remuant l'eau les phosphores paroissoient & disparoissoient aussitôt. M. Rigaud versa une cuillerée de vinaigre; les phosphores reparurent, s'agitèrent beaucoup, s'éteignirent quelques minutes après; on eut beau remuer ensuite le gobelet il ne reparut aucune lumière. Cette expérience s'explique très bien selon M. Rigaud, en disant que ces phosphores sont des animaux, que le vinaigre & les autres acides leur sont mortels, & qu'ils cessent d'être phosphores en cessant de vivre.

Nos Voyageurs partirent le 27 Août pour le Havre, d'où ils se rendirent à Paris le 1 Septembre, & terminèrent ainsi heureusement un Voyage, qui à toutes sortes de titres mérite la reconnoissance du Public. M. DE COURTANVAUX

tiendra toujours un rang distingué entre ce petit nombre de Gens de qualité, qui ne se contentant pas d'aimer les Sciences & les Arts, de les cultiver, d'encourager les Savans & les Artistes, mettent eux mêmes la main à l'œuvre, travaillent, observent, voyagent, & n'épargnent ni peines ni dépenses pour se rendre utiles à leur Patrie, & pour éclairer le Monde.

A R.

ARTICLE SECOND.

ZEDEKUNDIGE BRIEVEN OVER HET GELUK; *mitsgaders de Deugden en Pligten, met welkers betragting het zelve onafſcheidbaar verbonden is*;

C'eſt à dire,

LETTRES MORALES SUR LE BONHEUR, & ſur les vertus & les devoirs à la pratique desquels il eſt inſéparablement attaché. *Tendimus ad Coeleſtem Patriam. La Haye*, chez *N. van Daalen*, 1769. grand 8°. de 187 *pp*.

L'anonyme Auteur de cet Ouvrage, eſt vraiſemblablement un jeune Homme, mais à coup ſûr c'eſt un bon Philoſophe, un excellent Moraliſte, un ami de l'ordre, de la vertu, & de la Religion. Il eſt impoſſible de lire ces Lettres ſans concevoir la plus haute idée de ſon eſprit & de ſon cœur. On ne peut dou-

douter qu'elles n'aient été réellement écrites à un autre jeune Homme; & il eſt bien agréable de voir qu'à un âge, d'ordinaire conſacré au plaiſir & à la frivolité, ces deux vertueux Amis aient fait rouler leur Correſpondance épiſtolaire ſur le plus important des ſujets. Le Correſpondant de notre Auteur étoit M. *Lamping*, Paſteur de l'Egliſe d'Ootmarſum, où il eſt mort en 1767, n'ayant encore que 29 ans. Ce digne Eccléſiaſtique, dont on ne ſauroit trop regretter la perte, avoit propoſé à ſon Ami de choiſir pour ſujet de leurs Lettres la matiere du *Bonheur*, & de la traiter comme ſi perſonne ne s'en étoit occupé avant eux, d'oublier tout ce qu'ils avoient lu là deſſus, tous les préjugés, tous les ſyſtêmes des Philoſophes, pour ne conſulter que la Raiſon & la Religion. Notre Auteur goûta ce projet mais il fut ſeul à l'exécuter, car M. LAMPING en fut détourné par des affaires, des par afflictions domeſtiques, & enfin par une maladie de langueur qui le conduiſit au tombeau. Sentant approcher

cher ſa fin, il écrivit à ſon Ami des Lettres, dont on trouve quelques morceaux dans la Préface du Livre que nous avons ſous les yeux. Sa belle ame s'y peint de la manière la plus touchante; & dans les nobles ſentimens qu'il exprime, dans ſa fermété au milieu des plus douloureuſes épreuves, dans la ſérénité avec laquelle il enviſage le terme de ſa courte carrière, on voit combien la Philoſophie Chrétienne peut inſpirer de forces, pour ſoutenir avec dignité les maux de cette vie, & pour ſortir avec grandeur de ce monde.

Revenons aux Lettres ſur le Bonheur. L'Auteur en avoit écrit ſept à ſon Ami: il donne actuellement les cinq premières, & ſi ſon Ouvrage eſt goûté, comme nous oſons lui en répondre, il publiera auſſi les autres & en compoſera quelques nouvelles. Son but n'a pas été de donner un Traité méthodique & complet ſur le Bonheur: il s'eſt uniquement propoſé d'expoſer ſes idées ſur la nature du Bonheur, & de montrer qu'il eſt inſéparablement lié avec notre vertu & notre per-

perfection personnelle en général, de même qu'avec l'observation de chacun de nos devoirs en particulier.

La première Lettre traite du Bonheur en général ; & le résultat des judicieuses considérations que fait notre Auteur est, que „ le Bonheur pris dans son plus haut degré de perfection à notre égard, doit comprendre le bien être de notre nature entière, la perfection tant de notre personne que de notre état & de nos circonstances, & qu'il consiste par conséquent dans la bonne constitution de nos organes & de nos sens, dans la perfection de toutes nos facultés, & dans un emploi des uns & des autres qui réponde entièrement à leur nature & à leur destination ". D'où il s'ensuit que notre bonheur dépend principalement de deux choses: 1° de la perfection de la personne; 2° de la perfection de l'état ou des circonstances où l'on se trouve. La perfection de la personne consiste dans la santé de l'ame & du corps, dans la bonne disposition de nos sens & de nos facultés, & dans leur aptitude à répondre

pondre aux fins particulières auxquelles le Créateur les a destinés. La perfection de l'état ou des circonstances consiste en général, à avoir les moyens & les occasions nécessaires pour faire usage de ces facultés & de ces organes, d'une manière convenable à leurs fins.

L'Auteur parle dans le reste de cette Lettre de la perfection de la personne, & il observe qu'elle est la première, la plus noble, & la principale source du bonheur: sans elle la perfection de l'état ou des circonstances ne sauroit nous rendre heureux. On cite ici ce beau passage de la *Nouvelle Héloïse* (1): *Mon ami laisse dire les méchans qui montrent leur fortune & cachent leur cœur, & sois sûr que s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien.* La perfection de la personne étant donc l'unique clef qui puisse nous ouvrir les trésors du bonheur, elle doit aussi être le principal objet de nos desirs & de nos recher-

(1) *Tom.* II. pag. 96.

recherches. Ce qu'il y a d'heureux, c'eſt qu'il eſt toujours en notre pouvoir d'acquérir au moins la perfection morale, qui eſt la plus eſſentielle, pourvu que nous la ſouhaitions ſincèrement, car le Dieu des miſericordes, ne refuſe jamais ſon ſecours à des prières ardentes que des efforts ſérieux & ſoutenus accompagnent.

La II. Lettre roule ſur la perfection de l'état, ou des circonſtances extérieures. Cette perfection conſiſte dans la proportion, l'harmonie & le rapport qui ſe trouvent entre notre état perſonnel, nos qualités, notre façon de penſer, nos facultés naturelles, nos penchans, nos deſirs &c. & entre notre pouvoir, nos richeſſes, & les circonſtances où nous nous trouvons placés, c. à d. les occaſions & les moyens que nous avons de vivre convenablement à notre ſituation, d'employer nos facultés & nos talens de la manière la plus avantageuſe & la plus ſatisfaiſante, de ſuivre nos goûts, & de ſatisfaire nos deſirs, bien entendu que ces deſirs ne ſoient pas déréglés

&

& illégitimes, car alors ils nuiroient à la perfection de la perſonne qui eſt la première & la principale ſource de notre bonheur. Pour être heureux il faut donc que les circonſtances extérieures s'accordent en tout avec l'état perſonnel; c'eſt ce que notre habile Auteur établit avec beaucoup de ſolidité. Il prouve ſur-tout par des détails très intéreſſans qu'il doit y avoir une exacte proportion 1. entre l'état où nous nous trouvons placés ſoit par la naiſſance, ſoit par le cours des évenemens, & entre les moyens que nous avons de vivre convenablement à cet état; 2. entre notre vocation, notre profeſſion, les charges & les emplois dont nous ſommes revêtus, & entre nos biens, nos talens & notre habileté; 3. entre nos deſirs, & les moyens que nous avons de les ſatisfaire; 4. entre notre manière de penſer & de vivre, & celle des perſonnes avec qui nous vivons en ſociété.

Comme il n'arrive que trop ſouvent que cette proportion, cet équilibre entre l'état intérieur & perſonnel, & les cir-

conſtances extérieures où l'on ſe trouve, n'exiſtent point, il faut alors ou bien eſſayer de changer, d'améliorer les circonſtances extérieures, ou bien travailler ſur nos deſirs mêmes, s'accoutumer à ſe paſſer du bonheur extérieur, & ſe contenter de celui qui eſt produit par la perfection de la perſonne. L'Auteur donne là deſſus d'excellentes directions, mais qu'il faut voir dans le Livre même.

Sur la fin de cette Lettre, on trouve quelques nouvelles conſidérations ſur ce qui dans l'intention de la Nature doit conſtituer la principale, la plus eſſentielle partie du bonheur de l'homme. Tous les hommes ont été originairement créés pour le bonheur. Cette propoſition paroît de la dernière évidence à notre Philoſophe, & il ne croit pas qu'elle puiſſe être conteſtée par quiconque aura tant ſoit peu réfléchi ſur ſa propre nature, & ſur les perfections du Créateur. Or cela ſuppoſé, & conſidérant de plus que le ſage Créateur doit, dans toutes ſes œuvres, avoir approprié

&

& proportionné les moyens aux fins, & les avoir inſéparablement liés enſemble, enſorte que l'on puiſſe raiſonner & conclure ſûrement de la fin aux moyens, & des moyens à la fin, ne s'enſuit-il pas de là que ce qui conſtitue eſſentiellement le bonheur, doit conſiſter en ce qui fait l'objet des deſirs de tous les hommes ſans exception, qu'ils doivent tous être doués des facultés néceſſaires pour en jouir, & qu'ils peuvent auſſi, dans quelque état & dans quelques circonſtances qu'ils ſe trouvent, y parvenir réellement & de fait. Or ces caractères du vrai bonheur ne ſe trouvent aſſurément que dans les deux parties eſſentielles qui conſtituent la perfection de la perſonne, ſç. la perfection & le bon uſage de nos facultés *raiſonnables* & *morales*, ou pour le dire en d'autres termes la *vertu*, & un *jugement ſain* ou une *raiſon ſaine & bien exercée.*

I. Que tous les hommes, ſans en excepter un ſeul, ſoient convaincus de l'excellence & de la néceſſité de la vertu

& de la droite raiſon, & que tous aient un deſir naturel & invincible de les acquérir, c'eſt ce dont on ne ſauroit douter, car il n'y a point d'homme qui n'aît des prétentions à ces deux qualites, qui ne ſe donne pour les avoir, & qui ne ſe trouvât très offenſé ſi on les lui conteſtoit, & ſi on vouloit le faire paſſer pour vicieux & pour déraiſonnable ou inſenſé.

II. De plus, tous les hommes ſont naturellement doués de l'aptitude & des facultés néceſſaires pour acquérir la vertu & la ſaine raiſon. C'eſt encore ce qui ne ſauroit être conteſté; car s'il ſe trouvoit quelqu'un qui ne fût point ſuſceptible de vertu, ou qui y eût entièrement renoncé, ne le regarderoit-on pas comme un monſtre né pour l'opprobre & pour le malheur du genre humain, & ne le fuiroit-on pas comme tel? Et pour ce qui eſt de la ſaine raiſon, ceux qui ont le malheur d'en être abſolument dépourvus, ſont en quelque ſorte effacés de la liſte des hommes, & ſequeſtrés de la ſociété humaine.

III.

III. Enfin il eſt encore inconteſtable que les circonſtances extérieures fourniſſent à tous les hommes, ſans en excepter un ſeul, l'occaſion d'acquérir & de faire uſage de ces deux avantages. Il n'y a point de moment, point de lieu, point d'affaire, en un mot point de circonſtance de la vie quelle qu'elle ſoit, où l'on ne puiſſe exercer la vertu & la ſaine raiſon, & les perfectionner même de plus en plus par cet exercice.

Ces deux biens, la vertu & la ſaine raiſon, ſont les ſeuls ſur leſquels les hommes ſoient parfaitement d'accord; & ils conviennent tous qu'il n'y a aucun avantage quel qu'il ſoit, dont la privation nous rende plus incapables d'être heureux que celle de ces deux qualités. Si cependant on pouvoit leur en comparer en quelque ſorte une troiſième, ce ſeroit la ſanté du corps, dont la privation rend auſſi inſipide la jouiſſance de la plupart des autres biens Juvenal a ſans doute raiſon de dire qu'il faut demander au Ciel *une ame ſaine dans*

un corps ſain (2); mais après tout la ſanté eſt un bien accidentel, incertain, qui ne dépend point de nous, & dont nous pouvons être privés à toute heure ſans qu'il y aît de notre faute. Il ſeroit donc imprudent de fonder ſon bonheur ſur un avantage auſſi précaire, & il eſt bien plus ſage de dire encore avec Juvenal: *Je ne vous recommande que ce que vous pouvez vous donner à vous même: la vertu eſt certainement l'unique voie par laquelle vous puiſſiez arriver à une vie tranquille & heureuſe* (3). Il faut cependant convenir que nous pouvons auſſi, ſans qu'il y aît de notre faute, être privés du jugement & de la raiſon; mais ce malheur eſt très rare en comparaiſon de celui d'être privé de la ſanté. Du reſte il eſt certain qu'après la perte de la vertu, perte que

(2) *Orandum eſt ut ſit mens ſana in corpore ſano* Juv. Satyr. X. v. 356.

(3) *Monſtro, quod ipſe tibi poſſis dare. Semita certe*
Tranquillæ per virtutem patet unica vitæ Ibid. v. 363.

que perſonne n'éprouve que par ſa propre faute, la plus grande infortune qui puiſſe arriver à l'homme ſur la terre, eſt la privation de la raiſon, puis que pendant cette privation il n'eſt ſuſceptible d'aucun vrai bonheur.

Un autre bien, qui ſans doute eſt d'un très grand prix, c'eſt l'Amitié. Tous les hommes y ſont naturellement portés, ils en ſont plus ou moins ſuſceptibles, & ils peuvent auſſi en trouver dans la ſociété humaine des objets plus ou moins convenables. Il eſt même certain que ſans l'Amitié les biens & les plaiſirs de la vie, perdent en partie leur agrément & leur douceur. Mais il en eſt de ce bien comme de la ſanté, il eſt précaire, & très ſouvent hors de notre pouvoir. Combien de fois l'Amitié n'eſt-elle pas troublée & interrompue par l'abſence & par mille autres accidens? Dans quel danger continuel ne ſommes-nous pas de la voir ſe détruire par la mort de nos Amis, perte qui rend enſuite notre vie d'autant plus amère, que les douceurs de l'amitié l'avoient précédem-

ment rendue plus délicieuſe? C'eſt ce qui fait dire au Dr. *Young*: *Si nous avions une troiſième grace à demander au Ciel, ce ſeroit un Ami —— Mais, hélas! combien les Amis ne ſont-ils pas expoſés aux traits de la mort! Ce ſeroit donc auſſi là un ſouhait dangereux* (4). La vertu, au contraire, & la raiſon ſont toujours & par-tout nos fidèles compagnes; elles ſont ſupérieures au cours incertain des évenemens, & aux viciſſitudes de la fortune, & elles ne nous abandonnent pas même dans la mort.

Ce ſont donc là les ſeuls biens que nous devons regarder comme abſolument néceſſaires à notre bonheur, & tout ce

(4) *Or if we ask a third, it is a friend*
But Friends how mortal -- dangerous the deſire.

L'Auteur des Lettres ſur le Bonheur fait ici dans une Note de triſtes retours ſur lui même, en ſe rappellant la mort de ſon intime Ami Mr. *Lamping*. On ne ſauroit lire ſans émotion ce qu'il en dit, les réflexions qu'il fait ſur la fragilité des biens de la vie, & les ſages & touchantes exhortations qu'il adreſſe à ce ſujet à ſes Lecteurs.

ce que nous pouvons faire de mieux pour être auſſi heureux que notre nature le comporte, c'eſt de nous conduire toujours conformément à la maxime que voici: l'homme doit ſavoir trouver en lui même ſon vrai & principal bonheur, profiter de toutes les choſes qui l'environnent pour en tirer tout autant de bonheur accidentel qu'elles en peuvent fournir, & multiplier tout autour de lui, autant qu'il lui eſt poſſible, & autant que cela peut contribuer à ſa vertu & à ſa perfection perſonnelle, les objets, les occaſions & les moyens qui peuvent lui procurer ce bonheur accidentel.

Nous nous ſommes trop étendus ſur les deux premières Lettres, & nous ne pouvons qu'indiquer les ſujets des autres. La IIIe contient le plan d'un Traité ſur le Bonheur. Ce plan eſt excellent: c'eſt proprement l'eſquiſſe d'un Traité complet de Philoſophie Morale; & quoique la modeſtie de l'Auteur lui faſſe craindre que cette entrepriſe ne ſoit au deſſus de ſes forces, nous ſommes perſuadés que perſonne ne pourroit

l'exécuter avec plus de ſuccès que lui. Nous voyons même avec plaiſir qu'il a déjà commencé à le faire dans les Lettres IV & V., qui roulent *ſur la bonne diſpoſition ou la ſanté de l'ame, & ſur ce qui en eſt le fruit ſç. une bonne Conſcience; ſur la ſenſibilité ou ſur la perfection morale du cœur.*

ARTICLE TROISIEME.

VOYAGES DANS LE LEVANT &c. par Mr. HASSELQUIST &c.

Second Extrait.

LEs Egyptiens n'ont pas une idée juſte du climat de l'Egypte, quelques Voyageurs aſſurent qu'il y pleut, d'autres affirment le contraire, & aucun d'eux n'a tort. L'Egypte n'eſt point dénuée de pluie pendant cinq mois de l'année, depuis le mois de Novembre juſqu'à celui de Mars, mais cela n'a lieu que près de la Méditerranée où il pleut même quel-

quelquefois ſi fort qu'à Alexandrie, Roſette & Damiète les habitans s'en trouvent incommodés: il arrive pendant ce temps-là qu'un nuage répand en paſſant quelques gouttes de pluie au Caïre. Après la récolte & avec le mois de Mai commence le plus rude ſaiſon de l'Egypte, c'eſt à dire l'été, qui fait que le pays reſſemble à ceux du Nord dans les mois de Janvier & de Février, la terre étant remplie de crevaſſes, de même que dans les plus fortes gelées. Mais, dira-t-on, comment les plantes peuvent-elles ſubſiſter ſix mois ſans pluies? Il y en a, dit Mr. HASSELQUIST, qui ſubſiſtent depuis ſix cens ans, ſur leſquelles il n'eſt peut-être pas tombé ſix onces d'eau. De ce nombre ſont les Sycomores qui ſont autour du Caïre & dans la haute Egypte, où il tombe peut être dix gouttes de pluie tous les deux ou trois ans. Mais ſi les plantes d'Egypte manquent de pluie, elles ne manquent point d'eau: le Nil a ſoin de leur procurer un ſecours que le Ciel leur refuſe, & l'Egypte n'eſt qu'une rivière continue depuis le premier

mier d'Août juſqu'à la fin d'Octobre. On s'imagine voir une Mer dans laquelle croiſſent toutes ſortes de végétaux, & d'où s'élèvent des Sycomores, des Acacias, des Caſſiers &c. Notre Auteur s'applaudit d'avoir vu l'inondation du Nil, „qu'on appelle à juſte titre une merveille de la Nature aidée de l'art. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, eſt que les campagnes d'Egypte doivent leur fertilité à nos montagnes du Nord. C'eſt là une choſe que tous nos Naturaliſtes ſavent, & dont tous les Savans d'Egypte conviennent, leurs Maîtres le leur ayant appris par tradition. Ils diſent donc que l'eau qui groſſit le Nil tous les ans, s'élève de la terre vers le pole ſeptentrional, ſe convertit en nuages qui traverſent l'Europe & l'Afrique juſqu'aux montagnes de la Lune dans l'Ethiopie, où ils ſe couvertiſſent en des pluies qui ſe rendent dans le Nil, qui a ſa ſource dans cet endroit, & dont les branches ſe diſperſent dans toute l'Egypte, ſuivant les ſages idées des anciens Egyptiens. Telle eſt l'opinion de ceux d'entr'eux

tr'eux qui croient avoir quelques connoiſſances de la Nature, parmi leſquels il s'en trouve qui ont étudié dans l'école des Arabes".

Mr. H. eut occaſion de voir le Roſeau du Nil dont il eſt ſi ſouvent parlé dans l'Ecriture. „Il y en a de deux eſpèces; l'un n'a preſque point de branches mais quantité de feuilles étroites, liſſes, canelées par deſſus, & la plante a environ onze pieds de haut. Les Egyptiens ſe ſervent des feuilles pour faire des cordes. Ils les font rouir dans l'eau comme le chanvre, ce qui rend les cables plus forts. Ils emploient au même uſauſage l'écorce du Dattier. Ils conſtruiſent avec ce même Roſeau des Radeaux dont ils ſe ſervent pour pêcher ſur le Nil. L'autre eſt de plus grande conſéquence. C'eſt un petit Roſeau d'environ deux ou trois pieds de haut, extrêmement branchu, & garni de feuilles auſſi pointues qu'une lancette. Ses racines qui ſont de même groſſeur que la tige, rampent ſous terre, & s'étendent à une diſtance conſidérable. Cette plante

n'eſt

n'eſt d'aucun uſage dans la vie ordinaire; mais c'eſt à elle que l'Egypte eſt redevable de ſon terrein, ſes racines ayant arrêté la terre qui flottoit dans les eaux, & formé dans les ſein de la mer un pays des mieux peuplés du monde.

Mr. H. vit un des ſpectacles les plus agreables pour un Naturaliſte, c'étoit un Palmier femelle (*Phœnix dactylifera Linnæi*), qui avoit fleuri pendant la nuit. „J'y fus, *dit-il*, au lever du ſoleil, lorſque la roſée tomboit encore. Je vis le jardinier à qui il appartenoit qui montoit deſſus, quoi qu'il fût de la hauteur de nos ſapins. Il tenoit dans ſa main une poignée de fleurs mâles, dont il ſaupoudra celles de la femelle pour les rendre fécondes. Cela fait, il coupa les jets ou les feuilles d'eu bas entre leſquelles les fleurs avoient pouſſé l'année d'auparavant, de même que la pellicule qui couvre la baſe des feuilles, & s'étend d'une extrêmité à l'autre "..

Voici ce que dit Mr. HASSELQUIST d'un animal aſſez peu connu, qu'on appelle

pelle *Mus jaculus*, c'eſt-à-dire le Rat qui ſaute. „ Cet animal eſt de la groſſeur d'un gros Rat. Il ne ſe ſert que de ſes pieds de derrière, ce qui fait qu'il ne marche que par ſauts & par bonds. Lors qu'il s'arrête, il colle ſes pieds contre ſon ventre, & s'appuie ſur ſes genoux. Il ſe ſert pour manger des pattes de devant, de même que les autres animaux de ſa claſſe. Il dort le jour, & marche pendant la nuit. Il ſe nourrit de froment, de pain de froment, & de graines de ſéſame. Quoi qu'il ne craigne pas l'homme, il n'eſt pas cependant aiſé à apprivoiſer, & c'eſt ce qui fait qu'on eſt obligé de le tenir en cage. J'en ai vu un au Caire que l'on tenoit ainſi enfermé depuis pluſieurs mois. On le trouve en Egypte, ou entre l'Egypte & l'Arabie. Les Arabes l'appellent *Garbuka*, & les François établis en Egypte *Rat de montagne*. Si l'on décrivoit cet animal ſelon la méthode des anciens, ou pourroit dire qu'il a la tête d'un lièvre, les mouſtaches d'un écureuil, le groin d'un pourceau, le corps, les oreilles, & les jambes

de

de devant comme celles d'un rat, celles de derrière faites comme celles d'un oiseau, & la queue d'un lion. Quel animal monstrueux! On le regarderoit comme tel si on l'avoit décrit il y a 2000 ans. C'est à cette façon de décrire les choses, que les griffons, les licornes, &c. doivent leur origine. Par exemple lorsque l'on compare les parties d'un animal qu'on vient de découvrir, avec celles des autres animaux que l'on connoît, les Peintres s'en forment une idée qu'ils ne manquent jamais d'outrer. Cette matière merite qu'on y fasse attention ".

On sait que l'Hippopotame est un animal dont la chasse est difficile, il est plus sûr d'employer contre lui la ruse que la force, voici celle dont les Egytiens font usage. ,, Ils mettent quantité de pois dans les endroits qu'il a coutume de fréquenter. Comme il est affamé en arrivant à terre, il se gorge de ces pois au point que ne pouvant endurer la soif qu'ils lui causent, il retourne à la rivière pour se désaltérer. Les pois

se

ſe gonflent & le font périr ſans reſſource : on le trouve ſur le rivage auſſi enflé que s'il étoit mort de poiſon ".

Peu de gens, ſavent l'hiſtoire du *Stincbus marinus* dont ſe ſervent les Médecins Européens. „ C'eſt un lézard que l'on trouve ſur le bord du Nil, de même que dans les maiſons. On le fait ſécher, & on le vend aux Vénitiens & aux Génois qui le pulvériſent pour le tranſporter plus aiſément, de manière qu'il eſt difficile de connoître la nature de cette drogue. Les Egyptiens en général craignent cet animal, & il y en a peu qui veuillent ſe hazarder à le prendre pour le vendre aux Européens, quelque avantage qu'on leur offre".

On ignoroit la vertu nutritive de la Gomme Arabique, le hazard & le beſoin l'ont fait découvrir. „ Les Abyſſiniens ſe rendent tous les ans au Caire, pour y vendre des eſclaves, de l'or, des éléphans, des drogues &c. Ils traverſent des déſerts affreux ; & comme leur voyage dépend du temps, ils ſavent auſſi peu que les Marins combien de

temps ils resteront en route, ce qui les expose souvent à manquer de vivres. C'est ce qui arriva en 1750. à la Caravane d'Abyssinie ; elle resta deux mois en chemin, & les provisions lui manquèrent. Dans cette extrêmité, ils eurent recours à la Gomme Arabique, dont ils avoient quantité avec eux, & elle servit à nourrir plus de 1000. hommes pendant deux mois. Cette Gomme est gélatineuse, & contient vraisemblablement quelques particules nourrissantes. Mais ne les constipa-t-elle point ? Elle auroit du produire cet effet ; mais c'est ce que je n'ai pu savoir. J'ai seulement appris que la Caravane arriva saine & sauve au Caïre, sans avoir perdu beaucoup de monde".

Arrivé dans la Terre Sainte, Mr. H. y fut chez des Moines Latins : ils se mirent à lui parler de leur hospice, & ils assurèrent qu'il étoit bâti dans l'endroit même où Saint Pierre avoit sa cabane de pêcheur, & où il jetta le fameux anneau dans la Mer. „ Il n'y eut rien, *dit-il*, sans en excepter la table

sur

sur laquelle je mangeai, qui ne fut saint. Le vin que je bus, venoit du désert ou St. Jean faisoit sa demeure. Les olives avoient cru sur la montagne des oliviers près de Jerusalem". Il eut le courage de gravir la montagne sur laquelle J. C. jeûna & fut tenté par le Diable. Le chemin qui conduit au sommet est extrêmement dangereux. Il est étroit, roide, scabreux, plein de rochers & de cailloux. „ On y trouve les débris d'un ancien couvent Grec, qui prouve la manière dont vivoient les premiers Anachorètes, de même que les lieux qu'ils choisissoient pour leur demeure; je veux dire des déserts & des rochers inaccessibles où ils offroient leurs prières à Dieu dans la retraite, entièrement dégagés des soucis du monde".

Mr. H. étant dans la Ville d'Acre, visita les souterrains du couvent de Ste. Claire. On lui dit qu'il avoit été fondé par une femme qui pour éviter les poursuites de ses amans, aima mieux se couper le nez, & vivre dans

la retraite, que de devenir un ſujet de tentation pour autrui.

Une des curioſités de Jéruſalem au jugement de notre Auteur, eſt l'Apothicairerie des Latins qu'on évalue à 100000. Piaſtres. „ On y prépare le fameux baume de Jéruſalem, qui eſt un compoſé de différentes eſpéces de baumes & d'aromates, diſſoutes dans de l'eſprit de vin. Ils en font tous les ans au ſolſtice d'été pour la valeur de 150. ducats. Il eſt excellent pour les plaies récentes; mais il ne vaut rien pris intérieurement parce qu'il eſt trop chaud. Cependant ils le donnent dans le crachement de ſang, & les contuſions, à la doſe de 10. à 12. gouttes ".

„ Ce que trouvai de plus remarquable dans le Village de Jaffa, *dit Mr. H.*, fut la quantité de Mandragores, qui croiſſent dans la vallée qui eſt au pied. Je n'eus pas le plaiſir de voir cette plante en fleur; le fruit étoit alors dans ſa maturité, & il y en avoit une partie qui pendoit aux tiges, d'où il tomboit à terre après s'être deſſéché. Je ramaſſai quel-

quelques racines, mais il me fut impossible de les avoir en entier faute de bèche. Quelques unes de ces racines pénètrent six à huit pieds en terre. Il paroît par la saison dans laquelle la mandragore fleurit & donne son fruit, que c'est le *dudaïm* de *Rachel*: on les lui apporta dans le temps de la moisson du froment, que l'on fait au mois de Mai dans la Galilée, qui est précisément celui dans lequel elle porte du fruit".

Le grand but de notre Auteur dans son Voyage en Palestine, étoit de faire des observations sur l'Histoire naturelle de la Bible; il chercha avec soin les vignobles & les jardins de Salomon dont il est parlé dans l'Ecriture: il trouva l'endroit où étoit son vignoble d'*Engaddi*, où il avoit planté des vignes venues de Cypre. „ Mais d'où tira-t-il celles du Rhin qu'il planta à Hébron, & dont le vin égale le meilleur qu'il y ait en Europe, au point que tous les Etrangers qui vont à Jérusalem le prennent pour du véritable vin du Rhin? Les Moines en achètent tous les ans des Arabes,

Cette eſpèce de vigne ne croît dans aucun endroit de l'Orient, pas même dans l'Archipel, mais peut-être y en avoit-il de ſauvages dans la Paleſtine, que Salomon fit tranſplanter dans ſon jardin. Les Européens n'auroient-il pas tiré de là celles qu'ils ont plantées ſur le Rhin? Cela eſt beaucoup plus probable que de croire que Salomon aît tiré les ſiennes d'Europe. Il peut ſe faire auſſi que leure vins aient les mêmes qualités".

Voici le moyen de donner au vin un fumet agréable: „ Cueillez les fleurs de la vigne, lorsqu'elles ſont épanouies, faites les ſécher à l'ombre, pulvériſez les, & gardez les pour l'uſage auquel vous les deſtinez. Prenez telle quantité qui vous plaira de cette poudre, enfermez-la dans un nouet, & pendez-le dans le tonneau lorsque le vin nouveau commence à fermenter. Rien n'eſt ni plus naturel, ni plus propre que cette poudre pour donner au vin un fumet agréable. La quinteſſence des vertus d'une plante réſide dans ſa fleur,

fleur. Je ne sais si l'on a essayé ailleurs cette méthode, mais je ne doute point qu'elle n'eût le même succès, la nature étant la même par-tout, & ne variant jamais dans ses opérations".

„ La Pomme de Sodome, est le fruit du *Solanum melongena* de Linnæus appellé par d'autres *Mala insana*. On en trouve quantité près de Jericho, dans les vallées qui sont près du Jourdain dans le voisinage de la Mer Morte. Il est vrai qu'elles sont quelquefois remplies de poussière, mais cela n'arrive que lorsque le fruit est attaqué par un insecte (*tenthredo*), qui convertit tout le dedans en poussière, ne laissant que la peau entière, sans lui rien faire perdre de sa couleur".

Après avoir visité la Terre sainte, Mr. H. s'embarqua pour retourner à Smyrne. La navigation fut longue, l'eau & les vivres commencèrent à manquer. „ La circonstance où nous nous trouvions, *dit-il*, me donna lieu de faire une observation très curieuse. Nous avions à bord un Derviche, qui étant venu nous trouver, se plaignit, non point de

manquer de pain, encore qu'il n'en eût point mangé depuis plusieurs jours, mais d'une chose dont il pouvoit encore moins se passer. Il n'avoit point pris d'*opium* depuis deux jours, & il se trouvoit dans un état si pitoyable, qu'il craignoit que la mer ne lui servit de tombeau. Il étoit maigre, défait, attaqué d'un tremblement dans tout le corps accompagné de vertiges & de défaillances. C'est là ce qui arrive à ceux qui sont habitués à manger de l'opium. L'usage de cette drogue est aujourd'hui moins fréquent en Turquie, qu'il ne l'étoit autrefois. Elle n'est presque plus connue que des personnes qui se sont dévouées au service de la Religion, ou qui s'abstiennent des liqueurs par un principe de conscience. Les Janissaires ont trouvé un moyen d'interpréter la loi, & boivent de l'eau de vie, disant que leur Prophète ne la leur a point défendue, parce qu'elle a été purifiée par le feu. En conséquence de cette interprétation, tous les soldats Turcs ont abandonné l'opium, qui les rendoit stupides & ca-

ducs,

ducs, pour l'eau de vie qui leur trouble l'esprit & les rend sujets à l'hydropisie ".

Il y a vis-à-vis de *Rhodes* une petite Isle presque inconnue, appellée *Himia*. „ Elle est remarquable à cause de la méthode singulière dont les Grecs qui l'habitent, se servent pour subsister. Il croît dans les environs au fond de la mer une plus grande quantité d'éponges, que dans aucun autre endroit de la Méditerranée. Ce sont les habitans de cette Isle qui les pêchent & les vendent aux Turcs, qui ne sauroient absolument s'en passer dans leurs bains, ce qui leur rapporte un profit considérable. Une fille ne peut se marier qu'elle n'ait pêché une certaine quantité d'éponges, & montré son agilité, en plongeant à une profondeur qu'on a soin de fixer ".

L'Auteur décrit une maladie endémique, dont il croit q'aucun Médecin n'a eu connoissance, c'est la Dartre d'Alep, *Herpes Aleppica*. Voici ses Observations. „ 1°. Les enfans & les femmes ne sont jamais exempts de cette maladie. 2°. non plus que les hommes qui vont à Alep.

Les habitans disent qu'il n'y en a pas un sur mille qui l'évite. 3°. Les seuls qui en soient exempts, sont ceux qui ont les cheveux noirs, & qui sont d'un tempérament mélancholique. 4°. Elle dure ordinairement six mois; mais on a vu des gens qui l'ont eue pendant un an. 5°. Elle affecte souvent les joues des femmes, & leur cause plus de mal lorsqu'elle se guérit que lorsqu'elle continue, laissant une cicatrice qui les défigure entièrement. 6°. Elle n'a point de siège fixe, attaquant tantôt les joues, les épaules, le nez, & même le gland de la verge. 7°. Personne n'a encore pu découvrir sa cause; les habitans l'attribuent à l'eau qu'ils boivent. 8°. Ils n'emploient aucun remède, laissant à la nature le soin de la guérir. On appelle cette maladie *la Marque d'Alep*, & Mr. Justi Secretaire du Consulat de Suède à Alep, me dit qu'il y avoit dans le Comptoir Suédois un domestique qui l'avoit".

Dans un voyage de l'Auteur de Smyrne à Magnésie, il s'arrêta pour voir les plantes que le Printemps avoit fait éclore.

re. La plus remarquable qui s'offrit à ſes yeux fut le ſafran (*crocus ſativus Linn.*) „ Ce ſafran oriental, *dit-il*, n'eſt point une eſpèce diſtincte de celui d'Europe, mais on le préfère dans la Médecine, parce qu'il en faut une doſe moins forte. Il croît ici, mais en petite quantité parmi l'*Arbutus andrachne*; non point au ſommet, mais ſur le penchant des montagnes, & à l'ombre. Il eſt d'un jaune pâle, mais j'en ai vu autour de Smyrne d'une couleur plus vive & plus foncée. La Natolie eſt abondamment pourvue de cette plante précieuſe: elle y croît ſans culture, & l'on en trouve une grande quantité autour de *Magnéſie* ſur les frontières de *Bruſſa*, qu'on exporte dans différens endroits de l'Aſie & de l'Europe. J'ai cependant lieu de croire que nos Apothicaires n'ont pas celui qu'on cueille ici, lorſqu'on leur demande du ſafran oriental; & tant eux que les Médecins ont tout lieu de ſe méfier de ſa bonté, après qu'il a paſſé par la main des Droguiſtes, qui, ainſi que je l'ai vu moi-même, ont le ſecret d'augmenter une drogue

gue ſur laquelle ils ne ſauroient gagner, s'ils la vendoient telle qu'elle doit être. Lors donc qu'on veut avoir du vrai ſafran oriental, il faut tâcher de l'avoir de la première main, & le tirer des Iſles de l'Archipel, où il eſt fort abondant. Un Médecin qui n'eſt point certain de cette drogue, fait beaucoup mieux de preſcrire le ſafran d'Angleterre en plus forte doſe, que d'ordonner une choſe qu'il ne connoît point ".

Mr. HASSELQUIST étant déjà connu, & ſouvent cité par les Naturaliſtes modernes, nous mettrons ici des bornes à l'extrait de ſes Obſervations. On ne ſauroit trop regretter la perte de ce Savant eſtimable, dont les talens & le zèle promettoient encore tant d'heureux fruits: de tous les motifs qui ont porté les Européens à viſiter la Terre Sainte, ceux qui ont animé Mr. HASSELQUIST, ſont ſans contredit les plus utiles & les plus louables, & l'on doit applaudir à ſes ſuccès autant qu'à ſes motifs.

AR-

ARTICLE QUATRIEME.

ESSAIS DE PRINCIPES D'UNE MORALE MILITAIRE, & autres objets. Par Mr. DE ZIMMERMAN, Colonel d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Lieutenant au Régiment des Gardes-Suiſſes du Roi ; *Amſterdam* & ſe trouve à *Paris* chez *Merlin* 1769 *in* 12 *pp.* 312.

L'Art Militaire, traité par tant de grands hommes du côté phyſique, ne l'a pas été juſqu'a cette heure du côté moral: c'eſt ſur-tout ſous ce dernier point de vue que l'Auteur l'enviſage, & l'on ne peut qu'applaudir au but qu'il ſe propoſe & à la ſageſſe de moyens qu'il preſcrit. Ami des hommes, enthouſiaſte de la vraie gloire, occupé de projets utiles,

utiles, Mr. DE ZIMMERMANN eſt le *Mirabeau* des Militaires. Ce rapport s'étend juſqu'au ſtyle: on trouve dans celui de notre Auteur des tours originaux, quelques expreſſions hazardées; mais en général il eſt plein de chaleur & d'énergie. Mr. DE Z. voudroit faire paſſer dans tous les cœurs le zèle qui l'anime: „ Si je me ſuis laiſſé aller à l'enthouſiaſmes dans mon chapitre Militaire, c'eſt, *dit-il*, que, tout le temps que j'en ferai le métier, je ſerois très fâché de guérir d'une fièvre que je cherche de rendre épidémique pour la plus grande gloire des armes du Roi ". Il ſait que toutes les idées nouvelles ſont expoſées à la critique. „ Quoi! dira-t-on, métamorphoſer des Officiers en Prédicateurs; faire pſalmodier en chœur des Hymnes à des ſoldats; & donner des Eſſais des paroles & du chant de toutes ces puérilités; c'eſt avoir perdu l'eſprit ". Il entend tout cela d'avance avec cette tranquillité d'ame qui trouve ſa récompenſe dans le bien qu'elle s'eſt propoſé: & loin de ſe repentir de ſon entrepriſe il s'écrie:

„ Doux

„Doux momens je vous regretterai long-temps! Celui qui ne veut faire qu'un Livre, desire-t-il d'être heureux! qu'il ne le finisse que le dernier jour de sa vie".

Les leçons que Mr. Z. adresse aux Militaires de tous les ordres, sont renfermées dans les Entretiens du Comte de. . . , avec son neveu. Ce jeune homme est destiné par sa naissance à remplir les grands emplois, le Comte lui tient lieu de père, de guide, & de maître: il lui trace la peinture de ses devoirs „ dans des discours familiers, naïfs & quelquefois plaisants, seuls capables de fixer son attention" &c. C'est par l'amour des loix, par celui de l'honneur, & de la Religion qu'il veut diriger sa conduite & le guider vers le bonheur, „ car c'est dans ces trois sources qu'on trouve tous les principes de l'ordre social pour toutes les conditions. Je vais vous esquisser, *lui dit-il*, le grand tableau des vertus civiles & morales, & particulièrement les devoirs d'un Gentilhomme dans les différentes positions de sa vie; ce qu'il se doit, ce qu'il doit

à

à l'humanité; j'y repréſenterai la gloire dont il ſe couvre en verſant ſon ſang pour ſa patrie à laquelle il ſe doit tout entier; je diſtinguerai la bravoure d'avec la témérité; les vertus qui font chérir le Guerrier, & l'enthouſiaſme dont l'amour du devoir & de ſon pays doit le remplir; vous y verrez l'eſquiſſe du courtiſan, non comme il eſt, mais comme il devroit être; politique avec dignité, & grand ſans baſſeſſe: dans le lointain je peindrai auſſi, comme l'écueil où vient ſouvent échouer la vertu même la plus auſtère, les charmes de ces femmes, peut-être plus ſéduiſantes par notre imagination embraſée, que par leurs attraits naturels: elles y appercevront elles-mêmes un plan de conduire, qui, ſans les obliger de renoncer aux plaiſirs décens, peut les rendre auſſi eſtimables que charmantes, ſi le déſordre des ſens n'opère pas en elles celui de l'eſprit".

Le courage eſt la divinité de tous les Guerriers, mais il faut avoir pour principe „ qu'une vertu n'eſt jamais contraire à une autre; que toutes doivent

être

être d'accord & garder entre elles un parfait équilibre; je veux dire que la vraie valeur ne peut être que le partage d'une ame vertueuſe, & qu'il eſt plus facile de tirer du feu de la glace, que d'obtenir cette valeur d'un cœur porté au crime & à l'iniquité. La mort eſt terrible pour un homme criminel; l'innocent ſait l'affronter. Si donc vous êtes ambitieux de la gloire d'un Soldat intrépide, ſoyez vertueux. —— Un guerrier doit aſpirer aux grades; celui qui ſe borne à un emploi ſubalterne n'en mérite aucun. Diſtinguez vous donc: mais n'affectez pas de vous faire remarquer par des folies. La vie que nous avons reçue, ne doit pas etre prodiguée ſans néceſſité; c'eſt l'occaſion qui doit en décider. S'il s'en préſente une auſſi favorable qu'importante, ne la laiſſez point échapper, ſaiſiſſez-la avec tranſport, & remerciez le Général qui vous la procure. Montrez une réſolution pareille à la difficulté. Faites combattre des pieds & des mains; pour vous combattez de la tête; que le ſang-froid vous faſſe lire,

au travers de la fumée & des feux, les desseins de votre ennemi. Vous jugerez de sa résolution ou de son incertitude par la contenance de ses bataillons. Si vous y voyez du désordre, fondez sur votre proie; que le sang que vous avez ménagé jusques-là, coule de toutes parts; mourez plutôt que de retourner en arrière; voyez l'honneur & oubliez la vie; jurez, non de vaincre ou de mourir, mais de retourner vainqueur ".

L'Officier doit se faire aimer du soldat en lui montrant de l'affection; la prudence & l'humanité l'exigent. " Chez les Nations où depuis près d'un siècle on perfectionne la discipline, j'ai vu les Officiers, dans les chambres de leur Compagnie, se dépouiller de leur autorité pour converser familièrement avec les Soldats. Ils s'informoient affectueusement de leurs affaires, de leur famille, de leurs petits intérêts; j'étois si touché du plaisir de trouver des hommes, que les larmes m'en venoient aux yeux; l'amour brilloit sur tous les fronts: ces braves gens s'empressoient de témoi-

moigner leur reconnoiſſance, ils entouroient leur Capitaine, lui baiſoient la main & le bas de l'habit. Le ſon du tambour les raſſembloit-il ſous leurs drapeaux? les Officiers reprenoient le ton ferme ſans être durs, & les ſoldats y paroiſſoient fiers comme des lions, immobiles par devoir, & obéiſſans par affection ".

C'eſt la plus grande erreur, continue Mr. Z., de penſer que la Religion ſoit incompatible avec l'Etat Militaire, nul corps, nulle ſociété ne peut long-temps ſubſiſter ſans elle; elle eſt la ſource de toutes les vertus. Par la diſcipline vous ne mettez qu'un ordre apparent dans nos Troupes: mais ſans la Religion il y regnera un déſordre interne, qui n'attendra qu'une occaſion favorable pour ſe relâcher. &c.

L'éducation d'un Militaire doit tendre à former ſes talens, & préparer ſes ſuccés. „ Il faut qu'un Gentilhomme ſoit élevé de bonne heure dans ce dur métier; qu'il aît porté le poids des armes, en compagnie du ſimple ſoldat; que

ſur-tout ces Chefs ſoient attentifs à ramener ſur lui, de préférence, toute la rigueur de la diſcipline; & que ne voyant en bons citoyens que la perſpective qui attend ces jeunes Guerriers, leur ſenſibilité & leur complaiſance ſe taiſent, & faſſent place à une louable ſévérité. Quand ils ſeront bien convaincus que leurs élèves profeſſeront de cœur & d'ame l'état où leur naiſſance les appelle, & que, de toute leur compagnie, ils ſont les ſoldats, les plus zélés & les plus inſtruits, ils leur feront enviſager comme une récompenſe à deſirer le grade de Caporal, & ſur-tout celui de Sergent; — car du moment que vous ne regarderez pas le moindre rang militaire comme très honorable, vous n'aurez jamais de véritable milice. Ce ſera bien autre choſe pour parvenir à être reçu Officier. Que d'ardeur il aura fallu montrer, que d'exactitude dans le détail du rang inférieur qu'il veut franchir! que de fermeté dans le commandement, & de réſolution dans l'exécution! Pour être jugé digne de cet avancement, il

fau-

faudra que sa conduite soit sans reproche à tous égards, & sur-tout qu'il soit si rempli de son état, que dans tous ses discours il règne le ton le plus militaire, & qu'en priant même son Dieu il ne l'appelle que le Dieu des armées; &c.

Il nous est impossible de rendre compte de toutes les idées neuves, de toutes les vues utiles que cet Ouvrage renferme, & nous ne ferons qu'indiquer quelques uns des moyens qu'on y propose pour la perfection de l'Art Militaire. Ce n'est pas assez, suivant l'Auteur, de rompre les Troupes, dans leurs exercices, à toutes les manœuvres qu'elles feroient devant l'Ennemi: mais il faudroit que ces manœuvres fûssent exécutées dans un terrain coupé de haies, de murailles écroulées, de chemin creux où les Troupes obligées sans cesse de se désunir, pûssent s'accoutumer à se former lestement au moment que les plus grandes difficultés sont surmontées. Pour parvenir à ce degré de perfection „ il faudroit qu'un Chef (avec la permission du Ministre de la Guerre), quand il change de

garnison, & qu'il traverse souvent cinquante lieues de pays, divisât son Régiment en deux Corps. Ces Corps marchant en cantonnant, l'un d'eux, par exemple, peut partir avant le jour pour aller s'embusquer ou surprendre l'autre dans son quartier s'il n'est pas sur ses gardes. Qu'il s'empare d'un poste avantageux, où il se retranchera sur le champ; qu'il défende un défilé; qu'il mette en défense les avenues d'un village par où l'autre devra passer. Il ne faut pas dans ce cas commander à l'ordre que demain on fasse telle manœuvre. Le Chef seul maître de son secret, exécutera ce que le terrein & la présence de son ennemi lui suggéreront — Que ne doit-on point attendre d'une troupe exercée ainsi & tenue en haleine perpétuellement? — Le combat fini, les chefs expérimentés meneront les Officiers aux différens points d'attaques, leur expliqueront les raisons qu'ils ont eues de faire les mouvemens divers qu'ils ont exécutés — Le soldat qui vient de marcher & de combattre, se reposera & man-

mangera la halte qu'il aura apportée. Cette reſtauration ranimant leur joie & leur courage, ils entonneront des hymnes guerrières, elles ſeront compoſées dans un ſtyle qui ſoit propre à l'eſprit du ſoldat, le chant en ſera mâle, ſimple, & propre à être chanté en deux parties, car la mélodie jointe aux paroles de caractère, touche le cœur, élève l'ame & rend l'homme ſupérieur à lui même.

Un Régiment ſera parfaitement diſciplné, quand tous les membres feront par principe, ce qu'on ne parvient à faire qu'avec la verge de correction. „ Pour graver ces nobles ſentimens dans l'ame, *dit Mr. Z.* je deſirerois comme un grand bien pour le ſervice, que chaque recrue qui arrive à ſon Corps, jurât ſur les drapeaux d'en conſerver l'honneur au prix de ſon ſang, & de pratiquer avec une entière ſoumiſſion tous les devoirs de la diſcipline. Pour lui rappeller ſouvent cet acte authentique, j'établirois une eſpèce de conférence militaire, dans laquelle pluſieurs Officiers reſpectables par leurs mœurs & leur valeur, échaufferoient

tour-à-tour ces ames qui s'atiédiſſent, quand on les abandonne long-temps à elles mêmes, ſoit par le récit des belles actions de leurs prédéceſſeurs, ſoit par des raiſonnemens aſſez pleins de force & de chaleur pour les convaincre de toute l'importance des engagemens de leur état". Mr. Z donne ici l'Eſſai de ces ſortes de diſcours; ainſi que d'un Catéchiſme Militaire qui renferme l'énumération des devoirs du Soldat. „ Une Nation, *dit-il*, qui ne veut être conduite que par l'honneur, doit ſubſtituer des maximes à ce mot vague, dont on ſe ſert toujours ſans le définir. Tout Soldat, dont l'éducation dans ſon Corps aura été ſuivie avec ſoin, changera ſon inſtinct en raiſon, ſes idées en principes, & la fougue brutale en une bravoure ſoutenue & raiſonnée. Cette éducation ſera commencée par lui apprendre le Catéchiſme Militaire; les Officiers dans leur peloton leur en expliqueront le ſens & les termes avec douceur & dignité, & leur feront comprendre peu-à-peu ce qui ſeroit d'abord au deſſus de leur intelligence ".

Cet

Cet Ouvrage eſt terminé par un Dialogue entre deux Caporaux: ils s'entretiennent d'objets relatifs à leur profeſſion, de diverſes pratiques utiles à la ſanté des Militaires, & forment des projets pour le bien de l'Etat. Ils examinent les cauſes de la dépopulation; celles qu'on lui aſſigne d'ordinaire ſont les couvents & les émigrations d'outre-mer, mais il faut leur en joindre une autre ſuivant eux. „ Ce n'eſt que depuis que le Souverain a formé un Corps conſidérable de Milice permanente, qu'on peut calculer le dépériſſement de la population. — Autrefois les grands feudataires fourniſſoient au Souverain un certain nombre d'hommes leurs vaſſaux; mais cette Milice n'étoit compoſée que de péres de nombreuſes familles, qui après avoir guerroyé quelques mois dans l'année, retournoient dans leurs foyers labourer leur champ, & donner encore des défenſeurs à la patrie; ainſi cette plaie ne peut être guérie que par ceux qui l'ont faite &c". En conſequence de ces idées, l'un d'eux forme

le projet ſuivant: Je ſuppoſe *dit-il*, les Armées de la France portées à deux cent mille hommes en tout temps; que les congés des Soldat ſoient dorénavant de dix années fixes; vingt mille congés donnés tous les ans renouvelleroient dans dix ans les deux cent mille hommes. Un fond de dix milllons ſuffiroit pour aider vingt mille braves gens à entrer en ménage. La répartition ſeroit de cinq cent livres par tête: & ce fond pourroit ſe trouver dans les revenus de l'Hôtel des Invalides, joints à quelques contributions de la part des Villes.

Le zèle du bien public paroît avoir animé Mr. DE Z. Son Livre eſt intéreſſant, inſtructif & varié; il s'arrête ſur divers détails qui paroiſſent d'abord étrangers à ſon ſujet, mais qui au fond ne ſont pas déplacés dans uue Morale Militaire: tels ſont les conſeils qu'il adreſſe aux Femmes, dont l'aſcendant eſt quelquefois l'écueil de la ſageſſe; mais dont le pouvoir bien dirigé peut devenir un des reſſorts de l'Héroïſme. Pour garantir

tir les femmes du danger de la séduction, il leur offre l'exemple des maux qu'elle entraîne, dans l'Hiſtoire d'une femme née vertueuſe, mais qui ſuccombe par degrés aux pièges qu'on lui tend.

ARTICLE CINQUIEME.

LA JOLIE FEMME, *ou la* FEMME DU JOUR; *in* 12. deux Parties qui font enſemble *pp.* 366. à *Lyon*, chez *Deville*, à *Rouen*, chez *A. Lucas*, & à *Paris*, chez *le Jay*, 1769.

L'Interêt qui règne dans cet Ouvrage, la connoiſſance du cœur humain qu'il ſuppoſe, un ſtyle énergique & plein de graces méritent qu'on le diſtingue de la plupart des Romans modernes. Ils arrive rarement que nous nous arrêtions ſur ces ſortes d'Ecrits, mais nous avons cru pouvoir faire une exception en faveur de quelques morceaux de celui-ci. La Marquiſe *d'Auranges*, ou la Femme du

du Jour offre un composé de vices cachés sous le vernis séducteur de l'esprit, des graces & des talens. Guidée par Me. *Lorevel*, femme sans principe & sans mœurs, elle ne connoît de loi que le plaisir & se permet tous les égaremens. Une vanité excessive éteint tout sentiment en elle, excepté la haine de son sexe & le desir de plaisir à l'autre. Elle parvient à subjuguer les hommes & à désespérer les femmes; mais souvent elle est la première victime de ses noirceurs. Le déclin de ses charmes est le terme de ses triomphes, privée d'amis, délaissée de ses amans, trahie par la femme qui l'a séduite, elle finit ses jours dans l'opprobre & dans l'abandon. On oppose à l'histoire de ses vices & de son infortune, le portrait & l'exemple de quelques femmes de bien. Le seul reproche essentiel qu'on puisse faire à l'Auteur, est d'avoir peint avec des couleurs trop vives, des situations qu'il pouvoit simplement indiquer; d'ailleurs le but moral qu'il se propose, le tableau qu'il fait des charmes d'un amour honnête, des plaisirs

sirs purs & solides qui accompagnent une vie utile méritent les plus grands éloges.

Un des meilleurs épisodes de ce Roman, est celui où l'on présente un homme du monde, qui dégoûté du luxe & des gens du bon ton, vit dans ses terres, exerce la bienfaisance, & cultive l'Agriculture. *Sainval* est le nom de ce Sage; il avoit été lié avec la Marquise, & M. de Lorevel, & dans un voyage qu'elles font en Province, elles se détournent de la route pour le surprendre dans son Château. Sainval passoit toujours pour un Sybarite des plus raffinés, elles ignoroient son changement, & s'attendoient à une réception magnifique. Arrivées chez lui elles crurent d'abord qu'on s'étoit trompé, & qu'on les avoit conduites chez quelque riche cultivateur, qui faisoit valoir ses terres par lui-même. Tout ce qui concerne l'oeconomie rurale avoit pris, sous de vastes remises, la place des équipages lestes & brillans. On se promène dans les jardins, mais „tout le luxe étoit disparu: adieu statues, orangers, treillages,

ges, cascades, ſerres, &c. c'étoient les mêmes agrémens, les mêmes commodités; mais on n'y rencontroit plus ce qui n'eſt que la pénible recherche de l'art, ou l'éclat orgueilleux de l'opulence. Nous voilà dans une ferme, dit M. de Lorevel: comme tout eſt changé! quel goût bizarre? Apprenez nous le mot de l'énigme, inſenſé que vous êtes. Ciel! un potager dans un parterre! Pourquoi avez-vous tout bouleverſé? à chaque pas que l'on fait, il y a de quoi ſe récrier ſur le mauvais goût qui règne de toute part — Je crois, Mesdames, dit Sainval, que le mauvais goût eſt juſtement celui qui a prévalu en France dans la diſtribution de nos jardins. Quoi de plus triſte en effet, que cette froide & ennuyeuſe ſimétrie, qui aligne de longues allées où la vue ſe perd ſans objet déterminé! Quoi de plus barbare que ce ciſeau, qui mutile ſervilement la tête pompeuſe de ces arbres, pour leur donner la forme d'un chou ou d'un éventail! Quelle manière petite & monotone! A force d'eſprit, le François a tout défiguré. Au

lieu

lieu d'employer le fer à retrancher ſimplement le luxe de la Nature, il a fait diſparoître ce ſuperbe feuillage, ces rameaux touffus, enfans d'une noble fécondité. Ennemi d'une riche abondance, fier d'un talent deſtructeur, il a courbé le ſommet impoſant des ſapins & des chênes ſous le joug d'un goût puérile. Il a voulu que tout ſoit captif comme lui; de petits parterres compaſſés, des charmilles taillées, des quinconces ſans ombrage, voilà ce qui remplace ces bois de haute futaye, qui couronnoient les têtes ſenſées de nos ayeux ". Enthouſiaſte des travaux de l'Agriculture, le Livre favori de Sainval, eſt *l'Ami des hommes*. ,,O le digne, ô le brave, ô l'honnête Citoyen, *s'écrie-t-il*, voilà un Auteur qui mérite l'hommage de la France. C'eſt l'avocat du foible, le défenſeur de l'infortuné; c'eſt le génie qui réclame les droits de l'humanité & ceux de la juſtice, contre la force & l'oppreſſion ".

Sainval s'occupe à réformer les antiques abus: il en eſt un, dit-il, qu'il vient d'effacer dans toute l'étendue de ſon

ſon territoire. „ On a la manie de couper les épics par le pied: pendant cette opération leurs têtes ſe heurtent, ſe froiſſent les unes contre les autres; les grains les plus gros & les plus mûrs s'échappent, tombent, ſont foulés au pied &c — On coupe mes épics, mais c'eſt par la tête; le grain précieux qui nourrit l'homme, doit être ſévèrement compté. Chaque moiſſonneur les renferme ſoigneuſement dans un tablier fait à cet uſage, & qu'il porte devant ſoi, enſuite il va les dépoſer dans un chariot couvert & bien entouré. Par ce moyen rien ne tombe, rien ne ſe perd; & j'ai trouvé le ſecret d'augmenter ainſi ma récolte d'un bon quart, à l'exemple de nos maîtres les ſages Anglois. — Quoi mauvais citoyen auſſi! tu loues les Anglois, des barbares qui ſont vainqueurs ſur mer, qui ont un théatre ſanglant, & chez lequel le peuple eſt compté pour quelque choſe — Mesdames ſouvenez vous que vous leur devez le ſavant jeu du Whisk, cela doit je penſe vous appaiſer en leur faveur &c ".

Sain-

val continue le détail de ſes goûts & de ſes occupations; mais ce récit & le ſéjour qu'il habite leur paroiſſent inſoutenables. „ Adieu, mon cher Philoſophe, *dit M. de Lorevel*, tu es mort, enterré, perdu, noyé. Tu renonces au ſuffrage des femmes. Tu as raiſon, c'eſt avoir du moins l'avantage de ſe connoître. Je ne reſte pas ici car tu me donnerois des vapeurs. . . Vis avec la Nature, ſuis les loix de la Nature dans l'exacte Nature, tu en es aſſurément très digne. Lis ton Rouſſeau, cueille ta ſalape, donne audience à des gueux, extaſie-toi avec ton Vicaire, bâtis des ruines: adieu. O quel original! ſur quelle tête faudra-t-il déſarmais compter! —— Et elles s'en allèrent! & elles répandirent, écrivirent par-tout que Sainval étoit devenu fou, impoli, entêté, bizarre, agriculteur, Philoſophe enfin ".

Arrivée à Bordeaux, la Marquiſe y afficha le Bel eſprit, raſſembla des Gens de Lettres, & décida avec eux de tous les Ouvrages. L'Auteur a ſaiſi cette occaſion pour juger tous les genres de Ro-

man; & il eſt difficile de le faire avec plus de fineſſe & de préciſion. Voici comme il caractériſe ceux de l'Abbé *Prevôt*: c'eſt un Homme de Lettres qu'il fait parler. „ Les Mémoires d'un Homme de qualité, Cléveland, le Doyen de Killerine, offrent une foule de ſituations intéreſſantes & fortes. Si l'art n'eſt pas aſſez profond pour nous ôter toute idée de fiction, il eſt aſſez ingénieux pour nous obliger à nous y prêter. Tous les ſentimens qu'il met par écrit, jailliſſent d'un cœur ſi fécond, ſi ſenſible, ſi honnête, que nous l'écoutons comme un ami qui nous feroit le récit des malheurs qu'il auroit eſſuyés. C'eſt un beau fleuve, vaſte & majeſtueux, qui quelquefois déborde, mais qui vous entraîne dans ſon cours, & qui vous fait faire beaucoup plus de chemin que vous n'aviez d'abord projetté. Ajoutons qu'on reſpire dans ſes Ecrits le charme des belles mœurs, & que le ſombre qui y règne cauſe une mélancolie douce, & non une amertume déchirante. Qui n'a pas baigné de larmes Manon Leſcaut, doit renoncer

noncer à tout Ouvrage de ſentiment ". L'Auteur n'oublie point „ le Père de Gilblas, ce Sage qui étoit un demi-Molière, cet Ecrivain qui avoit tant de ſel, d'eſprit & d'enjouement. Que ſon Diable boiteux, *continue-t-il,* prouve un eſprit droit! que j'aime ce Prélat avec ſes Homélies! que ſon pinceau a d'aiſance & de vérité! qu'il devroit ſervir de modèle à tant de gens qui croient avoir de la Philoſophie, & qui n'ont qu'un ſtyle ſec & glacé. On ne lit point aſſez cet Auteur aimable & facile, qui peut encore ſervir de modèle pour une diction pure, en même temps que ſes ſaillies préſentent un feu & des graces peu communes ".

On lira avec plaiſir le parallèle qui ſe trouve ici entre *Richardſon* & *Fielding*. „ Les Oeuvres de Richardſon me ſont précieuſes; je n'en connois point où le génie ſe faſſe mieux ſentir. L'illuſion eſt durable & complette: que d'art il a fallu pour la produire! En liſant Clariſſe, je ſuis de la famille des Harloves. Je me ſuis intéreſſé pour celui-ci; j'ai pris ce-

lui-là en haine; je ſuis indifférent pour tel autre. Tour-à-tour, j'embraſſerois & je battrois Lovelace. Sa fierté, ſa gaieté, ſa folie bouffonne me charment & m'amuſent; ſon génie me confond, & me fait ſourire; ſa ſcélérateſſe m'étonne & m'indigne: mais en même temps je l'admire autant que je le déteſte; c'eſt le Cromwel des femmes. J'interromps la malheureuſe Clariſſe, pour pleurer avec elle; je lui adreſſe la parole, comme ſi elle étoit devant moi. Je ne crois pas que jamais Auteur ſe ſoit métamorphoſé en ſes perſonnages, auſſi parfaitement que Richardſon: on l'oublie, on ne voit plus la main qui fait mouvoir tant de reſſorts ſecrets; quelquefois on ſeroit tenté de croire que ces Lettres ont été interceptées. Si vous ajoutez à tant de perfections, ce beau moral répandu ſur tout l'Ouvrage, cette ame vertueuſe & ſenſible qui anime tout ce qu'elle touche, vous avouerez que c'eſt rendre un bienfait à l'humanité que d'expoſer de pareilles peintures: ſur-tout Grandiſſon eſt le Livre qui inſpire le plus la ver-

vertu ſans en excepter Plutarque & Platon". Fielding, continue t-on, peut être nommé ſon rival à juſte titre: „c'eſt l'homme de la terre (ſans en excepter Moliere) qui a le mieux connu les nuances, qui diverſifient les caractères preſque à l'infini; & c'eſt l'Auteur qui a le mieux ſaiſi les mœurs du peuple, qui quoiqu'on diſe compoſe ordinairement la nation. — Un tableau vivant, animé de ſes caprices, de ſes paſſions, de ſes folies; une vérité de pinceau unique; une morale ſimple & vive, qui réſulte naturellement de diverſes Scènes; voilà ce qui aſſure à Fielding une place diſtinguée parmi les Ecrivains, dont l'imagination féconde a rendu la Nature telle qu'elle exiſte. Moins élevé, moins pathétique que Richardſon; mais plus riant, plus original, il nous attache autant que l'autre nous fait verſer de larmes. Si l'un a ouvert tous les tréſors de la morale, l'autre uſant d'une ſage économie, la fait paſſer avec un art imperceptible dans l'ame de ceux qui ne voudroient pas la recevoir. L'un peint à grands traits,

frappe le cœur de tous les côtés, l'entraîne avec empire; l'autre, par des touches variées, choisies, délicates, amène le sourire sur les lèvres, & la larme au bord de la paupière. Il est vrai que bientôt il la sèche; mais ce passage est tellement ménagé qu'il n'a rien de brusque. Son style opère le même effet que cette Musique ancienne, dont l'art faisoit mollement passer l'ame, & comme à son insçu, de la joie à la tristesse; opérant ainsi des mouvemens divers & même opposés. Enfin Richardson est plus grand, plus formé sur les modèles qui vivront dans tous les siècles; l'autre est plus simple, plus instructif, & ayant des admirateurs moins idolâtres, aura peut-être encore un plus grand nombre de lecteurs ".

Nous rapporterons encore le jugement qu'on prononce sur la *Nouvelle Héloïse*. „ Ce Livre inspire toutes les vertus; l'ame humaine y est vue sous toutes ses faces. Pour moi je souhaiterois dès que le cœur est formé, qu'il se remplisse de ce Livre moral. Nous péchons, nous autres

autres François, ainſi qu'on l'a judicieuſement remarqué, par une certaine légèreté qui ne donne rien de profond à nos ſentimens. Tout, chez nous, eſt en ſuperficie; nous avons plus de penchant au libertinage qu'à l'amour. Ce Livre eſt certainement le meilleur correctif que l'on puiſſe employer; il ſemble dégager l'ame des paſſions viles & terreſtres, pour l'élever aux tranſports purs & ſacrés du véritable amour. Comme il le peint fécond en vertus, en ſacrifices héroïques, en voluptés pures! Comme il inſpire le charme des belles mœurs, & ce ſentiment qui opère des prodiges & vivifie tout ce qui l'environne! L'Auteur, ce me ſemble, a quelque raiſon de dire qu'il ne ſauroit eſtimer celui qui, après l'avoir lu, dédaigneroit ſon Ouvrage: ce n'eſt point là un trait d'orgueil; c'eſt l'intime perſuaſion où il eſt que la morale qu'il y a répandue, peut & doit être utile a ſon ſiècle. — Je regarde cet Ecrivain comme celui peut-être qui, dans notre Langue, a déployé le plus de génie; & j'en-

tends par ce mot, l'art de faire passer dans notre ame des idées fortes, fécondes, touchantes & neuves. Il est des Ecrivains qui sont fort habiles à détruire, mais qui ne savent rien édifier. Je préfère cet Auteur qui me porte à la vertu, qui me la peint, qui me la rend aimable, que me donne un appui, & qui au lieu de me désespérer, me fait honneur du nom d'*homme*, & m'apprend à le respecter dans tous les temps".

ARTI-

ARTICLE SIXIEME.

MEMOIRES DE LITTERATURE, tirés des Regiſtres de L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, Depuis l'année 1761, juſques & compris l'année 1763. TOME TRENTE ET DEUXIEME. *Paris*, de l'Imprimerie Royale. MDCCLXVIII. *in* 4°. *pp.* 808.

ON vu dans les Tomes XXVII & XXIX de ce Recueil de l'Académie, ſix Mémoires de Mr. *l'Abbé* LE BATTEUX *ſur le principe actif de l'Univers* (1). Ce nouveau Volume en contient encore quatre, dont le premier préſente les ſentimens de Socrate & de Platon ſur cet objet, avec la Traduc-

(1) v. *Bibl. des Sc. Tom. XVIII. p.* 95. & *ſuiv. T. XXIII. p.* 423. & *ſuiv.*

duction du Livre de Timée de Locres *de l'ame du monde* (2). Le second expose la Doctrine d'Ariſtote & renferme en outre la Traduction *du Livre du Monde*, avec quelques notes pour éclaircir certains endroits du Texte, & déterminer s'il eſt poſſible, quel eſt le véritable Auteur de cet Ouvrage. Les Critiques ne ſont pas d'accord ſur ce point: notre ſavant Académicien adopte & confirme par de nouveaux argumens l'opinion de Fabricius, qui fait Ariſtote Auteur de ce Livre, & ſoutient qu'il l'avoit envoyé en forme de Lettre à Alexandre. Le troiſième de ces derniers Mémoires a pour objet les idées des Stoïciens; & le quatrième, par lequel Mr. l'Abbé LE B. termine ſon travail ſur cette matière, celles de Straton & d'Epicure. Cette légère indication ſuffit, tous ces divers morceaux ſe trouvant maintenant réunis dans *l'Hiſtoire des Cauſes premières*, que Mr. l'Abbé LE B. vient de donner au

(2) Περὶ ψυχῆς.

au Public en 2 Vol. *in* 8°. (3).

Nous ſommes ramenés à la Philoſophie Ancienne par trois Mémoires, qui ont pour Auteur Mr. l'Abbé GARNIER, & Platon pour objet. Le ſavant Académicien, ſe propoſe d'examiner quelques reproches, que des Critiques & des Philoſophes même de grand nom, font au Diſciple de Socrate. L'exécution de ce deſſein produira une ſuite de Diſſertations dans leſquelles on n'a pas tant pour but de faire l'éloge ou l'apologie de Platon, que de donner une introduction à la lecture de ſes Ouvrages. Mr. GARNIER n'entre en matière qu'après avoir fait une ſorte d'excuſe d'entreprendre la défenſe d'un Ecrivain, que tant de Savans n'ont pas cru avoir beſoin de juſtification, & que ſuivant la remarque d'un Ancien, il n'eſt pas même permis à toute ſorte d'hommes de louer. Il ne l'auroit pas fait, *dit-il*, ſi l'utilité publique ne devoit l'emporter ſur toute autre eſpèce de conſidération; mais comme il eſt impoſſible de ſe diſſimuler

que

(3) Voy. le Tome préc. de cette *Bibl. pag.* 192.

que Platon eſt peu lu de nos jours, & qu'il a eſſuyé des critiques de la part de ceux qui avoient entrepris de le lire ; il a cru qu'il ſeroit utile d'en rechercher les cauſes, & d'imiter la conduite de Platon lui-même, qui avant que d'enſeigner aucune vérité, commence par écarter tous les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à ſon deſſein.

Il eſt peut être à propos d'avertir d'abord, que les reproches de l'examen desquels le ſavant Académicien a deſſein de s'occuper, ne tombent que ſur la manière de philoſopher de Platon, & non ſur ſa perſonne ou ſur ſes mœurs. On peut les réduire à ces trois principaux ; 1°. d'avoir altéré la Philoſophie de Socrate, ſoit en y mêlant des doctrines étrangères, ſoit en répandant du doute & de l'incertitude ſur les principes lumineux de la morale. Le ſecond reproche a pour objet, tant la forme des Dialogues, qui eſt, dit-on, confuſe, embarraſſée, pleine de longueurs & de redites, que l'inégalité du ſtyle, tantôt ſimple juſqu'à la baſſeſſe, & tantôt hardi.

hardi jusqu'à l'enthousiasme. Le troisième regarde l'abus de la Dialectique: il fait raisonner son Socrate avec plus de subtilité que de force; il n'est pas assez délicat sur le choix des preuves, & en combattant les Sophistes, il n'est souvent lui même qu'un Sophiste plus raffiné & plus adroit. On n'accusera pas Mr. GARNIER d'avoir déguisé ces reproches qu'il se propose d'examiner: & en le suivant dans ce qu'il dit sur le premier, on verra que loin de chercher à l'affoiblir, il commence par l'exposer dans tout son jour & toute sa force. Ce premier chef d'accusation, c'est que Platon a altéré la doctrine de son Maître. Né avec une imagination brillante & un génie pliant & facile, il s'étoit d'abord livré à la Poésie, mais le désespoir de jamais égaler Homère, lui fit, dit-on abandonner cette carrière pour en suivre une, dans laquelle il se promettoit de disputer la palme avec plus d'avantage. Il s'attacha donc à la Philosophie, prit Socrate pour Maître & pour guide, adopta ses principes, les étendit, en fit

un

un corps de doctrine qu'il donna pour celle de ce grand homme. Mais toujours Poëte en même temps que Philosophe, il ne put se défendre des charmes de la fiction, il la mêla dans ses Dialogues, qu'elle servit à animer, & quoi qu'il affectât de ne point se laisser appercevoir, & de faire toujours parler Socrate, il est aisé de reconnoître qu'il lui prête souvent ses propres idées. Socrate lui même s'en plaignoit. *Dieux*, dit-il, au rapport de Diogène, en entendant la lecture du Lysis, *Dieux! comme ce jeune homme en impose sur mon compte!* On remarque de plus que quelques uns des personnages, que Platon introduit avec Socrate dans ses Dialogues, ne pouvoient s'être rencontrés avec lui. On ajoute que Xénophon dit positivement que Socrate ne s'occupoit que de la morale, & que tous ceux qui lui prêtent de longs raisonnemens sur la Nature, en imposent visiblement. On sait enfin, qu'après la mort de son Maître, Platon alla puiser dans l'Ecole de Cratyle les principes de la Philosophie d'Hé-

d'Heraclite, qu'enſuite il paſſa en Italie pour conférer avec les Pythagoriciens; qu'il ſe tranſporta de là en Egypte, pour s'inſtruire, par le commerce des prêtres de cette contrée, de tous les ſecrets de la Philoſophie barbare. De retour à Athènes, il entreprit de former un ſeul corps de Doctrine de tous les différens matériaux qu'il avoit raſſemblés. Il n'étoit pas facile de les lier enſemble, les principes d'une ſecte détruiſant ſouvent ceux de l'autre. Platon crut pouvoir ſe tirer de cette difficulté & des contradictions qui devoient ſe trouver dans un ſyſtême compoſé de tant de pièces différentes, en convrant des voiles du doute toutes les connoiſſances humaines, & en renverſant tout, ſans jamais rien établir. Il a du réſulter de là beaucoup d'incertitudes, d'obſcurité & de contrariétés, tant dans les principes que dans les raiſonnemens. Xénophon ſuivit une toute autre méthode: uniquement attaché à Socrate, il en adopta la doctrine, ſans mêlange de principes étrangers, il l'expoſa auſſi clairement que fidèlement, & nous l'a tranſ-

miſe

miſe avec cette ſimplicité, qui en eſt le plus bel ornement & qui fera toujours le charme des bons eſprits. C'eſt pourquoi, conclut on, ceux qui deſirent de connoître le vrai Socrate, doivent s'attacher à cet Auteur, & n'admettre le témoignage de Platon, que dans les endroits où il s'accorde avec lui (4).

Tel eſt le premier chef d'accuſation contre le Philoſophe dont Mr. GARNIER entreprend la défenſe, telles ſont les preuves dont on l'appuie. Voyons maintenant de quelle manière il y répond. Il tache d'abord de bien déterminer ce qu'il faut entendre par les mots, *conſerver*, ou *altérer* une doctrine quelconque. Leur vrai ſens dépend néceſſairement de la nature de la doctrine dont on parle. Celle d'un Légiſlateur eſt différente, ſur-tout par la manière dont elle eſt enſeignée, de celle d'un Philoſophe. Le premier parle avec autorité, il ordonne, & ne laiſſe d'autre parti à prendre que la ſoumiſſion

(4) V: Bruckner *Hiſt. Philoſ. T. I. p.* 523. *& ſeq.*

sion à ce qu'il a prononcé. Il arme sa doctrine de sanctions qui rendent cette soumission indispensable. Le Philosophe, au contraire, propose la sienne, sans prétendre qu'on la reçoive qu'après l'avoir examinée & s'être convaincu de sa vérité & de son utilité. Il veut persuader par la force des preuves & du raisonnement, & non pas entraîner par l'autorité. On ne peut citer que la seule Ecole de Pythagore, qui ait adopté cette dernière méthode. Mais, remarque Mr. G. la célèbre maxime de cette Ecole (5) „ ne s'introduisit que sur son déclin, ou si ce fut un de ses principes constitutifs, c'est qu'alliant la législation à l'étude de la Philosophie, elle appliqua malheureusement à l'une ce qui ne convenoit qu'à l'autre, & ce fut probablement une des causes qui accélérèrent le plus sa décadence". Ainsi donc conserver la doctrine d'un Législateur, signifie nécessairement en suivre scrupuleusement & à la

(5) Αὐτὸς ἔφα, *Le maître l'a dit.*

la lettre les maximes ou les loix. La doctrine d'un Philoſophe laiſſe plus de liberté; on la conſerve, en ſuivant les principes fondamentaux de ſon auteur ou ſa manière de philoſopher, quoique d'ailleurs, pourvu qu'on retienne l'eſſentiel, on puiſſe ajouter quelque choſe à ceux là, & introduire quelques changemens dans celle-ci. La Secte des Cyniques par exemple, reconnoiſſoit Anthiſthène pour fondateur; Diogène, Cratès, & Ménippe, pour les principaux Sectateurs de ce Philoſophe. Il eſt cependant certain par le témoignage unanime de toute l'antiquité, que, loin de s'en tenir uniquement aux enſeignemens qu'ils avoient reçus de leur maître, ils y ajoutèrent bien des choſes. Mais ils conſervèrent les principes conſtitutifs & fondamentaux de leur Secte. Ils ſoutinrent comme lui, que la vertu ſeule eſt un bien, le vice un mal; que la ſanté, la „ beauté, les richeſſes, la dou„ leur, la mort ſont des choſes indiffé„ rentes. Que la volupté eſt un poiſon „ dangereux; que toutes les Sciences, tou-

„ toutes les connoiſſances humaines, „ ſans la Philoſophie, ſont des amuſe- „ mens puériles qui ne méritent aucu- „ ne attention ; que la Philoſophie ſe ré- „ duit à la morale. Ils imitèrent auſſi „ ſa manière de philoſopher au milieu „ des rues, preſque nuds, un bâton à la „ main, aboyant & pourſuivant le vice „ & les vicieux par-tout où ils les „ trouvoient, ſans ménagement & ſans „ aucune ſorte de reſpect humain ". Zénon au contraire, nourri à l'école des Cyniques, conſerva, à la vérité, les principes de leur morale, mais il recula les bornes qu'ils avoient fixées à la Philoſophie, il y fit entrer la Logique & la Phyſique. Il n'approuva ni leur mendicité, ni leur mépris des bienſéances, ni leur emportement, ni leur aigreur. Il s'éloigna de leur manière de philoſopher, étendit, modifia différemment quelques uns de leurs principes, & devint ainſi lui même chef d'une nouvelle Secte, qui fut celle des Stoïciens, dans laquelle on retrouve cependant plus d'un trait de conformité avec celle des Cyniques.

En jugeant Platon d'après ces principes, Mr. G. convient sans peine que ceux qui l'accusent d'avoir altéré la doctrine de Socrate, ont inconteſtablement raiſon, s'ils entendent ſimplement par là que tous les raiſonnemens qu'il lui attribue, ne ſont pas réellement ſortis de la bouche de ce Philoſophe tels qu'il nous les a transmis, & qu'il a ſouvent mêlé ſes propres idées à celles de ſon maître. Mais il prétend qu'en cela Platon n'a uſé que d'une liberté permiſe, & des privilèges du Dialogue; il montre que Xénophon n'a pas, à cet égard, été plus ſcrupuleux que lui, & que dans le fait il n'étoit pas du tout poſſible qu'il fit autrement & qu'il rapportât mot pour mot les entretiens de Socrate ſur les matières qu'il lui avoit entendu diſcuter avec les Sophiſtes, & les autres perſonnages qu'il met ſur la ſcène avec lui; que tout ce qu'on peut exiger de lui, c'eſt qu'il ne ſe ſoit pas écarté des principes fondamentaux de ſon maître, & qu'il ne les ait pas repréſentés d'une manière infidèle; que tant qu'on n'aura

pas

pas prouvé qu'il l'ait fait, on ne sera jamais en droit de conclurre qu'il n'ait pas conservé la doctrine de Socrate, non à la vérité de la façon dont on doit conserver celle d'un Législateur, mais comme doctrine philosophique. Mr. G. observe en outre, que dans ses Dialogues, Platon donne presque par-tout le premier rôle à Socrate, dont il ne s'étoit point séparé pendant bien des années; que ses autres interlocuteurs sont, ou des disciples de Socrate, ou bien des Auteurs dont il examine les opinions, répandues dans les Ouvrages qu'ils avoient rendus publics; qu'en supposant même que ces Auteurs n'eûssent pas réellement eu avec Socrate les entretiens que Platon rapporte, on ne seroit nullement en droit de conclurre que les discours qu'il leur prête, n'exprimoient pas leurs vrais sentimens & les principes fondamentaux de la doctrine contenue dans leurs Ecrits. A cet egard donc encore les Dialogues de Platon n'ont rien qui puisse rendre sa fidélité suspecte.

Mais dit-on, Xénophon atteste, &

toute l'antiquité dépose, que Socrate ne s'occupa que de la Morale; or ce n'est pas là le caractère des Ouvrages de Platon, dans lesquels on trouve un mêlange continuel de Logique & de Métaphysique. La réponse à cette objection engage Mr. G. dans un grand détail dans lequel nous ne le suivrons pas. Il suffira de dire que, pour expliquer dans quel sens il est vrai que Socrate ne s'occupa que de la Morale, il prend ce mot „ dans une acception étendue pour la „ Science de l'homme, & des moyens „ qui peuvent perfectionner sa raison. „ Tout, en effet, dans Socrate, tendoit „ à ce but unique. Il ne cherchoit „ dans l'étude de la Nature, que les Causes premières; c'est-à-dire la sagesse & „ la volonté de l'Esprit Créateur. Il ne „ cultivoit la Dialectique, & ce que „ nous nommons Métaphysique, que „ pour donner à la partie intelligente „ de l'ame (6) plus d'activité, & pour la

(6) Pour entendre ceci il faut se rappeller, que So-

„ la préſerver de l'erreur. Enfin il rap-
„ prochoit ces Sciences de la Morale,
„ & avoit ſoin de les fondre, pour ain-
„ ſi dire, toutes en une ſeule, que l'on
„ peut appeller la Science de l'homme
„ & la vraie Philoſophie". Il conclut enſuite qu'à cet égard Platon l'a fort bien imité, & beaucoup mieux que Xénophon qu'on lui oppoſe. Pour le prouver il remarque, qu'il y a deux manières de traiter la Morale; l'une ſimple & populaire, par ſentences & maximes détachées, ornées d'un ſtyle agréable, & quelques fois de comparaiſons, d'allégories & de fables: c'eſt celle dont Xénophon s'eſt le plus rapproché. Platon a préféré l'autre, qui conſiſte à remonter à

Socrate diſtinguoit dans l'ame trois parties ou facultés. L'intelligence, νοῦς, c'eſt proprement le ſiège de la raiſon; le principe des paſſions ἐπιθυμητικὸν; & une troiſième qu'il nommoit θυμός, par où il entendoit cette force que nous nous ſentons de ſuſpendre notre choix & de perſiſter dans le parti que nous avons pris.

à la nature des choſes, à poſer des principes généraux, à les bien établir, & à en déduire des concluſions certaines. Et l'on ne peut guère diſconvenir que ce n'aît du être auſſi celle de Socrate, à qui ſes ennemis reprochèrent tant qu'il rendoit tout problématique; qui n'eût pu autrement ni réfuter les Sophiſtes, Dialecticiens eux mêmes & Métaphyſiciens très ſubtils, ni etablir ou expliquer les principes de ſa morale.

Si de cette vue générale de la doctrine de Socrate, on paſſe à l'examen de ſes opinions particulières, on trouvera que Platon les repréſente avec plus d'exactitude que Xénophon. Mr. G. prend pour exemple les ſentimens de Socrate ſur la Divinité. On ſait qu'ils fournirent à ſes ennemis un de leurs principaux chefs d'accuſation. Et l'on ne concevra jamais, ni qu'ils aient oſé porter la calomnie à cet excès, ni que les Athéniens aient pu condamner Socrate ſur cet article, tant qu'on ne jugera de ſes opinions que d'après Xénophon. Il ne dit rien en effet qui puiſſe faire

ſoup-

soupçonner que ce grand homme pensât à cet égard autrement que le peuple; il ne tient pas même à lui qu'on ne le regarde comme un Payen dévot dans toute la rigueur du terme, il ne parle que de Sacrifices & d'Augures. Dans Platon, au contraire, Socrate s'éloigne assez souvent des formules religieuses consacrées par l'usage. Il jure par le *Chien*, & par le *Platane*, au lieu de jurer par *Jupiter* ou par *Hercule*. Il se moque dans plus d'une occasion du fanatisme & de l'hypocrisie de certains Prêtres, il parle avec mépris des histoires scandaleuses qu'ils font de leurs Dieux prétendus. Dans l'apologie de Socrate, Xénophon se met sérieusement en colère contre ceux qui ont dit qu'il n'adoroit pas les mêmes Dieux que le peuple. Dans celle que Platon a écrite, „ Socrate se contente de faire tomber son Accusateur en „ contradiction avec lui-même, & de „ le couvrir de ridicule. Mais il élude, „ avec son ironie ordinaire, l'état de la „ question, & il évite avec le plus „ grand soin, de laisser appercevoir ses

„ véritables ſentimens. Ignoroit-il que „ ſon ſilence, dans une pareille rencon- „ tre, ſe changeoit en conviction? non; „ mais il ne vouloit pas racheter ſa vie „ par un menſonge".

Platon n'a pas moins bien conſervé la manière de philoſopher de Socrate, que les principes fondamentaux de ſa doctrine, c'eſt ce que Mr. G. s'attache à montrer dans le reſte de ce Mémoire. Pour y réuſſir, il commence d'abord par préſenter un tableau très bien fait de l'état d'Athènes dans le temps que ce Philoſophe y parut. Cette République étoit alors à ſon plus haut période de gloire & de proſperité. Elle jouiſſoit d'une ſupériorité décidée ſur les autres Villes de la Grèce, que la reconnoiſſance ou la crainte avoient rendues ſes alliées ou ſes tributaires. L'opulence y avoit fait naître l'amour des Sciences & des Beaux Arts, tout y encourageoit ſes citoyens à les cultiver, & leurs ſuccès en ce genre ne l'avoient guère moins illuſtrée, que l'éclat des victoires qu'elle avoit remportées ſur les Perſes. Mais ces avanta-

tages furent bientôt balancés par de très grands inconvéniens. L'orgueil, le luxe, la licence, l'abus des Sciences, de la Philoſophie, & des Arts prenoient rapidement la place des vertus ou des talens, qui avoient mérité aux Athéniens l'amour & le reſpect des autres Peuples de la Grèce. Socrate vit naître le mal & voulut en arrêter le progrès. Il prit ſingulièrement à tâche de s'oppoſer aux Sophiſtes, qui éblouïſſoient l'eſprit des jeunes gens par une vaine apparence d'éloquence & de Philoſophie, à l'aide de laquelle ils cachoient leur ignorance & répandoient les ſentimens les plus pernicieux. A les en croire, ils poſſédoient la Science univerſelle, ils faiſoient hardiment profeſſion de tout enſeigner; il n'étoit point de matière ſur laquelle ils n'entrepriſſent de parler pour & contre. Tels étoient les prétendus Philoſophes, que Socrate ſe propoſa de combattre & de démaſquer. Il employa, pour y réuſſir, cette ironie qui l'a rendu ſi célèbre. Il feignoit d'admirer leur éloquence & leur ſavoir; il ſe donnoit pour

pour un homme qui manquoit également de l'une & l'autre, mais qui avoit un grand desir de s'instruire & de profiter des lumières du Sophiste. Il proposoit une question qui paroissoit claire & fort simple; on y répondoit; Socrate tout en paroissant adopter la réponse en général, faisoit une objection sur quelque obscurité qu'il y trouvoit, il en demandoit l'explication, & prioit que laissant à part tous les ornemens du discours qui ne faisoient que l'embarrasser, on la lui donnât en fort peu de mots, les plus simples & les plus clairs. Le Sophiste ne pouvoit se refuser à cette demande, mais bientôt il se trouvoit embarrassé & forcé de se contredire. Socrate alors se plaignoit qu'il refusoit de l'instruire & l'abandonnoit à l'erreur. Il lui faisoit appercevoir quelque faux fuyant, que le Sophiste saisissoit avidement, mais de question en question le Philosophe l'amenoit à de nouvelles contradictions, qui mettoient dans tout leur jour son ignorance & sa presomtion.

C'étoit sur-tout en présence des jeunes gens, que Socrate recherchoit ces entretiens

tiens avec les Sophiſtes, parce que c'étoient les jeunes gens qu'il importoit le plus de préſerver du poiſon de leurs doctrines. C'étoit auſſi à eux qu'il s'attachoit de préférence, eſpérant davantage d'une ame encore tendre, & qui n'avoit point encore contracté d'habitudes que l'âge eût enracinées. On en a pris occaſion de noircir ſa mémoire, quoi qu'il ſoit prouvé que ni de ſon vivant, ni même long-temps après ſa mort, on ne lui en a point fait un crime. On ſavoit en effet trop bien alors, que cet attachement n'avoit rien en ſoi que d'honnête & qui ne fût autoriſé par l'uſage, même par les inſtitutions des plus ſages Legiſlateurs. „Il fréquentoit les lieux des „ exercices, & tous les endroits où la „ jeuneſſe avoit coutume de s'aſſembler; „ il étudioit les caractères, & s'adreſ„ ſoit ſur-tout à ceux en qui il remar„ quoit les paſſions les plus fortes. Il „ ſembloit n'être plus occupé que de „ leur avancement. Il leur faiſoit en„ trevoir la gloire qui les attendoit, „ s'ils rempliſſoient l'idée qu'on ſe fai-

ſoit

„ soit déjà de leur mérite: mais il leur „ montroit à côté la honte dont ils se „ couvriroient s'ils trompoient les vœux „ de leurs concitoyens, & de leurs amis". Il les engageoit après cela à examiner avec lui quelles choses sont propres à mériter l'estime ou le blâme. Quelques uns, humiliés par cet examen qui leur faisoit trop sentir leur foiblesse & leur ignorance, se rebutoient & s'éloignoient de lui; mais les esprits généreux n'en devenoient que plus ardens à rechercher ses entretiens. Il continuoit de les examiner, & d'arracher sans pitié toutes les semences contagieuses qui auroient étouffé les germes de la raison. Il les accoutumoit à réfléchir & à produire leurs propres pensées. C'est ce qu'il appelloit *faire accoucher les esprits*. La nature avoit, selon lui, donné à tous les hommes une portion d'esprit suffisante pour les rendre sages & heureux. Il croyoit en conséquence qu'il ne s'agissoit que de la bien cultiver, sans chercher à y vouloir rien ajouter; que toute l'étude de l'homme devoit tendre à l'exercer &

à lui donner de l'activité, de la force & de la juſteſſe, que les idées étrangères qu'on y voudroit inſérer ne ſerviroient qu'à charger la mémoire & à rendre en effet l'eſprit plus pareſſeux & plus confus.

Auſſi ne voulut-il jamais rien écrire, il faiſoit même profeſſion de ne rien enſeigner. Il ſe contentoit d'exercer, par ſes queſtions, l'eſprit de ceux qui le fréquentoient & de les conduire pas-à-pas dans le chemin de la vérité. Il n'avoit point d'école, point de temps, point d'heures fixes pour des conférences. Ses entretiens, ſans art & ſans apprêt, paroiſſoient uniquement amenés par les circonſtances; ils rouloient ſouvent ſur les matières les plus communes & les plus ordinaires dans l'uſage de la vie. Il s'y ſervoit de l'induction, & tiroit ſes comparaiſons des profeſſions les plus abjectes. Les eſprits ſuperficiels étoient choqués de cette ſimplicité apparente, qu'ils nommoient groſſièreté. Les bons eſprits perçoient l'enveloppe & découvroient une ſageſſe profonde & une éloquence auxquelles l'art ne pouvoit atteindre.

Après

Après avoir ainſi expoſé la manière de philoſopher de Socrate, Mr. G. conclut en peu de mots que Platon nous l'a fidèlement repréſentée. A l'exemple de ſon maître, dit-il, „ il ne dogmatiſe point, il ne ſe laiſſe appercevoir dans aucun endroit de ſes Dialogues.... Socrate, qui joue ordinairement le rôle principal, examine, diſcute, réfute les opinions des autres, ſans laiſſer entrevoir la ſienne, que bien rarement & comme au travers d'un voile: il exerce les jeunes gens, il combat les Sophiſtes, il examine les autres citoyens.... Xénophon, dont les mémoires ſur Socrate ne ſont qu'une continuation de ſon Apologie, s'y eſt moins appliqué à le peindre qu'a le juſtifier. On n'y trouve ni l'ironie de Socrate, ni ſes diſputes avec les Sophiſtes, ni même ſon eſprit de doute & de diſcuſſion. Enfin on trouve dans les Ecrits de Xénophon les grands principes de la Morale Socratique; mais, oſerai-je le dire? on y chercheroit Socrate en vain; ce n'eſt que dans Platon qu'il vit, qu'il reſpire, qu'il nous échauffe & nous

tranſ-

transporte. Tel est le précis du premier Mémoire de Mr. G. sur Platon, nous nous y sommes un peu étendus parce que, comme le titre l'annonce, il a principalement pour objet *le caractère de la Philosophie Socratique*. Nous ne ferons qu'indiquer légèrement les deux suivans, dont l'un roule *sur l'usage que Platon a fait des Fables*, & l'autre sur *le Cratyle* de ce Philosophe.

C'est depuis long-temps qu'on a reproché à Platon d'avoir mêlé trop de fables à sa doctrine philosophique. Colotès, disciple d'Epicure, est un des Anciens qui l'en a repris avec le plus d'aigreur. Macrobe qui a tenté de répondre à ce censeur, n'a pas réussi, au jugement de Mr. G. à justifier Platon, au contraire; les principes qu'il pose, s'ils étoient vrais, serviroient souvent à le condamner. Le savant Académicien a donc cru devoir tenter une route différente & envisager cet objet sous un point de vue plus étendu. Il distingue dans Platon, l'Ecrivain, le Philosophe, & le Législateur. Comme Ecrivain, il a voulu orner ses

diſcours de fictions propres à délaſſer l'eſprit & à réjouir l'imagination; Mr. G. les nomme *Fables poétiques* parce qu'elles ſemblent appartenir davantage à la Poéſie. Comme Philoſophe, il a quelquefois enveloppé les matières qu'il traitoit ſous le voile de l'allégorie, c'eſt ce que Mr. G. appelle *Fables Théologiques*. Il donne enfin le nom de *Fables Politiques*, à celles que, comme Légiſlateur, Platon a employées pour ſe mettre à la portée de ceux qu'il vouloit inſtruire, proportionner ſes leçons à leur foibleſſe, & en quelque ſorte les tromper à leur avantage. Il traite de chacune de ces eſpèces en autant d'articles ſéparés, & tâche de montrer que Platon n'en a fait qu'un légitime uſage.

Le Cratyle a été pris par quelques uns pour un Traité de Grammaire générale & Philoſophique; d'autres ont prétendu que Platon s'y étoit propoſé d'appuyer par des preuves, à la vérité aſſez équivoques, le ſyſtême d'Héraclite ſur le mouvement univerſel & l'inſtabilité des êtres. Mr. G. entreprend de prouver

qu'ils

qu'ils ſe ſont tous également trompés, & que Platon n'a eu d'autre but, dans ce Dialogue, que de combattre le ſyſtême du Sophiſte Prodicus ſur la *vérité intrinſèque des noms*. Dans ce deſſein il donne le précis du Dialogue, & en expoſant ſon opinion, il fait voir la liaiſon & l'enſemble de toutes ſes parties.

Réflexions générales ſur les rapports des Langues Egyptienne, Phénicienne & Grecque, par Mr. l'Abbé BARTHELEMY.

Mémoire dans lequel on examine quels étoient les Eparoëtes, par Mr. BEJOT. Le ſujet de ce Mémoire, très peu connu, intéreſſe particulièrement les Littérateurs. On ne connoît que trois Auteurs Anciens qui en aient parlé. Ce ſont Xénophon, Etienne de Byzance & Héſychius; on pourra y en ajouter un quatrième, ſavoir Diodore de Sicile, ſi l'on admet la correction que Mr. BEJOT propoſe dans le texte de cet Hiſtorien. Héſychius eſt le ſeul qui donne aux Eparoëtes leur vrai nom, ἐπαόρητοι. Xénophon & Etienne de Byzance les

nomment *Eparites*, & le dernier en fait un Peuple d'Arcadie, dont *la Ville*, dit-il, *devoit être Eparis, mais on ne l'a point trouvée.* Xénophon qui en parle dans quatre endroits du VIIe. Livre de ſon Hiſtoire Grecque, n'en dit rien qui puiſſe les faire regarder comme une Nation particulière, & Etienne qui s'appuye de ſon autorité, a mal ſaiſi ſa penſée. Mr. B. entreprend de le prouver en examinant en détail les endroits de Xénophon où il en eſt fait mention. Il réſulte de ſes diſcuſſions, que les Eparoëtes étoient un Corps des Troupes à la ſolde des Arcadiens. Et c'eſt en effet, l'idée qu'en donne Héſychius (7), *c'eſt*, dit-il, *un corps de troupes très braves & qui ſert de gardes publiques chez les Arcadiens.* Mr. B. fait uſage de ce paſſage du Lexicographe & pour confirmer ſon opinion, & pour corriger le texte de Xénophon, dans lequel on lit ἐπάρειτοι (8), par

(7) Heſ. Lexic. v. ἐπαρόητοι.

(8) Etienne de Byſ. les appelle ἐπαρίζαι.

par un un changement introduit ſans doute depuis Héſychius par l'ignorance des copiſtes.

Quant à Diodore de Sicile, il ne parle nulle part ni d'Eparites, ni d'Eparoëtes, mais il fait mention en deux endroits de ſon XVe. Livre d'un Corps de cinq mille homme, qu'il appelle ἐπίλεκτοι, qui étoient ſous les ordres de Lycomède de Mantinée. Mr. B. croit qu'il s'agit là du même Corps déſigné dans Xénophon ſous le nom d'Eparites. Pour le prouver il rapproche les relations de ces deux Hiſtoriens, les compare, les diſcute & conclut qu'au lieu *d'Epilectes*, (gens d'élite) terme générique, qui ne peut convenir ici, il faut lire *Eparoëtes*. Il avoue cependant que cette leçon ne ſe trouve dans aucun MS. ni de Xénophon, ni de Diodore qui lui ſoit connu: Héſychius eſt le ſeul qui la préſente. Nous nous ſommes abſtenus de tranſporter ici les détails de critique dans leſquels le ſavant Académicien s'eſt engagé; on les lira avec plus de fruit & de plaiſir dans le Mémoire même, bien digne

à plus d'un égard de la curiosité des Savans. Nous nous bornerons à transcrire ici les titres des six suivans, nous réservant de rendre compte du reste de ce Volume, dans le Trimestre prochain. *Recherches sur la Famille des Gallieus*, par Mr. DE BREQUIGNY. *Huitième, Neuvième & Dixième Mémoires sur la Légion Romaine*, par Mr. LE BEAU, *l'aîné*. Le premier de ces Mémoires traite *du Manipule & de ses parties*; le second, *des diverses parties de la Cavalerie légionaire*; le troisième, *de la manière dont on levoit les soldats pour composer la Légion. Réflexions générales sur les liaisons & le commerce des Romains avec les Tartares & les Chinois*, par Mr. DE GUIGNES. *Mémoire Historique & Critique sur les Lombards*, par Mr. GAILLARD.

AR-

ARTICLE SEPTIEME.

VOYAGE SENTIMENTAL, par Mr. STERNE, ſous le nom d'YORICK. Traduit de l'Anglois par Mr. FRENAIS; petit *in* 8°. deux Parties qui font enſemble 468. *pp.* à *Amſterdam* chez *M. M. Rey*; & à *Paris* chez *Gauguery*.

L'Envie de connoître les hommes „ m'a amené en France, *dit l'Auteur*, & me conduira probablement plus loin.... C'eſt un Voyage tranquille que le cœur fait à la pourſuite de la nature & des ſenſations qu'elle fait éprouver, & qui nous portent à nous entr'aimer un peu mieux que nous ne faiſons". Arrivé à Paris, il ne s'empreſſe point à voir le Palais Royal, le Luxembourg, la façade du Louvre; il n'a point acheté le Catalogue des Tableaux, des Statues, des Egliſes: mais tout être humain, eſt un Temple pour lui; „& j'aimerois

mieux, *ajoute-t-il*, y distinguer les traits originaux, les légers coups de pinceau qui s'y trouvent, que de voir le fameux tableau de la Transfiguration de Raphaël". C'est ainsi que l'Auteur caractérise un Voyage aussi intéressant qu'original. Il ne faut point y chercher beaucoup des faits singuliers, ni des avantures extraordinaires; c'est la manière de voir & de sentir, c'est cette délicatesse de tact, effets de la sensibilité, qui fait tout le mérite de l'Ouvrage. On reconnoît sans cesse dans YORICK, un cœur ouvert à toutes les impressions douces, & qui trouve en soi-même la règle & le motif d'une action vertueuse: quelquefois il se laisse entraîner par un imagination vive, & par un cœur trop susceptible de tendresse. Mais il s'arrête cependant au bord du précipice, & ses principes le ramènent au bien. Il est difficile de réunir dans un Ouvrage autant de gaieté, de comique, & de sentiment qu'on en trouve dans celui-ci. Mais ce qui le distingue sur-tout, c'est qu'on apprend à y connoître les hommes

moins

moins par des raisonnemens & des maximes, que par une peinture continuelle des gestes & du jeu de physionomie des personnes qui parlent & agissent. Nul détail n'échappe à l'Auteur, il a saisi toutes les nuances, & l'on diroit qu'il peint à l'aide d'un microscope.

Nous avons annoncé le Voyage de YORICK aussitôt qu'il a paru, mais sans en rapporter aucun morceau; ceux que nous allons transcrire feront juger du genre de l'Ouvrage, & du mérite de la Traduction.

Arrivé à Calais, YORICK s'attendrit en pensant à la bonté des Rois qui gouvernent la France; „il est dans leur sang, *dit-il*, d'être doux & modérés. Tandis que cette vérité se rendoit sensible à mon ame, je sentois sur ma joue un épanchement d'une espèce plus délicate, une chaleur plus douce & plus propice que celle que pouvoit produire le vin de Bourgogne que je venois de boire, & qui coûtoit au moins quarante sols la bouteille — Lors qu'un homme vit en paix & en amitié avec les autres,

le plus pesant des métaux est plus léger qu'une plume dans sa main. Il tire sa bourse, la tient ouverte, & regarde autour de lui comme s'il cherchoit une objet avec lequel il pourroit la partager. C'est précisement ce que je cherchois... Je sentois toutes mes veines se dilater. Le battement de mes artères se faisoit avec un concert admirable. Toutes les puissances de la vie accomplissoient en moi leurs mouvemens avec la plus grande facilité; & la précieuse la plus instruite de Paris, avec tout son matérialisme, auroit eu de la peine à me reconnoître & à m'appeller une machine... Je suis persuadé, me disois-je à moi-même, que je bouleverserois son *Credo*. Cette idée, qui se joignit à celles que j'avois, éleva en moi, dans ce moment, la nature aussi haut qu'elle pouvoit monter... J'étois en paix avec tout le monde auparavant, & cette pensée acheva de me faire conclure le même traité avec moi-même". Cependant son cœur se resserre, on ne sait trop comment, à la vue d'un Moine de l'Ordre

dre de St. François, qui vient lui demander quelque aumône pour ſon Couvent. „ Je renouai, *dit-il*, le cordon de ma bourſe & je la remis dans ma poche. Je pris un certain air, &, la tête haute, j'avançai gravement vers lui. Je crois même qu'il y avoit quelque choſe de rude & de rebutant dans mes regards. Sa figure eſt encore préſente à mes yeux, & il me ſemble en me la rappellant, qu'elle méritoit un accueil plus honnête. Si j'en juge par ſa tête chauve & le peu de cheveux blancs qui lui reſtoient, il pouvoit avoir ſoixante-dix ans. Cependant, ſes yeux, où l'on voyoit une eſpèce de feu que l'uſage du monde avoit plutôt modéré que le nombre des années, n'indiquoient que ſoixante ans. La vérité étoit peut-être au milieu de ces deux calculs; c'eſt-à-dire, qu'il pouvoit avoir ſoixante-cinq ans. Sa phyſionomie, en général, lui donnoit cet âge. Les rides dont elle étoit ſillonnée ne ſont rien à la choſe, elles pouvoient être prématurées.

C'étoit une de ces têtes qui ſont ſi ſou-

ſouvent ſorties du pinceau du Guide. Une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la préſomption; des yeux pénétrans, & qui, cependant, ſe baiſſoient avec modeſtie vers la terre, & ſembloient viſer à quelque choſe au-delà de ce monde. Dieu ſait mieux que moi comment cette tête & cette figure avoient été placées ſur les épaules d'un Moine, & ſur-tout d'un Moine de ſon Ordre: elle auroit mieux convenu à un Bracmane, mais il l'avoit, & je l'aurois reſpecté ſi je l'avois rencontré dans les plaines de l'Indouſtan. Le reſte de ſa figure étoit ordinaire, & il auroit été aiſé de la peindre, parce qu'il n'y avoit rien d'agréable ni de rebutant que ce que le caractère & l'expreſſion rendoient tel. Sa taille, au deſſus de la médiocre, étoit un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faiſoit en avant. Mais c'étoit l'attitude d'un Moine qui ſe voue à l'art de mendier, &, à tout prendre, telle qu'elle ſe préſente en ce moment à mon imagination, elle gagnoit plus qu'elle ne perdoit

doit à être ainſi. Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche ſur ſa poitrine, & ſe tint debout avec un bâton blanc dans ſa main droite. Il me détailla les beſoins de ſon Couvent, & la pauvreté de ſon Ordre. . . Il le fit d'un air ſi naturel, ſi gracieux, ſi humble, qu'il falloit que je fûſſe enſorcelé pour n'en être pas touché. . Il eſt bien vrai, lui dis-je, pour répondre à une élevation de ſes yeux qui avoit terminé ſon diſcours, il eſt bien vrai! . . . Je ſouhaite que le Ciel ſoit propice à ceux qui n'ont d'autre reſſource que la charité du Public: mais je crains qu'elle ne ſoit pas aſſez zélée pour ſatisfaire à toutes les demandes qu'on lui fait à chaque inſtant ".

A ce mot de demandes il jetta un coup d'œil léger ſur une des manches de ſa robe. Je ſentis toute l'éloquence de ce langage. Je l'avoue, dis-je, un habit groſſier qu'il ne faut uſer qu'en trois ans, & un ordinaire, apparemment fort mince. . . Je l'avoue, tout cela n'eſt pas grand' choſe: mais encore eſt-

eſt-ce dommage qu'on puiſſe les acquérir dans ce monde, avec auſſi peu d'induſtrie que votre Ordre emploie pour ſe les procurer. Il ne les obtient qu'aux dépens des fonds deſtinés aux aveugles, aux infirmes, aux eſtropiés & aux perſonnes âgées. . . . Le captif qui, le ſoir en ſe couchant, compte les heures de ſes afflictions, languit après une partie de cette aumône à laquelle il aſpire. . . Que n'êtes vous de l'Ordre de la Merci, au lieu d'être de celui de St. François? Pauvre comme je ſuis, vous voyez mon porte-manteau, il eſt léger, mais il ſe feroit ouvert avec plaiſir pour contribuer à rançonner des malheureux. . . Le Moine me ſalua. . . Mais ſur-tout, ajoutai-je, les infortunés de notre propre pays exigent la préférence, & j'en ai laiſſé des milliers ſur les rivages de ma patrie. . . Il fit un mouvement de cordialité, qui ſembloit me dire que la miſère règne dans tous les coins du Monde, auſſi bien que dans ſon Couvent.... Mais nous diſtinguons, lui dis-je, en poſant la main ſur la manche de ſa robe,

dans

dans l'intention de répondre à son signe de tête, nous distinguons, mon bon Père, ceux qui ne desirent d'avoir du pain que par leur propre travail, d'avec ceux qui, au contraire, ne veulent vivre qu'aux dépens du travail des autres, & qui, en demandant le nécessaire pour l'amour de Dieu, n'ont d'autre plan de vie que de l'acquérir par le moyen de leur oisiveté & de leur ignorance. Le pauvre Franciscain ne repliqua pas. . . Un rayon de rougeur traversa ses joues, & se dissipa dans un clin-d'œuil; il sembloit que la nature épuisée ne lui fournissoit point de ressentiment. . . Du moins il n'en fit pas voir. Il laissa tomber son bâton blanc sur son bras, se baissa avec résignation sur ses deux mains, & se retira. Il n'eût pas si-tôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de dureté. Je voulus à trois fois différentes, prendre un air de *sans souci*, mais ma tranquillité ne revenoit pas. Tout ce que je lui avois dit de désagréable se présenta de nouveau à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avois d'au-

d'autre droit ſur ce pauvre Moine que de le refuſer, & que c'étoit une peine aſſez grande pour lui, ſans y ajouter des paroles dures. Je me rappellois ſes cheveux gris. Sa figure, ſon air honnête ſe retraçoient à mes yeux, & il me ſembloit l'entendre dire: quel mal vous ai-je fait? . . . Pourquoi me traiter ainſi? . . . En vérité j'aurois dans ce moment donné vingt francs pour avoir un Avocat. . . Il m'auroit trouvé des raiſons pour concilier tout cela ". . .

Environ une heure après, YORICK qui accompagnoit une Dame, retrouve le Moine dans les rues de Calais. „ Il avançoit d'un pas timide dans la crainte, ſans doute, de ſe rendre importun. . . Il approche enfin d'un air libre (pour parler à cette Dame qu'il connoiſſoit). .. Il avoit ſa tabatière à la main, & il me la préſenta ouverte avec beaucoup de franchiſe. — Vous goûterez de mon tabac, lui dis-je, en tirant de ma poche une petite tabatière d'écaille que je mis dans ſa main. . . Il eſt excellent, dit-il. Hé bien! lui dis-je, faites-moi donc

la

la grace de garder le tabac & la tabatière. . . Je vous prie, lorsque vous en prendrez une priſe, de vous ſouvenir que c'eſt l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité bruſquement. . . mais qui ne vous vouloit point de mal. Le pauvre Moine devint rouge comme de l'écarlate. . . Mon Dieu! dit il, en ſerrant ſes mains l'une contre l'autre, vous n'avez jamais été bruſque à mon égard. . . ".

Il s'élève alors entr'eux une conteſtation généreuſe, ſuivie de quelques momens de ſilence. „ Le Moine, pendant cet intervalle, frottoit une tabatière de corne ſur la manche de ſon froc. . . Dès qu'il lui eût donné un peu de luſtre, il fit une profonde inclination, & me dit qu'il ne ſavoit pas ſi c'étoit la foibleſſe ou la bonté de nos cœurs qui nous avoit engagés dans cette conteſtation... Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, je vous prie de faire une échange de boëtes. . . Il me préſenta la ſienne d'un air gai, baiſa la mienne, la mit dans ſon ſein. . . & s'en alla ſans rien dire. . . Ah! . . . je

conserve la boëte. : Elle vient au secours de ma Religion; pour aider mon esprit à s'élever au-dessus des choses terrestres. . . Je la porte toujours sur moi. . . Elle me fait souvenir de la douceur & de la moderation de celui qui la posseda: doit; & je tâche de le prendre pour modele dans tous les embarras de ce Monde. — Je sens un poids sur mes esprits, lorsque je songe qu'en repassant par Calais, on me dit que le P. *Laurent* étoit mort depuis quelques mois. Il étoit enterré dans un petit cimetiere à deux lieues de la Ville. . . . : Je voulus aller visiter son tombeau. : . Assis près de la tombe. . . tirant de ma poche la petite boëte de corne. . . & arrachant quelques orties qui n'avoient que fait de croître dans ce lieu sacré. . . toute cette scène frappa tellement mes sens que je versai un torrent de larmes. . . Quelle foiblesse! Hé! oui. . . Je suis aussi foible qu'une femme. Je prie cependant mes Lecteurs de me plaindre plutôt que de rire de ma tendresse pour le Pere Laurent".

Yo-

Yorick étant à Versailles apperçoit un homme qui vendoit des petits pâtés & qui portoit la Croix de St. Louis ,, Il ne les offroit à personne, mais il se tenoit tranquille dans l'encoignure d'un hôtel, dans l'espoir qu'on viendroit les prendre. Il étoit âgé d'environ cinquante ans. : d'une physionomie calme, mais un peu grave. Cela ne me surprit pas. . Je m'adressai au panier plutôt qu'à lui. . Je levai la serviette, & pris un petit pâté en le priant d'un air touché de m'expliquer cet étrange phénomène. Il me dit en peu de mots qu'il avoit passé sa jeunesse au service, & qu'il avoit obtenu une Compagnie & la Croix. . Mais qu'ayant été réformé après la précédente guerre, il n'avoit pu avoir d'emploi dans celle-ci, & qu'il se trouvoit dans le monde sans amis, sans argent & sans autre bien que sa Croix. . . Il me faisoit pitié, mais il gagna mon estime en achevant ce qu'il avoit à me dire: Le Roi est un Prince aussi bon que généreux . . mais il ne peut récompenser ni soulager tout le monde, mon malheur

eſt de me trouver de ce nombre. . . Je ſuis marié. . ma femme que j'aime, & qui m'aime, a cru pouvoir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtiſſerie, & j'ai penſé moi, qu'il n'y avoit point de dèshonneur à nous préſerver tous deux des horreurs de la diſette en vendant ce qu'elle fait. Je priverois les ames ſenſibles d'un plaiſir, ſi je ne leur racontois pas ce qui arriva à ce pauvre Chevalier de Saint Louis huit ou neuf mois après. Il ſe tenoit ordinairement près de la grille du Château. Il fut remarqué par pluſieurs perſonnes qui eurent la même curioſité que moi, & il leur raconta la même hiſtoire, avec la même modeſtie qu'il me l'avoit racontée. Le Roi en fut informé. Il ſut que c'étoit un brave Officier qui avoit eu l'eſtime de tout ſon Corps, & il lui donna une penſion de quinze cens livres Aimable bienfaiſance! ſur quels cœurs n'as-tu pas des droits? Je n'ai jamais raconté ce trait qu'il n'ait fait verſer des larmes de ſenſibilité. Peuple heureux! heureux Souverain! "

Yo-

YORICK, qui voit tous les objets ſous une face riante, eſt un Voyageur bien différent de Mr. *Smollett*; il le caractériſe plaiſamment ſous le nom de *Smelfungus*. „ Je plains l'homme, *dit-il*, qui, voyageant de Dan à Berſéba (1), peut s'écrier: tout eſt triſte! Oui, ſans doute, le monde entier eſt ſtérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il préſente: mais, me diſois-je en moi même, en frottant gaiement mes mains l'une contre l'autre, je ſerois au milieu d'un déſert que je trouverois de quoi m'affecter. . . Un doux mirthe, un triſte cyprès m'attireroient ſous leur feuillage. . . Je les bénirois de l'ombrage bienfaiſant qu'ils m'offriroient. . . Je graverois mon nom ſur leur écorce, je leur dirois vous êtes les arbres les plus agréables de tout le déſert. Je gémirois avec eux en voyant leurs feuilles deſſécher & tomber, & ma

(1) *Villes qui étoient ſituées aux deux extrêmités de la Judée.*

ma joie se mêleroit à la leur, quand le retour de la belle saison les couronneroit d'une riante verdure ".

" Le savant *Smelfungus* voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, & ainsi de suite. Le savant Smelfungus avoit la jaunisse. Accablé d'une humeur sombre, tous les objets qui se présentèrent à ses yeux lui parurent décolorés & défigurés. . . Il nous a donné la relation de ses Voyages : ce n'est qu'un triste détail de ses pitoyables sensations. Je rencontrai Smelfungus sous le grand portique du Panthéon. . . Il en sortoit. . . Hé bien! que dites-vous de ce superbe édifice? lui dis-je. Moi? *Ce n'est qu'un vaste Cirque pour un combat de Coqs* . . Je voudrois, lui dis-je, que vous n'eûssiez rien dit de pis de la Vénus de Médicis. . , Smelfungus revenoit de ses voyages, & je le rencontrai encore à Turin. . . Il n'eut que de tristes avantures sur la terre & sur l'onde à me raconter. Il n'avoit vu que des gens qui s'entre-mangent comme les Antropophages,. . Il avoit été écor-

ché

ché vif, & plus maltraité que Saint Barthelemy dans toutes les auberges où il étoit entré. Oh! je veux le publier dans tout l'Univers, s'écria-t-il. Vous ferez mieux, lui dis-je, d'aller voir votre Médecin ".

ARTICLE HUITIEME.

HISTOIRE DU PARLEMENT DE PARIS &c.

Second Extrait.

DAns le précédent Extrait (1) que nous avons donné de cet Ouvrage, nous avons suivi l'Auteur presque pas à pas jusques à la fin du Règne de François I. Mais comme l'histoire du Parlement de Paris depuis cette époque, est bien plus connue que celle des temps anté-

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XXXI. Part. I. Art. VIII.

antérieurs, nous nous bornerons désormais à rapporter quelques uns des morceaux les plus intéressans, & nous nous attacherons de préférence à ceux où l'Auteur s'explique sur des hommes célèbres, ou sur des faits qui ont été différemment présentés par les Historiens. Les jugemens, les pensées, les réflexions d'un Ecrivain tel que le notre, voilà ce dont les Lecteurs intelligens souhaitent sur-tout qu'on leur rende compte.

Henri II. sur quelques mécontentemens que lui avoit donné le Parlement de Paris en 1554, le rendit semestre, & augmenta le nombre des charges. Il en vendit soixante & dix nouvelles. Les Edits n'en furent point vérifiés; mais ils furent exécutés pendant l'espace d'une année, après quoi le Parlement ne fut plus semestre; mais il demeura surchargé de soixante & dix membres inutiles qui avoient acheté leurs offices; abus que le Président Jaques Auguste de Thou déplore avec beaucoup d'éloquence.

Le Duc François de Guise, & le Cardinal

dinal de Lorraine ſon frère, commencèrent à gouverner l'Etat ſous Henri II. Le Cardinal qui avoit la première place dans le Conſeil, voulut, pour ſe rendre encore plus néceſſaire, établir en France l'Inquiſition, & il y parvint même enfin à quelques égards. „ On n'inſtitua pas à la vérité en France ce Tribunal qui offenſe à la fois la Loi Naturelle, toutes celles de l'Etat, la liberté des hommes, & la Religion qu'il déshonore en la ſoutenant; mais on donna le titre d'Inquiſiteurs à quelques Eccléſiaſtiques, qu'on admit pour Juges dans les procès extraordinaires qu'on faiſoit à ceux de la Religion Réformée; tel fut ce fameux Mouchi qu'on appelloit Démocharès, Recteur de l'Univerſité. C'étoit proprement un délateur & un eſpion du Cardinal de Lorraine; c'eſt pour lui qu'on inventa le ſobriquet de *Mouchards*, pour déſigner les eſpions; ſon nom ſeul eſt devenu une injure. Cet Inquiſiteur ſuborna deux jeunes gens pour dépoſer, que les prétendus Reformés avoient fait le Jeudi-Saint une Aſſemblée,

dans laquelle après avoir mangé un cochon en dérision de l'ancien Sabbat, ils avoient éteint les lampes, & s'étoient abandonnés hommes & femmes à une prostitution générale. C'est une chose bien remarquable qu'une telle calomnie ait toujours été intentée contre toutes les nouvelles Sectes, à commencer même par le Christianisme auquel on imputa des abominations pareilles. Les Sectaires nommés Huguenots, Réformés, Protestans, Evangéliques, furent poursuivis par-tout. On en condamna plusieurs aux flammes. — Deux Chambres du Parlement prirent également connoissance du crime d'hérésie, la Grand'Chambre & la Tournelle, quoique depuis la Grand' Chambre se soit bornée aux procès civils quand elle juge seule. Le Roi donnoit aussi des commissions particulières pour juger les délinquans. On nommoit ces commissions Chambres-ardentes. Tant de supplices exciterent enfin la pitié; & plusieurs membres du Parlement s'étant adonnés aux Lettres, pensèrent que l'Eglise devoit plutôt réfor-

former ſes mœurs & les loix, que verſer le ſang des hommes ou les faire périr dans les flammes".

Le célèbre Conſeiller *Anne du Bourg* étoit de ce nombre. Il s'expliqua là deſſus avec beaucoup de force en préſence du Roi; mais cette liberté lui coûta la vie. Il fut arrêté, & quoi qu'il réclamât ſon droit d'être jugé par ſes Pairs, c. à d. par les Chambres du Parlement aſſemblées, l'eſprit de parti & l'aſſervilſement aux Guiſes l'ayant emporté au Parlement ſur une de ſes plus grandes prérogatives, du Bourg fut jugé ſucceſſivement à l'Officialité de Paris, à celle de Sens, & à celle de Lyon, condamné dans toutes les trois a être dégradé & livré au bras ſéculier comme hérétique. Il reçut ſon arrêt avec réſignation & courage: *éteignez vos feux*, dit-il, à ſes Juges, *renoncez à vos vices, convertiſſez vous à Dieu*. Il fut pendu & brûlé dans la place de Grève le 19 Octobre 1559. „ Son ſupplice fit plus de proſélytes en un jour, que les Livres & les prédications n'en avoient fait en pluſieurs années".

Les

Le Parlement ayant refuſé en 1563. d'enregiſtrer un Edit, Charles IX, quoique jeune encore, mais inſtruit par ſa mère, répondit aux Députés que le Parlement avoit envoyés pour lui faire des repréſentations: *je vous ordonne de ne pas agir avec un Roi majeur comme vous avez fait pendant ſa minorité; ne vous mêlez pas des affaires dont il ne vous appartient pas de connoître, ſouvenez vous que votre Compagnie n'a été établie par les Rois, que pour rendre la juſtice ſuivant les ordonnances du Souverain. Laiſſez au Roi & à ſon Conſeil les affaires d'Etat; défaites vous de l'erreur de vous regarder comme les tuteurs des Rois, comme les défenſeurs du Royaume, & comme les gardiens de Paris.* L'Edit fut enfin enregiſtré.

Voici comment notre Auteur s'exprime ſur l'horrible Maſſacre de la St. Barthelemy. „ Enfin arriva la journée de la St. Barthelemy préparée depuis deux années entières; journée dans laquelle une partie de la Nation maſſacra l'autre, où l'on vit les aſſaſſins pourſuivre les proſcrits juſ-

juſques ſous les lits & dans les bras des Princeſſes, qui intercédoient en vain pour les défendre; où enfin Charles IX. lui-même tiroit, d'une fenêtre de ſon Louvre ſur ceux de ſes ſujets qui échappoient aux meurtriers. Les détails de ces maſſacres que je dois omettre ici, ſeront préſens à tous les eſprits juſqu'à la dernière poſtérité. Je remarquerai ſeulement que le Chancelier de Birague, qui étoit Garde des Sceaux (2) cette année, fut ainſi qu'Albert de Gondi, depuis Maréchal de Retz, un de ceux qui préparèrent cette journée. Ils étoient tous deux Italiens. Birague avoit dit ſouvent, que pour venir à bout des Huguenots il falloit employer des Cuiſiniers & non pas des Soldats. Ce n'étoit pas là le Chancelier de l'Hôpital. La journée de la St. Barthelemy fut ce qu'il y a jamais eu de plus horrible. La manière juridique dont la Cour voulut ſoutenir & juſtifier ces maſſacres, fut ce qu'on

a

(2) Il eſt omis comme Garde des Sceaux dans l'Abrégé Chronologique du Préſident Hénault. *Note de l'Auteur.*

à jamais vu de plus lâche. Charles IX alla lui même au Parlement le troisième jour des massacres, & pendant qu'ils duroient encore. Il présuppoſa que l'Amiral de Coligni, & tous ceux qu'on avoit égorgés, & dont on continuoit de poursuivre la vie, avoient fait une conspiration contre sa personne & contre la Famille Royale, & que cette conspiration étoit prête d'éclater, quand on se vit obligé de l'étouffer dans le sang des complices. Il n'étoit pas possible que Coligni, assassiné trois jours avant par Montrevel, presque sous les yeux du Roi, & blessé très dangereusement, eût fait dans son lit cette conspiration prétendue. — Les enfans de Coligni quoique nés du sang le plus illustre, furent déclarés roturiers, privés non seulement de tous leurs biens, mais de tous les droits de citoyens, & incapables de tester. Enfin, le Parlement ordonna qu'on feroit tous les ans à Paris une procession, pour rendre graces à Dieu des massacres; & pour en célébrer la mémoire. Cette procession ne se fit point, par

parce que les temps changèrent, & cette honte fut du moins épargnée à la Nation. Par un autre Arrêt du même jour, deux Gentilshommes amis de l'Amiral, Briquemaut & Cavagnes, échappés aux assassins de la St. Barthelemy, furent condamnés à être pendus comme complices de la prétendue conspiration : ils furent traînés le même jour dans un tombereau à la Grève, avec l'effigie de l'Amiral. De Thou assure que le Roi, & Catherine sa mère, vinrent jouir de ce spectacle à l'Hôtel-de-ville, & qu'ils y traînèrent le Roi de Navarre, notre Henri IV ".

„ Charles IX ne survécut pas longtemps à ces horreurs. Il vit que pour comble de malheurs, elles avoient été inutiles. Les Protestans de son Royaume n'ayant plus d'autre ressource que de vendre chèrement leur vie, furent encouragés par leur désespoir. L'atrocité de la S. Barthelemi fit horreur à un grand nombre de Catholiques, qui ne pouvant croire qu'une Religion si sanguinaire pût être la véritable, embrassèrent la Protestante ". Le

„ Le Préſident Hénault a remarqué que le jour des obſèques de Charles IX à S. Denis, le Parlement étant à table, envoya un huiſſier commander au Grand-Aumônier Amiot, de venir lui dire graces comme au Roi de France. On croit bien que le Grand-Aumônier refuſa de faire cette cérémonie ".

Henri III, qui dans la décadence de ſes affaires ſe conſoloit par les plaiſirs, permit à des Comédiens Italiens, dont la Troupe ſe nommoit *Li Geloſi*, d'ouvrir un Théatre à l'Hôtel de Bourbon. Le Parlement leur en fit défenſe ſous peine de dix mille livres d'amende. Ils jouèrent malgré l'Arrêt du Parlement en Avril 1577, avec un concours prodigieux. On ne payoit que quatre ſous par place. „ Un fait ſi petit ſeroit indigne de l'Hiſtoire, s'il ne ſervoit à prouver qu'alors l'influence de la Cour de Rome avoit mis la Langue Italienne à la mode dans Paris; que l'argent y étoit extrêmement rare; & que la ſimple volonté du Roi ſuffiſoit pour rendre un Arrêt du Parlement inutile ".

Le

Le Prince Henri de Condé mourut ſubitement à S. Jean d'Angeli en Saintonge le 5 May 1588, & tout le monde ſait que la Princeſſe ſa femme fut accuſée de l'avoir fait empoiſonner. On voit ce que Henri IV en penſoit dans une Lettre qu'il écrivit à la Comteſſe de Grammont Coriſande d'Andouin. Notre Hiſtorien rapporte cette Lettre, & quoi qu'elle ſe trouve dans d'autres Ouvrages, nous croyons qu'on ne ſera pas fâché de la revoir ici: c'eſt un des monumens les plus précieux de ces temps horribles.

—— „ Il ſe leva le Samedi matin, dîna debout, & puis joua aux échecs; il ſe leva de ſa chaiſe, ſe mit à ſe promener par ſa Chambre, deviſant avec l'un & l'autre. Tout d'un coup il dit: baillez moi ma chaiſe je ſens une grande foibleſſe; il ne fut pas aſſis qu'il perdit la parole, & ſoudain après il rendit l'ame aſſis. Les marques du poiſon ſortirent ſoudain. Il n'eſt pas croyable l'étonnement que cela a porté en ce pays là. Je pars dès l'aube du jour pour y aller pourvoir en diligence. Je me vois

bien en chemin d'avoir bien de la peine. Priez Dieu hardiment pour moi; ſi j'en échappe, il faudra bien que ce ſoit lui qui me gardoit, dont je ſuis peut-être plus près que je ne penſe. Bon ſoir, mon ame, je vous baiſe un million de fois les mains .... Voilà ce qu'on a fait juſqu'à cette heure. Je ne me trompe guère en mes jugemens; c'eſt une dangereuſe bête qu'une mauvaiſe femme. Tous ces empoiſonneurs ſont tous Papiſtes; voilà les inſtructions de la Dame. J'ai découvert un tueur pour moi; Dieu m'en gardera, & je vous en manderai bientôt davantage. Le Diable eſt déchaîné, je ſuis à plaindre, & eſt merveille ſi je ne ſuccombe ſous le faix. Si je n'étois Huguenot je me ferois Turc. Ah! les violentes épreuves par où l'on ſonde ma cervelle! Je ne puis faillir d'être bientôt fol ou habile homme; cette année ſera ma pierre de touche, c'eſt un mal bien douloureux que le domeſtique. Toutes les gehennes que peut recevoir un eſprit, ſont ſans ceſſe exercées ſur le mien, je dis toutes enſemble.

Plai-

Plaignez moi ame, & ne portez point votre eſpèce de tourment, c'eſt celui que j'appréhende le plus. Je pars vendredi & vais à Clerac (3)".

Le

(3) Dans une Brochure qu'on attribue auſſi à Mr. DE VOLTAIRE, & qui parut l'année dernière ſous ce titre: *Le Preſident* de Thou *juſtifié contre les accuſations de Mr.* de Buri *Auteur d'une Vie de Henri IV*, nous trouvons le commencement de cette Lettre de Henri IV; le voici: „ Pour achever de me peindre, il m'eſt arrivé un des plus extrêmes malheurs que je pouvois craindre, qui eſt la mort ſubite de Mr. le Prince; je le plains comme ce qu'il me devoit être, non comme ce qu'il m'étoit. Je ſuis à cette heure la ſeule butte où viſent tous les perfides de la Meſſe. Ils l'ont empoiſonné les traîtres; ſi eſt ce que Dieu demeurera le maître, & moi, par ſa grace, l'exécuteur. Ce pauvre Prince, non de cœur, jeudi ayant couru la bague, ſoupa ſe portant bien; à minuit lui prit un vomiſſement qui lui dura juſqu'au matin; tout le vendredi il demeura au lit, le ſoir il ſoupa, & ayant bien dormi il ſe leva le ſamedi matin, dîna debout &c ". On voit dans la même Brochure une autre Lettre de Henri IV, à la Comteſſe de Grammont; nous en tranſcrirons

Le Grand-Prevot de St. Jean d'Angeli, fit tirer à quatre chevaux le nommé Ancellin Brillant, ancien Avocat au Parlement de Bourdeaux & Maître d'hôtel, ou Contrôleur du Prince, convaincu d'avoir fourni le poiſon. On exécuta en effigie Belcaſtel, Page de la Princeſſe de Condé; on mit en priſon la Princeſſe elle même, elle en appella à la Cour des Pairs. Elle fut long-temps priſonnière, & ce ne fut que ſous le Règne de Henri IV, que le Parlement ſans être aſſiſté d'aucun Pair la déclara innocente.

Après l'aſſaſſinat de Henri III. le Parlement de Toulouſe fit publier l'étrange Arrêt que voici: „ La Cour, toutes les Cham-

ce morceau: „ Les Prêcheurs Romains —— canoniſent ce bel acte (*de l'empoiſonnement du Prince de Condé*) & celui qui l'a fait, admoneſtent tout bon Catholique de prendre exemple à une ſi Chrétienne entrepriſe, & vous êtes de cette Religion! Certes, mon cœur, c'eſt un beau ſujet, & notre miſère pour faire paroître votre piété & vertu, n'attendez pas à une autre fois à jetter ce froc aux orties; mais je vous dis vrai".

Chambres assemblées, avertie de la miraculeuse, épouvantable & sanglante mort de Henri III, advenue le premier de ce mois, a exhorté & exhorte tous les Evêques & Pasteurs . . . de faire chacun en leurs Eglises, rendre graces à Dieu de la faveur qu'il nous a faite de la délivrance de la Ville de Paris & autres Villes du Royaume, a ordonné & ordonne que tous les ans le 1r. d'Août, l'on fera procession & prières publiques en reconnoissance des bénéfices qu'il nous a fait le dit jour".

Cet Arrêt ajoutoit défense, sous peine de mort, de reconnoître Henri de Bourbon, soi-disant Roi de Navarre, & enjoignoit d'observer exactement la Bulle d'excommunication lancée contre ce Prince par le Pape Sixte-Quint, en vertu de laquelle Bulle la Cour le déclare une seconde fois indigne & incapable de succéder à la Couronne de France, comme atteint & convaincu de plusieurs crimes notoires, mentionnés dans le dit Arrêt. „ C'est ainsi, qu'on fouloit aux pieds les Loix Divines & humaines,

sous le nom de la Justice & de la Religion".

Rien de plus judicieux que la réflexion que notre Auteur fait, sur l'injustice de ceux qui ne vouloient point reconnoître Henri IV. pour Roi, à moins qu'il n'embrassât la Religion Catholique Romaine. „ Si on ne doit point demander à un citoyen ce qu'il croit de l'Eucharistie & de la Confession, pour qu'il jouisse des biens de son Père, à plus forte raison ne devoit-on pas demander cette condition à l'Héritier naturel de tant de Rois. Henri IV. n'exigeoit point des Ligueurs qu'ils se fissent Protestans, pourquoi vouloir que Henri IV. se fit Catholique? Pourquoi gêner la conscience du meilleur des hommes & du plus brave des Princes, qui ne gênoit la conscience de personne"?

„ Madame Catherine, Sœur du Roi, qui n'avoit pas été obligée comme lui de se faire Catholique, tenoit un prêche public dans son Palais. Il n'étoit pas permis d'en avoir dans la Ville; mais la rigueur des loix, comme la volonté

tonté du Prince, plioit sous de justes égards. Trente ou quarante dévotes excitées par leurs Confesseurs, marchèrent en tumulte dans les rues, demandant justice de cet attentat, armées de crucifix & de chapelets; elles faisoient des stations aux portes des Eglises, ameutoient le peuple, couroient chez les Magistrats. Elles allèrent chez le premier Président de Harlai, & le conjurèrent de remplir les devoirs de sa charge: *Je les remplirai*, dit-il, *Mesdames, renvoyez moi vos maris, je leur ordonnerai de vous faire enfermer*".

„On ne regarde communément Henri IV. que comme un brave & loyal Chevalier, valeureux comme les Du Guesclin, les Bayard, les Crillon, aussi doux, aussi facile dans la société qu'ardent & intrépide dans les combats, indulgent à ses amis, à ses serviteurs, à ses maîtresses, le premier Soldat de son Royaume, & le plus aimable Gentilhomme; mais quand on approfondit sa conduite, on lui trouve la politique des d'Ossat & des Villeroi. La dextérité

avec laquelle il négocia la reddition de Paris, de Rouen, de Rheims, de pluſieurs autres Villes, marquoit l'eſprit le plus ſouple & le plus exercé dans les affaires, démêlant tous les intérêts divers des Chefs de la Ligue oppoſés les uns aux autres, traitant à la fois avec plus de vingt ennemis, employant chacun de ſes agens ſuivant leur caractère, domptant à tout moment ſa vivacité par ſa prudence, allant toujours droit au bien de l'Etat dans cet horrible labyrinthe. Quiconque examinera de près ſa conduite, avouera qu'il dut ſon Royaume autant à ſon eſprit qu'a ſon courage. La grandeur de ſon ame plia ſous la néceſſité des temps. Il aima mieux acheter l'obéiſſance de la plupart des Chefs de la Ligue, que de faire couler continuellement le ſang de ſon Peuple. Il ſe ſervit de leur avarice pour ſubjuguer leur ambition. Le vertueux Duc de Sulli, digne Miniſtre d'un tel Maître, nous apprend qu'il en coûta trente-deux millions en divers temps pour réduire les reſtes de la Ligue. Hen-

ri ne crut pas devoir ſe diſpenſer de payer exactement cette ſomme immenſe dans le cours de ſon Règne, quoi qu'au fond ces promeſſes eûſſent été extorquées par des rebelles ; il joignit à beaucoup d'adreſſe la bonne foi la plus incorruptible".

Un tel Roi ne devoit, ce ſemble, avoir aucun ſujet qui ne fût diſpoſé à donner ſa vie pour un ſi bon Maître: ce fut cependant un François qui l'aſſaſſina; & ce qu'il y a de plus horrible c'eſt que divers Seigneurs de ſa Cour, quelques uns de ſes favoris, & même la Reine ſa femme, furent ſoupçonnés d'avoir trempé dans cet aſſaſſinat. S'il falloit en croire Mr. *de Buri*, Auteur d'une aſſez mauvaiſe hiſtoire de Henri IV. qui parut il y a deux ans, il ne reſteroit plus aucun doute là deſſus. Il dit que Conchini, depuis Maréchal d'Ancre, ſe préſenta d'abord après la mort du Roi, à la porte du cabinet de la Reine, l'entr'ouvrit, avança la tête & dit, *il eſt tué*, la ferma & ſe retira. Ce fait bien prouvé, ſeroit preſque une démonſtration contre la Reine. Heureuſement

Mr. *de Buri* ne cite aucune autorité, & l'on ſait que la ſienne n'eſt pas d'un bien grand poids. Mr. DE VOLTAIRE paroît perſuadé que Ravaillac n'eut d'autre complice que la rage de ſa ſuperſtition. „ Tout ce que l'inſatiable curioſité des hommes a pu rechercher ſur le crime de Ravaillac, tout ce que la malignité a inventé, doit être mis au rang des fables —— Les Hiſtoriens peuvent-ils avoir une autre opinion que les Juges ſur un point ſi important & ſi diſcuté? Il y a de la démence à ſoupçonner la Reine ſa femme, & la Marquiſe de Vernueil ſa maîtreſſe, d'avoir eu part à ce crime. Comment deux Rivales ſe ſeroient-elles réunies pour conduire la main de Ravaillac? Il n'eſt pas moins ridicule d'en accuſer le Duc d'Epernon. Les rumeurs populaires ne doivent pas être les monumens de l'hiſtoire. Ravaillac ſeul, changa la deſtinée de l'Europe entière ".

Il faut pourtant avouer, que, ſi des perſonnes du plus haut rang ne furent pas les complices de ce miſérable, il eſt tou-

toujours affreux, que le Cour n'ait pas été plus consternée de cet horrible attentat. *La Reine*, comme le remarque Mr. le Président Hénault; *ne fut ni assez surprise ni assez affligée de ce tragique évenement*. Mr. *Gaillard* s'exprime là dessus avec la plus grande énergie dans son *Eloge de Henri IV*. „ Courtisans malheureux, *s'écrie-t-il*, voilà ce Roi que vous avez pu ne pas aimer! comment donc étoient faits vos cœurs, orgueilleux d'Epernon; grand, mais factieux Bouillon; indifférent Nevers, impétueux Biron, ambitieux d'Entragues, perfide d'Auvergne, intriguant Concini; & vous turbulent Soissons! vous l'amant aimé de la sœur de votre Maître! vous à qui un caractère plus sûr & plus doux eût mérité l'honneur d'être son beaufrère. Et vous, femmes plus inconcevables encore, vous Verneuil qu'il aima tant, vous Médicis qu'il eût aimée, si vous l'aviez voulu! Ennemis de Henri IV, ce titre vous a condamnés aux yeux de la postérité. Je m'arrête, je ne veux point savoir ce que l'His-

l'Hiſtoire ignore, je veux croire que le coup qui plongea la France au cercueil, n'eut d'autre auteur qu'un ſcélérat imbécille, ni d'autre principe que la ſuperſtition. Votre mémoire eſt aſſez chargée du crime d'avoir haï un ſi bon Prince, ſans qu'on vous accuſe encore. . . . Mais il eſt percé ſous vos yeux, à vos côtés, preſque entre vos bras: il meurt, & la joie horrible du Louvre étincelle à travers le maſque qui la déguiſe: il meurt, & Concini règne, & Sully eſt forcé à la retraite: il meurt, & l'on inſulte à ſa mémoire en renverſant tous ſes projets, l'Eſpagne eſt notre Alliée, & la victoire enfin eſt reſtée à la Ligue".

D'abord après la mort du Roi le Parlement s'aſſembla. Le Duc d'Epernon s'y rendit & demanda que la Reine fût déclarée Régente. Le Couvent des Auguſtins, où le Parlement étoit aſſemblé, étoit entouré du Régiment des Gardes, on ne pouvoit réſiſter, & le Parlement n'avoit nulle envie de renoncer à l'honneur de nommer à la Régence du Royaume. „ Jamais on ne fit plus volontairement ce

que

que la force exige. Il n'y avoit point d'exemple que le Parlement eût rendu un pareil arrêt. Cette nouveauté alloit conférer au Parlement le plus beau de tous les droits. On délibéra pour la forme, on déclara la Reine Régente. Il n'y eut que trois heures entre le meurtre du Roi & cet Arrêt ".

Le Parlement exerça ce nouveau droit dans toute sa plénitude après la mort de Louis XIII. Non seulement il déclara Anne d'Autriche Régente ; mais il cassa le Testament de Louis XIII, comme on casse celui d'un citoyen qui n'est pas fait selon les loix. Le Parlement décida sans aucune contradiction du destin du Royaume, & le moment d'après il retomba dans l'humiliation où le Cardinal de Richelieu l'avoit plongé.

Louis XIV dès l'année 1655 vint au Parlement, en grosses bottes & un fouet à la main, défendre les Assemblées des Chambres, & il parla avec tant de hauteur que dès ce jour on prévit un changement total dans le Royaume. En effet ce Monarque, aussitôt qu'il gouverna

na par lui même, fut contenir tous les Corps de l'Etat dans les limites de leurs devoirs, & l'autorité ſouveraine ne fut plus combattue ſous ce Règne.

Mais à peine eût-il les yeux fermés, qu'on n'eut aucun égard à ſes volontés. Il avoit rendu le Parlement dépoſitaire de ſon Teſtament, qui fut enfermé dans une chambre bâtie exprès. „ Il ne prévoyoit pas, *dit notre Auteur*, que ce Teſtament ſeroit caſſé unanimément par ceux mêmes auxquels il le confioit, & cependant il devoit s'y attendre pour peu qu'il eût réfléchi aux choſes qu'il contenoit; mais il avoit été ſi abſolu qu'il crut devoir l'être encore après ſa mort ".

Nous obſerverons là deſſus qu'il ne paroît guère vraiſemblable qu'un Prince auſſi éclairé n'aît pas prévu ce qui arriva, & ce qui devoit néceſſairement arriver. Il connoiſſoit trop l'élévation d'eſprit & la ſupériorité des lumières de ſon Neveu le Duc d'Orléans, pour croire que ce Prince pût ſe contenter de la qualité de Chef du Conſeil de Régence. Le P. *Griffet*

fet dit, que Louis XIV. peu de jours après avoir fait ſon Teſtament, alla voir la Reine d'Angleterre au Château de S. Germain en Laye. „ Elle lui parla de ſon Teſtament, & le loua fort de ſon attention à pourvoir au Gouvernement & à la tranquillité de ſon Royaume. *Je l'ai fait*, lui dit-il, *parce qu'ils l'ont voulu, car du reſte il en ſera de ce Teſtament comme de celui de mon père; quand j'aurai les yeux fermés, on n'y aura aucun égard*" (4).

Le Parlement caſſa en effet le Teſtament dès le lendemain de la mort du Roi, & dans l'Arrêt qu'il rendit à ce ſujet il s'exprima en Souverain. Mais, ce langage de ſouveraineté étoit-il légalement autoriſé par la préſence des Princes & des Pairs? Une telle Aſſemblée tonte auguſte qu'elle étoit, ne repréſentoit point les Etats-Généraux; elle ne parloit pas au nom d'un Roi enfant; que fai-

(4) Additions du P. *Griffet* à *l'Hiſt. de France* du *P. Daniel*, Tom. XXII. pag. 177.

faiſoit-elle donc ? Elle uſoit d'un droit acquis par deux exemples, celui de Marie de Médicis, & celui d'Anne d'Autriche, qui avoient eu la Régence au même titre. Il reſtoit toujours indécis ſi le Parlement devoit cette grande prérogative à la préſence des Princes & des Pairs, ou ſi les Pairs devoient au Parlement le droit de nommer un Régent du Royaume. Toutes ces prétentions étoient enveloppées d'un nuage. Chaque pas qu'on fait dans l'hiſtoire de France prouve, que preſque rien n'a été réglé d'une manière uniforme & ſtable; & que le hazard, l'intérêt préſent, des volontés paſſagères, ont ſouvent été légiſlateurs ". L'Auteur répète pluſieurs fois dans le cours de cet Ouvrage, qu'*il n'eſt rien de réglé en France;* mais il en eſt bien de même dans la plupart des autres Etats, & peut-être qu'il y a pour cela d'aſſez bonnes raiſons de politique.

En 1720 le Régent exila le Parlement, & l'envoya à Pontoiſe. „ Jamais tout le Corps du Parlement n'avoit été exilé de-

depuis ſon établiſſement. Ce coup d'autorité auroit en d'autres temps ſoulevé Paris; mais la moitié des citoyens n'étoit occupée que de ſa ruine, & l'autre que de ſes richeſſes de papier qui alloient diſparoître. Chaque membre du Parlement reçut une lettre de cachet. Les Gardes du Roi s'emparèrent de la grand' Chambre; ils furent relevés par les Mouſquetaires. Ce Corps n'étoit guère compoſé alors que de jeunes gens, qui mettoient par-tout la gaieté de leur âge. Ils tinrent leur ſéance ſur les fleurs de lis, & jugèrent un chat à mort, comme on juge un chien dans la Comédie des Plaideurs; on fit des chanſons & on oublia le Parlement ".

ARTICLE NEUVIEME.

LE MESSIE, Poëme en dix Chants; traduit de l'Allemand de Mr. KLOPSTOCK; à *Paris*, chez *Vincent*, 1769. grand *in* 12. deux Parties qui font enſemble *pp.* 548.

NOus avons analyſé, & traduit en grande partie, le premier Chant de ce Poëme: nous nous propoſions de faire connoître ainſi tous les autres, mais la Traduction qu'on vient de publier nous diſpenſe de ce travail. L'admiration qu'inſpire l'Original rendoit notre tâche agréable, & nous animoit à en vaincre les difficultés; déſormais prévenus par un autre, l'intérêt que nous prenons à la gloire du Poëte nous empêche d'en avoir du regret. Nous nous bornerons donc à préſent à tracer en abrégé le plan de Mr. KLOPSTOCK, & à rapporter quelques morceaux de cette nouvelle Traduction.

On lit dans l'Avertiſſement, qu'elle avoit

avoit été entreprise par Mr. *d'Antelmy*, Professeur de Mathématiques à l'Ecole Militaire, mais qu'il s'est vu obligé d'y renoncer, & de prier un Ami de vouloir s'en charger. Un morceau singulier de Mr. *Bodmer*, auquel toute l'Allemagne a applaudi, prouve combien Mr. KLOPSTOCK y est admiré: le voici tel qu'on le rapporte dans l'Avertissement, il est tiré du huitième Chant de son Poëme de *Noé*. „ Hélas! un jour viendra, & ce jour arrivera avant la veille du jugement du Monde, avant que le Ciel & la Terre périssent, où tes Chants, immortel Milton, seront ensevelis dans les ténèbres de l'oubli par les artifices de la stupide ignorance. Mais ni la main destructrice du temps, ni tous les efforts réunis de la malice humaine, ne réussiront jamais à y plonger, avant la destruction de la Terre, les Chants divins *du Sang de l'Alliance*. Dieu lui-même les conservera: il ordonnera à Eloa, le protecteur de notre Globe, de les enlever sur ses ailes, & de les sauver des ruines du Monde ".

CHANT II. Nous avons dit dans notre précédent Extrait, que la description du départ de Gabriel terminoit le premier Chant. Il quitte le centre de la Terre, & se rend au Soleil qui éclaire notre Globe: il y trouve les ames des Patriarches rassemblées autour d'Uriel. A la faveur des premiers rayons du jour elles apperçoivent le Messie. Celles d'Adam & d'Eve le saluent par un cantique d'alégresse: le Sauveur l'entend du fond de sa solitude. Raphaël, Ange tutélaire de Jean „ vient dire à Jésus que son Disciple bien-aimé est resté parmi les tombeaux, où il gémit sur le sort d'un possédé. Samma est le nom de ce malheureux; dans un accès de sa rage il avoit saisi l'un de ses enfans & l'avoit brisé contre un rocher, & ce père inconsolable étoit venu pleurer sur son tombeau. Satan ne le tourmentoit que foiblement alors, mais à l'aspect de Jésus il redouble ses coups, & se précipite sur sa victime: le Rédempteur sans proférer une parole, arrête ses efforts & rend sa rage inutile. Il jette sur Samma un regard de com-

compaſſion, & une vertu inviſible porte à l'inſtant le calme dans ſon ame. Satan fuit & retourne aux Enfers. „ Dieu les avoit confinés dans le fond de l'abyme, dans une obſcurité éternelle, loin de lui, loin des êtres heureux qu'il avoit formés. Il n'avoit point laiſſé de place pour ces lieux de tourmens, dans le Monde que nous habitons, ce théatre de ſes miſéricordes. Il rendit terrible ces lieux qu'il deſtinoit aux gémiſſemens, aux ſupplices, à la deſtruction; abymes affreux, mais parfaits dans le but qu'il ſe propoſoit *de punir*, & empreints des traits de ſa magnificence. Il les créa en trois nuits effrayantes, & en détourna pour jamais les yeux, ces yeux dont les regards pleins de bonté, deſcendent du haut de ſon Trône ſur les foibles mortels. Il confia la garde de ce ſéjour déteſté à deux Anges formidables &c ".

Le Poëte fait la deſcription de ſes principaux habitans, il dépeint Adramelec, l'ennemi & le rival de Satan, Moloch le plus redoutable des guerriers de l'Enfer &c. Inſtruits du retour de leur chef, les Eſprits infernaux s'aſſem-

blent autour de lui. „ Semblables à des Isles qu'un tremblement de terre a arrachées de leurs fondemens, les puissances du noir abyme s'avancoient vers le Trône de Satan, d'un pas audacieux. Une foule innombrable d'Esprits se précipitoient du même côté, comme les vagues de l'Océan vont se briser contre les rochers d'un rivage escarpé. Tous ces infortunés, livres à l'ignominie, & condamnés à une honte éternelle, ne rougissoient pas de chanter eux-mêmes leur opprobre sur leurs harpes profanées & brisées par la foudre. Elles rendoient des sons sourds & lugubres, semblables aux accens de la mort. C'est ainsi que pendant le calme de la nuit, les vallons retentissent de la chûte des cèdres que l'Aquilon a brisés, lorsque porté sur des chars d'airain, il ébranle l'Hermon & fait trembler le Liban. Satan plein d'une joie barbare, contemple cette multitude qui accourt vers lui — il apperçoit dans l'éloignement la troupe abjecte des Athées, qui étoient confondus avec la plus vile populace — Satan jette sur

eux

eux le regard du mépris. Au milieu de son aveuglement, il sent toujours que l'Eternel existe". Il communique alors à l'assemblée le nouveau dessein qu'il a conçu. Pendant son séjour sur la Terre il a observé le Messie, il raconte sa naissance, sa vie, ses miracles; il a résolu de l'exterminer. „ Bientôt, *dit-il*, vous me verrez à la face même de l'Eternel, répandre sur le chemin des enfers la cendre des os desséchés de ce vil imposteur. Voilà mes projets, voilà comme Satan se venge". Abdiel Abbadona lui remontre l'horreur de son projet. La rage empêche Satan de lui répondre. Adramelec le fait à sa place. Il approuve la résolution de Satan, & tout l'Enfer y applaudit. Ils vont ensemble sur la Terre pour exécuter leur, projet : le seul Abbadona reste inébranlable. „ Plongé dans une sombre mélancolie & déchiré de remords, ce malheureux Séraphin jettoit sans cesse un regard douloureux sur le passé & sur l'avenir. L'avenir ne présentoit à son esprit effrayé qu'un enchaînement de tortures, qui de-

voient ſe ſuccéder éternellement ſans interruption. Le paſſé lui rappelloit le ſouvenir de ces jours fortunés, qu'il avoit coulés dans l'innocence, avec cet autre Abdiel qui, plus noble & plus heureux que lui, avoit eu la magnanimité, le jour de la révolte des Anges, de réſiſter à leurs ſéductions, & revint ſeul, couronné d'une gloire immortelle ſe ranger auprès du Tout-Puiſſant ". &c.

Abbadona avoit ſuivi de loin Satan & Adramelec, pour eſſayer de les détourner de leur projet, ou pour en voir l'évenement. „ Il avançoit d'un pas lent, lorſque ſans y penſer, il ſe trouve auprès des Anges qui gardoient l'entrée de l'abyme. Qu'éprouvas-tu, malheureux Abbadona, lorſque dans l'un de ces deux Anges, tu reconnus l'invincible Abdiel? Il baiſſe les yeux en ſoupirant: tantôt il veut retourner ſur ſes pas, puis il veut l'aborder; mais retenu par la honte, il veut s'enfuir dans les Enfers. Tremblant, irréſolu, il s'arrête enfin: il fait un effort ſur lui même, & s'avance triſtement vers le Séraphin. —— Cependant

dant Abdiel, les yeux paiſiblement fixés ſur les merveilles de la création, ne vit point Abbadona — Hélas! dit celui-ci en lui même, Abdiel, mon frère, quoi! c'eſt donc pour toujours que tu veux t'arracher à moi? Tu veux me laiſſer gémir éternellement loin de toi dans les horreurs de la ſolitude? Enfans de la lumière, verſez des larmes ſur mon ſort: mon frère Abdiel ne m'aime plus, il ne m'aimera plus: pleurez ſur moi. Boſquets enchantés où nous nous ſommes ſi ſouvent entretenus de Dieu & de notre tendre amitié, ceſſez de vous couvrir de fleurs; & vous, céleſtes ruiſſeaux ſur les bords deſquels nous chantions les louanges du Tout-puiſſant, ceſſez de couler: Abdiel eſt mort éternellement pour moi. Sombre demeure, ſéjour des tourmens & de la nuit éternelle, Enfers, joignez vos regrets aux miens; & que mes cris nocturnes & lamentables retentiſſent dans vos cavernes: Abdiel mon frère, Abdiel eſt mort à jamais pour moi ".

Le malheureux Abbadona arrive à

l'entrée des Mondes, il s'arrête à ce ſpectacle & s'écrie en ſoupirant. „ Ah! s'il m'étoit encore permis de franchir ce paſſage, & de rentrer de nouveau dans les Mondes du Créateur! -- Soleils, enfans innombrables, vous j'ai vu ſortir du néant à la voix de l'Eternel, j'ai exiſté avant vous, & j'étois plus brillant & plus radieux que vous, au moment même où vous ſortîtes de ſes mains. Vous avez conſervé vortre éclat, & me voilà aujourd'hui enſeveli dans une obſcurité éternelle; me voilà devenu un objet d'épouvante & d'horreur pour ce magnifique Univers. — A peine le Juge ſévère qui m'a condamné, me permet-il d'éprouver à l'aſpect de ſes Ouvrages, le ſentiment d'une triſte admiration qui ajoute encore à mon ſupplice.... Ah! ſi j'oſois ſeulement l'appeller du nom de Créateur..... Hélas! je ne porterois pas mes deſirs juſqu'a lui donner le tendre nom de Père, qu'il n'eſt permis qu'aux Anges fidèles de lui donner..... Abbadona ſe livre au déſeſpoir, & maudit ſon exiſtence. „ Il apperçoit une Ter-

re

re errante dans l'immenſité de l'eſpace, & qui approchoit du Soleil ſur lequel il étoit. Son dernier jour étoit venu, & ſon jugement alloit lui être prononcé. Il en ſortoit déja, de toutes parts, des tourbillons de fumée. Abbadona s'y précipite, dans l'eſpoir d'être détruit & anéanti avec elle. Eſpoir inutile! Ainſi que dans un tremblement de terre, on voit une montagne dont les entrailles ſont remplies des oſſemens des guerriers qui s'y ſont égorgés, s'enfoncer inſenſiblement, & diſparoître tout-à-coup; ainſi le malheureux Abbadona, le cœur déchiré de remords & de douleurs toujours renaiſſantes, paſſe à travers l'épaiſſeur de ce Globe enflammé & deſcend lentement ſur le nôtre (1)".

Satan & Adramelec s'en approchoient au même inſtant; la fureur du dernier redouble à l'aſpect de la Terre; il

(1) Le perſonnage d'Abbadona eſt abſolument neuf; il a paru ſi intéreſſant que diverſes perſonnes ont écrit à Mr. KLOPSTOCK pour le conjurer de le tirer des enfers.

il voudroit faire un vaſte tombeau de toute la Nature, imaginer un moyen pour donner la mort aux Eſprits, détruire Satan, frapper & anéantir l'ame du Meſſie. Il s'arrête avec Satan ſur la Montagne des Oliviers.

CHANT III. Le Meſſie eſt encore parmi les tombeaux, avec Jean ſon Diſciple. Il médite le ſublime projet qu'il va accomplir, tous les crimes du genre humain ſe préſentent à ſes yeux; & les ſouffrances de le Rédemption commencent à déployer leurs horreurs dans ſon ame. Eloa deſcend ſur la Terre, il le contemple, il compte les larmes d'humanité qu'il répand, & remonte au Ciel. Les ames des Patriarches qui ſont dans le Soleil, envoient le Séraphin *Sélia* ſur les traces de Jéſus, que l'obſcurité de la nuit dérobe à leurs regards. Le Meſſie s'endort pour la dernière fois. Les Diſciples inquiets de ſon abſence, le cherchent par toute la Montagne des Oliviers. Sélia demande qui ſont ces hommes qu'il voit marcher d'un air abbatu & qui annonce les regrets. *Orion* lui ap-

apprend que ce ſont les Diſciples, les confidens chéris de Jéſus.—En qualité de protecteur de Pierre, il en trace le portrait à Sélia; & les Anges tutélaires des autres Diſciples, dépeignent ſucceſſivement le caractère de chacun d'eux. Les Diſciples ſuccombant à la fatigue s'étoient endormis: Satan ſous les traits du pére d'Iſcariot, lui apparoît en ſonge. Après avoir ſouffié dans ſon cœur le poiſon de l'envie, de l'ambition & de l'avarice, „ Ecoute moi, *lui dit-il*, mon cœur paternel va s'ouvrir à toi ſans réſerve. Le Meſſie, tu le vois, recule, autant qu'il peut, l'inſtant de la Rédemption: il différe de jetter les fondemens de l'Empire pompeux qu'il annonce. Tu ſais avec quelle horreur les grands de ce pays fléchiſſent ſous le Roi de Nazareth: tu n'ignores pas qu'ils ont conçu depuis long-temps le projet de le détruire & de lui donner la mort: diſſimule, Judas; feins de vouloir le livrer entre les mains des Prêtres qui le demandent à grands cris; mais, prends bien garde que cette démarche hardie ne puiſ-

ſe

se être attribuée au desir de te venger de la haine qu'il te porte, ton objet seroit manqué: il faut par ta conduite adroite, le mettre dans la nécessité de faire éclater toute son indignation contre ses persécuteurs, lui faire prendre enfin le parti de les accabler de honte & de confusion, de fonder promptement son Empire si long-temps attendu, & de paroître aux yeux de tous, aussi puissant, aussi redoutable qu'il l'est en effet &c". Judas se lève, agité par ce songe, qui laisse dans son ame des impressions funestes. Le Messie se réveille, approche de ses Disciples, & les entretient de leur séparation prochaine. Iscariot se tient caché à l'écart, & entend ce que dit le Messie: violemment agité par les inspirations de Satan, il veut se livrer aux transports de sa méchanceté naturelle; mais il est en proie au trouble, à l'incertitude, & aux remords.

CHANT IV. Le Poëte représente Caïphe, l'ennemi & le grand Prêtre de la Divinité, tourmenté dans son lit par une noire vision que Satan lui avoit envoyée.

voyée. „ Agité de mille penſées confuſes, tantôt il ſe réveilloit avec effroi & ſe jettoit impétueuſement de côté & d'autre. Tel, en un jour de combat, un Athée bleſſé dans le fort de la mêlée, s'agite & ſe roule en mourant; le vainqueur qui fond ſur lui, les chevaux qui ſe cabrent, le choc bruyant des armes, la fureur, les cris du Soldat énivré de carnage, la foudre qui retentit dans les airs, portent la terreur dans ſon ame. Nageant dans les flots de ſon ſang & privé de tout ſentiment, il reſte quelque temps étendu ſur le champ de bataille, & confondu parmi les morts, il eſt prêt à périr; puis tout-à-coup il ſe rélève: il ſent qu'il exiſte encore, qu'il penſe encore: il déteſte & maudit ſon exiſtence; & de ſes mains pâles & mourantes, il jette ſon ſang vers le ciel, blaſphémant ſon Dieu qu'il s'efforce en vain de nier". Caïphe convoque à l'inſtant le Sanhédrin, il raconte le ſonge qui l'a effrayé, il engage les Prêtres & les Anciens du Peuple à condamner Jéſus. Joſeph veut prendre ſa défenſe; il

en

en eſt empêché par Philon, qui opine pour la mort de Jéſus: mais Gamaliel parle en faveur du Meſſie, & Nicodème applaudit à ſon diſcours. Satan s'étoit rendu à l'Aſſemblée; il eſt inviſible, mais Philon lui ſert d'organe, ce Prêtre audacieux & hypocrite s'emporte avec fureur contre Jéſus, Gamaliel, & Nicodème. Celui-ci lui répond avec douceur & dignité: après avoir rappellé dans un diſcours plein de force & de ſentiment les vertus & les miracles du Sauveur, il fait ce tableau: „ O Religion de la Divinité! amie ſainte du genre humain, fille du Ciel, ſource pure & ſacrée de toutes les vertus, mère de la paix, don le plus précieux que les Cieux aient fait à la Terre, immortelle comme ton Auteur, belle comme tous les êtres heureux qui environnent ſon Trône, auguſte, douce & bienfaiſante comme eux, c'eſt toi qui élèves l'ame de l'homme, & y fais naître les penſées les plus ſublimes, & tous les ſentimens qui l'attachent à ſon Créateur! Voilà comme tu exiſtes dans l'ame

des

des Séraphins, & voilà les traits sous lesquels tu parois à l'homme, quand ta lumière divine embrase & éclaire son cœur. Mais, glaive affreux entre les mains du fanatique, idole teinte de sang, ordonnant la persécution & le meurtre, fille abominable des Enfers, & non Religion; plus obscure & plus effrayante que la nuit éternelle; aussi hideuse que les cadavres déchirés que tu égorges au pied de tes autels; tu oses ravir ces foudres que le bras du Juge suprême s'est seul réservé le droit de lancer! Ton pied pose sur les enfers, & ta tête menace les cieux! &c". Nicodème s'adresse de nouveau à Philon. „ Tu m'as maudit Philon; & moi je te bénis. Voilà ce que me prescrit celui que je viens d'adorer comme Dieu. Ecoute moi, Philon, & reconnois-le. Lorsque tu seras au moment de mourir, & que dans ce moment terrible, le sang de l'Innocent que tu auras immolé s'élevera contre toi comme les vagues d'une mer en fureur; que la voix de la vengeance retentira à ton oreille, comme la tem-

pête du Seigneur; ſi, quand tu entendras reſonner autour de toi dans les ténèbres les pas de fer du Juge prêt à paroître; ſi, quand tu verras briller le glaive qu'il aiguiſe, & ſon *trait* enivré du ſang des cruels; quand la terreur de la mort ſortira de la face de Dieu, & te glacera d'effroi; alors, Philon, alors ſi ton ame s'ouvre à d'autres ſentimens que ceux tu viens de montrer; ſi l'appareil du Jugement ſe retrace à ton oeil glacé & mouſſant, ſi tu t'humilies, ſi tu t'anéantis dans la pouſſière devant le Juge exterminateur; ſi, baigné dans les larmes, ſi déchiré par les remords, tu cries du fond de ton cœur à l'Eternel d'avoir pitié de toi; qu'il t'écoute, ô Philon! qu'il ait pitié de toi!". Nicodème ſuivi de Joſeph quitte alors l'Aſſemblée, & ils la laiſſent dans l'étonnement & dans la confuſion. Elle alloit ſe ſéparer quand Judas s'y fit introduire; il s'adreſſe à Caïphe, lui parle en ſecret, en reçoit un accueil favorable, & la récompenſe de ſa trahiſon.

Le Meſſie s'approche de Jéruſalem, & en-

envoie Pierre & Jean faire les préparatifs de la Cène. La Mère de Jesus s'approche du lieu où ils sont, accompagnée de Lazare & de Marie sa Sœur, de la jeune Cydélie fille de Jaïrus que le Seigneur avoit ressuscitée, & du tendre Sémida qu'il avoit tiré du sommeil de la mort aux portes de Naïn. Le Poëte décrit de la manière la plus touchante l'amour pur de Sémida & de Cydélie, ils s'aiment en silence, & sans espoir d'être unis sur la terre. Voici comme Sémida exprime sa tendresse en se parlant à lui-même. „ . . . . Quelle félicité répandoit dans mon ame l'illusion chérie que tu pourrois m'aimer un jour? Tout ce qui m'environnoit s'embellissoit à mes yeux: je respirois l'ivresse du bonheur! ô douce erreur! es-tu dissipée pour jamais? . . . Cydélie, ma chère Cydélie, helas! quand je te regardois comme destinée pour moi, mon ame ardente ne bornoit pas ta possession à la durée de cette courte vie; elle s'étendoit jusqu'à l'Eternité. Mon amour pour toi me servoit de guide dans le chemin de

la vertu. C'eſt lui qui m'en découvroit, qui m'en faiſoit ſentir tous les attraits, qui *avant* m'étoient inconnus. — Je craignois juſqu'à l'ombre de la faute la plus légère; je craignois de n'être jamais aſſez digne de te poſſéder, toi qui m'étois mille fois plus précieuſe que tous les biens de l'Univers: je te regardois comme un don ſacré que l'Eternel me deſtinoit. Avec quel tranſport je le remerciois de ce bienfait! Mon ame embraſée à la vue de tes charmes & de tes vertus, s'élevoit ſur des ailes de feu, juſqu'au ſein de ce Dieu bienfaiſant, qui t'a formée ſi belle, qui m'a donné un cœur ſi ſenſible, & qui t'en a donné un ſi céleſte. Quand je me diſois que tu ſerois un jour à moi, mon ame s'étendoit avec volupté ſur cette penſée qui ſe perdoit juſques dans l'éternité. Remplie de cette douce illuſion, elle s'y arrêtoit avec complaiſance; elle y trouvoit, tout ce qui a rapport à ſon exiſtence; elle éprouvoit toutes les joies que le Ciel prodigue rarement parmi les délices dont il inonde quelquefois le cœur de l'homme Tel

étoit

étoit le raviſſement que la Nature verſoit dans le cœur de ta mère, lorſque penchée ſur toi, elle te ſourioit au moment de ta naiſſance. Mais ſemblable à cette Mère infortunée, lorſque collant ſes lèvres inanimées ſur les tiennes, elle voyoit le ſommeil de la mort te glacer entre ſes bras, mon ame ne connoît plus de bornes à ſa douleur, quand elle ſe livre à la funeſte penſée que tu ne vis pas pour elle. &c ".

La Mère de Jéſus exprime ſa douleur & ſes craintes; elle veut aller à la rencontre de ſon Fils, ſe précipiter à ſes pieds, le conjurer de vivre. „ Elle dit & partit avec la rapidité d'une penſée ardente & ſublime, qui s'envole au Ciel, vers celui qui en eſt l'objet ".

Jéſus l'apperçoit, ſe détourne & s'arrête près de Golgotha: là il voit le tombeau de Joſeph qui doit être le ſien; il réfléchit ſur les fruits de ſa mort & de ſa réſurrection. Il s'approche de Jéruſalem; Judas vient le joindre. Ithuriel inviſible repréſente au Meſſie, qu'il ne peut ſervir d'Ange tutélaire à un mortel auſſi cou-

pable que Judas. Jéſus l'aſſocie à Orion pour veiller ſur Simon Pierre. Le Sauveur ſe met à table avec tous ſes Diſciples, les entretient de ſa fin prochaine, prédit qu'il ſera trahi, & inſtitue le mémorial de ſa mort. Judas ſe lève & va trouver Caïphe. Pierre exprime une confiance téméraire, Jeſus la réprime, & prédit à ce Diſciple l'infidélité qu'il commettra. Après avoir prié ſon Père, Jéſus ſe lève, il va à la montagne des Oliviers pour ſe livrer au jugement de Dieu & opérer le ſalut des hommes. Il s'arrête au pied d'une Colline auprès du torrent de Cédron, & deſigne à Gabriel un lieu ſolitaire, où il lui ordonne de raſſembler les Anges.

CHANT V. „ Jéhova étoit aſſis au haut de ſon Trône, dans l'appareil impoſant de toute ſa Majeſté. Eloa, qui étoit à ſes côtés, lui dit: Que ta face eſt redoutable ô Eternel! La terreur du jugement éclate dans tes yeux! Le bruit effrayant d'un million de tonnerres gronde autour de toi, & ſe ſuccède ſans interruption! La lumière des Aſtres s'éteint

teint par-tout où tu portes tes regards! Je n'entends plus l'harmonie des Sphères: les Séraphins, les Chérubins consternés gardent un profond silence. Aucun des Chœurs célestes n'ose entonner un cantique à la louange du Fils de l'Eternel! Tous sont prosternés devant ton Trône, la face couverte de leurs ailes! Que médites-tu, grand Dieu? Vas-tu prononcer le jugement de quelque Monde? L'image de la destruction est empreinte sur ton front terrible; tes regards sont ceux d'un Juge! . . . .—— Cette face sacrée, qui autrefois ne respiroit qu'amour, ne respire à présent que vengeance! . . . & j'ai osé te parler, moi qui ne suis qu'un souffle, que tu peux dissiper comme le nuage léger dont tu me tiras en me créant! moi qui ne suis qu'un atôme, un Séraphin, un être fini! Ne fais pas éclater ton courroux contre moi, ô mon Père! Ne lance pas sur ton esclave ces regards effrayans que tu portes à présent sur la Terre &c. — Le Messie, *répond l'Eternel à Eloa*, s'est mis entre moi & la nature

humaine; je descends pour le juger. Il est sur la Terre, où il attend mon arrêt en Homme-Dieu. Viens, suis-moi, revêtu de toute ta beauté celeste ".

Dieu se lève de son Trône, & prend le chemin bordé de Soleils qui conduit à la Terre. Il rencontre un Séraphin qui accompagnoit les ames de six Justes, c'étoient celles des Sages d'Orient qui étoient venues adorer Jésus à sa naissance. Le Poëte en trace des portraits également intéressans & variés. En traversant les airs Dieu passe à côté d'un Globe habité par des hommes d'une figure semblable à la notre, mais bien différens des Fils d'Adam, car la douleur, le crime, & la mort n'altéroient point leur innocence & leur félicité. Dieu s'approche de la Terre, il s'arrête sur le Tabor. Tous les péchés des hommes se présentent devant lui. „ Cet assemblage monstrueux étoit précédé par les forfaits brillans de ces ames vastes & sublimes, qui connurent la vertu dans toute sa beauté, & n'en suivirent pas les traces. Semblables à de superbes géans, les crimes heureux

ces

ces crimes reſpectés parmi les hommes marchoient à côté du tonnerre. L'auſtère conſcience les appella tous d'une voix formidable devant le Tribunal du Juge. Elle donnoit des noms à ceux qui n'en avoient point ſur la terre, où tout eſt méconnu, où tout n'eſt qu'illuſion —— Dieu dans ce moment, tourna ſes penſées ſur lui-même, ſur le nombre des Eſprits qui lui étoit reſtés fidèles, & peſa les pécheurs. Il frémit de courroux. La Terre en fut ébranlée jusques dans ſes fondemens; il la ſoutint de ſa main, & arrêta cet amas de pouſſière prêt à ſe diſſiper dans l'immenſité de l'eſpace ".

Dieu tourne alors ſa face vers Eloa: le Séraphin comprend ſes ordres, il embouche la trompette effrayante du grand Jugement, & fait entendre ces mots du côté de la Terre: Au nom redoutable de celui qui eſt éternel, dont la juſtice & toutes les actions n'ont de bornes que l'infini, qui tient les clefs des portes de l'abyme, qui a allumé dans les Enfers un feu venguer, & qui arme

la mort de ſes traits deſtructeurs : s'il y a quelqu'un ſous les Cieux, qui veuille comparoître à la place du genre humain, qu'il ſe préſente devant Dieu. — Jéhova commence le Jugement —— La Terre ébranlée juſques dans ſon centre à l'aſpect du Juge ſuprême, par des ſecouſſes ſourdes qui ſe faiſoient ſentir juſqu'à ſa ſurface, ſoulevoit, en bouillonnant, la cendre des coupables enfans d'Adam, & agitoit les oſſemens deſſéchés qui repoſoient dans ſon ſein. Le Meſſie étendu ſur la pouſſière, ne diſtinguoit plus aucun des objets dont il étoit environné : les yeux fixés ſur le Tabor, il ne voyoit que la face redoutable du Tout-puiſſant. Plein de trouble & d'inquiétude, couvert des ſueurs de la mort, immobile, les mains jointes, il étoit à l'extérieur comme un être inanimé ; mais ſon ame ſentoit profondément —— En proie à toutes les ſouffrances ; il reſtoit étendu ſur la terre, ſans proférer un mot ; mais comme ces ſouffrances devenoient toujours plus aigues, ſa ſituation toujours plus pénible, la nuit tou-

toujours plus obſcure, & le ſon de la trompette toujours plus effrayant, le ſang coula du front du Meſſie avec la ſueur: il ſe leva avec effort de deſſus la pouſſière, il étendit les mains vers le Ciel, & répandit des larmes qui ſe mêlèrent avec ſon ſang: & tourné vers le Juge, il adora &c. ".

Le Sauveur exprime dans une prière l'excès de ſes ſouffrances & l'ardeur de ſa charité, il implore ſon Juge, le conjure d'abréger ſes peines; mais il ſe ſoumet à ſa volonté. Adramelec paroît, il s'apprête à inſulter le Meſſie; mais un regard lancé par le Fils éternel ſemble l'anéantir, il prend la fuite. Jéſus ſe tourne du côte de ſes Diſciples endormis. Les Cieux alors ſe livrent à des transport de joie. „ Elle eſt paſſée, *s'écrient ils*, la première heure des plus auguſtes ſouffrances; elle eſt enfin paſſée, cette heure qui doit procurer aux Saints le repos éternel ". Jéſus après avoir reproché à ſes Diſciples qu'ils ne pouvoient veiller une heure avec lui, ſe préſente de nouveau au Jugement. Abbadona arrive, il reconnoît enfin le Meſ-

Meſſie qu'il cherchoit depuis long-temps, il lui addreſſe la parole. „ — Permets à un infortuné une plainte qu'il ne peut retenir . . . Pourquoi t'es-tu rendu le Sauveur des hommes, & n'as-tu pas voulu être celui des Anges, créatures plus parfaites? ... Ah! ſi tu avois conſenti à te revêtir de notre nature, pour nous racheter! ſi nous t'avions vu couché ſur les plaines du Ciel, comme je te vois ici couché ſur la pouſſière! ſi tu allois en notre faveur au-devant du jugement de ton Père! ſi tu étendois tes mains vers ſon Trône! ſi tu l'implorois pour nous . . . avec quels tranſports je te bénirois, avec quelle alégreſſe j'unirois ma voix aux harpes des Chantres céleſtes! .... Mais puiſque c'eſt pour vous ſeuls, heureux enfans d'Adam, puiſſe la malédiction engloutir dans ſes feux éternels le premier de vous, qui ſera aſſez lâche pour méconnoître ſon Rédempteur & pour outrager la vertu! — j'applaudirai à la mort qui vous frappera; je bénirai les calamités ſans fin qui vous pourſuivront;

je

je m'arracherai des gouffres de l'enfer, je m'éleverai juſqu'au Trône du Juge, & je lui crierai d'une voix que les Cieux & tous les Mondes entendront: je ſuis immortel comme l'homme! Pourquoi as-tu racheté le pécheur? Pourquoi as-tu racheté de préférence à l'Ange rebelle, l'homme que tu es obligé de punir? L'Enfer te hait, à la verité; mais Abbana, tu le ſais, ne trempe point dans cette haine impie. — Ayes pitié de ſes tourmens; il ne te demande que de détruire ſa malheureuſe exiſtence, dont il gémit depuis tant de ſiècles". Après avoir ainſi exhalé ſa douleur, Abbadona s'enfuit avec précipitation.

Jéſus ſe relève & va trouver ſes Diſciples: la ſeconde heure eſt paſſée, les Cieux la chantent. Le Rédempteur ſe dévoue pour la troiſième fois à la Juſtice Divine; l'Eternel conſidère ſon Fils, & voit ſonfront couvert des nuages de la mort: il ordonne à Eloa de ſe préſenter devant le Meſſie, & de lui faire entendre des Chants de triomphe ſur la réconciliation de tant de Saints ra-

ché-

chetés par ſes ſouffrances. L'Homme-Dieu jette un regard plein de bonté ſur le Séraphin. „ Mais le Jugement duroit toujours & verſoit ſur lui à grands flots, ſans meſure & ſans miſéricorde, tout ce que la douleur a de plus cruel. — Tous les Séraphins, qui juſques-là avoient fixé leurs regards conſternés ſur le Réconciliateur, ne purent plus ſoutenir la vue de toutes les douleurs auxquelles il étoit en proie. Ils ſentirent qu'il n'étoient que des êtres finis, ils ſe détournèrent & s'enfuirent avec effroi. Gabriel reſta ſeul; Eloa reſta auſſi, mais ſi épouvanté qu'il cacha ſa tête dans un nuage obſcur ". Cependant l'Homme-Dieu ſe relève comme un triomphateur du ſein de la pouſſière; les cieux célèbrent la fin de ſes ſouffrances; & l'Eternel retourne ſa face, & remonte ſur ſon Trône.

AR-

ARTICLE DIXIEME.

PROSPECTUS d'une Encyclopédie Oeconomique, ou Syſtême général I°. d'Oeconomie Ruſtique, contenant les meilleures pratiques pour fertiliſer les terres, & tirer parti des marais, des communes, des montagnes, des eaux, des denrées & des animaux tant ſauvages que domeſtiques. On y trouve les connoiſſances les plus eſſentielles ſur la culture & les uſages des herbages, des fleurs, & des arbres; ſur les inſtrumens pour toute ſorte de culture; ſur les labours, les engrais de toute eſpèce; ſur le choix & la préparation des grains, l'irrigation, le mêlange des terres; ſur l'exploitation des mines; ſur les inſectes utiles

&

& nuiſibles; ſur les vers à ſoie & les abeilles; ſur le choix, l'uſage, l'entretien, les maladies & les remèdes du bétail & de la volaille; ſur la chaſſe & la pêche; ſur l'influence des météores & du climat, &c. IIe. d'Oeconomie Domeſtique, contenant la conſervation des grains, des fleurs, des fruits & des légumes; la conſtruction des granges, des greniers, des caves, des laiteries & des fruiteries; la manière de faire toutes ſortes de fromages, de liqueurs, de compotes, de pâtes, de parfums, de confitures, de raiſines, de glaces & autres choſes d'office; la préparation du pain & des alimens, du lin & du chanvre; les embelliſſemens des jardins, &c. Avec une idée générale & ſuffiſante des Arts qui ont un rapport direct à ces divers objets. IIIe. d'Oeconomie

nomie Politique, contenant les vrais principes des rapports de l'industrie & du Commerce avec l'Agriculture, & de l'influence de la police des Etats sur cet Art. Ouvrage dont les matières ont été traitées chacune par des personnes instruites par une constante expérience: le tout revu par quelques membres de la Société Oeconomique de Berne. *Yverdon* 1769.

LE vœu du sage, du vrai Citoyen, doit être celui de se conformer au but excellent du Créateur, qui est de procurer sur la terre, au plus grand nombre possible d'hommes, la plus grande variété de jouissances possibles, sous les conditions physiques auxquelles notre globe est assujetti. Les connoissances qui peuvent nous conduire à ce grand but, sont l'objet de la SCIENCE OECONOMIQUE, que nous définissons: *la Science ou l'Art de multiplier & de perfectionner les productions naturelles, pour*

assurer à la plus nombreuse population, la plus grande abondance de nourriture, & la plus grande somme de jouissances nécessaires & agréables.

On peut envisager cette Science importante sous différens points de vue. Appliquée à la culture de la terre, à laquelle les hommes sont appellés par l'amour de la vie & du plaisir, la SCIENCE OECONOMIQUE désigne l'*Art de seconder, par le travail, la fertilité donnée à la terre sous cette condition*: c'est alors l'OECONOMIE RUSTIQUE.

Mais ce premier Art, qui met la terre en état de produire, seroit très-borné dans ses effets, sans les divers Arts qui préparent les productions, pour varier la jouissance de l'homme. Tant que ces Arts secondaires sont fidèles à la voix & aux intérêts de l'Agriculture; ce sont des coopérateurs utiles avec lesquels elle partage notre reconnoissance, ses trésors & ses succès. Dès qu'ils entreprennent de se rendre indépendans de l'Agriculture ou de l'asservir, ce sont des amis perfides; en gémissant de l'oppression qu'ils

lui

lui font éprouver, elle les entraînera dans sa décadence.

Dans la petite société d'une famille, la SCIENCE OECONOMIQUE, appellée alors DOMESTIQUE, est *l'Art de combiner la plus grande variété de jouissances avec la moindre consommation.*

Enfin, appliquée aux intérêts & aux besoins de la grande société civile, politique, nationale, la SCIENCE OECONOMIQUE est cette *Science importante, essentielle, qui enseigne aux administrateurs du gouvernement de l'Etat, les vrais principes & les plus sûrs moyens qu'il faut suivre, pour obtenir dans un pays la population la plus nombreuse, par la plus abondante & la plus riche production des terres.*

Un Livre dans lequel se trouveroient rassemblées les parties les plus essentielles de la SCIENCE OECONOMIQUE, considérée sous ces divers points de vue, seroit sans doute un des plus importans & des plus utiles Ouvrages qui aient encore paru. C'est précisément cette tâche que nous nous proposons de remplir. La forme encyclopédique exécutée par

ordre alphabétique, nous a paru la plus commode, pour faciliter l'inſtruction ſur les détails infinis de l'OECONOMIE RUSTIQUE, de l'OECONOMIE DOMESTIQUE & de l'OECONOMIE POLITIQUE, & pour que les principes des trois branches de l'Oeconomie puiſſent y être traités d'une maniere à en faire mieux connoître l'enchaînement.

La SCIENCE OECONOMIQUE en général, & toutes celles qui y ont un rapport immédiat en particulier, ont été beaucoup perfectionnnées dans ces derniers temps: & la pente générale des eſprits vers ces objets, nous fait eſpérer encore de plus grands ſuccès. Il eſt étonnant qu'après tant de ſiècles, on puiſſe encore héſiter, ſe contredire, ſe tromper ſur des matières, qui touchent les plus grands intérêts des hommes & des Etats. Mais les Sciences & les Arts ne ſont arrivés que par une marche bien lente au point où nous les voyons dans ce ſiècle. Les premiers traits de lumière n'ont pu pénétrer qu'après de grands efforts, le cahos ténébreux de l'ignoran-

ce

ce ſtupide, dans lequel une révolution fatale avoit plongé l'Europe.

Les préjugés de la foule & la défiance des gouvernemens, dans les Etats où la ſcience n'eſt encore qu'à ſon aurore, oppoſèrent long-tems de puiſſantes barrières, même des peines & des flétriſſures au zèle bienfaiſant du génie, & lorſqu'enfin des eſprits ſupérieurs triomphent de tant d'obſtacles, l'admiration qu'a mérité leur eſſor, forme bientôt une nouvelle difficulté. En confondant les opinions des docteurs avec les vérités dont on eſt redevable à leurs méditations, les hommes, toujours diſpoſés à regretter leur première indolence, permettent à l'eſprit de Secte d'uſurper les droits de la ſcience; l'orgueil flatte les Savans d'avoir atteint le plus haut point des connoiſſances humaines: le prétexte du danger d'une lumière plus vive oppoſe des nuages au jour qui alloit naître: on perſuade difficilement aux eſprits bornés ou effrayés, que la liberté de penſer & d'écrire, eſt le moyen le plus aſſuré pour vaincre l'erreur, qu'elle aſſure l'empire

de la raiſon & fait triompher la vérité. Après ces réflexions trop bien appuyées ſur les faits, on s'étonnera moins que la Science la plus néceſſaire, la plus indiſpenſable à l'homme & aux nations, ſe trouve encore ſi près de ſes élémens.

Rien cependant de plus vrai, qu'il importe infiniment que tous les hommes ſoient inſtruits des principes ſur leſquels des Gouvernemens ſages reglent leurs meſures, afin de ne pas empêcher par des préjugés indociles les excellentes vues des Souverains, & de ſe préſerver des illuſions d'un intérêt privé mal entendu, qui ſurprend ſi ſouvent la religion des Princes. A meſure que le concours des devoirs du Souverain & de ceux du peuple ſera mis dans une plus grande évidence, les prérogatives du ſceptre & les droits des nations ſeront réciproquement mieux reſpectés; le bonheur des peuples & la puiſſance des Etats repoſeront ſur un fondement plus ſtable. Diverſes circonſtances nous font eſpérer, qu'à cet égard nous touchons à une nouvelle époque de la félicité publique, que

les

les siècles passés n'ont jamais vue si générale. C'est de la perfection de cette Science politique que dépendent la garantie de la propriété, la sûreté de toute jouissance, tous les motifs d'émulation pour l'industrie, les succès & les progrès en un mot, de l'OECONOMIE RUSTIQUE & DOMESTIQUE.

Les Sciences expérimentales ne peuvent faire même dans les circonstances les plus favorables, que des progrès lents & mesurés. Il faut une patience, une exactitude si grandes, des essais si souvent réitérés; les objets de la physique sont si variés, que la vie d'un homme ne peut fournir qu'un très-petit nombre de découvertes. Mais cette marche timide des vrais observateurs, est la voie la plus sûre pour détruire l'empire de l'erreur trop souvent érigée en système, & pour renverser le despotisme des opinions intolérantes & exclusives.

L'OECONOMIE RUSTIQUE, cet Art de fertiliser la terre, pour procurer au plus grand nombre de ses habitans la

plus heureuſe jouiſſance, a langui long-temps ſous les gênes des mauvaiſes conſtitutions politiques, & ſous les préjugés de l'ignorance & de la coutume. Les réſultats des eſſais multipliés qui l'ont élevé de nos jours à un plus haut point de de perfection & d'eſtime, ſont répandus dans un nombre ſi prodigieux de Volumes, qu'il eſt impoſſible à l'attention la plus appliquée d'en profiter. Il eſt donc très-avantageux aux progrès ultérieurs, qui reſtent encore à faire dans les Sciences œconomiques, de raſſembler dès à preſent toutes les inſtructions déjà publiées, & toutes les découvertes déjà faites ſur ces matières ſi intéreſſantes pour l'humanité. Quoiqu'une pareille ENCYCLOPE'DIE ne puiſſe jamais être un ouvrage complet, encore moins un ouvrage parfait, c'eſt cependant rendre ſervice au genre humain, que de commencer le recueil de ces connoiſſances, que nous tâcherons de dépoſer dans cet Ouvrage.

La forme lexique eſt la plus commode pour une inſtruction infiniment détaillée

lée; elle eſt la plus ſûre peut-être pour répandre la lumière de la Science œconomique, par une diſtribution proportionnée aux divers beſoins & aux forces du génie, ſi inegales parmi les hommes en général, & les Oeconomiſtes en particulier. Elle ne rebute point les lecteurs qui redoutent une application ſuivie, & tout en amuſant la curioſité momentanée, elle l'amène aux principes & à la chaîne qui lie toutes les vérités utiles.

Cet enchaînement rendant un peu difficile la détermination des frontières qui fixent la ſphère de chaque Science, nous devons rendre compte de notre plan & des bornes qu'il nous preſcrit.

Le premier objet de l'OECONOMIE PRATIQUE, eſt la connoiſſance des productions naturelles de la terre. Nous comprenons dans cette diviſion de la Science qui nous occupe, toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle, qui ſe rapportent aux premiers beſoins de l'homme, & particulièrement au grand art de l'Agriculture; la Minéralogie ou la connoiſſance des terres, des foſſiles, des miné-

raux & des métaux, autant qu'elle peut importer au cultivateur & intéreſſer l'OECONOMIE DOMESTIQUE; la Botanique ou la connoiſſance des plantes uſuelles, des herbages, des arbres & des arbuſtes, particulièrement des plantes qui ſont l'objet de l'OECONOMIE RUSTIQUE, de l'hortolage, des plantes & des drogues que ſervent à la perfection des arts & des métiers, des ſimples dont la Médecine & la maréchalerie font ordinairement uſage.

Jusques là l'homme ne jouit encore que du magnifique ſpectacle des tréſors que la nature lui préſente pour ſon uſage. Pour en tirer le plus grand profit, il faut qu'il s'inſtruiſe des moyens naturels de cette reproduction admirable, dont les ſources cachées à nos yeux, ne s'épuiſent jamais: il faut qu'il examine les diverſes qualités du ſol; qu'il analyſe les ſubſtances qui concourent à la végétation; qu'il obſerve le méchaniſme des plantes, les mœurs, les forces, les inclinations des animaux, leurs différens uſages, leurs maladies, les remèdes les plus aſſurés;

qu'il

qu'il considère l'influence du climat & des saisons dans ce cercle annuel de productions & de destructions.

Cette étude le conduit à l'invention des moyens artificiels pour seconder les efforts de la nature par un travail éclairé. Il s'instruira sur la forme & l'emploi des meilleurs instrumens aratoires, sur la nature & les effets des divers engrais; sur le choix des graines; sur l'usage des bestiaux pour son service; sur les soins nécessaires aux plantes dans leur accroissement progressif; sur les règles de l'irrigation; sur l'œconomie des forêts; sur les moyens de se défendre contre les fléaux physiques. C'est par cette industrie que nous acquerrons le droit de nous approprier les richesses de la récolte & de nous en applaudir.

Mais la longue stérilité de l'hiver dans une grande partie des climats, l'intempérie des saisons & les hazards des récoltes, nous forcent à faire provision des fruits pour notre nourriture & pour celle de nos troupeaux. La diversité de nos besoins nous invite à des échanges, dont

dont l'avantage dépend de la qualité de nos denrées. Il importe, par conſéquent, de connoître les précautions néceſſaires pour les conſerver. La conſtruction des magaſins & les règles de la prévoyance que l'expérience a appris aux hommes, ſont donc un objet eſſentiel pour les chefs de famille.

L'induſtrie humaine a découvert de nouveaux moyens pour multiplier l'uſage des productions de la terre, en leur donnant diverſes formes, & pour varier nos jouiſſances par différentes préparations. Ces moyens ſont l'objet des Arts. Nous ne parlons que de ces Arts ſimples & néceſſaires, ſans le ſecours desquels l'homme ne ſauroit ſe nourrir, ſe vêtir & ſe loger. Nous conſulterons tous les Arts qui répondent immédiatement à ces trois beſoins naturels : nous les conſidérerons dans le degré de perfection auquel ils ont été portés en Europe: nous rejetterons ces Arts nuiſibles & trop admirés, qui, à proprement parler, ne ſervent qu'à étendre la conſommation des riches aux dé-

dépens de la population & de l'humanité: nous paſſerons encore ſous ſilence ces Arts agréables, qui augmentent l'aiſance de la vie, ſans que toutefois leur privation puiſſe être enviſagée comme un malheur. Mais ces Arts qui nous fourniſſent le pain : ces préparations qui perfectionnent tant de liqueurs, qu'on ne s'empêcher de regarder comme un bienfait de la nature, malgré l'abus indiſcret & funeſte que quelques hommes ſe ſont accoutumés à en faire: ces opérations répétées, pas leſquelles il faut que paſſent les toiſons, les cuirs, le lin, le chanvre, la ſoie, avant de nous fournir ces vêtemens commodes dont ſe pare quelquefois un ſot orgueil: ces façons diverſes que la pierre, le bois, le fer, l'argille, les cendres & le ſable métamorphoſés en un corps tranſparent, prennent ſous les mains des ouvriers exercés, pour nous procurer des logemens ſolides, bien fermés & bien éclairés: tous les apprêts des plantes potagères, des fruits, de la chair des animaux, qui multiplient les plaiſirs attachés aux beſoins

soins même de notre vie animale, sans nuire à la santé, ni blesser les préceptes de la Morale; voila bien des sujets dignes de la curiosité d'un homme capable de réfléchir sur les objets qui l'entourent.

Nous ne passerons point sous silence les exercices utiles, les amusemens honnêtes liés avec la vie champêtre. Nous parlerons de la chasse & de la pêche: nous indiquerons les embellissemens simples & nobles d'une maison de campagne: nous exposerons la variété des plantations & de la culture des fleurs, que les Hollandois portent jusqu'au luxe, & qui est trop négligée parmi les autres Nations de l'Europe.

Sur tous ces objets nous avons consulté les Auteurs qui jouissent de la réputation la plus soutenue: chaque partie de la SCIENCE OECONOMIQUE a été traitée par une personne qui en avoit fait une étude particulière, accompagnée de l'expérience la plus éclairée; & nous nous sommes fait un devoir de soumettre notre travail à quelques Membres des plus éclairés de la Société

ciété Oeconomique de BERNE, que nous avons pris pour guide dans ce détail immenſe.

Quant aux principes de l'OECONOMIE POLITIQUE, nous devons ici un tribut de reconnoiſſance aux hommes de génie, qui ont répandu un nouveau jour ſur cette Science importante; nous voulons parler de MM. Quesnay, de Mirabeau, de la Riviere, & de ceux qu'un même zèle pour les intérêts de l'humanité a aſſociés à leurs travaux. Nous reconnoiſſons, qu'éclairés par eux, nous avons ſuivi leurs principes dans les articles où nous traitons des rapports de la Politique avec l'Agriculture. La forme de l'adminiſtration & du gouvernement n'étant pas du reſſort de cet Ouvrage, nous pourrions nous diſpenſer de manifeſter notre maniere de penſer ſur cette matière, ſi la même franchiſe ne nous obligeoit de déclarer, que l'opinion de ces Philoſophes Politiques ſur ce ſujet, nous a paru juſques ici la partie la moins évidente de leur ſyſtême.

L'ENCYCLOPEDIE OECONOMIQUE

QUE, que nous annonçons, offre ainſi le tableau le plus varié & le plus intéreſſant. On y trouve donc réunies les inſtructions les plus eſſentielles ſur les TERRES, les EAUX, les VÉGÉTAUX, les ANIMAUX, & ſur leurs uſages, afin de multiplier nos richeſſes, de diminuer nos travaux, & de retirer de nos propriétés & de notre induſtrie tous les avantages qu'elles peuvent procurer. Nous ſuivons, par conſéquent, les productions de la nature, depuis leur origine juſqu'à leur dernier emploi; depuis le premier inſtant de leur exiſtence, juſqu'à ce que l'homme les faſſe ſervir à ſatisfaire ſes goûts & ſes beſoins.

Si même nous ne ſommes pas entrés dans de grands détails, ſur les Arts trop compliqués qui demandent des apprentiſſages réguliers & ſuivis, nous en diſons cependant aſſez pour mettre ſur les voies les curieux, qui veulent, en obſervateurs, viſiter les atteliers des artiſtes. Mais nous n'avons négligé aucune occaſion de décrire les préparations peu compliquées, celles qui n'exigent

que

que peu d'inſtrumens, ou celles dont la matiére ſe tire immédiatement de la terre. C'eſt ſur ces règles que nous donnons en détail la méthode de faire le pain, la ſpruce, le vinaigre, l'hydromel, l'hypocras, les vins de toute eſpèce, le vin doux, le vin mouſſeux, le poiré, le cidre, la bière, la limonade ſeche ou liquide, le chocolat, les chandelles, la pomade, divers coſmétiques, les vernis, la colle, les couleurs, les encres, le verd de veſſie, le bleu de Berlin, l'amadou, la glu, les parfums, les paſtes, les vermicelis, les glaces, les gelées, les liqueurs, le ſagou, le punch, le ſalop, le taffia, l'eau roſe, l'eau de fleur d'orange, la cire à cacheter, les compotes, les ſirops, les robs, l'amidon, le ſel ammoniac, l'acier, l'art de préparer le manihot, le guede qu'on nomme auſſi paſtel ou vouede, l'indigo ou anil, l'orſeille ou tourneſol, le rocou, la ſoude ou potaſſe & la térébenthine. Dans les mêmes vues, nous fourniſſons la méthode de planter le ſalpêtre, par le moyen des murailles de terre, des

voûtes & des foſſes, de le tirer & de le purifier, de blanchir la toile, la cire & les cheveux, d'enlever les taches des habits, de fabriquer le ſucre, les draps, les cadrans, les cordes, la tuile, le verre, la fayance, la toile, le ſavon, les nattes.

Nous entrons auſſi dans un examen circonſtancié des différentes eſpèces de terres, de leurs caractères, de leurs propriétés, de leurs vices, de leurs uſages, des productions auxquelles elles ſont propres, de la manière de les corriger, de les compoſer, de les fertiliſer, de les cultiver, & de s'en ſervir. On peut conſulter les articles *Bol*, *Engrais*, avec les renvois *Marne*, *Mélange*, *Ocre*, *Pierre noire* ou *de vigne*, *Terre*, &c.

L'emploi des marais, des landes, des communes, des montagnes, l'exploitation de la tourbe, du charbon de terre, du ſoufre, de l'alun, de l'aſphalte, du vitriol, de l'ardoiſe, des mines, &c. forment des articles auſſi étendus qu'ils ſont importans.

L'arpentage & le nivellement ſont des

des pratiques trop eſſentielles aux agriculteurs pour les omettre.

Nous traitons encore de la recherche & de la conduite des eaux, des moyens de corriger celles qui ſont vicieuſes, de la conſtruction des aqueducs, des réſervoirs & des citernes: en un mot, nous développons tout ce qui concerne l'art du fontainier.

La manière de perfectionner les engrais, tirés des trois règnes, de les multiplier & de les employer, fournit un très-grand nombre d'obſervations, comme auſſi les défrichemens, l'incinération, le parcage, le mêlange & le tranſport des terres, le défoncement, le criblage, les arroſemens, les murailles de terre, &c.

Toutes les parties de l'hortolage & de la décoration des jardins de propreté, de même que les façons de la vigne, ſont miſes dans cet Ouvrage, dans le plus grand jour. Nous marquons les arbres & arbuſtes qui, dans les diverſes ſaiſons de l'année, peuvent ſervir à faire des boſquets, garnir des tonelles &

des murailles, former des berceaux, des paliſſades, des bordures, des remiſes, des piramides, des labyrinthes, des boules, & des maſſifs.

Nous indiquons, outre cela, les différens moyens de multiplier les fleurs par les rejettons, les provins, les marcotes, les boutures, les tales, les feuilles, les cayeux & les ſemences; la manière de les panacher & de les chamarrer de diverſes couleurs. Nous avons conſulté ſur cette partie, les plus habiles Fleuriſtes Hollandois; les Dirk, les Voorhelm, les Van Hazen, les Valkenbourg; mais nous n'avançons rien que nous n'ayons nous-mêmes éprouvé par des eſſais réitérés en des lieux & des aſpects dont la température étoit fort différente. Nous donnons auſſi des détails très-curieux ſur la compoſition des terres & des engrais les plus convenables aux fleurs; ſur leur conſervation, leur arrangement; ſur les couches, les ſerres, les verreries ou chaſſis; ſur les théatres; ſur l'uſage du tan & de la fougère, pour ſe procurer des légumes précoces, & pour

pour donner aux plantes exotiques la chaleur néceſſaire.

J'ai décrit encore l'art de conſerver les fleurs dans leur forme, leurs couleurs, & une partie de leur odeur.

Comme tous les champs ne veulent pas être labourés de la même façon, nous enſeignerons quels ſols doivent être mis à plat, quels en planche, quels en ſillons. Le choix des ſemences, leur changement, leur preparation, la ſaiſon, le nombre, la profondeur des labours, les maladies des grains & les plantes qui leur nuiſent, leur récolte, leurs ſemences, leur conſervation, la conſtruction des greniers, feront de même le ſujet de pluſieurs articles, où ſeront raſſemblées toutes les pratiques des cultivateurs les plus expérimentés. Tout ce qui peut ſervir à la culture, à la récolte, à la préparation du lin, du chanvre, de la garance, du ſafran, du paſtel, du colſat, de la navette, &c. y eſt développé avec la plus grande exactitude.

L'art de l'irrigation ou de l'abreuvement

ment des prés y eſt expoſé dans toute ſon étendue, & à proportion de ſon extrême importance. Nous indiquons la manière de corriger les eaux vicieuſes, de conſtruire les rigoles, les batardeaux, les étangs qui s'ouvrent d'eux-mêmes, lorsqu'ils ſont pleins, & qui ſe referment dès qu'ils ſont vuides.

Nous déſignons les bonnes plantes afin de les conſerver, & les pernicieuſes afin de les détruire.

Nous parlons fort au long, de la culture des prairies artificielles, de la luzerne, du faint foin ou eſparcette, du trefle, auſſi bien que des divers gramens, du ſulla, du Timoteygraſs, de la pimprenelle, du Bird-graſs, du jonc marin ou genêt épineux, & de pluſieurs eſpèces de légumes, cultivés en grand pour la nourriture des beſtiaux.

Nous donnerons encore des inſtructions détaillées ſur la méthode la moins diſpendieuſe & la plus facile de perfectionner la qualité des vins, ſoit par l'expoſition de la vigne, ſoit par le plant, ſoit par la cultu-

ture, ſoit par la façon du vin à la vendage, ſoit par les ſoins à donner au vin en tonneau ou en cave.

Sous les titres *Bois*, *Forêt*, *Taillis*, on trouvera tout ce qui concerne le ſemis, la formation, l'entretien, le rétabliſſement, l'épargne, l'exploitation des bois foreſtiers de tout genre: & ſous le nom de chaque eſpèce de ces arbres, nous donnons des inſtructions particulières, ſur leur culture & leurs uſages, & ſur la manière de donner plus de denſité au bois, de le rendre inflammable, de le garantir de la pourriture.

Les arbres fruitiers tiennent auſſi une place diſtinguée dans ce Recueil. Nous en indiquons les meilleures eſpèces, & nous expliquons les différentes manières de les multiplier & de les perfectionner par la tranſplantation, la greffe, les boutures, les marcottes, les provins, les racines, les feuilles, par la taille & le pincement, l'expoſition & les qualités du terrein propre à chaque eſpèce. Nous donnons les ſymptômes des maladies de ces plantes, leurs cau-

ſes, leurs préſervatifs & leurs remèdes. Nous propoſons les meilleures méthodes pour l'arrachis, le tranſport, le gouvernement des arbres fruitiers, pour les pépinières, les batardières, &c.

On trouve indiqué dans leur ordre, les fruits, les graines & les arbres, dont on tire des ſucs, des gommes, des réſines, des huiles, avec la manière de ſe les procurer.

La partie botanique eſt encore un morceau précieux. Elle renferme non ſeulement la nomenclature des termes particuliers à cette Science, & les caractères les plus frappans des plantes, des herbes, des arbres, des fleurs, des fruits incoles & exotiques, cultivés & ſauvages, terreſtres & aquatiques; mais tout y eſt rapporté à la pratique & à notre utilité: nous indiquons toujours l'uſage qu'on en fait, ſoit pour aliment, ſoit pour les beſtiaux, ſoit pour les arts.

Si nous enviſageons quelquefois les feuilles des arbres comme des organes de la reſpiration, de la perſpiration, de la ſuccion, du mouvement de la ſeve, de la formation des boutons à fruit, de la con-

conſervation des pouſſières fécondantes, contre les pluies, des fleurs contre la gelée, & des fruits contre l'ardeur du ſoleil, c'eſt afin de tirer de ces ſpéculations phyſiques des maximes ſur la taille & le pincement des branches, des remèdes à leurs maladies, des ſecours contre les attaques de leurs ennèmis; & comme les Médecins jugent de la ſanté d'un homme par les battemens de ſon pouls, nous faiſons de même ſervir la couleur des feuilles & leur vigueur à connoître l'état de l'arbre & à juger de ſes beſoins.

Si nous examinons ailleurs l'écorce des plantes, c'eſt non-ſeulement afin d'en montrer l'utilité, pour prévenir la perte & l'extravaſion de la ſeve, mais c'eſt ſur-tout, afin de faire connoître les plantes paraſites & les inſectes qui l'attaquent, & les remèdes qu'on doit y apporter; l'avantage qu'il y a pour les bois, tant de chauffage que de conſtruction, de les écorcer le printemps avant que de les exploiter, l'uſage qu'on fait de l'écorce du chêne commun pour le tan, du grand chêne verd pour le liège,

du cannelier & du caſcarille pour les aromates, du quinquina pour la médecine, du lin, du chanvre, de l'ortie, du genêt & de certains arbres des Indes pour des filaſſes, des nattes, des cordages, des toiles & des étoffes; de l'aulne & du noyer pour la teinture; des bouleaux pour couvrir les hutes, conſtruire des canots, faire des voiles, & pour écrire.

Suivant les occaſions que nous avons de parler des racines des plantes, nous indiquons comment il faut les tailler, les rafraîchir, les ranger & les garnir en les plantant; les diverſes méthodes de leur fournir la nourriture, par la culture, les engrais & les arroſemens, la manière de les viſiter & de les couper; enfin les uſages divers qu'on en fait pour alimens & pour remèdes, ſoit aux hommes, ſoit aux bêtes, pour les parfums, pour les teintures, pour les ouvrages des ébéniſtes, des charpentiers & des charrons, &c.

Nous avons ſuivi le même plan d'inſtruction par rapport aux fleurs. Nous en-

en marquons les usages œconomiques pour des pâtes, des parfums, des remèdes, des essences, des conserves, des confitures, des sirops, des liqueurs, &c. & les considérant plutôt en cultivateur qu'en naturaliste, nous recherchons les contretemps qui les empêchent de nouer, & nous y remédions.

Nous exposons, outre cela, l'art de former un herbier, & de conserver toutes sortes de plantes & d'herbes, avec leurs formes, leurs couleurs, leur odeur, leurs fleurs, leurs feuilles & leurs siliques, &c. Nous donnons des directions pour cueillir, conserver & sécher les fruits & les semences, avec des détails très-instructifs sur les fruiteries, les granges, les caves & les tonneaux.

Ainsi la culture des plantes utiles a été le but principal de nos recherches. Tout se rapporte là comme au centre commun, & nous n'avons point craint de multiplier les méthodes d'agriculture, qui doivent en effet différer suivant la nature du terrein, le climat, l'exposition & les circonstances du cultivateur.

Nous

Nous caractériſons les plantes ſalutaires, pour apprendre à les multiplier, & nous ſignalons les pernicieuſes pour faciliter les moyens de les extirper ou en éviter les effets.

Si nous avons rapporté certains météores aqueux & aëriens, c'eſt plutôt en cultivateur qu'en phyſicien, plutôt pour donner une idée de leur influence ſur les végétaux, que pour expliquer ces phénomènes. En parlant du thermomètre, du baromètre, de l'hygromètre, nous en faiſons de même l'application aux opérations champêtres.

Nous avons auſſi raſſemblé tout ce qui peut répandre du jour ſur la connoiſſance des beſtiaux, comme les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons &c.; ſur le choix qu'on en doit faire; ſur leur éducation; ſur la perfection de leur race; ſur les ſervices qu'on peut en tirer; ſur les plantes qui leur ſont nuiſibles ou ſalutaires; ſur les écuries; &c. Nous décrivons les ſymptômes de leurs maladies, & dans les remèdes que nous avons indiqués, nous nous ſommes at-

ta-

tachés aux médicamens les plus communs, les plus ſimples, & en même tems les plus éprouvés, qui, comme le dit Mr. Bourgelaz, ſont toujours préférables à cette foule de médicamens précieux & recherchés; & même afin de nous rendre utiles à un plus grand nombre de perſonnes, nous avons propoſé quelquefois pluſieurs ordonnances, entre leſquelles chacun pourra choiſir celles qui ſeront les plus faciles à remplir dans les lieux qu'ils habitent, & dans les circonſtances où ils ſe rencontrent.

Nous ſommes encore entrés dans un grand détail ſur le lait, & l'extrême propreté qu'il exige; ſur la laiterie, le beurre & les diverſes eſpèces de fromages, &c.

Nous donnons auſſi des directions ſur la baſſe-cour, ſur les porcs, les chèvres, les chiens, & les colombiers.

Les brebis, les abeilles & les vers à ſoie occuperont dans cet Ouvrage, les places diſtinguées, que des animaux auſſi utiles méritent dans l'œconomie champêtre.

A l'égard des animaux ſauvages & des oiſeaux de proie & de volière, nous parlons de leurs ruſes, de leurs demeures, de leurs inclinations, de leur nourriture; ſoit afin d'apprendre à les apprivoiſer, à les dompter; à les dreſſer & à les faire ſervir à nos commodités ou à nos plaiſirs; ſoit afin de détruire ceux qui ſont malfaiſans, & de profiter des productions & des dépouilles de certaines eſpèces. Nous donnons, par conſéquent, ſur la chaſſe & la fauconnerie, toutes les connoiſſances que nous avons cru néceſſaires, en décrivant les pièges, les ruſes, les amorces & les filets, & en indiquant les lieux & les ſaiſons favorables.

Nous enſeignons ailleurs, à corriger & à dreſſer les chevaux; à les manier & à leur donner des allures; à connoître ſi la ſelle eſt bien faite & la ferrure bien exécutée.

La matière des poiſſons eſt un objet ſi important, que nous l'avons traité dans un grand détail, en donnant dans divers articles, des directions ſur la pêche

che & les différentes eſpèces de filets qu'on enſeigne à faire; ſur les amorces & ſur les temps propres, ſur l'empoiſſonnement des étangs; ſur leur emplacement; ſur les chauſſées; ſur les alvins & les poiſſons qui conviennent au terrein; ſur la caſtration des poiſſons ovipares pour les engraiſſer; ſur la conſervation du poiſſon dans les étangs, durant les hivers rigoureux, & ſur la conſervation du poiſſon hors de l'eau.

L'hiſtoire naturelle des charençons, des chenilles, des fourmis, dns hannetons, des perce-oreilles, des punaiſes, des puces, des pucerons, de taupes-grillons, des urebecs, des teignes, & d'autres animaux ennemis du genre humain, ou deſtructeurs des productions de la terre, nous a conduit à propoſer divers moyens pour s'en débaraſſer, pour ſe mettre à couvert de leurs ravages ou pour y remédier.

Par les recettes que nous propoſons dans pluſieurs articles, pour l'office & la cuiſine, on verra qu'on peut faire, à peu de frais, de très-bonnes choſes, au

lieu

lieu que ſouvent on les gâte, faute d'en ſavoir tirer parti, ou qu'on conſomme plus qu'il ne faudroit pour faire quelque choſe de bon.

Enfin, comme toutes les richeſſes de la nature, & les lumières des cultivateurs & des artiſans ſeroient incapables de mettre les peuples dans l'aiſance & de rendre les citoyens heureux, ſi les ſoins des cultivateurs & l'induſtrie des artiſans n'étoient pas protégés, favoriſés, animés & encouragés par la police & le gouvernement, nous avons donc, pour completter notre Recueil œconomique, jugé à propos d'y introduire divers articles de l'œconomie politique, en ſuivant les principes lumineux des Oeconomiſtes modernes.

On ſe tromperoit donc extrêmement ſi l'on regardoit cet Ouvrage comme des membres épars & détachés, qui n'ont entr'eux d'autre liaiſon que celle que leur donne l'alphabet. Ce Recueil forme un enſemble ſyſtématique, dont il eſt aiſé de trouver les membres ſéparés dans les divers articles, qui rapprochés & lus de

de ſuite, préſentent un ſyſtême complet & harmonique. Ainſi toutes les matières d'œconomie politique, ruſtique & domeſtique, y ſont traitées avec une étendue proportionnée à leur importance.

Pour remplir ce plan, nous avons tâché d'aſſocier la préciſion à la clarté, nous ſouvenant que les gens de la campagne, que nous nous propoſons ſur-tout d'inſtruire, n'ont pas le loiſir de lire beaucoup, & qu'ils ſont aiſément rebutés dès qu'ils rencontrent quelque difficulté dans le ſtyle d'un Auteur.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

L'Ouvrage contiendra 15 *Volumes grand octavo, d'environ* 640 *pages chacun, que l'on propoſe par ſouſcription pour le prix modique d'un florin &* 14 *ſols argent d'Hollande, le Volume, rendu en Hollande franc de port.*

1) *Les Souſcrivans paieront d'avance en ſouſcrivant pour les Tom.* 1. 2. 3. *leſquels leur ſeront délivrés au plus tard au mois d'A-*

vril 1770. . . . . *f* 5- 2- 0

2) *En recevant les Tomes ci-dessus, ils paieront d'avance pour les Tomes* 4. 5. *&* 6. *lesquels paroîtront au plus tard au moins de Juin* 1770. *pareillement.* *f* 5- 2- 0

3) *En recevant les Tomes ci-dessus, pour les Tomes* 7. 8. 9. *au mois d'Août* 1770. *pareillement.* . . . *f* 5- 2- 0

4) *En recevant les Tomes ci-dessus, pour les Tomes* 10. 11. 12. *au mois d'Octobre* 1770. *pareillement* . *f* 5- 2- 0

5) *En recevant les Tomes ci-dessus, pour les Tomes* 13. 14. 15. . *f* 5- 2- 0

Lesquels paroîtront au plus tard en Decembre 1770. *en tout* . . *f* 25- 10

Ceux qui n'auront point souscrit ne pourront faire l'acquisition de l'Ouvrage qu'à raison de 2- 5 *le Volume, ce qui fait f* 33- 15 *pour l'Ouvrage complet.*

L'ON SOUSCRIT à la Haye chez les Sieurs *Gosse & Pinet*, & dans la plupart des Villes de l'Europe chez les principaux Libraires.

NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

TURIN. *Notizie de' Profeſſori del Diſegno dà Cimabue, in qua opera de* FILIPPO BALDINUCCI *Fiorenzino, Accadémico della Crusca, nuovamente data alle ſtampe con varie Diſſertazioni, Note ed Aggiunte, da* Giuſeppe Piacenza, *Archbitetto Torineſe.* Volume I. della Stamperia Reale, 1768. *in* 4°. *pp.* 588. Cette nouvelle Edition de l'Ouvrage de BALDINUCCI a de grands avantages ſur la précédente. Le principal eſt que l'Editeur, Mr. *Piacenza*, y a ajouté diverſes Diſſertations très bien faites ſur la Peinture & l'Architecture, ſur les Moſaïques, ſur les Ecoles d'Italie, ſur les raiſons de l'état floriſſant où les Beaux Arts ont été dans la Grèce &c.

GENES. *V. Gravier* a imprimé : *Vite dei Pittori, Scultori & Architettti Genoveſi di* RAFFAELE SOPRANI, *Patrizio Genoveſe, in queſta ſeconda Edizione rivedute, accreſciute, ed arricbite di Nota da* Carlo Giuſeppe Ratti, *Pittore & Sozio delle Accademie Liguſtica & Parmeſe*, c. à d. *Vies des Peintres*,

Sculpteurs, & Architectes Génois, par Mr. SOPRANI, *Patricien Génois; ſeconde Edition revue, augmentée & enrichie de remarques, par Mr.* Ratti &c. 1768. Tome Ier. *in* 4o. *pp.* 482. Diverſes perſonnes ont eu part à ce bon Ouvrage. Feu Mr. SOPRANI en avoit formé le plan & en avoit commencé l'exécution, mais la mort l'empêcha de l'achever. Mr. *J. Dominique Baſſignani*, des Ecoles pies, a rédigé & mis en ordre les matériaux que ſon devancier avoit raſſemblés; & Mr. *Ratti* a enrichi cette nouvelle Edition, qui eſt magnifique, de quantité de Remarques intéreſſantes. Les gravures ſont de Mr. *Guidotti*, de Lucques, & lui font beaucoup d'honneur.

MILAN. *Inſtituzione pratica dell' Architettura Civile per la decorazione de' publici e privati Edifici, preceduta da un Articolo di Geometria in pratica, ad uſo delli Diſegnatori ed Artefici, di* PAOLO FEDERICO BIANCHI *Architetto in Milano*, c. à d. *Inſtitution pratique de l'Architecture Civile pour la décoration des Edifices publics & particuliers, précédée d'un Traité de Geométrie Pratique à l'uſage des Deſſinateurs & des Artiſtes, par Mr.* BIANCHI. 1768. chez *Achille Bianchi*, 2. Vol. *in* 4o.

On

On trouve dans cet Ouvrage, non seulement tout ce que les Architectes Italiens & François, ont écrit de meilleur sur l'Architecture, mais aussi quantité d'observations nouvelles que Mr. BIANCHI a faites sur les beaux monumens de l'Antiquité, & sur quelques Edifices modernes, & qu'il a fondées sur des principes mathématiques. Les Planches, au nombre de 160. forment le second Volume, & ont été gravées par *Jules Cesar Bianchi.*

FLORENCE. Mr. JEAN DEL TURCO, encouragé par le bon accueil qu'on a fait à sa Traduction en vers Italiens du premier Chant de l'Iliade d'Homère, a publié depuis peu le second Chant, & l'on desire fort qu'il continue.

ROME. *Raccolta d'anticbe Statue, Busti, Bassirilievi ed altre Sculpture, restaurate da* BARTOLOMEO CAVACEPPI *Scultore Romano*, c. à d. *Recueil de Statues, de Bustes, de Bas-reliefs & d'autres Sculptures antiques restaurés, par Mr.* CAVACEPPI *Sculpteur Romain*, 1768. Tome Ier. *in* folio, 60. Planches. Mr. CAVACEPPI s'est rendu très célèbre par son habileté singulière à restaurer les Statues antiques. Feu Mr. l'Abbé *Winkelmann*, son ami, fait souvent

mention de lui dans ſes Ouvrages, & parlé avec admiration de ſes talens. Ils ſont tels qu'il eſt très difficile, & quelquefois impoſſible, de diſtinguer dans les Antiques les morceaux qu'il a refaits: les plus habiles connoiſſeurs y ſont trompés tous les jours. Cet excellent Artiſte ſe propoſe de publier ſucceſſivement les eſtampes de ces Antiques qu'il a reſtaurées. Le Volume que nous annonçons en contient ſoixante, qui ſont magnifiquement gravées, & dont la plupart offrent des morceaux exquis qui ne ſe trouvoient encore dans aucune Collection. Le ſeul reproche qu'on ait à faire à Mr. *Cavaceppi*, eſt de n'avoir pas indiqué quelles ſont les parties de ces Antiques qu'il a refaites: il s'eſt plu à laiſſer à cet égard les curieux dans une incertitude, qui lui eſt ſans doute glorieuſe, mais dont on auroit été bien aiſe d'être tiré. Des 60. Antiques de ce Volume il y a 56. Statues, 3. Buſtes, & 1. Bas-relief. Tous ces morceaux ſont d'une grande beauté, mais on admire ſur-tout: 1. une *Pallas* plus grande que nature habillée, avec l'Egide & le Caſque. Elle eſt dans la *Villa* Albani. L'Abbé Winkelmann en parle comme de la plus belle Statue qu'il y ait de Pallas. 2. *Leucothoé* ayant le petit

petit Bacchus sur le bras. Elle est aussi un des plus beaux ornemens de la Ville Albani. 3. Une admirable Statue de l'Empereur *Domitien*: Mr. Winkelmann en fait les plus grands éloges. Elle est de même que les précédentes dans la Maison de Campagne du Cardinal Albani. 4. Un *Molossus*, ou grand Chien de Molossie, qui est d'une telle beauté qu'on le croit l'Ouvrage de Phidias. 5. Un *Ganymède* appuyé sur l'Aigle & tenant une coupe. Mr. CAVACEPPI en a refait la tête. 6. Un *Antinoüs* de toute beauté. Il s'appuie de la main gauche sur une corne d'abondance, qui est entourée d'un serpent. 7. Les deux célèbres Centaures de marbre noirâtre, connus sous le nom de *Centaures de Furietti*. Ils furent trouvés en 1746. dans la *Villa Adriana*. Le feu Pape les acheta des Héritiers du Cardinal Furietti, & les plaça dans le *Muſæum* du Capitole. 8. Une *Vénus* sortant du Bain. Elle ressemble beaucoup à la Vénus de Médicis. 9. Un Discobole (Athlète qui faisoit profession de l'exercice du disque) nud & tenant un disque. Cette Statue est si parfaite qu'on l'attribue à *Agasias*, dont on a le célèbre Gladiateur de la Ville Borghèse. 10. Une *Nymphe* d'une grande beauté, qui a été trouvée en 1766. sur le

Monte-Pincio. Mr. CAVACEPPI a mis à la tête de ce magnifique Recueil une Dissertation assez intéressante, quoi qu'un peu superficielle, sur l'art de bien restaurer les Statues antiques. Le Titre-planche de ce Volume est trés beau: il représente l'attelier de l'Auteur, où l'on voit quelques Statues déjà restaurées, & d'autres qui ne le sont pas encore.

NAPLES. Mr. ANTOINE PLANELLI, a traduit en Italien les *Principes Elémentaires des Belles Lettres*, par Mr. FORMEY; *Principii Elementari delle Belle Lettere, opera del Sig.* FORMEY, *tradotta del Francese e corredata e di Appendici &c* chez *Donato Campo*, 8°. de 263 *pp.* Les additions du Traducteur sont des réflexions sur la Poésie, sur le Théatre Italien, sur l'Eclogue, sur les Centons, sur la Satyre Italienne, sur la Poésie Maccaronique &c. Aux exemples François allégués par Mr. FORMEY, Mr. *Planelli* en a substitué d'Italiens.

Extrait d'une Lettre écrite de NAPLES le 1. Août 1769. à Mr. le Comte DE LYNDEN.

„ Les Oeuvres de SCHIPIO GENTILIS sont avancées jusqu'au 7me Tome; & pour ren-

rendre la Collection complette, le 8me. & dernier Tome ne tardera pas de paroître.

Nous attendons avec impatience la Verſion des Septante des Prophéties de *Daniel* tirée d'un MS. unique de la Bibliothèque Ghigi. Le Libraire *Monaldini* de Rome s'eſt chargé de l'impreſſion, de même que des additions conſidérables que l'on y a faites: Ce Volume ſervira de ſuite à la Polyglotte d'Angleterre.

L'on m'a dit auſſi que le même Libraire publiera dans le courant de ce mois, quelques réflexions d'un Père Dominicain ſur la nouvelle Edition de la Bible Hébraïque, à laquelle Mr. Kennicot d'Oxford travaille avec tant d'aſſiduité & d'intelligence:

Le P. D. JEAN LOUIS MINGARELLI, Chanoine Régulier & Profeſſeur en Langue Grecque à l'Univerſité de Boulogne, a déjà publié ſon grand Ouvrage de *Didyme d'Alexandrie*, en Grec, tiré d'un ancien Manuſcrit, & traduit en Latin, enrichi de pluſieurs notes très inſtructives *in folio*. Cet Ouvrage n'eſt proprement qu'un *Traité ſur la Trinité* aſſez diffus, partagé en trois Livres. Dans le premier l'Auteur prouve la Divinité, & la Conſubſtantialité du Verbe; dans le ſecond la Divinité & la Conſubſtantialité du St. Eſprit; dans le

troisième il réfute les Objections des anciens Hérétiques contre ces deux Dogmes. Ce Volume eſt bien digne d'être connu.

Pour ce qui concerne ma Diſſertation de *Chriſto Helleniſta*, je l'ai fait imprimer à mes dépens. Je crois ne pouvoir mieux profiter de vos conſeils, Monſieur, que de vous en faire parvenir, par telle voye que vous trouverez bon de m'indiquer, une vingtaine d'exemplaires pour en faire part à vos Amis.

Je ſaiſirai avec empreſſement cette occaſion pour pouvoir mériter l'honneur de votre bienveillance: je n'ai garde de la laiſſer echapper, elle eſt trop favorable pour me faire connoître auprès d'un Seigneur autant reſpectable par ſa naiſſance que par ſon goût pour la belle Littérature.

J'ai l'honneur d'être,
Monſieur le Comte,
Votre &c.
DOMINIQUE DIODATI *.

FRANCE.

PARIS. *Hiſtoire du Patriotiſme François, ou nouvelle Hiſtoire de France, dans laquelle*

on

on s'eſt principalement attaché à décrire les traits de Patriotiſme qui ont illuſtré nos Rois, la Nobleſſe, & le Peuple François, depuis l'origine de la Monarchie juſqu'à nos jours. Par Mr. ROSSEL, *Avocat.* Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire, HENRIADE, *Chant IV.* Chez *la Combe* 1769. grand *in* 12. Six Vol. dont le 1r eſt de 422. *pp.* le 2d de 460. le 3e de 463. le 4e de 477. le 5e de 483. & le 6e de 578. L'idée de cet Ouvrage, telle qu'elle eſt exprimée dans le Titre, eſt très heureuſe, & nous prévoyons qu'elle ne tardera pas à être ſuivie chez les autres Nations. On nous donnera des Hiſtoires du Patriotiſme Anglois, Batave, Helvétique &c, & ce ſera tant mieux: l'Hiſtoire en deviendra plus intéreſſante; on l'écrira avec plus de chaleur, plus d'énergie, plus de ſentiment; elle ſera moins prolixe, moins volumineuſe; & tout en inſtruiſant elle formera des Citoyens & attachera de plus en plus les Peuples au Gouvernement ſous lequel ils vivent. Il eſt vrai qu'il faudra s'attendre à voir les Hiſtoriens Patriotes ſe paſſionner un peu, s'enthouſiaſmer, découvrir le Patriotiſme par-tout, & attribuer à une cauſe ſi noble des actions dont l'intérêt, la jalouſie, l'ambition, la vengeance

ont

ont été les principes. C'eſt ce qui arrive quelquefois à Mr. ROSSEL. Il poſe le Patriotiſme pour baſe de tous les évenemens conſacrés dans l'Hiſtoire de France; tous les grands traits qui enrichiſſent cette Hiſtoire lui paroiſſent partir de cette ſource; & s'il faut l'en croire c'eſt le Patriotiſme qui a enfanté toutes les révolutions qui ont affermi la Monarchie Françoiſe. Depuis la Bataille de Clovis ſous les murs de Soiſſons, juſqu'à la Paix de Fontainebleau ſignée par Louis XV, il ne voit par-tout dans la Nation, „ qu'un eſprit de zèle pour l'affermiſſement du Trône & de la Monarchie; & dans les Rois, qu'un eſprit d'amour envers leurs Peuples, dont ils ont plus ou moins procuré & aſſuré la gloire & le bonheur, ſelon les circonſtances où ils ſe ſont trouvés. Ce principe, auſſi vrai qu'il eſt grand & ſublime, préſenté à la tête de l'Hiſtoire de France, jette néceſſairement un tout autre luſtre, un tout autre intérêt ſur les faits qu'elle embraſſe. Il ſera difficile de les parcourir avec cette indifférence dont on lit la plupart des Annales &c ". L'enthouſiaſme patriotique de Mr. ROSSEL lui a, ſans doute, fait quelquefois illuſion; mais on ne ſauroit disconvenir, qu'il n'ait raſ-

raſſemblé une multitude de traits de patriotiſme qui font honneur à la Nation Françoiſe. Il a ſçu donner ainſi une forme auſſi agréable que nouvelle, à une Hiſtoire qui a été tant de fois écrite; & l'on ſera charmé de retrouver tout l'intéreſſant, tout l'eſſentiel de cette Hiſtoire, dans un petit nombre de Volumes. Les François ſur-tout doivent bien accueillir un Ouvrage ſi flatteur pour eux, ſi propre à leur inſpirer de l'émulation en leur préſentant une foule de Héros patriotes dans tous les temps de leur Monarchie, dans toutes les Provinces, dans toutes les Villes, dans toutes les claſſes des Citoyens. Si les Calviniſtes François n'ont pas toujours à ſe louer de notre Auteur, qui ſe montre quelquefois injuſte à leur égard, ils ſeront au moins contens de ce qu'il dit des Dragonnades, des perſécutions & de la conduite de Louis XIV envers eux. „ Louis XIV, qui ne pouvoit ſouffrir que rien réſiſtât à ſes volontés, commença à regarder comme de mauvais François, des gens qui refuſoient d'embraſſer la Religion de l'Etat. Il réſolut de les traiter en ennemis. Des détachemens de Troupes ſe répandent dans les Pays de la Loire, dans le Languedoc, & les Cevennes. Les Proteſtans y eſſuient

les

les plus violens traitemens ; tous ceux qui refuſent de ſe convertir ſont dépouillés, ou obligés d'aller cacher leur exiſtence & leur Religion dans les forêts & dans les montagnes. La Patrie, qui avoit combattu ſi long-temps contre l'établiſſement du Calviniſme, avoit préféré enſuite d'avoir ſous ſes yeux quelques Temples de ſtructure différente, à l'horreur de voir ruiſſeler éternellement le ſang de ſes enfans, elle frémit en voyant Louis le Grand armé contre ſes propres ſujets. Leur erreur étoit une plaie ancienne & déjà cicatriſée, à laquelle elle s'étoit accoutumée, & qu'on ne pouvoit toucher ſans lui faire répandre des torrens de larmes & de ſang. Mais le Roi avoit attaché à la deſtruction du Calviniſme une ſorte de gloire & même de Patriotiſme. Les *Dragonades* ou les *Miſſions bottées* (c'eſt le nom qu'on donna à ces nouvelles Croiſades), continuèrent pendant pluſieurs années: le dénouement (la Révocation de l'Edit de Nantes) en fut fatal aux Proteſtans, & peut-être plus fatal encore à l'Etat". Quoi que Mr. ROSSEL loue exceſſivement Louis XIV, il ne diſſimule point les maux que cauſa ſon ambition, & il fait une réflexion bien judicieuſe ſur l'inutilité

de

de ſes conquêtes. „ De toutes les conquêtes que Louis XIV avoit faites au commencement, il n'a conſervé que l'Alſace & la Franche-Comté, parce que ces Provinces étoient réellement dans le cercle des dépendances légitimes de la France. Tout le reſte étoit une conquête momentanée, & la France l'a reſtitué. Louis XIV apprit ainſi à l'Europe cette grande vérité (qui aſſureroit une paix éternelle à l'univers, ſi elle étoit également ſentie de tous les Souverains), que depuis l'établiſſement d'un équilibre politique entre les Empires, ce ſeroit en vain que l'ambition voudroit encore conquérir, puiſque le Patriotiſme lui oppoſera par-tout des barrières, qu'elle ne pourra franchir que pour un moment; que les Rois ſe trouvant donc dans l'impoſſibilité de s'aggrandir, n'ont plus d'autre objet pour leur ambition, que l'honneur de gouverner plus ſagement leurs Etats, & de faire plus d'heureux. Le premier d'entr'eux qui arbore l'étendart de la guerre, eſt néceſſairement un homme injuſte & ſanguinaire, puis qu'il eſt aſſuré qu'il fera égorger des milliers d'hommes, ſans acquérir un pouce de terre de plus qu'il n'en poſſédoit auparavant.

Nouveau Traité de Navigation, contenant la

la Théorie & la Pratique du Pilotage, par M. BOUGUER, *de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, & Honoraire de l'Académie de Marine, ci-devant Hydrographe du Roi au Port de Croisic & au Havre-de-Grace. Revu & abrégé par M. l'Abbé de* LA CAILLE, *de la même Académie Royale des Sciences, &c. Nouvelle Edition, avec figures en taille-douce*; chez *Desaint* 1769, grand 8°. de 349 *pp.* ſans les Tables dreſſées à l'uſage de la Navigation, qui forment le quart du Volume. Le Traité de Navigation de feu M. BOUGUER, compoſé par l'ordre du Miniſtère, & publié en 1753, devroit être entre les mains de tous les Navigateurs. Mais c'eſt un gros *in* 4°. dont l'édition eſt très belle, & par conſéquent trop chère pour bien des Marins. Ils s'en tiennent à ces petits Traités de Pilotage, qui ne ſont connus que dans quelques Ports, & qui ſont écrits avec auſſi peu de goût que de juſteſſe, de ſorte qu'ils ne ſervent qu'à perpétuer parmi les Pilotes un langage barbare, des pratiques vicieuſes, & des préjugés auſſi ridicules que dangereux. On doit donc ſavoir beaucoup de gré à M. DE LA CAILLE, d'avoir réduit l'excellent Traité de M. BOUGUER à

une

une forme plus portative, & à un prix plus modéré. Pour diminuer le volume il a abrégé un grand nombre de préambules, de théories & de deſcriptions de pratiques que M. BOUGUER avoit détaillées. De plus il a fait divers autres changemens qui perfectionnent conſidérablement l'Ouvrage, ſur-tout par rapport aux calculs Aſtronomiques, à la détermination des Longitudes par le moyen des diſtances de la Lune au Soleil ou aux Etoiles &c.

Le *grand Vocabulaire François* ſe pouſſe toujours avec autant de diligence que de ſuccès. On en diſtribue déjà le Tome IX. qui s'étend depuis *Edo* jusqu'à *Eta*. Les X. & XIe. Tomes paroîtront enſemble au mois de Décembre ou de Janvier prochain.

Expériences Phyſiques & Chymiques, ſur pluſieurs matières relatives au Commerce & aux Arts: Ouvrage traduit de l'Anglois de M. LEWIS, *de la Société Royale de Londres, par M.* de Puiſieux, chez *Deſaint* 1769, grand *in* 12, trois Vol. dont le 1r. eſt de 400 *pp.* le 2d. de 392, & le 3e. de 410. L'objet de ce bon Ouvrage eſt d'un côté, d'indiquer les procédés par leſquels on peut obtenir plus de ſuccès dans les opérations de divers Arts; & de l'autre d'éclairer le

Public sur les fraudes par lesquelles les personnes qui exercent les Arts peuvent abuser de sa confiance. L'Auteur a très bien rempli ce double objet. Son Livre parut en 1764 en Angleterre, sous le titre de *Commercium Philosophico-Technicum, or the Philosophical Commerce of Arts* &c. Nous en avons parlé dans le temps, & il ne nous reste qu'à dire que la Traduction nous paroît bien faite.

Pratique de l'Equitation, ou l'Art de l'Equitation réduit en principes; par M. DU PATY DE CLAM, *Mousquetaire dans la Ire. Compagnie*; chez *la Combe* 1769 *in* 8°. *pp.* 250. Les connoisseurs font beaucoup de cas de cet Ouvrage, qui rassemble toutes les loix de l'Equitation, & où les principes, trop négligés dans les Livres qu'on a publiés jusques ici sur ce sujet, sont parfaitement développés. L'Auteur est frère de M. *Mercier du Paty*, Avocat Général au Parlement de Bordeaux, qui s'est fait une si belle réputation par son habileté, par ses talens, par le prix qu'il a fondé à la Rochelle sa patrie pour l'Eloge de Henri IV., & par le beau Discours qu'il a prononcé à cette occasion. Le père de MM. *du Paty*, étoit Académicien de la Rochelle: les

Let-

Lettres & les talens ſont héréditaires dans cette Famille.

Inſtructions de Morale, d'Agriculture, & d'Economie, pour les Habitans de la Campagne: ou Avis d'un Homme de Campagne à ſon Fils; par M. FROGER, *Curé de Mayet, Diocèſe du Mans, de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Tours, au Bureau du Mans. Ouvrage deſtiné à ſervir pour enſeigner à lire aux Enfans de la Campagne*; chez *la Combe* 1769 *in* 8°. *pp.* 301. Les Citoyens du Mans ont été les premiers du Royaume qui aient demandé & obtenu l'établiſſement d'un Bureau d'Agriculture. Les Membres qui furent nommés par le Roi pour compoſer le Bureau, deſirèrent un Ouvrage de volume à pouvoir ſervir à montrer à lire aux enfans de la campagne, & d'un ſtyle aſſez ſimple & aſſez naturel pour en être entendu, mais qui leur donnât des notions générales ſur les mœurs; qui leur devéloppât le vrai principe de la fécondité de la terre; qui leur apprît les principes phyſiques dont la connoiſſance eſt néceſſaire pour agir prudemment dans les opérations de la campagne, & enfin qui leur enſeignât à veiller avec ſoin à tout ce qui tient étroitement à la culture des terres. Le Bureau enga-

gea M. FROGER à ſe charger de cet Ouvrage, & il ne pouvoit aſſurément s'adreſſer mieux : cet habile & vertueux Eccléſiaſtique a rempli avec le plus grand ſuccès les vues qu'on s'étoit propoſées. Les inſtructions qu'il donne dans le Livre que nous avons ſous les yeux, ſont très propres à former, non ſeulement un cultivateur habile, mais un cultivateur bon citoyen, bon père, bon fils, & Chrétien éclairé. Ses préceptes ſont ſimples, naturels, & ſans un embarras de détails inutiles aux Laboureurs. Sa phyſique eſt claire, vraie, & à la portée de tout le monde. Les directions qu'il donne relativement à la morale, à la vertu, à la piété, ſont exactes, ſages, éloignées de toute ſuperſtition & de toute bigotterie, & peuvent, avec quelques légers changemens, ſervir aux Chrétiens de toutes les Communions. En un mot ce Livre eſt excellent, & il eſt bien à ſouhaiter qu'il ſe répande dans les campagnes, & qu'on le mette entre les mains de tous les cultivateurs. Les mœurs & l'agriculture ſeront toujours la ſource du bonheur & du bien être des hommes ; & nous ne connoiſſons point d'Ouvrage qui puiſſe être plus utile à l'un & à l'autre de ces égards, que celui de M. FROGER. On trouve à la fin

fin du volume, un Mémoire qui, en 1761, remporta le prix proposé par l'Académie de Metz sur le vrai principe de la fécondité de la terre. Ce principe est, selon notre Auteur, le concours des élémens. La terre, l'eau, l'air & le feu contribuent à la végétation, chacun de leur côté; les uns sont la matière des plantes & de leurs fruits; les autres sont les agens immédiats de la végétation & de la maturité. Ces élémens sont absolument nécessaires à la fécondité, & c'est leur concours libre & proportionné qui est le vrai principe de la fécondité de la terre. De là M. FAUCER tire des conséquences pour la culture, qui ne peuvent que conduire tous les Cultivateurs qui les suivront, à des récoltes sûres & abondantes.

Lettres d'un Fermier de Pensylvanie, aux Habitans de l'Amérique Septentrionale, Traduites de l'Anglois, 1769 *in* 8o. *pp.* 258. M. DICKINSON, de Philadelphie, est l'Auteur de ces Lettres, écrites dans le dessein d'exciter les Colonies Angloises à s'opposer aux nouvelles impositions. Cet Ouvrage a eu un succès prodigieux. On en a fait trente Editions en Amérique dans l'espace de six mois; & il a été réimprimé à Lon-

dres par les soins du célèbre M. *Franklin*. Dans une Préface très bien écrite, le Traducteur François observe que l'on compte déjà dans les seules Colonies Angloises du Continent, trois millions d'ames, & que c'est l'intolérance Européenne qui a fait les principaux frais de cette population. La *Haute Commission* des Episcopaux, sous Charles I. donna la chasse à une multitude de Non-Conformistes Anglois & Ecossois de différentes Sectes, qui allèrent fonder la Nouvelle Angleterre vers l'an 1628. La même espèce d'Inquisition occasionna peu après une semblable émigration de Catholiques, qui sous la conduite du Lord Baltimore fondèrent le Maryland en 1631. La Pensylvanie, aujourd'hui si florissante, ne fut fondée qu'en 1681, par Guillaume Pen, à la tête de 500 Quakers persécutés dans leur Patrie, & qui furent bientôt suivis d'environ 3000 autres. Vers le même temps, un grand nombre de Protestans réfugiés d'Allemagne, & sur-tout du Palatinat, trouvèrent un asyle à la Nouvelle Yorck. Et la Virginie la plus ancienne de toutes, fut pareillement recrutée de quantité de François réfugiés, après la révocation de l'Edit de Nantes en 1685. La Caroline, la Geor-

gie

gie &c. ont tour à tour puisé plus ou moins dans les mêmes sources. Toutes enfin ont tendu les bras aux Herrenhutters, ou Frères Moraves &c.

Les Graces. Simplex Munditiis. HORAT. A *Paris* chez *Laurent Prault*, & *Bailli* 1769, *in* 8°. *pp.* 330. Ce sont les Grecs qui ont apperçu les premiers „ ces inflexions fines, légères, & ces fugitives nuances, qui parent la beauté, c'est-à-dire, la régularité des traits ou des formes, qui l'embellissent même encore, & qui souvent y suppléent. S'ils n'en sont pas les premiers Observateurs, ce sont eux du moins qui paroissent les avoir le mieux remarquées, & qui pour leur donner un corps, pour fixer en quelque façon leur mobilité, leur être idéal, les ont personnifiées, en créant les GRACES, en les représentant sous les attributs du Sèxe le mieux partagé d'agrémens ".

Il faut établir une distinction entre les *Graces* & la *Grace*. „ Les graces sont de la Nature: la grace peut-être l'ouvrage de l'Art. Les exercices de la jeunesse, la Danse, les Armes, l'Equitation, assoupliſſant le corps, en rendent toujours les mouvemens plus aisés, plus libres, & lui donnent par

conſéquent de la grace. L'uſage du monde forme auſſi les jeunes perſonnes, & ſuffit quelquefois pour leur donner de la grace, mais les graces ne s'acquièrent point ". L'Editeur a cru qu'on ne verroit pas ſans intérêt, un Recueil où l'on auroit raſſemblé ce que les Anciens & les Modernes ont dit de plus agréable & de plus exact, tant ſur les Graces que ſur la Grace. Tel eſt l'objet de cette Collection; nous nous bornons à rapporter les titres des Pièces qui la compoſent, il y a long-temps qu'elles ſont connues & jugées. *Ode de* Pindare, *ſur les Graces, traduite par l'Abbé* Maſſieu. *Diſſertation ſur les Graces*, par le même. *Les Graces, Ode à Mr. le Duc de Vendôme, par* Houdart de la Motte. *Epître aux Graces, par* M. L. C. D. B. *Les Graces, Conte Anacréontique, traduit de l'Allemand, Chanſon ſur les Graces. Extrait du Ballet des Graces, de* Roi. *Les Graces vengées, Drame traduit de l'Italien de l'Abbé* Metaſtaſio. *Les Graces, Comédie de Mr.* de Saint-Foix. *Lettre du Chevalier* de Méré *à la Ducheſſe de Leſdiguières ſur la Beauté & les Graces. Les Graces Extrait du* Dictionaire Encyclopedique. *De la Grace, par Mr.* Watelet *de l'A-*

l'Académie Françoiſe. Criton *ou Dialogue ſur la Grace & la Beauté, traduit librement de l'Anglois. Réflexions ſur la Grace, dans les Ouvrages de l'Art, par l'Abbé* Winckelmann. *Penſées ſur la Grace, par Mr.* Zanotti. *Diſcours ſur les Graces, par le* P. André. *Epître à l'Auteur de la Comédie des Graces, par M.* Dorat. *Les Graces à Mademoiſelle E. . .*, par le même. On n'a rien négligé pour la partie Typographique de ce Recueil; il eſt orné de gravures dont le ſujet & l'exécution répondent au titre de l'Ouvrage.

Betſi, ou les Bizarreries du Deſtin, deux Parties, *grand in* 12, qui font enſemble 520 *pp.* chez *de Hanſi* le jeune 1769. Ce Roman dont Mr. SABBATHIER de Caſtres eſt l'Auteur, a pour le fond de l'Hiſtoire du rapport avec *Marianne*. On y trouve quelques invraiſemblances, mais il eſt intéreſſant, & bien écrit; il offre des ſituations attendriſſantes, des caractères bien ſoutenus, des modèles d'amitié, & des leçons de vertu.

Le Nouveau Père de Famille. Hiſtoire traduite de l'Anglois; in 12. 2 Parties qui font enſemble 404 *pp.* C'eſt le ſpectacle affligeant d'un Père reſpectable, trompé par des Enfans bien nés, objets de ſa tendreſſe & de

ſes ſoins. Munis contre les pièges du vice par l'éducation la plus ſage, on ne conçoit pas qu'ils puiſſent céder ſi aiſément à la ſéduction, & oublier ſi vîte l'exemple & les leçons de leur Père. On eſt tenté de croire pour l'honneur de l'humanité, que leurs écarts manquent un peu de vraiſemblance. D'ailleurs il y a du ſentiment dans cet Ouvrage, dont le but eſt très moral; le ſtyle en eſt quelquefois énergique, mais on y trouve des longueurs qui refroidiſſent l'intérêt.

SUISSE.

YVERDON. *Leçons de Droit de la Nature & des Gens, Par M. le Profeſſeur* DE FELICE, 1769. *in* 8o. quatre Parties. Nous rendrons compte de ce bon Ouvrage.

GENEVE. Entre les Diſſertations Académiques qu'on publie dans cette Ville, il s'en trouve un aſſez bon nombre, qui par leur objet & par la manière dont il y eſt traité, mériteroient d'être plus répandues que ne le ſont ordinairement ces ſortes d'Ouvrages. Nous n'héſitons point à mettre dans cette claſſe, celle qui parut l'année paſſée ſous ce titre; *Diſſertatio de Diluvio quam*

quam auſpice D. O. M. *ſub præſidio* D. D. Antonii Mauricii, *Eccleſiæ Paſtoris & S. S. Theol Prof. palam defendere conabitur* PETRUS PICOT, *Genevenſis*, *Auctor. Genevæ apud* Cl. Philibert 1768 c. à. d. *Diſſertation ſur le Déluge &c.* 4°. pp. 45. Dans ce petit nombre de pages l'Auteur ne laiſſe pas d'embraſſer toute l'étendue de ſon ſujet; toutes les queſtions qui y ont rapport ſont préſentées, diſcutées de la manière la plus intéreſſante. On examine d'abord la narration de Moyſe, & l'on eclaircit toutes les difficultés auxquelles elle a pu donner lieu. On fait voir enſuite la vérité de cet évenement par des preuves tirées 1°. du caractère de Moyſe, & du fonds même de ſa narration; 2°. des traditions & de l'Hiſtoire de preſque tous les peuples; 3°. de l'état actuel de la Terre tant à ſa ſurface que dans ſes parties intérieures. Enfin l'on recherche les cauſes du Déluge. Ici l'Auteur paſſe en revue les hypothèſes imaginées par *Burnet Woodward*, *Whiſton* & d'autres. Il les expoſe clairement, il en diſcute avec autant de ſavoir que de candeur les avantages & les inconvéniens. Peu ſatisfait de ces hypothèſes, il en propoſe une de ſa façon, qui lui paroît propre à rendre raiſon de

tous

tous les phénomènes de cette terrible catastrophe, & qui consiste à supposer qu'à l'époque du Déluge *le mouvement diurne de la Terre autour de son axe fut subitement retardé.* Cette idée nouvelle & ingénieuse, bien developpée par l'Auteur, est, ainsi que les raisons dont elle est appuiée, très digne de l'attention des Lecteurs en etat de les apprécier. Quelque jugement qu'on en porte, on ne pourra refuser des eloges à Mr. PICOT. Sa Dissertation est fort bien écrite; on y remarque beaucoup d'érudition, une sage Critique, & une bonne Philosophie.

ALLEMAGNE.

BERLIN. *Essai sur la Providence, traduit de l'Allemand de* Mr. REIMAR, *par Mr.* Erman; chez *E. de Bourdeaux*, 1768. *in* 8o. *pp.* 146. Cet Essai fait partie du *Traité sur la Religion Naturelle*, excellent Ouvrage de feu M. REIMAR, dont nous parlâmes lors qu'il parut en Allemand, & lors que feu M. *Lulofs* en publia une Traduction Hollandoise. Nous nous réjouissons d'en pouvoir annoncer à présent une bonne Traduction Françoise. Elle est achevée; mais pour en faciliter à un plus grand nombre de per-

perſonnes la lecture & l'acquiſition. M. *Erman* s'eſt déterminé à publier ſucceſſivement les dix Diſcours que l'Ouvrage de M. REIMAR renferme, & qui peuvent être regardés comme autant de Traités particuliers. Nous doutons fort que cet arrangement ſoit goûté : l'acquiſition de ce Livre, qui dans l'Original ne forme qu'un Volume *in* 8°, ne ſauroit être bien dispendieuſe; & on aimeroit mieux avoir le tout à la fois pour pouvoir le lire de ſuite & le faire relier d'abord, que d'être obligé d'attendre quelque temps ces dix Parties, qu'il faudra faire brocher ſéparément, & dont quelques unes pourront s'égarer avant que le tout ait paru.

, M. WEGUELIN, de l'Académie Royale des Sciences & Belles Lettres de Pruſſe, travaille à une *Hiſtoire Univerſelle & Diplomatique de l'Europe depuis Charlemagne juſqu'à l'an* 1740. Il en a publié un Plan raiſonné, qu'il avoit lu à l'Académie, & qui eſt très propre à prévenir en faveur de cette entrepriſe, & à faire ſouhaiter qu'elle s'exécute bientôt. L'Auteur prouve dans ce Mémoire que l'office de l'Hiſtorien, conſiſte, ſur-tout dans une Hiſtoire univerſelle, à combiner avec le fil de ſa narration tout ce qui appartient aux loix, aux uſages & aux mœurs, aux rites,

à

à la Religion, aux Lettres & au Commerce, enfin au Droit Public. Conſéquemment à ce principe, M. WEGUELIN ſe propoſe de faire ſervir l'Hiſtoire Univerſelle à une connoiſſance réfléchie de la conſtitution politique, civile, morale & littéraire des divers Etats de l'Europe.

HELMSTADT. M. le Dr. CARPZOV a donné une nouvelle Edition du *Dialogue de Jérôme ſur la Trinité*, *Hieronymi, Theologi Græci, Dialogus de Trinitate*, 1768, *in* 4°. *pp.* 40. On ne ſait trop qui eſt ce JEROME. *Cave* croit, que c'eſt le même qui a écrit les vies des Pères & des Moines Egyptiens. Quoi-qu'il en ſoit, ce Dialogue, deſtiné à l'inſtruction des Juifs, n'en aura vraiſemblablement pas converti beaucoup. Il eſt plein de penſées fauſſes, de mauvais raiſonnemens, de comparaiſons abſurdes, en un mot il a tous les défauts des Ouvrages polémiques des Pères de l'Egliſe. Il s'y trouve cependant quelquefois des paſſages qui ne ſont point à mépriſer, & puis il eſt toujours bon de ſavoir de quelle manière on traitoit alors la controverſe. *Morel* publia pour la première fois ce Dialogue à Paris en 1598. *Chriſtian Daumius* en donna une nouvelle Edition en 1677 & l'accompagna de ſes propres

pres Notes, & de celles de *Gaſpard Barthius*. Mr. CARPZOV a conſervé ces Notes dans l'Edition que nous annonçons à préſent, il en a critiqué pluſieurs, & il en a fait lui même de très bonnes, tant Grammaticales, qu'Hiſtoriques & Théologiques. Au reſte le *Dialogue* eſt écrit en Grec, mais Mr. CARPZOV y a joint une Traduction Latine.

COBOURG. Mr. le Paſteur G. F. SEILER, que ſes talens pour la Chaire & les Sermons qu'il a publiés, ont rendu célèbre en Allemagne, croyant que rien ne ſeroit plus propre à inſpirer aux jeunes gens le goût de la belle & ſolide Eloquence, que de leur mettre entre les mains quelques uns des Chefs-d'œuvre des anciens Orateurs, a traduit en Allemand la Harangue de DEMOSTHÈNE *ſur la Couronne*, & le *Panégyrique de* LYSIAS. Cette Traduction eſt excellente. Mr. SEILER l'a accompagnée d'un morceau très intéreſſant ſur la vie & le caractère de Démoſthène. Cet Ouvrage eſt imprimé chez *Findeiſen* ſous ce titre: *Demoſthenes ſur die Krone. Lyſias Trauer Lobrede. Aus dem Griechiſche von* G. FR. SEILER. 1768. *in* 8°.

GOTTINGUE. DAN. WYTTENBACHII

CHII *Epiſtola Critica ſuper nonnullis Locis Juliani Imp. accedunt animadverſiones in Eunapium & Ariſtænetum ad Virum Celeberrimum Davidem Rubnkenium. Gottingæ, Litteris Barmeierianis* 1769 8o. *pp.* 64. Cette Brochure, qui paroît être le coup d'eſſai de Mr. WYTTENBACH, doit lui faire honneur à plus d'un égard. Les obſervations critiques qu'elle contient, font juger avantageuſement de ſon eſprit, de ſon application & de ſon ſavoir dans la Langue Grecque. Le reſpect, la reconnoiſſance qu'il y témoigne pour les Savans des travaux desquels il a profité, la naïve modeſtie avec laquelle il y parle de lui même, ne donnent pas moins bonne idée des ſentimens de ſon cœur. L'Auteur ſoumet ſes obſervations au jugement de Mr. *Rubnkenius*, il ne pouvoit les adreſſer à un Savant plus digne de cet hommage, ni à un juge plus en état de les apprécier. C'eſt à de tels Mécènes que les jeunes Littérateurs devroient toujours préſenter leurs Ouvrages.

BREME. Mr. le Dr. OELRICHS a publié le premier Volume d'un Recueil, dont on verra avec plaiſir la continuation : *Collectio Opuſculorum ſelecti argumenti, inprimis in Germania & Belgio ſeparatim editorum*, chez Cra-

Cramer, 1768, *in* 4°. *pp.* 720. Les Dissertations contenues dans ce premier Tome sont: 1. OTHONIS VERBRUGGE *de* בְּרִית *Genes. XXV:* 23. 2. HACKMANN *de Chemoscho, idolo.* 3. RUBKE *de vitula decollata Deut. XXI.* 4. RELAND *de filo rubro altaris.* 5. BUDDEI *de jure Zelotarum in gente Ebræa.* 6. SEB. RAVII *de eo quod fidei merentur Judæorum monumenta in sacris antiquitatibus.* 7, 8. VALKENAER *de ritibus in jurando.* 9. WITHOF *de leprosoriis Judæorum.* 10. VAN WOLDE *de testamentifactione Hebræis ignota.* 11. VRIEMOET *syllabus scriptorum Rabbinicorum, quibus præcipue antiquitates Hebr. illustrantur.* 12. HEISEN *de voce* ἀγαπητὸς *Matth. III:* 17. *XVII:* 5. *unigenitum significante.* 12. DE KEMP *pro Cornelio Centurione, & Sergio Paulo, in Julianum Imperatorem.* 14. WILKENS *specimen antiquitatum Corinthiacarum ad illustrationem utriusque Epistolæ Paulinæ.* 15. HASÆI *de decreto Tiberii quo Christum in numerum Deorum referre voluit.* 16 & 17. IRHOVEN *in Tit. I:* 12. & *Matth. XII:* 36. 18. JANI VERRII *Bassanensis examen Juris Canonici, & praxis fori Ecclesiastici Protestantium in causa raptus.* 19. T[illegible] *de Jesuitis.*

ZELL, *Index Geographicus Europæus* —— a J. H. STEPHENS, *Lycei Coll. Rectore*; chez Jeniſch, 1768 in 8o. Ce petit Ouvrage eſt très propre à donner aux jeunes gens la connoiſſance de l'ancienne Géographie, à leur faire trouver ainſi plus d'intérêt & de plaiſir dans la lecture des Auteurs Grecs & Latins, & à leur en faciliter l'intelligence. Aux noms anciens des Pays, des Villes, des Fleuves &c. Mr. STEPHENS a toujours joint leurs noms modernes, & il n'a pas même négligé la Géographie du moyen âge. Il promet un ſecond Volume pour l'Aſie & pour l'Afrique.

PROVINCES-UNIES.

UTRECHT. Pendant qu'en *Portugal* on proſcrit des Tribunaux le Droit Romain, & que dans d'autres Pays on tâche de faire voir combien l'uſage en eſt aujourd'hui inutile & ſouvent même très nuiſible, la Hollande eſt toujours fertile en Auteurs qui ſe diſtinguent par des travaux, dont le but eſt de répandre du jour ſur ce Droit. Mr. ADRIEN VAN DAAN vient entr'autres de publier un Volume grand in 8vo, qui ſans la Dédicace, la Préface, & l'Indice remplit 156 *pp.* & qui porte pour titre: *Obſervationes ad quæ-*

dam

dem Juris Civilis aliorumque Auctorum loca; 1769, chez *A. van Paddenburg*. Cet Ouvrage eſt diviſé en 15 Chapitres. Dans le premier notre Auteur tâche de prouver que la *l.* 12. §. 2 *ff. de furt* n'a pas beſoin de la main ſalutaire d'un Critique. L'explication qu'il en donne paroît naturelle, & l'on peut à ce qui nous ſemble l'admettre ſans même donner au mot & la ſignification de *ſed*, comme le veut Mr. VAN DORP, qui dans cet endroit défend en même temps la leçon reçue de quelques paſſages de *Virgile*, *Auſone*, *Properce*, & *Quintilien*. Il veut conſerver la *l.* 49 *ff. de pactis* ſans changer *facultates*, en *Facultas Eſt* après le mot *quatenus*, puiſqu'il n'y a qu'à ſuppoſer l'omiſſion du verbe *être*, & ſousentendre *ſunt* après *facultates*. De même dans la *l.* 3. §. 2. *ff. Pro ſocio*, il n'y a qu'à ſuppoſer le *ſit*; comme auſſi dans la *l.* 5. *ff. Rat. rem hab.* Il n'approuve pas le changement de *meus* &, en *mutuet*, dans la *l.* 9 §. 8. *de reb. cred.* Il eſt plus content de la correction de *Bertius*, qui lit *meus det*, mais il préféreroit pourtant de lire *meus ſit*, ſe félicitant de ſe trouver en cela d'accord avec Mr. *H. J. Arntzenius*, Recteur de l'Ecole Latine de *Zutphen*. Il remarque dans le même Chapitre qu'il n'eſt pas beſoin de

ſubſtituer dans la *l.* 61. §. 1. *ff. de Obl. & Act. huc à hoc*, puis qu'anciennement on employoit ce dernier mot pour *huc*. Il ne trouve pas plus de raiſon à faire au *Tit.* 20. §. 12. *du Liv.* 2 *Recept. Sent. Pauli*, le changement de *Sciens in* en *Sciens In*; &. de lire *inveniebatur* pour *inveniatur*, dans la *l.* 59. *pr. ff. de manum. teſtam.* Il juge auſſi qu'on peut retenir la *l.* 39. *ff. Leg.* 1. ſans y faire aucun changement. La quantité des obſervations qui compoſent cet Ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans un plus grand détail. Ce que nous venons d'indiquer ſuffit pour en faire connoître le goût & la nature.

AMSTERDAM. *J. H. Schneider* pouſſe ſans interruption ſon Edition *in* 4°. de l'Hiſtoire *Naturelle* de MM. DE BUFFON & D'AUBENTON. Le XIIe. Tome ſe diſtribue déjà, & quoi qu'il contienne 27 feuilles d'impreſſion, 60. belles Planches & 2 Vignettes, il ne ſe vend que *f* 6.

S. van Eſveld a mis en vente un Traité ſur l'Orthographe de la Langue Hollandoiſe. Nous en rendrons compte le Trimeſtre prochain. En attendant voici le Titre de ce bon Ouvrage : *Regelmaatige Nederduitſche Spél-Konſt, of verhandeling over de zès-en tuin-*

twimtig Lèteren van bet Alphabèth. Gegrond op bèt gebruikder bèste Schryv'ren en der beroemste Dicht'ren. Met veele spraakkundige Aanmerkingen verrykt. Door ERNST ZEYDELAAR, 1769. *in* 4° *pp.* 402.

Le même Libraire distribue une fort bonne Traduction Hollandoise des charmantes *Lettres de la Comtesse de Sancerre*; *Brieven van Adeloïde de Dammartin, Graavinne de Sancerre aan mynen Heere den Graave de Nancé, haar' Vriend. Door Mevrouw* RICCOBONI. *Uit het Fransch vertaald.* 1769. *in* 8°. deux Parties qui font ensemble 238 *pp.*

Histoire d'Emilie Montague, par l'Auteur de Julie Mandeville, Traduit de l'Anglois, *in* 12 quatre Parties qui font ensemble *pp.* 702 chez *D. J. Changuion.* C'est à Me. BROOKE qu'on doit cette production, & si l'on peut juger de l'Auteur par l'Ouvrage, on lui supposera le cœur le plus sensible, & l'ame la plus honnête. C'est le caractère de tous les héros de ce Roman; peut être ont-ils un peu trop de rapport avec ceux de *Julie Mandeville*, mais quoiqu'il en soit, Emilie Montague est un des bons Ecrits de ce genre qui aient paru depuis quelque temps. On trouve peu d'é-

ve-

venemens dans cette Hiſtoire : l'intérêt qui y règne eſt produit par le charme du ſentiment, & ſoutenu par l'agrément du ſtyle; & il ſeroit aiſé d'en extraire un grand nombre de penſées juſtes, ingénieuſes, & fines. La deſcription du Canada, la peinture des mœurs de ſes habitans, remplit une partie de cet Ouvrage, qui eſt écrit en forme de Lettres.

FIN.

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,
MDCCLXIX.
TOME TRENTE ET DEUXIEME.
SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXIX.

TABLE DES ARTICLES

ART. I. MEMOIRES DE LITTE'RATURE *de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres*, Tome XXXII. Second Extrait . . . pag 263.

II. HISTOIRE UNIVERSELLE *traitée relativement aux Arts de Peintre & de Sculpter, par Mr.* DANDRE' BARDON. . 294.

III. HISTOIRE LITTE'RAIRE DES FEMMES FRANÇOISES. . . . . 304.

IV. INSTRUCTIONS DE L'IMPE'RATRICE DE RUSSIE *à la Commiſſion établie pour former un nouveau Code.* . 324.

V. L'ORTOGRAPHE DE LA LANGUE HOLLANDOISE. 338.

VI. LES DEUX AGES DU GOÛT & DU GE'NIE FRANÇOIS *sous* LOUIS XIV, *& sous* LOUIS XV. par Mr. DE LA DIXMERIE. . . . 355.
VII. LISTE DES MORTS DE LA PETITE VE'ROLE A LA HAYE *dans le cours de* 15 *années.* . . . . 377.
VIII. PROGRAMME *d'un nouveau* DICTIONNAIRE FRANÇOIS-ALLEMAND. . 383.
IX. LES SOUVENIRS DE MADAME DE CAYLUS. . 399.
X. PALE'MON, *Idylle.* . 424.
XI. LE MESSIE, IIIe. Extrait. 431.
XII. NOUVELLES LITTERAIRES. 446.

BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES
ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS
DE
OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE,
MDCCLXIX.

ARTICLE PREMIER.

MÉMOIRES DE LITTÉRATURE, tirés des Regiſtres de L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET

BELLES LETTRES, depuis l'Année 1761. jusques & compris l'Année 1763. TOME TRENTE-DEUXIEME &c.

Second Extrait.

IL nous reſte encore, dans ce Volume, un trop grand nombre de Mémoires à parcourir, pour que nous puiſſions nous étendre ſur tous autant que nous le voudrions, & que pluſieurs le mériteroient. Nous nous bornerons à quelques-uns qui nous paroiſſent d'un d'intérêt plus général, & ne ferons qu'indiquer le ſujet des autres, ou ſeulement en donner le titre.

Mémoire ſur l'établiſſement de la Religion & de l'Empire de Mahomet, par Mr. DE BRE'QUIGNY. Ce ſujet a plus d'une fois été traité par divers Auteurs; mais le point de vue ſous lequel on le préſente ici, lui donnera, auprès de la plupart des Lecteurs, le mérite de la nouveauté. On regarde communément Mahomet

met comme un impoſteur téméraire, mais heureux, qui doit toute ſa célébrité au ſuccès d'une entrepriſe, dont l'obſcurité de ſa naiſſance & de ſon premier état devoit même lui interdire la penſée. On ne conçoit pas que, né dans les derniers rangs, réduit à la vile condition de Conducteur de Chameaux, il ait oſé former le hardi projet de s'ériger en Chef de parti, & en Apôtre d'une Religion nouvelle, compoſée de dogmes abſurdes & mal aſſortis, laquelle ne pouvoit s'établir que ſur les ruines de celle de ſon pays. L'étonnement ſeroit à ſa place, ſi les idées qu'on s'eſt faites de cet homme fameux, d'après des Auteurs étrangers à ſa nation, étoient juſtes, & que les portraits que ces Auteurs ont fait de lui eûſſent été reſſemblans, ou peints de ſang froid. Mais ſi l'on puiſe dans des ſources plus pures, ſi l'on a recours à l'Hiſtoire Ancienne des Arabes dans leurs propres Annales, „ on y apprendra que, ſi Mahomet parvint au ſuprême pouvoir, ſa famille jouiſſoit, de temps immémorial, du premier rang

dans ſon propre pays; que, s'il s'annonça comme Envoyé de Dieu pour extirper l'idolâtrie, il ne fit que retracer un exemple ſouvent donné par ſes pères; que jamais il ne prétendit établir une Religion nouvelle; qu'il ne ſe donna que pour réformateur des abus, qui s'étoient gliſſés dans le culte primitif des Arabes: culte dont le dépôt avoit toujours été confié à ſes ancêtres, qui depuis près de vingt-cinq ſiècles, réuniſſoient en leur perſonne le double pouvoir de Chefs de la Religion & de l'Etat, comme il le réunit lui-même après eux". C'eſt ce que Mr. DE BREQUIGNY ſe propoſe de développer & d'expoſer avec quelque détail dans ce Mémoire, qu'il diviſe en deux Parties. La première contient quelques recherches ſur les Antiquités hiſtoriques & religieuſes des Arabes, relativement à Mahomet; & la ſeconde préſente une idée générale de la vie de Mahomet, relativement à l'établiſſement de ſa Secte & de ſon Empire. L'exécution de ce plan a du ſans doute coûter au ſavant Académicien beaucoup de recher-

cherches & de travail, mais on ne s'en apperçoit pas en liſant ſon Mémoire, il intéreſſe ſans fatiguer par des diſcuſſions, dont l'Auteur ſe contente d'expoſer les réſultats; mais il n'avance rien ſans citer ſes garants.

MAHOMET deſcendoit en droite ligne d'Ismaël, de mâle en mâle, & d'ainés en ainés; c'eſt une tradition conſtante chez les Arabes, qui nous ont conſervé tous les noms qui entrent dans cette longue généalogie. Mr. DE B. avertit en note que, des deux parties dans leſquelles on diviſe cette généalogie, la première eſt incertaine; elle va depuis Ismaël jusqu'à Adnan, on n'eſt d'accord ni ſur le nombre des degrés, ni ſur les noms des deſcendans; la ſeconde Partie depuis Adnan jusqu'à Mahomet, paſſe pour conſtante & contient vingt-un degrés en comptant les deux extrêmes. „ Mais, *dit-il*, *dans le texte*, quand nous traiterions cette généalogie de fable, les fables adoptées par une nation fondent auſſi bien que les faits, vrais, les droits des familles qui la compoſent.

On ſait d'ailleurs avec quel ſoin les anciens peuples de l'Orient conſervoient la mémoire de leurs filiations; leurs généalogies étoient leur hiſtoire. Quoiqu'il en ſoit, les Arabes diſent qu'Ismaël chaſſé par Abraham avec Agar, s'arrêta dans l'endroit de l'Arabie, où l'on voit aujourd'hui la Mecque, & qui n'étoit alors qu'un vaſte déſert. Il y demeura juſqu'à la mort de ſa mère; il s'avança enſuite vers les parties méridionales de l'Arabie, s'y maria, y devint père d'une nombreuſe famille, avec laquelle il revint au bout d'un aſſez long-temps vers le lieu qu'il avoit d'abord habité, où ſe trouvoit, ſelon la tradition des Arabes, le puits que l'Ange découvrit miraculeuſement à Agar. Les Gioramides s'étoient emparés de ce puits; Ismaël le réclama, on le lui céda ainſi que le territoire des environs en faveur d'un mariage qu'il contracta avec la fille du Chef des Gioramides.

Réſolu de ſe fixer tout-à-fait dans cet endroit, Ismaël y fonda un établiſſement ſolide, il y conſtruiſit un Temple

en

en l'honneur du Dieu d'Abraham. Ce Temple, connu sous le nom de *Caaba*, ou maison quarrée, attira bientôt une foule d'Arabes, qui venoient de toutes parts y rendre leurs hommages au Dieu auquel il étoit consacré. Le puits d'Agar devint lui-même, comme il est encore de nos jours, un objet de vénération: c'est le fameux puits de *Zemzem*, qu'on visite dans les pélérinages de la Mecque. Cette Ville célèbre doit son origine à une habitation considérable, que la multiplication de la famille d'Ismaël & le concours d'étrangers, que la célébrité du Temple attiroit & fixoit en ces lieux, y firent insensiblement former. Les descendans d'Ismaël en furent les premiers Princes, comme ils furent les premiers Prêtres du Temple fondé par leur Père. Ils jouïrent pendant trois générations de cette double dignité, dont ils furent dépossédés au bout de ce temps, par un Chef de la tribu des Gioramides, qui s'empara de la Mecque & du Temple. Trois Siècles après, les Ismaélites s'emparèrent de nouveau de

l'un & de l'autre, & chaſſèrent à leur tour les Gioramides. Le Chef de ceux-ci, contraint d'abandonner la Mecque, avoit comblé le puits d'Agar, après y avoir jetté les principaux morceaux qui compoſoient le tréſor du Temple; entre autres choſes, une pierre noire ſur laquelle on prétendoit voir l'empreinte des pieds d'Abraham: elle fut déterrée depuis, & on la voit encore dans le Temple de la Mecque, avec la même vénération que dans ces temps reculés.

Les deſcendans d'Iſmaël remis en poſſeſſion de la Ville & du Temple, en firent le centre de la Religion des Arabes; mais malgré tous leurs ſoins & tous leurs efforts pour en conſerver la pureté, cette ancienne Religion s'altéra dans la ſuite des temps, elle fut défigurée par l'Idolâtrie, dont ils ne purent pas arrêter les progrès, & qui y fut enfin introduite dans le cinquième Siècle de notre Ere par Amrou. Ce Prince, Chef de la Tribu de Batenmor, ſousdiviſion de celle des Gioramides, envahit la Mecque

ſur

ſur Koſa, qui en étoit le légitime Prince, & remplit le Temple d'Idoles. Après la mort d'Amrou, Koſa recouvra la Mecque & le double pouvoir dont l'uſurpateur l'avoit dépouillé, mais il fit de vains efforts pour rétablir la pureté du culte. Les Idoles reſtèrent dans le Temple. Elles y étoient encore dans le VIe Siècle, lorsque Haſchem, biſayeul de Mahomet, parvint à la Principauté de la Mecque. Ce fut un très grand Prince, qui ſut rendre ſon petit Etat floriſſant, par des voies que ſes prédéceſſeurs n'avoient pas encore tentées. Il encouragea les pélérinages par les bons traitemens qu'il faiſoit aux pélerins. Il établit des Caravanes régulières, qui alloient faire le commerce tous les étés dans l'Arabie Méridionale, & en Syrie tous les hivers. Il fit ainſi de la Mecque l'entrepôt de tout le commerce des Arabes, comme elle ſervoit de dépôt à leur Religion. Il conduiſoit lui-même ſes Caravanes en Syrie, & il y mourut à Gaza en 547. „Que l'on n'attache pas à cette fonction de Chef

de Caravanne, *dit ici Mr.* DE B., une idée qui dégrade la dignité de Prince de la Mecque: il ne s'agiſſoit pas ſimplement de négocier des marchandiſes, mais d'en eſcorter le transport, de les défendre contre les Arabes des déſerts, qui les attaquoient ſouvent. Conduire une Caravane, étoit pour Haſchem, veiller ſur ſes finances, aſſurer la liberté de ſon commerce, repouſſer les ennemis dangereux qui le troubloient; c'étoit remplir les fonctions les plus nobles, & les plus indiſpenſables d'un Souverain". Abdolmotalleb, ſon fils unique & ſon ſucceſſeur, s'occupa des mêmes ſoins. Ce fut lui qui r'ouvrit le puits d'Agar & en retira la pierre noire, dont il a été parlé un peu plus haut. Mahomet ſon petit fils la plaça quelque temps après dans l'endroit du Temple où elle eſt encore.

Abdollah, fils ainé d'Abdolmotalleb mourut jeune, laiſſant un fils en bas âge; c'étoit Mahomet, qui fut d'abord élevé par ſon ayeul, & après la mort de celui-ci par Abutaleb ſon fils & ſon ſucceſſeur

ceſſeur à la dignité de Prince de la Mecque & de Miniſtre du temple. Juſqu'a l'âge de vingt ans il accompagna ſon oncle à la tête des Caravanes; à vingt-cinq il épouſa une de ſes parentes ſelon l'uſage de ſa famille. Elle étoit veuve, âgée de quarante ans, mais riche, elle envoyoit en ſon propre nom des Caravanes en Syrie, & Mahomet, avant ſon mariage, s'etoit chargé de les conduire. C'eſt là, ſans doute, ce qui a donné occaſion de le prendre pour un ſimple facteur. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il s'étoit diſtingué par ſon zèle contre l'Idolâtrie, & on le ſurnommoit *le fidèle*. Depuis ſon mariage il ſe livra à une vie myſtique & contemplative; il faiſoit de longues & fréquentes retraites, s'occupoit de méditations & de pratiques pieuſes. Ce genre de vie, ſa charité, ſa frugalité lui procurèrent une conſidération générale, lui acquirent même une ſorte de vénération. Mais ſon zèle & ſa dévotion dégénérèrent en fanatiſme. Agé de quarante ans, il ſort de ſa retraite & s'annonce comme un Prophète envoyé

voyé de Dieu pour rétablir dans ſa pureté la Religion d'Abraham & d'Iſmaël. Les préjugés des Arabes, indépendamment même de la bonne opinion qu'ils avoient de lui, favorisèrent merveilleuſement ſa prétention. Ils croyoient que la miſſion des Prophètes ne ſe déclaroit qu'à quarante ans; que le don de prophétie étoit la récompenſe d'une vie retirée, telle qu'avoit été la ſienne depuis quinze ans; on étoit alors à la Mecque dans l'attente d'un Prophète de la famille dont deſcendoit Mahomet, un de ſes ayeux en avoit prédit l'avènement (1); & Mahomet en s'érigeant en réformateur des abus qui défiguroient la Religion de ſon pays, ne faiſoit que ſe charger par zèle, d'un ſoin dont ſes ancêtres, depuis un temps immémorial s'étoient chargés par devoir. Il ne paroiſſoit avoir d'autre but que de rappeller les Arabes au culte primitif d'un Dieu unique, ſpirituel, diſpenſateur de récompen-

(1) *Caab* qui vécut dans le IVe. Siècle de l'Ere Chrétienne.

penſes & de peines. Les cérémonies de ce culte ſe réduiſoient, à peu près, à viſiter le Temple de la Mecque, le puits d'Agar, la fameuſe pierre noire dont nous avons déjà parlé. Les articles fondamentaux dont il preſcrivoit la croyance étoient, qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu & qu'il en étoit l'Envoyé, & c'eſt à quoi ſe borne encore aujourd'hui toute la profeſſion de foi des Mahométans (2). Son projet de réforme avoit donc un fondement raiſonné, mais le fanatiſme s'y étant joint, il prit pour une miſſion particulière le zèle dont il ſe ſentoit animé.

Voyons maintenant quels furent les ſuccès de Mahomet & les moyens qui les amenèrent. Si quelque choſe doit ſurprendre dans ſa vie, c'eſt la lenteur des progrès de ſa réforme. Abutaleb ſon oncle, & Prince de la Mecque adopta d'abord ſa Doctrine & la ſoutint de toute ſa puiſſance; mais la plupart des habitans

(2) *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, & Mahomet eſt ſon Envoyé.*

bitans de cette Ville refuſérent de s'y ſoumettre, ils ſe ſoulevèrent, & contraignirent même Abutaleb, après quatre ans de lutte & d'efforts inutiles, à ſe retirer avec Mahomet dans un Château hors de la Ville. Il mourut après ſept ans de perſécutions, & les Mecquois lui donnèrent pour ſucceſſeur un partiſan déclaré de l'Idolâtrie. Mahomet, forcé par-là de s'expatrier, ſe retira à Tayef, Ville forte & bien peuplée, ſituée dans l'Hégiaze à vingt lieues de la Mecque. Il y fut d'abord bien reçu, mais on l'en chaſſa dès qu'il voulut y prêcher ſa doctrine. Il revint à la Mecque, y contracta ſucceſſivement pluſieurs mariages, y ſema ſourdement ſes dogmes, ſur-tout parmi les étrangers que les pélérinages y attiroient en foule. Quelques habitans d'Yatreb les adoptèrent & les portèrent dans leur Ville, où bientôt après il fut obligé de chercher un aſyle. Ce fut l'an 622 de notre Ere qu'il s'y réfugia, & cet évenement qui forma l'époque de l'Hégire (c'eſt l'Ere des Mahométans), fit auſſi changer le nom d'Yatreb en celui de

de *Medinat'l Nabi*, *Ville du Prophète*, d'où eſt venu le nom de *Médine* qu'elle porte encore. Son arrivée dans cette Ville fut une fête publique, un vrai triomphe pour lui, il y fut reçu comme un Prophète. Juſques là, Mahomet uniquement mu par ſon zèle & par ſon fanatiſme, n'avoit oppoſé aux perſécutions que la patience ou la fuite. Dès qu'il ſe vit dans un aſyle où il eſpéroit de ſe maintenir, il ſe livra à des vues d'ambition & de vengeance: il déclara, de la part du Ciel, qu'il falloit repouſſer la force par la force. Il arma ſes partiſans. Les Mecquois, irrités de ſa fuite, étoient venus faire des courſes ſur le territoire de Médine; il les attaqua à ſon tour, troubla leur commerce, dreſſa des embuſcades à leurs Caravanes, ſans reſpecter même les mois réputés ſacrés, pendant leſquels toute hoſtilité parmi les Arabes étoit ſuſpendue. Il déclara encore de la part du Ciel, que la ceſſation des hoſtilités ne regardoit point ceux qui perſécutoient le Serviteur de Dieu. Il fit toujours ainſi, dans la ſuite, ſervir

la

la voix du Ciel à ſes intérêts particuliers, ſoit pour juſtifier ſes victoires, ou excuſer ſes défaites ; ſoit pour autoriſer ſes entrepriſes, partager le butin, régler le ſort des priſonniers, ou même ſimplement appaiſer ſes querelles domeſtiques. Il livra pluſieurs combats aux Mecquois ; il ne s'en tira pas toujours avec avantage, mais, heureux ou malheureux il ſut toujours tirer parti de l'évenement & le faire tourner à ſon profit.

Une Tribu de Juifs étoit établie à une lieue de Médine, Mahomet prétendit avoir ſujet de s'en plaindre, il l'attaqua, & la chaſſa de ſon habitation qu'il partagea entre ſes partiſans. Il extermina peu après une autre Tribu de la même Nation, qui s'étoit liguée contre lui avec les Mecquois, & les poſſeſſions de ces malheureuſes Tribus commencèrent à lui former un petit Etat, qu'il aggrandit bientôt par de nouvelles conquêtes, car il ne devenoit pas moins le Souverain que le Prophète de ceux qui embraſſoient ſa doctrine. Enfin il ſe rendit maître de la Mecque au commencement de l'an

630.

630. Cette conquête assura le succès de sa réforme. Dès qu'il en fut en possession, il fit abattre toutes les Idoles dont le Temple étoit rempli. Il détruisit dans la suite toutes celles qui se trouvèrent dans les lieux où s'étendit son pouvoir, il n'épargna pas plus ceux qui leur rendoient un culte, il commanda d'exterminer les Idolâtres; & comprit sous ce nom les Chrétiens & les Juifs, il voulut que sa Religion fut unique en Arabie, & le Temple de la Mecque ne fut plus ouvert qu'à ses seuls partisans. Il mourut à Médine le 21. Mai 632, après avoir soumis presque toute l'Arabie, & ne paroissant occupé dans ses derniers momens que du soin de sa Religion. La simple persuasion, la contagion de l'exemple, le prestige des succès, la séduction de l'intérêt, enfin la violence lorsqu'il fut assez puissant pour l'employer, furent les moyens qui servirent successivement à établir sa doctrine.

Si l'on demande maintenant quel fut le caractère propre de Mahomet, Mr. DE BR. conclut d'après l'exposé que

nous venons d'abréger, que ce fut le fanatiſme. „ Il eut de l'ambition ſans doute, mais quelque violente qu'elle ſoit devenue en lui, elle n'y fut jamais qu'une paſſion acceſſoire, produite par les circonſtances, & qui ſembla même long-temps avoir peine à ſe développer. Mahomet ne vouloit être que le réformateur de la Religion des Arabes; & par un enchaînement d'évenemens qu'il n'avoit ni préparés ni prevus, il devint en même temps leur Souverain. Il ne créa point les moyens; la facilité de les ſaiſir le tenta, & ſon ambition naquit, les préjugés de ſa Nation en fournirent de favorables à ſon fanatiſme, l'état politique de l'Arabie en fournit de plus favorables encore à ſon ambition: il ſut mettre les uns & les autres à profit. Quand on les compare avec les obſtacles, on ceſſe ce me ſemble d'être étonné du ſuccès".

Telle eſt l'idée que le ſavant Académicien s'eſt faite de Mahomet, idée appuyée ſur des faits, tous tirés des Auteurs de ſa Nation les plus eſtimés & les mieux inſtruits. *Dis-*

Discours sur les Accens de la Langue Grecque par l'Abbé ARNAULD. *Discours sur Pindare & sur la Poésie Lyrique, par* Mr. DE CHABANNON.

Le nom & les ouvrages de *Pindare* reviennent souvent dans les Mémoires de l'Académie, MM. *Fraguier*, *Burette*, & d'autres s'en sont plus d'une fois occupés. Mr. *Sallier* & Mr. l'Abbé *Massieu* y ont consigné les Traductions qu'ils ont faites de quelques Odes de ce Poëte. Mr. DE CHABANNON trouve cependant qu'il n'est pas assez connu, & c'est ce qui l'a engagé à continuer le travail des deux savans Académiciens qu'on vient de nommer. Il a donc entrepris de traduire les Odes les plus brillantes, & de recueillir de celles qui le sont moins, quelques beautés qui les distinguent. Le Discours que nous annonçons peut être considéré comme une introduction à la lecture de ces Traductions. Il est d'ailleurs très intéressant en soi, tant par les idées qu'il contient, que par la manière dont elles sont rendues. Il renferme une Apologie, si non complette, du

moins très ingénieuſe du Poëte Grec, & fait beaucoup d'honneur au goût & aux connoiſſances du ſavant Académicien. Tâchons d'en donner le précis.

Pindare eſt tout à la fois un des Ecrivains de l'antiquité, les plus eſtimés & les moins connus. Ses Ouvrages fatiguent à la lecture dans le texte, aucune traduction ne les a fait paſſer avec agrément dans notre Langue, ils ont donc été peu lus & peu ſentis. Ce n'eſt guère que ſur la foi d'Horace qu'on les loue, encore ſe trouve-t-il bien des Savans qui refuſent de ſouſcrire aux éloges donnés par le Lyrique Latin à ſon devancier. Cela ne doit pas étonner; il s'agit d'un Ecrivain de temps fort reculés, d'un Poëte enthouſiaſte, jugé par des eſprits froids qui portant ſur tout un coup d'œil tranquille, ne voient dans les écarts du génie que les abus de la raiſon. Il faut obſerver encore que pluſieurs cenſeurs de Pindare n'ont lu ce Poëte que dans des traductions, qui lui otant les beautés du ſtyle & lui coupant les nerfs de l'expreſſion, ne ſont pour

ainſi

ainſi dire qu'expoſer dans une nudité ſeche & aride des ſujets devenus pour nous peu intéreſſans. C'eſt moins dans les choſes que dans la forme dont il ſait les revêtir qu'il faut chercher le mérite du Poëte, & c'eſt ſous ce point de vue qu'il convient uniquement de conſidérer Pindare. Mr. DE CHABANNON l'enviſage donc ſimplement comme Poëte, maître en ſon art & fait pour en donner des leçons C'eſt aux Poëtes principalement qu'il s'adreſſe, & qu'il veut indiquer les avantages qu'on peut tirer de ſa lecture, pour les engager à y recourir. Mais pour en juger plus ſainement, il raiſonne auparavant ſur le genre Lyrique, celui que Pindare a traité.

Entre les genres dans leſquels la Poéſie a été diviſée chez les Grecs, nul n'a porté des caractères de diſtinction plus marqués que le Lyrique. On s'en appercoit ſur-tout dans les chœurs des Drames, où le ſtyle ne change pas moins que la forme du vers. Il règne dans ce genre plus de hardieſſe, de déſordre & d'harmonie que dans tout autre, „ &

ces propriétés, dit Mr. DE CH. ſi l'on y prend garde tiennent à la muſique, art qui produit des ſenſations: ſes ſons combinés n'apportent point à l'eſprit des idées nettes & préciſes: ils jettent du trouble dans l'ame; la muſique n'inſtruit ni ne perſuade, elle remue & tranſporté". La Poéſie de chant a du donc être une Poéſie d'harmonie, de trouble & d'enthouſiaſme. De là le déſordre de l'Ode, les écarts des Poëtes lyriques, le faſte & l'orgueil qu'on remarque en eux depuis Pindare juſqu'à Rouſſeau. Mr. Racine, dans un Mémoire lu à l'Académie, définit l'enthouſiaſme poétique, *l'effet de quelque paſſion dont l'Ecrivain s'eſt pénétré*; d'après cette idée Mr. CHABANON croit pouvoir nommer l'orgueil la paſſion des Poëtes Lyriques, les autres, dit-il, ont le plus ſouvent les paſſions des perſonnages qu'ils repréſentent.

C'eſt, comme on vient de le voir, des propriétés mêmes du genre Lyrique, que le ſavant Académicien déduit cette opinion. Mais ſi ces propriétés tiennent à la Muſique, il n'eſt guère poſſible

ble que nous les ſentions bien aujourd'hui, que les Poéſies de ce genre ne ſe chantent plus. Celles de Pindare deſtinées à célébrer les Vainqueurs que la Grèce couronnoit dans ſes ſolemnités, ſoutenues du charme de la muſique, pour laquelle elles étoient ſpécialement compoſées, ont perdu pour nous une grande partie de leur mérite. Le chant en étant ſéparé, il ne leur reſte plus aſſez de charme pour ſatisfaire les ſens & étouffer les murmures de l'eſprit. De-là cette critique des Odes qu'on fait communément, qu'elles contiennent plus de mots que de choſes. „ Pour éviter ce reproche & pour y répondre, il peut être utile de diſtinguer les Poéſies lyriques qui ſe chantent de celles qui ſe liſent: les unes peuvent être le champ de l'enthouſiaſme & du déſordre: ceux qui les traitent auront à s'inſtruire dans la lecture de Pindare. Ils puiſeront dans Eſchyle cette Poéſie tonnante qu'un chœur d'Euménides doit proférer: cette partie eſt abſolument négligée dans nos Opera, & pour l'obſerver en paſſant,

ces ornemens qui leur conviennent reposent inconnus & cachés sous les ruines & dans la poudre du Théatre Grec. Quant aux Poésies lyriques qui se lisent, il est avantageux, sans doute, d'en choisir les sujets, d'y parler à la raison, & d'y exposer des vérités lumineuses, quoiqu'il y ait dans Rousseau des Odes privées de cet avantage & qui plaisent par les seules beautés de l'harmonie". Mais comme ces Poésies doivent conserver quelque ombre du genre lyrique d'où elles sont émanées, c'est encore à Pindare qu'il faut recourir pour les ornemens qui leur conviennent. On peut y puiser mille beautés, qui, placées sur des sujets plus heureux que les siens, & plus intéressans pour nous, seroient aussi infiniment plus senties. C'est par l'imitation, bien plus que par la traduction qu'on doit s'enrichir des dépouilles des Anciens, & sur-tout de Pindare. Il s'agit, non de traduire, mais de pénétrer la substance intime des Ouvrages, & de la reproduire modifiée, suivant le génie de la Langue qu'on parle, & celui des hom-

hommes auxquels on s'adreſſe. Pour rendre ceci plus ſenſible, Mr. DE CHABANNON rapporte la première ſtrophe des Olympiques ſelon la traduction de Perrault, qui la rend en effet tres plate & très ridicule; elle paroit plus noble & plus élégante dans la traduction que Deſpréaux en a faite, mais l'imitation ſeule en peut faire découvrir toutes les beautés. L'Auteur donne ici tout à la fois la règle & l'exemple, il imite cette ſtrophe, il la paraphraſe d'une manière qui n'en préſente que la ſubſtance & l'eſprit. Il faut voir dans le Mémoire même ce morceau & les réflexions que Mr. DE CH. y joint. Il ne nous reſte pas aſſez de place pour les transporter ici en entier, & ce ſeroit leur faire trop perdre que de les abréger. Paſſons à l'examen des reproches qu'on fait à Pindare: ils ont pour objets la manière uniforme dont il traite ſes ſujets, les écarts auxquels il s'abandonne, & l'extrême hardieſſe des figures qu'il emploie.

„ L'uniformité des ſujets, défaut ſur

lequel on n'eſt point en droit de le reprendre, *dit le ſavant Académicien*, a produit, ſans doute, la manière uniforme dont il les a traités, & ſur ce point on a plus lieu de l'attaquer ". Il ſe borne à obſerver à ce ſujet, „qu'il étoit comme d'inſtitution de parcourir, dans ces Poëmes, le merveilleux de la Mythologie, & de reproduire aux yeux de la Grèce, les Dieux & les Héros objets de ſon reſpect & de ſon culte.

Quant aux écarts de Pindare, on ne devroit au moins pas les blâmer tous ſans diſtinction. Il y en a qui ne lui font jamais perdre entièrement de vue ſon ſujet ". Les louanges du Héros qu'il célèbre ſont au commencement & à la fin de chaque Ode, comme deux points fixes qui indiquent le lieu d'où il part, & celui où il arrive; mais s'il décrit cette route, c'eſt par un circuit majeſtueux, que l'on pourroit comparer avec vérité au contour que décrit le Soleil pour arriver aux deux points de l'Horizon ". Mr. DE CHABANNON trouve un exemple de cette marche dans l'Ode de

Rouſ-

Rouſſeau, à Mr. le Comte du Luc, qui eſt une de ſes plus belles, & dont on a toujours admiré le plan ſans en faire honneur à Pindare, quoiqu'il lui appartienne, comme on le fait voir en le rapprochant de celui de la troiſième Ode Pythique du Poëte Grec.

„ Mais il eſt d'autres écarts à relever dans celui-ci, ce ſont ceux auxquels il s'abandonne toutes les fois que dans une narration, il apperçoit quelque circonſtance heureuſe qui ſemble excéder les bornes de ſon ſujet: auſſi-tôt ſon génie eſt à l'écart pour la ſaiſir; mais ſi cette nouvelle branche du ſujet ſe montre à lui comme une veine avantageuſe à fouiller, il ſe hâte de l'épuiſer, & dès lors, ſon imagination s'enflamme, ſes idées rapides ſe précipitent, s'entaſſent les unes ſur les autres... il ſe fatigue, s'excède, & arrive enfin à perte d'haleine à un terme, d'où il n'apperçoit qu'à peine la route qu'il tenoit d'abord.... Souvent après un de ces écarts, le Poëte ne ſait plus qu'appeller ſa Muſe, pour retrouver le ſentier qu'il doit tenir. Juſtifier

tifier cette marche, ſeroit une entrepriſe hardie: ſi les eſprits méthodiques en blâment le déſordre, „ ceux qui le ſont moins, priſent les beautés qu'elle amène & la chaleur qu'elle produit". Horace a donné lui-même dans des écarts de ce genre, & Mr. DE CH. en cite des exemples; eſt-ce pour juſtifier le Poëte Grec? nous ne ſavons; mais il conclut cet Article en ces termes. „ Si Pindare eſt réellement outré, & ſi le génie François doit reſter en deçà des bornes établies par les Grecs, (ce qui n'eſt encore pour moi qu'un paradoxe) il n'en eſt pas moins vrai, du moins, que les écarts de Pindare fourmillent de beautés, que la ſageſſe de notre génie peut employer convenablement à notre goût".

Il nous reſte à parler encore de l'extrême hardieſſe des images & des métaphores employées par Pindare, hardieſſe, qui révolte, dit-on, & dont l'excès dégénère en licence. C'eſt le dernier chef d'accuſation qu'on lui intente, que Mr. DE CH. trouve le plus grave, & qu'il

qu'il discute avec quelque étendue, „ parce qu'il tient à des convenances poétiques, & à des procédés de notre esprit, sur lesquels tout lecteur, peut-être n'a pas réfléchi. Le langage figuré est, dit-il, celui de l'ame émue, & la passion parle communément aux sens. Les images doivent rendre distinctement leurs objets, & il faut que ces objets soient intéressans. L'observation de cette règle est nécessaire sans doute, à la perfection des images, elle n'est cependant pas tellement essentielle, qu'en la violant, l'image ne puisse plaire encore. L'esprit saisit souvent un point de convenance imperceptible entre deux objets, & quoique différens d'ailleurs, l'un remplace l'autre & lui sert d'emblême. De plus, dans le trouble de l'imagination, les objets passent si rapidement, qu'on les entrevoit plutôt qu'on ne les saisit. Enfin, dans le langage harmonieux,.... les mots font quelquefois illusion à l'esprit, ou si l'on veut, ils séjournent agréablement dans l'oreille, comme quelques sons tirés d'un instrument

ment dont l'organe eſt affecté, & auxquels l'eſprit ne prend preſque aucune part. Pour éclaircir & juſtifier tout à la fois ces Obſervations, Mr. DE CH. cite quelques expreſſions familières en Poéſie. On dit, par exemple, *le ſein de Flore émaillé des plus belles couleurs*, Flore étant ainſi perſonnifiée, cette image à peine à ſe concevoir: on dit encore, *l'Aurore aux doigts de roſe*. „ Qu'entendons nous par ces mots, *ajoute-t-il*, j'aimerois aſſez à penſer qu'ils paſſent dans nous, comme des ſons harmonieux qui n'offrent point à l'eſprit des formes nettes & diſtinctes, mais qui, pour ainſi dire, font paſſer devant lui une vapeur douce, légère & d'une teinte analogue à l'objet dont il s'occupe: le coloris de la roſe placé comme au hazard, dans la dernière image, eſt toujours l'attribut convenable d'une Divinité jeune & riante: ce coloris eſt ſemblable à celui dont elle peint les cieux; nouveau rapport que l'imagination ſaiſit confuſément, & ſur lequel elle unit ces objets l'un à l'autre. La Ceinture de Vénus eſt une fiction

fiction d'Homère toute belle & toute riante.... mais cette ceinture merveilleuſe qu'elle eſt-elle? le deſir y habite, l'amour y repoſe, le doux entretien & la ſéduction y réſident. Quel œil peut ſaiſir cette image & unir ces objets?" De-là Mr. de Ch. tire ces deux concluſions; 1°. que nous devons être circonſpects à cenſurer dans un Poëte audacieux, tel que Pindare, les figures qui ont peine à prendre un corps & à devenir ſenſibles; 2°. qu'il ſuffit d'un mot pour faire adopter ou rejetter une métaphore: conſidération utile, ajoute-t-il, à ceux qui liſent les Anciens, & plus encore à ceux qui les imitent ou les traduiſent; ce qu'il confirme très bien par une double traduction de quelques Vers Italiens, qui ont Pindare lui-même pour objet.

ARTICLE SECOND.

HISTOIRE UNIVERSELLE, TRAITÉE RELATIVEMENT AUX ARTS DE PEINDRE & DE SCULPTER; OU TABLEAUX DE L'HISTOIRE, enrichis de connoiſſances analogues à ces talens. Par Mr. DANDRE' BARDON, l'un des Profeſſeurs de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, Profeſſeur des Elèves protégés par le Roi, pour l'Hiſtoire, la Fable, & la Géographie, Membre de l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille, Aſſocié aux Académies de Toulouſe & de Rouen, & Directeur perpétuel de celle de Peinture & de Sculpture établie en la ſusdite Ville de Marſeille. *Paris* chez *Merlin* 1769, *in* 12 trois Vol. dont le I^r. eſt de 442. *pp.* le II^d. de 516 & le IIIe. de 518. C'eſt

C'eſt ici le commencement du grand Ouvrage, dont l'excellent *Traité de Peinture*, que nous annonçames il y a quelques années (1), n'étoit que l'Introduction. L'ingénieux & habile Auteur ſe propoſe de donner une Hiſtoire Univerſelle traitée pittoreſquement, & dont tous les évenemens qui fourniſſent des ſujets de Peinture & de Sculpture, forment le corps & la ſubſtance. Repréſenter par un récit fidèle tous les faits hiſtoriqnes qui peuvent être l'objet des talens des Artiſtes; joindre à ce récit une deſcription animée par des traits qui éclairent l'intelligence, échauffent l'imagination, enflamment le génie; indiquer à propos quelques préceptes de l'Art qui dirigent diverſes compoſitions, & leurs différentes parties, voilà la marche que Mr. DANDRÉ' BARDON veut tenir, & qu'il a déjà ſuivie avec le plus grand ſuccès dans les trois premiers Volumes qui paroiſſent actuellement.

Ils

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom, XXIV. Part. I. *pag.* 233.

Ils préſentent les tableaux de l'Hiſtoire Sainte de l'Ancien Teſtament. L'Auteur expoſe d'abord, avec beaucoup de ſimplicité, la narration des Ecrivains Sacrés, mais il n'en prend que ce qui convient à la Peinture & à la Sculpture; enſuite il trace le plan d'une ordonnance pittoreſque, il diſtribue les principaux grouppes, il preſcrit les attitudes des figures capitales, il déſigne la marche des accidens & le foyer de la lumière, il marque les nuances particulières des expreſſions, du clair obſcur & du coloris, il indique les vêtemens convenables, le *Coſtume*, le local du ſujet &c. Ainſi, par ex. après avoir rapporté brièvement le récit que Moyſe fait du Déluge univerſel, voici le magnifique Tableau qu'en trace notre Auteur. „ Le Ciel s'entr'ouvre & vomit les eaux avec impétuoſité. Les ténèbres ſuivent l'orage. Déjà leurs voiles couvrent l'Empirée. L'Univers obſcurci eſt par-tout inondé. A peine entrevoit-on les plus hautes montagnes. C'eſt à la lueur des éclairs, que ſur la cime d'un roc qu'aſ-

ſiègent

siègent de tous côtés les fureurs de l'humide élement, paroît une jeune femme à demi dépouillée, qui pour sauver ses jours vient d'abandonner à la merci des flots son père, son mari, son enfant même. La tristesse, l'effroi éclatent sur son front; le désespoir est dans son cœur. Elle élève ses bras au Ciel & tournant ses regards vers les eaux, frémit de les voir courroucées, rapporter au milieu d'un berceau d'écume, son nourrisson expiré. Le vieillard le suit de près, il aborde, frissonne & périt. A côté se trouve un mari qui veut sauver des horreurs du trépas son épouse à moitié submergée. Il ne la tient plus que par les cheveux: elle l'entraîne lui même dans le gouffre. Des personnes de tout âge, des deux sexes, de tout état, portent la frayeur sur le front, la pâleur de la mort sur les lèvres, le désespoir dans les yeux. Elles combattent contre la fureur des eaux, se livrent aux contorsions les plus violentes pour s'accrocher au roc, où elles vont misérablement échouer. Ailleurs des hommes

robuſtes ſe diſputent, s'arrachent un tronc d'arbre, une planche à demi briſée qu'ils abandonnent en périſſant. Des adolescens plus agiles, graviſſent les monts, dont la cime n'eſt point encore inondée, & voient avec conſternation le moment qui va les enſevelir dans les flots. Partout s'offrent aux regards des créatures de toute eſpèce, prêtes à devenir la proie d'un nouveau gouffre qui ſe forme, ou déjà expirantes ſur les bords d'un précipice affreux. Ici des cadavres flottans, là des mains levées au Ciel n'excèdent qu'à peine la ſurface de l'onde. Une effrayante maſſe de nuages, tourmentée par les Autans, s'éparpille juſques dans le lointain. A la faveur d'un triſte horiſon, on y découvre l'Arche tranquille, bravant les horreurs de la tempête, tandis que ſur le devant de la ſcène pluſieurs nacelles ſont en proie à la rage des flots. Les Nautonniers agitent en vain leurs rames fatiguées Les vagues irritées réſiſtent à leurs efforts. Le tonnerre gronde, la foudre éclate, les gouffres s'entr'ouvrent, les bâtimens, les

les hommes, tout coule à fond, & l'onde écumante recouvre les cadavres qu'elle engloutit".

A ce ſublime Tableau nous en oppoſerons un dans le genre gracieux, c'eſt celui de Ruth dans le Champ de Booz. Ce vertueux Iſraélite, „ aſſis à l'ombre de ſa tente; parle à la bru de Nahomi. Il lui montre, avec un air de bonté qui prête des graces à ſa vieilleſſe, un vaſte champ d'épis dorés par le ſoleil, & une nappe étendue par terre pour le repas, déjà préparé, des filles & des moiſſonneurs. Les rideaux relevés obſcurciſſent le haut de la figure de Booz, & laiſſent appercevoir au loin divers exercices des ouvriers. Au bas du pavillon, différens uſtenſiles de ménage, ſont réunis avec des animaux de labour, & ſervent tout à la fois à élargir la baſe de la compoſition, & à groupper Booz avec Ruth. Celle-ci debout, coeffée d'un large chapeau d'ozier, fixe ſur lui de modeſtes regards, en tenant une javelle d'épis & la faucille dans ſes mains. Son vêtement eſt formé d'une tunique

ſans manches, recouverte d'un corſet léger. A quelque diſtance paroît un grouppe de jeunes moiſſonneuſes, les unes aſſiſes autour de la nappe & prêtes à déjeûner, les autres encore occupées à lier des gerbes & à les arranger. Des travailleurs s'avancent pour participer au repas; on voit au loin les domeſtiques de Booz entaſſer ſur des chariots & voiturer les javelles dans la grange de leur Maître ".

Les gens à talens devroient chercher dans l'Hiſtoire les évenemens qui n'ont point encore été traités, & qui méritent de l'être. Cette attention contribueroit à enrichir la République des Arts, d'une infinité de peintures intéreſſantes, & mettroit les jeunes Artiſtes à portée de s'inſtruire par la lecture. Ils abandonneroient inſenſiblement l'uſage dangereux de penſer d'après les autres, de ne devoir qu'à leur mémoire ce qui devroit être le fruit de leur diſcernement. Se préſervant ainſi du vice trop habituel, de ne produire que des répétitions uſées, ils tireroient des ombres de l'oubli

bli mille ſujets capables de plaire, & par le charme de la nouveauté & par l'attrait du ſentiment. Mr. DANDRE' BARDON propoſe pluſieurs de ces ſujets, qu'on n'avoit pas encore fait paſſer ſur la toile ni rendus ſous le ciſeau. L'hiſtoire d'Iſaac, par ex. préſente à la Sculpture l'objet de deux grouppes, où ſont réunies des circonſtances favorables au talent. „ Les motifs de l'affection d'Iſaac pour Eſaü, ſont retracés dans le premier ouvrage. L'Artiſte y modèle en figures de ronde-boſſe, le bon Vieillard, affectueuſement appuyé ſur l'épaule d'Eſaü, & recevant avec joie le chevreuil qu'il lui préſente. Le fils n'a qu'une écharpe autour du corps; le père, dont le manteau couvre en partie ſa tunique à courtes manches, n'offre que des jambes & des bras nuds. Le caractère du travail qu'exigent le chevreuil & quelques bêtes fauves artiſtement ſemées aux pieds d'Eſaü, avec ſon arc & ſon carquois, fournit un contraſte heureux avec la manœuvre convenable aux chairs du Vieillard & du jeune homme,

qui ſont elles mêmes ſuſceptibles d'oppoſition. Dans le ſecond grouppe, où les raiſons de l'amitié que Rebecca porte à Jacob ſont expoſées ſous l'ébauchoir, on voit ce fils complaiſant tendre à ſa mère des bras enchaînés dans un écheveau: il aide à le devider. Un chien de baſſe-cour, & quelques uſtenſiles de cuiſine ſont grouppés à leur pieds. C'eſt ainſi que l'Art indique l'attention de Jacob à partager avec Rebecca les ſoins du ménage. Les mêmes particularités du talent; contraſte dans les âges, oppoſitions relativement au caractère des chairs, variété dans la manœuvre ſe rencontrent dans ce ſecond morceau. Il eſt également bien aſſorti avec le premier, par la juſteſſe de ces rapports, par la nouveauté des idées, & par la ſingularité des objets".

En voilà aſſez pour donner une idée de l'Ouvrage de Mr. DANDRE' BARDON, & pour faire ſentir combien il doit être intéreſſant pour les Amateurs, & inſtructif pour tous les jeunes Artiſtes. Jamais peut être on n'a travaillé plus utilement

lement pour ceux-ci. Quels avantages ne trouveront-ils pas dans un Hiſtoire dreſſée exprès pour eux, qui leur menagera le temps, qui leur épargnera les détours, qui les conduira droit au but, qui réunira dans un petit nombre de Volumes, toutes les connoiſſances hiſtoriques relatives à leur profeſſion, & qui les leur préſentera entièrement dépouillées de ce qui ne les concerne point. Ils en retireront d'autant plus de fruit, que l'habile Auteur a fait entrer dans ſon Ouvrage pluſieurs obſervations ſur divers genres de peinture, Batailles, Marines, Ruines, Camayeux &c. Des remarques concernant le choix, la décence, le caractère, la nouveauté, la nobleſſe des ſujets &c; des réflexions ſur l'intérêt des ouvrages de l'Art, ſur quelques particularités du coſtumé, ſur l'utilité des allégories, de l'anatomie pittoreſque, de la perſpective, de l'architecture &c.

N'oublions pas d'avertir, qu'à la tête de cet Ouvrage, Mr. DANDRE' BARDON a placé un Vocabulaire pittoresque, qui, outre les mots convenables ou

conſacrés aux Arts de peindre & de ſculpter, renferme auſſi quantité de principes, qui rendent la ſignification des termes plus intelligible & leur application plus aiſée. Ce Vocabulaire eſt ſuivi d'un excellent Diſcours prononcé à l'Académie Royale, ſur l'utilité d'une Hiſtoire Univerſelle, traitée relativement aux Arts de peindre & de ſculpter.

ARTICLE TROISIEME.

HISTOIRE LITTERAIRE DES FEMMES FRANÇOISES, ou Lettres Hiſtoriques & Critiques, contenant un précis de la vie, & une Analyſe raiſonnée des Ouvrages des Femmes qui ſe ſont diſtinguées dans la Littérature Françoiſe. Par une Société de Gens de Lettres.

Quid Fœmina poſſit. VIRG. ÆNEID.

5 Vol. *in* 8°. dont le 1er eſt de *pp.* 576.

576. le 2^d^. de 608. le 3e. de 644. le 4e. de 608. le 5e. de 602. à *Paris*, chez *la Combe* 1769.

LEs études qui ſont propres à orner l'eſprit & à perfectionner la raiſon, ont été ſouvent interdites aux Femmes; mais ce préjugé eſt tout à la fois injuſte & dangereux, & il ſeroit aiſé de répondre à toutes les raiſons dont on l'appuie. Notre enfance eſt confiée à leurs ſoins, & les premières impreſſions decident ſouvent du reſte de la vie; de quelle importance n'eſt donc pas leur éducation, puis qu'elles doivent commencer la nôtre. Ce ſeroit un malheur, ſans doute, ſi toutes les Femmes aſpiroient à la celébrité, mais s'il en eſt à qui la Nature accorde les plus heureux talens, de quel droit voudroit-on leur en défendre l'uſage? D'ailleurs les devoirs de leur Sèxe ne ſont pas toujours incompatibles avec la culture des Sciences & des Lettres, & c'eſt même en s'occupant de leurs devoirs que pluſieurs d'entr'elles ſont devenues Auteurs. C'eſt pour ſon

fils

fils que Me. *du Chatelet* compoſa ſes Inſtitutions Phyſiques; c'eſt en élevant de jeunes perſonnes que Me. *de Beaumont* a écrit ſur l'éducation; & on lira toujours les lettres de Me. *de Maintenon* & de Me. *de Sévigné*, qui n'ont jamais eu la prétention de faire un Livre.

On verra dans cette Hiſtoire Littéraire „ que les Femmes deſtinées à plaire par les charmes de la figure, peuvent également aſpirer à la gloire des talens, & cueillir autant de lauriers que de myrthes; qu'on peut être auſſi ſatisfait de les entendre, que de les voir; de lire leurs Ouvrages que de contempler leurs attraits". Le bon uſage de leur eſprit peut devenir pour nous une ſource d'inſtruction & de plaiſir, „ en même temps qu'il leur ménage à elles mêmes un avenir agréable, & des reſſources pour un âge où il ne leur eſt plus permis de plaire. Rien n'eſt ſi triſte en effet que le ſort de celles qui n'ont ſçu que ſe faire adorer. Comme elles n'ont eſtimé que les graces extérieures, dès qu'elles les perdent, elles tombent dans un aban-

abandon qui les déſeſpère. Si dans leur jeuneſſe elles avoient pris le goût de l'étude, la privation des plaiſirs ne leur laiſſeroit ni vuide, ni beſoin: elles recueilleroient le fruit de leurs réflexions, & ſe procureroient une félicité plus réelle & plus durable. Les charmes de leur raiſon cultivée, ſubjugueroient les eſprits de ceux dont les attraits de leur figure auroient dompté les cœurs ".

Les Femmes qui voudront écrire, trouveront ici des exemples qui les y autoriſent, & des modèles qu'elles peuvent imiter. Dans cette eſpèce de trophée érigé à la gloire du beau Sèxe, & à celle de la Nation Françoiſe, aucune Femme, depuis Héloïſe juſqu'à celles qui écrivent actuellement, n'a été oubliée. On y trouve d'abord la vie de chaque Femme qui s'eſt fait connoître par quelque production littéraire, & l'on préſente enſuite ce qu'il y a de plus ingénieux dans ſes Ecrits. Si c'eſt un Roman, on en fait l'extrait, on le dépouille de toutes ſes longueurs, ſes ſuperfluités, on n'en rapporte que les morceaux les

plus

plus intéreſſans, & pluſieurs d'entr'eux gagnent à être vus en miniature. „ Si la Femme Auteur s'eſt exercée dans un autre genre, en Poéſie par exemple, on choiſit dans ſes Ouvrages les endroits d'élite, les morceaux exquis, les pièces enfin qui lui ont fait le plus de réputation; & on laiſſe de côté tout ce que l'Auteur même, pour ſa gloire & pour la ſatisfaction du Public auroit du ſupprimer". Ce choix, & les jugemens qu'on prononce ſur ces différentes productïons font honneur au goût de l'Auteur; quelquefois cependant on voudroit qu'il eût été plus ſévère: la gloire des Femmes n'y perdroit rien, & les Lecteurs y gagneroient.

Nous avons déjà inſinué que cette Hiſtoire remonte jusqu'à HELOISE. Après avoir rapporté ſa vie & ſes malheurs, on cite à l'occaſion de ſes Lettres quelques endroits de la Traduction de *Pope*, & de celles de Mrs. *Collardeau*, *Feutry*, *de Beauchamp*: il'Editeur a ſuivi cette methode dans pluſieurs Articles, qu'il a enrichis de morceaux agréables.

Entre

Entre la célèbre Héloïse & MARGUERITE DE VALOIS, Sœur de François I. aucune Femme ne s'eſt ſignalée en France par des talens littéraires. On parle d'une CLEMENCE ISAURE à laquelle on attribue la fondation des *Jeux Floraux* à Toulouſe, mais ſon exiſtence eſt douteuſe, quoiqu'on célèbre encore chaque année ces mêmes jeux en ſon honneur. LOUISE LABE', connue ſous le nom de *la belle Cordière*, ſe diſtingua par ſon eſprit, ſon ſavoir & ſa beauté, & ce qu'il y a de plus ſingulier par ſon goût pour la Guerre: on ſait qu'elle ſe trouva au Siège de Perpignan, où on l'avoit ſurnommée *le Capitaine Loys*. On ſait encore que ſa Maiſon étoit une eſpèce d'Académie où chacun trouvoit à s'amuſer & à s'inſtruire. Elle étoit liée d'une amitié intime avec CLEMENCE DE BOURGES, autre Lyonnoiſe célèbre de ſon temps, mais la jalouſie les diviſa, elles devinrent ennemies. Clémence étoit promiſe à *Jean du Peyrat*, qui fut tué au Siège de Beaurepaire; plus fidèle à l'amour qu'a l'amitié

l'amitié, elle conçut une ſi vive douleur de ſa mort qu'elle ne put lui ſurvivre. Pluſieurs Femmes de ce ſiècle cultivèrent les Sciences & la Poéſie. CATHERINE PARTHENAI, compoſa la Tragédie *d'Holoferne*, repréſentée à la Rochelle avec ſuccès. La connoiſſance des Langues lui fut utile pendant l'eſpèce de captivité où ſon Epoux la retint: il ne lui permettoit pas donner de ſes nouvelles à ſa Mère; „ mais elle s'aviſa d'un expédient qui lui réuſſit. Comme elle avoit eu un Précepteur qui lui avoit appris le Latin & le Grec, elle lui écrivit dans ces deux Langues avec des entre-lignes tracées avec du jus de citron, & où elle mettoit ce qu'elle vouloit mander à ſa Mère de plus caché. Elle donnoit à entendre à mots couverts à ſon Précepteur, qu'il falloit paſſer la Lettre ſur le feu pour en découvrir le ſecret. Pour la réponſe, elle prioit ſa Mère de lui marquer ſa volonté par quelques vers d'anciens Poëtes Latins; ce qui fut exécuté ponctuellement &c".

Nous ne nous arrêterons point aux Fem-

Femmes célèbres qui ont contribué à la gloire du dernier siècle, l'éloge de leurs talens & les détails de leur vie se trouvans répétés dans un grand nombre d'Ouvrages. On trouve ici à l'article de Mlle. BERNARD, une Lettre de Mr. *de Fontenelle* qui n'est point insérée dans le Recueil de ses Oeuvres. Elle est écrite à une Dame à qui il envoyoit le Roman d'*Eléonor d'Yvrée*. Cet Ecrit parut sous le nom de Mlle. Bernard, mais il est probable que Mr. de F. y eut part; quoi qu'il en soit, cette lettre prouve l'intérêt qu'il prenoit à l'Ouvrage „ C'est, *dit-il*, un petit sujet peu „ chargé d'intrigues, mais où les senti- „ mens sont traités avec toute la finesse „ possible. Or sans prétendre ravaler le „ mérite qu'il y a à bien nouer une in- „ trigue, & à disposer les évenemens „ de sorte qu'il en résulte certains effets „ surprenans, je vous avoue que je suis „ beaucoup plus touché de voir regner „ dans un Roman, une certaine scien- „ ce du cœur, telle qu'elle est par exem- „ ple, dans la *Princesse de Clèves*. Le

„ merveilleux des incidens me rebute ;
„ au lieu que les peintures fidèles de la
„ nature, & sur-tout celles de certains
„ mouvemens du cœur, presqu'imper-
„ ceptibles à cause de leur délicatesse,
„ ont un droit de plaire, qu'elles ne
„ perdent jamais. On ne sent dans les
„ avantures, que l'effort de l'imagina-
„ tion de l'Auteur ; & dans les choses
„ de passion, ce n'est que la nature seule
„ qui se fait sentir, quoiqu'il en ait cou-
„ té à l'Auteur un effort d'esprit que je
„ crois plus grand. Vous trouverez
„ dans *Eléonor d'Yvrée* beaucoup de
„ beautés de cette dernière espèce, &
„ des beautés fort touchantes —— Le
„ style du Livre est précis : les paroles
„ y sont épargnées, & le sens ne l'est
„ pas. Un seul trait vous porte dans l'es-
„ prit une idée vive, qui, entre les
„ mains d'un Auteur médiocre, auroit
„ fourni beauconp de phrases ; si cepen-
„ dant un Auteur médiocre étoit capa-
„ ble d'attraper une pareille idée ——
„ Enfin on voit bien que la personne
„ qui a fait ce Roman a plus songé à
faire

„ faire un bon Ouvrage qu'un Livre;
„ car comme on ſe propoſe d'ordinaire
„ pour un Livre, une certaine étendue
„ & même un certain volume, on n'a
„ pas accoutumé d'être plus avare de
„ paroles que de penſées. Je ne vous
„ en dirai pas davantage, Madame,
„ *ajoute Mr. de Fontenelle*, auſſi-bien
„ vous ne croirez de tout ceci, que ce
„ que votre cœur en ſentira, mais pour
„ cette fois, j'eſpère bien être d'accord
„ avec lui ".

Me. DE GRAFIGNY doit être miſe au rang des Ecrivains célèbres, & ſes vertus lui ont mérité autant d'eſtime que ſes talens lui ont acquis de gloire. „ Elle étoit née ſerieuſe, & ſa converſation n'annonçoit pas tout l'eſprit qu'elle avoit reçu de la Nature. Un jugement ſolide, un cœur ſenſible & bienfaiſant, un commerce doux, égal & sûr, lui avoient fait des amis long-temps avant qu'elle penſât à ſe faire des lecteurs — On ne ſait preſque aucune particularité de ſa vie; parce qu'elle étoit modeſte, & parloit rarement d'elle. Seu-

lement on ſait que ſa vie n'a été qu'un tiſſu de malheurs; & c'eſt dans ſes malheurs qu'elle aura puiſé en partie cette douce & ſublime Philoſophie du cœur, qui caractériſe ſes Ouvrages & les fera paſſer à la poſtérité. — Outre ces Drames imprimés elle a de plus compoſé trois ou quatre Pièces en un acte, qui ont été repréſentées à Vienne par les enfans de l'Empereur. Ce ſont des ſujets ſimples & moraux, à la portée de l'auguſte Jeuneſſe qu'elle vouloit inſtruire. LL. MM. l'Empereur & l'Impératrice Reine l'honoroient d'une eſtime particulière ainſi que LL. AA. RR. le Prince Charles & la Princeſſe Charlotte de Lorraine, avec leſquels elle avoit même la diſtinction d'être en commerce de lettres.

Mr. *J. J. Rouſſeau* accuſe les Femmes de ne ſavoir ni décrire, ni ſentir l'amour, & il trouve que tous leurs Ecrits ſont froids & jolis comme elle. Il n'avoit donc pas lu les Lettres de *Zilia*, ces Lettres qui renferment ce que la tendreſſe a de plus vif, de plus doux, &

de

de plus touchant. C'eſt ainſi qu'on les caractériſe dans cet Ouvrage, cependant malgré cet Eloge on prétend y trouver pluſieurs défauts. On ſouhaiteroit, par exemple, que la jeune Péruvienne, qui a ſi bien étudié nos mœurs, ſe fut également appliquée à imiter par ſon ſtyle le naturel de nos expreſſions, & à donner une tournure plus aiſée à certaines phraſes trop recherchées. Cette obſervation ne nous paroît pas juſte, il ne falloit point qu'une Péruvienne s'exprimât comme une Françoiſe, & ſon ſtyle devoit porter l'empreinte du climat & des mœurs de ſa patrie. Nous paſſons ſous ſilence quelques autres critiques, qui ne nous paroiſſent pas toujours fondées.

Il eût été plus important ſans doute de relever dans l'Article de Me. DE PUISIEUX, quelques maximes fauſſes & hazardées, & qui malheureuſement ſe trouvent confondues dans un grand nombre de Penſées juſtes, ingénieuſes & morales. Les Ouvrages des Femmes ſont quelquefois frivoles, mais rarement ſont-ils dangereux, & l'on ne s'attendoit

pas à trouver les maximes ſuivantes dans un Livre intitulé *Conſeils à une Amie.* (1) „ Que ce ne ſoit pas la crainte du diable qui vous empêche de faire le mal ; cette menace eſt un propos de bonne femme ou de Capucin, qui n'intimide que pour un quart d'heure, & qui n'a jamais retenu perſonne. On oublie ſon devoir en ſortant du ſermon, ſi l'on eſt attendue avec impatience par ſon Amant. C'eſt le reſpect humain, Mademoiſelle, c'eſt la crainte de ce monde, & non pas de l'autre, & la ſatisfaction intérieure, qu'une bonne conduite ne manque jamais de nous procurer, qu'il ne faut point perdre de vue ". Mais ſi une femme eſt prête à oublier ſon devoir en ſortant du ſermon, il eſt fort à préſumer qu'elle ne ſera pas *retenue* par cette ſatisfaction intérieure qui naît d'une bonne conduite. Il ne reſtera donc plus alors que le reſpect humain, qui en effet peut contenir le vice, obliger quelquefois à pa-

(1) *Conſeils à une Amie. p.* 190.

paroître vertueux, mais qui jamais n'invite à le devenir. Auſſi de peur d'être accuſée d'inconſéquence, Mᵉ. *de P.* ne repréſente pas la Vertu comme étant d'une néceſſité conſtante ni d'un uſage général; „ ſoyez ſage, *dit elle*, ayez en même la réputation, mais ſongez qu'il eſt une ſorte de réputation abſolument néceſſaire aux Femmes ordinaires, mais dont une femme d'un mérite ſingulier n'a point beſoin. Les bons Ouvrages, la mémoire des belles actions dure, celle des foibleſſes paſſe. Si Madame d'Olonne eût fait des Poëmes tels que ceux de Madame Dèshoulières, ſes galanteries ſeroient ignorées &c. ". (2). Ainſi ſuivant Mᵉ. de Puiſieux les talens peuvent ſuppléer aux vertus, & les biens qu'elles procurent, ſont remplacés par la réputation qu'ils donnent. Cependant de ſon aveu même qu'eſt-ce qu'une grande réputation? „ Le ſouffle de quelques perſonnes ".

Mᵉ.

(2) *Ibid p.* 191.

Me. LE MARCHAND, n'ambitionnoit pas de s'en faire une: elle joignoit une très grande modestie à beaucoup de talens & de goût pour l'étude; quoi qu'elle aît composé plusieurs Ouvrages en différens genres, elle n'a fait imprimer que le Roman de *Boca*, sans même y vouloir mettre son nom. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que plus de vingt ans après qu'il parut, Me. HUSSON qui aspiroit à la reputation de Femme Auteur, fit imprimer sous son nom le Livre de Me. le Marchand, sans y changer un seul mot. Ce larcin si peu déguisé fut découvert par une lettre anonyme écrite à un Journaliste, qui révéla le plagiat.

Madame Husson prit alors le seul parti qu'il y eût à prendre, qui fut de convenir de bonne foi de son vol, & d'en faire une sorte d'excuse au Public par la Lettre suivante, qui fut insérée dans le même Journal où l'avoit été la dénonciation du larcin. Cette Lettre est adressée au Journaliste. „ Tous vos Lecteurs ont du, „ Monsieur, être bien surpris de la dé„ couverte d'un plagiat aussi bien prou-

vé

„ vé, que celui de Boca. Quand je
„ vous aurai raconté comment la chose
„ s'eſt faite, j'oſe me flatter que j'en
„ paroîtrai moins coupable aux yeux
„ les plus ſévères. Jeune & folle, poſ-
„ ſédée de la manie de la lecture,
„ quelquefois même de celle du bel eſ-
„ prit, fortifiée dans ces travers par les
„ flatteries des hommes, au point qu'il
„ y avoit des momens où je me croyois
„ réellement une femme de génie; il
„ me paſſa par la tête d'écrire un Ro-
„ man pour me faire un nom; je lus
„ mon Ouvrage à ceux qui compo-
„ ſoient mon petit Parnaſſe; & je m'e-
„ nivrai du nuage d'encens dont je fus
„ enveloppée. Un ſeul homme, plus
„ fou ou plus raiſonnable que les autres,
„ me dit nettement que mon Livre
„ étoit déteſtable, & me mit, comme
„ vous croyez bien, dans une furieuſe
„ colère contre lui. Cependant, com-
„ me il me prouvoit par de bonnes rai-
„ ſons, que j'avois tort de vouloir être
„ Auteur, je me rendis en gémiſſant;
„ & je pleurai la mort de mon Roman,

„ comme j'aurois pleuré celle d'un en-
„ fant unique. Vous n'imagineriez
„ pas, Monſieur, la façon dont il s'y
„ prit pour me conſoler. Les hommes
„ ſont bien perfides; j'ai ſi peu d'expé-
„ rience que je donnai dans le pan-
„ neau qu'il me tendit, & qui m'occa-
„ ſionne aujourd'hui la lettre du mon-
„ de la plus affligeante, de la part d'un
„ Anonyme, qui certainement ne me
„ connoit pas; car j'ai aſſez d'amour
„ propre pour croire qu'il m'auroit pré-
„ férée à ſa défunte amie Me. le Mar-
„ chand. Il me dit, mon traître, je
„ veux rapporter ſes propres paroles
„ pour le confondre ſi cela ſe peut: con-
„ ſolez-vous, Madame, de la perte de
„ votre enfant; nous ſommes tous
„ mortels; & s'il vous en faut un ab-
„ ſolument, j'ai votre affaire toute prê-
„ te, je connois un certain Boca,
„ qui eſt venu au monde en même
„ temps à peu-près que vous; &,
„ comme alors le ſiècle étoit un peu
„ ingrat, un même jour le vit naître &
„ mourir; ſi vous entrepreniez de le

„ res-

„ reſſuſciter, je penſe que vous pour-
„ riez y réuſſir; je l'ai en manuſcrit;
„ je m'en vais le faire imprimer avec
„ votre nom à la tête; & je parie dix
„ contre un qu'il fera fortune; après
„ tout le plus grand malheur qui puiſſe
„ arriver, ſera que quelque habile hom-
„ me découvrira, au bout d'un certain
„ temps, la tricherie; tout le monde
„ en rira; & vous Madame, aurez
„ joui de la réputation d'Auteur, dont
„ vous êtes ſi entêtée que je crains fort
„ qu'il ne vous arrive un malheur ſi
„ vous ne contentez votre envie.
„ Vous ſentez bien, Monſieur, que je ré-
„ pondis à mon homme, à la fin de ſa
„ harangue, qu'il étoit fou, & que je
„ ne conſentirois jamais à paſſer pour la
„ mère de l'enfant d'une autre. Le
„ perfide, ſans s'arrêter à tout ce que
„ je pus lui dire à ce ſujet, fit impri-
„ mer Boca ſous mon nom. J'en re-
„ çus les Exemplaires avec cette palpi-
„ tation de cœur, inſéparable de toute
„ mauvaiſe action; je menaçois de dé-
„ couvrir le larcin, & de m'en juſti-

„ fier

„ fier. Mon homme ne fit que rire de
„ mes remords. Boca, le pauvre Boca,
„ après un ſommeil de plus de vingt
„ ans, fut tiré impitoyablement de ſa
„ paiſible retraite, pour courir une ſe-
„ conde fois le hazard de mourir de
„ mort ſubite, & fit, contre toute eſ-
„ pérance, une eſpèce de fortune; ce qui
„ prouve bien qu'il ne faut jamais dé-
„ ſeſpérer de ſon ſort, & que le vrai mé-
„ rite perce tôt ou tard. Il paſſa ſous
„ mon compte; j'eus la foibleſſe de ne
„ point le déſavouer; nous nous don-
„ nâmes mutuellement une eſpèce de
„ réputation, qui étoit aſſurément bien
„ uſurpée de ma part: l'impunité en-
„ durcit les conſciences; je m'accou-
„ tumai peu-à-peu à répondre quel-
„ ques phraſes mal conçues & mal arti-
„ culées, à ceux qui m'en parloient;
„ je penſe même que ſans votre anony-
„ me, je ſerois venue à bout de me
„ perſuader avec le temps (l'imagina-
„ tion d'une femme eſt une toile ſur la-
„ quelle on peint ce qu'on veut), que
„ Boca étoit ſorti de ma Minerve.
„ Bien des Femmes de Lettres qui

„ s'affli-

„ s'affichent dans le monde pour les
„ vrais Auteurs de leurs Ouvrages, en
„ ont peut-être fait autant que moi;
„ mais avec plus d'adreſſe J'eſpère,
„ Monſieur, qu'un aveu auſſi naïf que
„ mortifiant pour moi, me réconcilie-
„ ra avec le Public. Je crois qu'il ne ſe
„ tient pas offenſé de la folie d'une jeu-
„ ne femme, & de l'étourderie d'un
„ homme dont je tais par conſidération
„ le nom. Le Libraire qui l'a imprimé,
„ me pardonnera aiſément en faveur du
„ profit, les pédans me critiqueront &
„ je m'en moquerai. Pour vous, Mon-
„ ſieur, vous êtes trop galant & trop
„ raiſonnable en même-temps, pour
„ que je vous faſſe la plus légère excuſe
„ de la peine que je vous donne de lire
„ ce griffonnage; la ſeule grace que je
„ vous demande, & que vous ne pou-
„ vez me refuſer ſans commettre une
„ injuſtice, eſt d'inſérer ma Lettre telle
„ qu'elle eſt, bien ou mal écrite, dans
„ votre Journal". Il faut avoir beau-
coup d'eſprit pour faire une pareille Let-
tre, & l'on eſt heureux d'avoir des

torts

torts quand on les répare auſſi bien.

Nous terminons ici cét Extrait, ſans parler de toutes les Femmes Auteurs qui ſe diſtinguent de nos jours. On n'en a point recueilli beaucoup de particularités intéreſſantes; & ſe contenter de les nommer, & de rapporter les titres de leurs Ouvrages, ſeroit mettre en doute leur célébrité.

ARTICLE QUATRIEME.

INSTRUCTIONS adreſſées par SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES, à la Commiſſion établie pour travailler à l'exécution du projet d'un nouveau CODE DE LOIX. Traduit de l'Allemand. *Seigneur donne moi les lumières & l'intelligence néceſſaires, pour juger ton peuple ſuivant ta ſainte Loi & ſuivant la vérité* A *Yverdon*, aux dépens de la Société Typographique 1769, *in*-12. *pp.* 286.

Par-

PArmi le grand nombre d'Ecrits dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire Littéraire des Femmes Françoiſes, il n'en eſt point d'un uſage auſſi important que celui-ci. Aucune de ces Femmes en effet n'a été appellée à réformer les abus de l'adminiſtration, & a dicter des Loix à un grand Empire. La Loi Salique qui leur interdit le pouvoir Souverain eût rendu inutile un pareil Ouvrage, & cependant l'Ouvrage eût prouvé contre la Loi. On aſſure que l'Impératrice, a beaucoup de part à celui que nous annonçons: non ſeulement, il eſt exécuté par ſes ordres, mais on croit encore qu'elle y a travaillé de ſa main. Du moins eſt-il ſûr qu'on y retrouve ce caractère de bonté qu'elle imprime à tous les actes de ſon gouvernement. Après avoir peuplé des contrées fertiles, mais déſertes, en fourniſſant un aſyle & la ſubſiſtance à des familles infortunées, conquête à laquelle l'humanité peut ſourire, quel ſoin plus digne d'elle que de créer des Loix qui tendent à rendre ſes ſujets & meilleurs & plus heureux!

Ce

Ce but eſt ſouvent énoncé dans le cours de cet Ouvrage, & l'Auteur en le commençant fonde l'obligation de faire du bien aux hommes ſur le précepte que nous en donne la Religion Chrétienne. Ce ſont les Loix, obſerve-t-il enſuite, qui aſſurent la félicité publique & le bonheur de chaque particulier, mais pour qu'elles produiſent cet effet, il ne faut pas qu'un Légiſlateur perde de vue l'état, la conſtitution, & la nature du Peuple qu'on veut gouverner. On étend ces idées & on les applique à la Nation Ruſſe, dans les Articles ſuivans.

I. *L'Empire Ruſſe eſt une des Puiſſances Européennes.* Avant Pierre le Grand, les mœurs de la Ruſſie ne convenoient point au climat où elles regnoient, parce qu'elles étoient l'effet du mêlange de différentes Nations, & de la conquête de diverſes Provinces étrangères. Mais quand ce Prince introduiſit les mœurs & les coutumes Européennes chez ſon Peuple, elles ſe trouvèrent lui convenir au-delà de tout ce qu'il avoit oſé préſumer.

„ II.

„ II. Le Gouvernement de la Ruſſie eſt par ſa conſtitution la domination d'un ſeul. Il n'eſt d'autre puiſſance que celle qui eſt réunie dans ſa ſeule perſonne, & c'eſt la ſeule qui dans un Empire ſi étendu, puiſſe agir avec l'activité & l'uniformité néceſſaires — Mais quel eſt le but d'un Gouvernement Souverain? Ce n'eſt pas de priver les hommes de leur liberté naturelle; au contraire, c'eſt de diriger leurs actions de manière qu'ils parviennent à jouir du plus grand bien être. Par conſéquent un Gouvernement qui ne travaille qu'à atteindre ce but, & qui en même temps reſſerre moins que tout autre les bornes de la liberté naturelle, eſt celui qui répond le mieux aux deſſeins que l'on doit ſuppoſer chez des créatures raiſonnables, & aux fins que l'on s'eſt propoſées en formant des Sociétés civiles &c. ".

„ III. Les Loix qui ſont la baſe du Gouvernement de l'Empire, ſuppoſent l'exiſtence de certains Tribunaux, par leſquels le pouvoir du Souverain coule

& se répand, comme autant de branches d'un grand fleuve. Des Loix qui permettent de faire des représentations à ces Tribunaux, pour leur faire connoître que tel reglement est contraire à la Loi fondamentale, ou qu'il est nuisible, obscur, ou que l'exécution en est impossible: des Loix qui déterminent d'avance à quels reglemens je dois me soumettre, & comment il faut les exécuter; de telles Loix, dis-je, sont sans doute celles qui contribuent le plus à assurer & à donner à tout Empire un état permanent. "

Art. IV. *Le corps qui doit veiller à la garde & au maintien des Loix, doit être un corps politique.*

Article V. *De l'état des Habitans en général.* L'effet des Loix doit être de procurer aux Citoyens la sûreté, l'égalité, & la liberté. L'égalité consiste en ce qu'ils soient tous tenus d'observer les mêmes Loix; la liberté civile n'est autre chose que le pouvoir de faire ce que l'on doit vouloir, & de n'être pas forcé de faire ce que l'on doit ne pas vouloir.

„ Si

„ Si un Citoyen quel qu'il fût, pouvoit commettre quelque action contraire aux Loix, il n'y auroit plus de liberté, puisque dès lors d'autres Citoyens auroient le droit de faire incontinent la même chose ".

L'Article suivant, où il est parlé *des Loix en général*, renferme une observation très judicieuse. „ Toute Législation doit être conforme à la façon la plus générale de penser d'un Peuple. Ainsi, pour introduire de meilleures Loix, il est nécessaire de préparer d'avance l'esprit des hommes — Les Loix sont des ordres particuliers & détaillés, qui émanent du Législateur: les mœurs & les usages, au contraire, sont des constitutions qui viennent de toute la Nation. — Il faut que ce qui a été établi par les Loix, soit amélioré par les Loix, & que ce que la coutume a introduit, soit changé par un autre usage. Il est des moyens de s'opposer aux vices & d'empêcher qu'ils ne fâssent des progrès; ces moyens sont d'attacher des peines à la violation des Loix. Il y a

de même des moyens pour changer les uſages; les exemples ſervent à cela &c".

VII. *Des Loix en particulier.* „ Des Loix au moyen desquelles on prétend produire un bien trop grand, cauſent pour l'ordinaire des maux plus grands encore. On trouve le moyen de ſe ſouſtraire aux Loix, là où la Législation eſt pouſſée à l'excès. C'eſt la douceur & la modération, & non pas des règles outrées qui ſervent à gouverner les hommes. C'eſt le triomphe de la Loi civile lorsque les Loix infligent à ceux qui les violent, des punitions qui découlent de la nature même du délit. Car la punition n'a rien alors d'arbitraire. — Ce n'eſt donc pas l'homme qui fait violence à l'homme quand on le punit, ce ſont ſes propres actions ". Ici l'on diviſe les délits en quatre Claſſes, & l'on aſſigne à chacun d'eux le genre de punition qui lui convient.

Dans l'Article VIII. qui traite *des peines*, on trouve des réflexions très ſages ſur les maux qu'entraîne après ſoi l'extrême rigueur des châtimens, & ſur l'obli-

bligation d'en varier les degrès ſuivant la meſure du crime. „ Sous un Gouvernement modéré ce ſera la plus grande punition qu'on pourra infliger à un Citoyen, que de le convaincre qu'il eſt coupable du crime dont on l'accuſe — Suivons la Nature, elle a donné la honte à l'homme pour lui ſervir de correction; faiſons donc enſorte que la honte ſoit toujours la partie la plus douloureuſe du châtiment".

Article IX. *De l'adminiſtration de la Juſtice en général.* La puiſſance d'un Juge conſiſte uniquement dans le maintien des Loix, afin que l'on ne doute pas de la liberté & de la ſûreté des citoyens: C'eſt dans cette vue que Pierre le Grand a établi des Tribunaux qui adminiſtrent la Juſtice au nom du Prince & ſuivant les Loix: & c'eſt à cauſe de cela qu'on à rendu l'appel au Souverain même ſi difficile.

Nous paſſons à l'Article X. où l'on agite les queſtions les plus importantes en traitant *Des formes de la Juſtice criminelle*, mais ne pouvant ſuivre l'Auteur

dans tous les détails qu'il y renferme, nous n'indiquerons que les deux ſuivantes avec la ſolution qu'il en donne. *Quelle eſt la meſure de la grandeur des crimes?*

„ On n'inflige pas des punitions dans le but de tourmenter des créatures douées de ſenſations: elles ne doivent uniquement ſervir, qu'à empêcher un malfaiteur de nuire dans la ſuite à la ſociété, & retenir d'autres citoyens pour qu'ils ne commettent pas des actions ſemblables — Qui peut enviſager de ſang froid des hommes mettans en pièces d'autres hommes avec beaucoup d'appareil, des hommes qui ſont leurs frères..! Les pays & les temps où les punitions les plus cruelles ont été uſitées, ſont ceux où regnoient les vices les plus inhumains. Afin qu'une punition produiſe l'effet que l'on deſire, il ſuffira que le mal qu'elle cauſe au criminel, ſurpaſſe le bien ou le profit qu'il s'étoit promis de tirer de ſa mauvaiſe action. — Toute ſévérité qui paſſe ces limites eſt inutile, & par conſéquent doit être regardée comme une tyrannie ". On trouve ici

une

une réflexion remplie de ſageſſe & d'humanité, & très applicable à la Nation Ruſſe. „ La ſenſibilité des citoyens augmente dans la même proportion, que l'entendement de gens qui vivent en ſociété s'éclaire; & par-tout où la ſenſibilité augmente, il faut auſſi diminuer la rigueur des peines ". Au reſte on a vu que l'enoncé de cette Queſtion n'eſt pas exact, il ne s'agit point ici *de la meſure de la grandeur des crimes*, mais de celle des punitions.

La peine de mort eſt-elle utile & néceſſaire à la ſociété, pour y maintenir la ſûreté & l'ordre? L'Auteur ſoutient la négative, & il avance que „ dans *l'état ordinaire d'une ſociété civile*, la mort d'un citoyen ne peut devenir néceſſaire que dans un ſeul cas, ſavoir, lorſqu'un priſonnier pourroit trouver les moyens & les forces pour cauſer de nouveaux troubles, en faiſant ſonlever le peuple &c ". Mais lorſque les Loix regnent tranquillement, ſous un Gouvernement dont la durée eſt l'objet des vœux de tout un Peuple, dans un Empire où toute la for-

ce eſt réunie entre les mains d'un Monarque ou d'un Souverain: jamais il ne ſera néceſſaire de punir de mort un Citoyen. „ La mort d'un malfaiteur n'a pas autant de force pour empêcher que l'on ne commette des crimes, que l'exemple d'un homme que l'on a tous les jours ſous ſes yeux, auquel on a ôté la liberté, & qui eſt obligé d'employer le reſte de ſa vie à travailler pour réparer la perte qu'il a cauſée à la ſociété. — Les impreſſions violentes & vives de l'eſprit peuvent toucher le cœur & l'inquiéter, mais l'effet qu'elles font ſur la mémoire n'eſt pas de longue durée ".

Dans l'Article XI qui traite de la ſervitude, on rapporte une Loi de Pierre le Grand, qui ordonnoit de donner des tuteurs ou curateurs à ceux qui avoient l'eſprit dérangé, & qui tourmentoient leurs ſujets. On obſerve encore la première partie de cette Loi, j'ignore, dit l'Auteur, pourquoi on n'obſerve plus la ſeconde.

La population de l'Empire fait la matière de l'Art. *XII.*; on examine les cauſes qui en diminuent l'accroiſſement.

Une

Une des principales a sans doute sa source dans la nourriture & dans le genre de vie, puis qu'il est assez ordinaire parmi les payſans d'avoir d'une seule femme 12, 15 à 20 enfans, mais qu'il arrive rarement que la quatrième partie parvienne à un âge avancé. Nous ne ferons qu'indiquer les titres des Articles suivans: *Des Arts & Métiers & du Commerce. De l'Education. De la Nobleſſe. De l'Etat moyen. Des Villes. Des Héritages. De la compoſition des Loix & du ſtyle dans lequel on doit les écrire. Differens points qui ont beſoin d'eclairciſſement.* Dans ce dernier Article, on insiste sur l'obligation de fixer avec exactitude ce qu'on entend par le crime de lèze-Majesté. Si ce crime est énoncé dans les Loix en termes vagues, c'est ouvrir la porte à une infinité d'abus; divers exemples l'ont prouvé, nous ne citerons que celui-ci. „ Les Loix Chinoises ordonnent de punir de mort celui qui aura manqué de rendre à l'Empereur le respect qui lui est du: mais comme les Loix ne déterminent pas en quoi consiste le manque de

reſpect qui eſt du, on peut avoir par-là une multitude de prétextes pour ôter, quand on le juge à propos, la vie à ceux qu'on veut perdre, & d'exterminer une famille dont on deſire la ruine. Deux hommes qui étoient chargés d'écrire les gazettes de la Cour, avoient inſéré dans la deſcription d'un évenement, qui en lui-même n'étoit d'aucune importance, quelques circonſtances qui n'étoient pas bien conformes à la vérité. On fit contr'eux cette accuſation: inſérer des menſonges dans les nouvelles de la Cour, c'eſt manquer au reſpect que l'on doit à l'Empereur; & ſur cela tous les deux perdirent la vie ".

Nous ne pouvons nous réſoudre a quitter cet Ouvrage, ſans tranſcrire encore un des morceaux qui le terminent, & qui pénètre de reſpect pour l'Auguſte Souveraine qui s'exprime ainſi: „-La bonne opinion que l'on conçoit de la gloire & de la puiſſance d'un Prince, peut augmenter la force de ſon Empire; mais la bonne opinion qu'on aura de ſon amour pour la Juſtice, n'y contribuera

buera pas moins efficacement. Il n'eſt pas poſſible que tout ceci puiſſe plaire aux flatteurs, qui répètent tous les jours aux Princes de ce monde, que leur peuple a été créé pour eux. Mais pour nous, nous croyons, & nous nous faiſons gloire de dire, que *nous avons été crées pour notre peuple*: c'eſt à cauſe de cela que nous ſommes obligés de dire les choſes comme elles doivent être, car, à Dieu ne plaiſe! qu'après que ces Loix ſeront données, il y aît un Peuple ſur la terre plus juſte, & par conſéquent plus floriſſant que le notre: car le but de nos Loix ne ſeroit pas rempli; ce ſeroit un malheur auquel je ſouhaite de ne pas ſurvivre ". Quels ſentimens un pareil langage ne doit-il pas exciter dans le cœur de ſes ſujets! En traçant leurs devoirs, elle a peint ſes Vertus, & cet Ouvrage en ſera le monument.

Ce que nous venons d'en rapporter ſuffit ſans doute pour en prouver le mérite & en faire connoître l'eſprit. On a pu voir que toutes les idées qu'il renferme ne ſont pas neuves, mais ce ſeroit un mal-

malheur pour l'humanité qu'elle le fûsſent, & l'on doit applaudir à l'uſage qu'on y a fait des Ecrits immortels de Mrs *de Montesquieu*, *de Beccaria* &c. Il eſt beau de vouloir exécuter ce que de grands hommes ont penſé.

On a joint à ces Inſtructions, un Reglement *ſur la forme & la manière de procéder de la Commiſſion établie pour travailler au projet d'un nouveau Code de Loix.*

ARTICLE CINQUIEME.

RE'GELMAATIGE NE'DERDUITSCHE SPE'LKONST, *óf verhandeling over de zès-én twintig Letteren van het Alphabét. Gegrond op hèt gebruik dèr bèſte Schryv'ren én dèr beroemdſte Dicht'ren. Mèt veele ſpraakkundige aanmerkingen verrykt. Door* ERNST ZEYDELAAR;

C'eſt-à-dire.

L'ORTOGRAPHE DE LA LANGUE

GUE HOLLANDOISE, ou Traité des vingt-ſix Lettres de l'Alphabet; fondé ſur l'uſage des meilleurs Auteurs & des Poëtes les plus célèbres; & enrichi de pluſieurs obſervations Grammaticales, par Mr. ZEYDELAAR; 1 Vol. *in* 4°. de 402 *pp.* ſans la Préface qui en a 17. A *Amſterdam*, chez *Etienne d'Eſveld.* 1769. (1).

L'Ortographe Hollandoiſe eſt, comme celle de pluſieurs autres Langues, un de ces objets, ſur lesquels on ne doit pas ſe flatter qu'on tombe jamais d'accord: le moyen de s'accorder quand on part de différens principes? Les uns veulent qu'on conſulte l'oreille; d'autres qu'on

(1) Cet Extrait nous a été communiqué. Comme il ne peut intéreſſer que ceux qui entendent la Langue Hollandoiſe, nous avons balancé ſi nous l'inſérerions dans ce Journal. Nous nous y ſommes cependant déterminés en faveur de nos Lecteurs Hollandois: les autres paſſeront cet Article.

qu'on recherche l'origine des mots: il en eſt qui prétendent qu'il faut avoir égard à l'économie; enfin chacun adopte un ſyſtême d'Ortographe, ſuivant qu'il eſt plus au moins diſpoſé à goûter telles raiſons préférablement à d'autres. L'Ouvrage dont on vient de lire le titre, eſt principalement deſtiné à réduire les différentes Ortographes de la Langue Hollandoiſe à une ſeule Ortographe, uniforme & régulière. Pour cet effet l'Auteur examine l'uſage des Lettres: il s'arrête d'abord aux voyelles, & paſſe enſuite aux conſonnes. C'eſt là la diviſion générale de ſon Livre: il eſt écrit par demandes & par réponſes; forme que Mr. ZEYDELAAR a préférée, afin de pouvoir répondre plus commodément aux difficultés qu'il ſuppoſe qu'on pourroit lui propoſer. Nous allons donner une idée de ſon travail, autant que le permet un Journal François.

L'*a* eſt en Hollandois court en quelques mots & long en d'autres. Notre Auteur donne une liſte de l'une & de l'autre ſorte de ces mots: faut-il mettre

tre un accent ſur l'*a* long, comme le font quelques Ecrivains? Mr. ZEYDELAAR répond négativement à cette demande; & il en donne pour raiſon, qu'il ne voit aucune néceſſité à mettre cet accent.

L'*a* forme une ſyllabe par ſoi-même en quelques mots. Cette Lettre a auſſi par elle-même pluſieurs ſignifications, dont Mr. ZEYDELAAR indique quelques-unes, renvoyant le Lecteur qui voudroit s'en inſtruire davantage, aux Dictionnaires de *Hoogſtraaten*, *Luiſcius*, *Hubner*, & autres. Il juge avec raiſon, qu'on ne peut point employer l'*a* en Hollandois dans pluſieurs ſignifications qu'on lui attribue d'après celles que cette lettre a en François. Par exemple, on fait mal de mettre ſur une adreſſe *a* (a *Amſterdam*) au lieu de *te* (te *Amſterdam*).

Faut-il, pour allonger l'*a*, lui ajouter l'*e*, ou doubler la lettre *a*? Pluſieurs Grammairiens Hollandois ont prétendu, que c'étoit par l'*e* qu'il falloit indiquer la prononciation allongée des autres voyelles; & l'on ſait que pluſieurs bons Ecrivains

s'en

s'en ſont tenus à allonger l'*a* par l'*e*; écrivant *gaen* (marcher), *laen* (allée), *baes* (lièvre), *kaes* (du fromage). Notre Auteur juge d'après *Nyloé*, *Huidekoper*, & pluſieurs autres Auteurs accrédités, qu'il faut doubler l'*a* & ecrire *gaan*, *laan*, *baas*, *kaas*, &c. Le ſon de l'*aa* eſt, ſelon lui, plus pur: celui de l'*ae* répond, dit-il, à celui de l'*ai* en François: on a même des mots en Hollandois, dans leſquels on doit employer l'*ae*, & prononcer ces deux Lettres, comme l'*ai* des François: tels ſont, par ex. ceux de *paerd* (cheval), *ſtaert* (queue), *kaers* (chandelle), *vaers* (piece de poéſie); mots que d'autres Auteurs écrivent avec deux *e* au lieu de *ae*: on ſe ſert auſſi de l'*ai* en Hollandois; mais rarement: on écrit, par exemple, *hair* (cheveux), *air* (epic).

L'un des points de l'Ortographe Hollandoiſe, ſur lequel on eſt le plus diviſé, c'eſt la queſtion, s'il faut retrancher la ſeconde voyelle, dès que la ſimple donne la même prononciation que la double? Il en eſt qui traitent cet Article en

vrai

vrais œconomes: doubler une voyelle, là où on n'entend aucune différence dans le ſon, c'eſt, ſelon eux, une ſuperfluité; ou plutôt une faute capitale. D'autres ne conſidérant pas uniquement le ſon des mots, mais l'effet que l'écriture doit produire ſur des lecteurs; & jugeant d'ailleurs, que les Etrangers & les Enfans méritent bien qu'on n'omette rien de ce qui peut faciliter l'étude d'une Langue, prétendent qu'on fait très mal de rejetter au pluriel une ſeconde voyelle, que le mot exige au ſingulier: par exemple *daad* (actions), s'écrit, au ſingulier, avec deux *a*: le pluriel ſe forme en ajoutant à la fin du mot *en*; ce qui fait naturellement *daaden*: quelques Auteurs conſervent au pluriel cette double voyelle; d'autres la rejettent & écrivent au pluriel *daden*, avec un *a*, donnant pour raiſon qu'il faut ménager les lettres, & qu'il eſt inutile de conſerver le ſecond *a*: attendu qu'il ne fait rien à la prononciation, qui reſte la même avec l'*a* ſimple, qu'elle l'eſt au ſingulier avec l'*a* double: de même les ſubſtantifs *ſlaaf*

(eſclave), *blaas* (veſſie), *taal* (langue), & une infinité d'autres. Il y a auſſi pluſieurs verbes, dont la première perſonne de l'indicatif s'écrit avec deux voyelles, que quelques Auteurs conſervent dans tous les autres temps & modes, & que d'autres rejettent lorque cela leur paroît ne faire aucune différence pour l'oreille; ainſi, quelques uns ecrivent l'infinitif *maaken* (faire), avec deux *a*, de même que la première perſonne du pluriel du préſent de l'indicatif *wy maaken* (nous faiſons). D'autres prétendent qu'il faut écrire à l'infinitif *maken*: à la première perſonne du pluriel *wy maken*, avec une *a*, & ainſi de tous ces autres verbes, tels que ſont *ik blaas* (je ſouffle); *ik klaag* (je me plains); *ik waan* (je m'imagine) &c.

Enfin il convient de conſerver la double voyelle quand ce ne ſeroit que pour éviter des mepriſes & pour donner plus de clarté à l'Ortographe. Voici quelques exemples qui le prouvent. Notre Auteur les emprunte de *Sewel*, un des meilleurs Grammairiens Hollandois.

Wy

Wy zagen (vimes) *ben ſteen* zaagen (ſcier).

Ik wil dat laken (drap) *geenſints* laaken (mépriſer).

Ik wil 't met dien ouden wagen (voiture) *op zulk een quaaden weg niet* waagen (riſquer).

Hutten gemaakt van ſtaaken (pieux), *die met het eene end in de grond* ſtaken (être fixés).

De Graaven (Comtes) *lagen in prachtige* Graven (tombeaux). Qu'on ecrire les mots *zaagen* (*ſcier*), *laaken* (mépriſer), *waagen* (riſquer), *ſtaaken* (pieux), *Graaven* (Comtes), avec une ſeule voyelle, de ſemblables paſſages deviendront inintelligibles pour des Etrangers, & des Enfans, qui ne devineront pas qu'on a retranché une voyelle par un principe d'économie; ni ſur quels mots cette économie a été exercée: les mêmes obſervations ont lieu pour les mots qui s'ecrivent avec deux *e*, avec deux *o*, & avec deux *u*. L'Auteur en traite ſéparément à chaque voyelle, & comme de part & d'autre on allègue ſur

l'uſage de les doubler, à peu près les mêmes raiſons qu'on fait valoir par rapport à l'uſage des deux *a*, il ſuffira d'en avoir fait la remarque.

Y-a-t-il des mots dans lesquels l'*a* doit être marqué d'un accent? Mr. ZEYDELAAR répond qu'oui: Il veut qu'on ecrive *Jehovâ*, *Hozeâ*, *Jeremiâ*, &c. & il préfère l'Ortographe d'*aâ*, à celle d'*aê*, dans les abréviations, telles que font *paân*, *ſchâ*, *vaâr*, *vergaâren*, (abréviations reçues dans la Poéſie) pour *paden*, *ſchaden*, *vader*, *vergaderen* &c. D'autres les marquent en ecrivant *paên*, *ſchaê*, *vaêr*, *vergaêren*. Si au lieu de l'*a* vous admettez l'*ê*, dit notre Auteur, il faudra écrire par abréviation, *laaên* pour *laaden*, avec deux *a*; de même *raaên* pour *raaden*, & ainſi du reſte. Sa raiſon ne ſera vraiſemblablement pas généralement goûtée. On objectera que dans des mots, comme le ſont *pad* (ſentiers), *rad* (roue), *blad* (feuille), la Poéſie permet d'ôter le *d*, pour ne donner à ces mots qu'une ſeule ſyllabe au pluriel, & faire la rime ſur *ae*; abréviation autoriſée

riſée d'ailleurs par la prononciation reçue dans le diſcours journalier: on dit par ex. *daar zyn geen* BLAEN; *daar zyn geen* PAEN, pour exprimer qu'il n'y a point de feuilles, *bladen*; de ſentiers, *paden*: c'eſt ainſi qu'on dit *Vaer*, pour *Vader*; *Moer* pour *Moeder*; & on ajoutera, qu'on met l'accent circonflexe dans ces mots ſur l'*e*, pour marquer que le *d* a été retranché. Pourquoi, demandera-t-on enſuite à Mr. ZEYDELAAR, voulez-vous que cet *e* ſoit changé en *a*? Les Etrangers & les Ecoliers devineront-ils cette mutation? & les mêmes raiſons, pour leſquelles vous avez voulu que l'on conſervât le double *a* dans le pluriel des ſubſtantifs qui ont deux *a* au ſingulier, n'exigent-elles pas, que vous préfériez d'ecrire *laaen*, ou plutôt *laen*, à *laân*? Pour être *uniforme*, il faut être conſtant dans les principes. D'ailleurs en conſervant l'*en*, on conſerve la marque ou l'indice du pluriel de ces mots. Il eſt étonnant que Mr. ZEYDELAAR, pour appuyer ſon ſentiment n'en aît pas appellé à l'uſage de doubler

l'*o*, au lieu de l'*e* dans les abréviations ſemblables à celles dont il s'agit ici, par ex. on ecrit *Goôn*, pour *Goden*; *doôn*, pour *dooden*; *noô*, pour *noode*, ainſi qu'il l'enſeigne p. 62.

Il faut mettre, ſelon notre Auteur, deux points ſur l'*a*, quand cette lettre doit être combinée non pas avec la ſyllabe qui la précède, mais avec celle qui la ſuit, & de même lorsqu'elle forme une ſyllabe par elle-même: ainſi on doit ecrire *Viänen*, *Wreedäart*, *Voordan*, &c. Mr. Z. ne donne aucune raiſon de cette ortographe dans les deux cas, où il veut qu'on l'emploie; il ne cite même en faveur de ſon opinion qu'un paſſage d'une Traduction Hollandoiſe du *Brederode*, Poëme Latin de Mr. *Burman*, où le mot *beeldt* (Univers), eſt ecrit avec deux points ſur l'*a*. Nous doutons que l'on ſe contente de cette eſpèce d'autorité: il en faudroit du moins de plus nombreuſes & de plus accréditées, pour faire paſſer les deux points ſur l'*a* dans les mots *voordan*, *waardan*, *verächten*, *onäanneemlyk*.

Les

Les raiſons pour leſquelles il veut qu'on mette dans certains cas deux accens aigus ſur les deux *aa*, dans les mots tels que ſont par exemple *aan*, *waar*, *daar*, ſont aſſez plauſibles, parce qu'il y a effectivement des cas, dans leſquels on appuie plus ſur ces *aa* que dans d'autres: cependant, ces raiſons ne paroîtront pas ſuffiſantes à ceux qui n'en admettent guère ſur cette matière, ſans qu'elles ſoient confirmées par de bonnes autorités. Notre Auteur finit ſes obſervations ſur l'uſage de la lettre *a*, par une liſte de mots qui commencent par *a* & *aa*, en marquant le genre de ces mots, & leur ſignification. Il paſſe enſuite à l'*e*, & ſucceſſivement aux autres voyelles.

Il remarque entre autres ſur l'*e*, que cette Lettre admet dans la Langue Hollandoiſe quatre ſons différens: le muet, l'aigu, l'ouvert, & le très ouvert; il veut qu'on les déſigne par les accens uſités dans la Langue Françoiſe; & quoique nous ne diſconvenions pas de l'utilité qui pourroit en réſulter, & que nous

penſions que l'on ne doit pas négliger les moyens qui peuvent contribuer à faciliter l'intelligence d'une Langue, nous doutons cependant que les différentes prononciations de l'*e* dans la Langue Hollandoiſe puiſſent être exactement déſignées par les quatre accens qu'on emploie en François: Il nous ſemble même que l'uſage de ces accens, pourroit faire perdre la véritable prononciation de bien des mots. Par ex. notre Auteur ecrit *ſpél*, *bék*, *bén*, *él*, avec un *é*; *fèl*, *bèk*, *nèt*, *ſnèk*, *tèl*, avec un accent grave; & cependant dans tous ces mots le ſon de l'*e* nous paroit être le même: d'un autre côté l'*e* eſt ce ſemble plus doux dans les mots, *ben*, *vel*, *wel*, *den*, *der*, que dans ceux de *ſpek*, *flek*, *vet*, &c. & dans ceux-ci plus doux que dans les mots *mes*, *les*, *vles*, *recht*. Nous trouvons encore une grande différence dans la prononciation des mots ſuivans, *en*, *erv*, *echt*, *hembd*, *ben*, *kers*, *kerv*, &c. & cependant notre Auteur donne dans tous ces mots l'accent aigu à l'*e*: il ecrit *ſérvét*, mot dans lequel le ſon des deux

deux *e* eſt manifeſtement différent. De plus, en adoptant l'application que notre Auteur fait des accens, on ne pourroit pas faire la rime de *géld* ſur *geweld*; de *bevél* ſur *gezél*; de *gék* ſur *bék*; de *beſmétten* ſur *verlétten*; & cependant jamais on n'a douté que ces mots en formâſſent une bonne rime. Mr. ZEYDELAAR eſt fort ſévère ſur cet article: il ſemble, par exemple, trouver une différence dans le ſon de l'*e* en *voorſpelde* & *melde*; & *vlekken* & *dekken*, deux rimes, dont Mr. *Feytama*, le plus ſcrupuleux peut-être & le plus délicat de tous les Poëtes Hollandois, n'a pas balancé de ſe ſervir. Il croit que *Hoogvliet* a été plus exact; & il nous recommande ſur cette matière la lecture de *Huydekopers Proeve van taal-en dicht-kunde*. Cependant, à moins qu'on ne doive l'attribuer au Compoſiteur d'imprimerie, ou au Correcteur, l'oreille ne paroît pas avoir guidé Mr. ZEYDELAAR auſſi régulièrement, qu'il ſe l'eſt peut-être imaginé: nous trouvons p. 26 *ſérvét*, p. 31 *ſervét*

p. 26. *gebéd*; p. 32. *dood-bèd* &c. Quoi qu'il en ſoit des idées de notre Auteur ſur l'uſage des accens, on doit lui ſavoir gré de ſes obſervations. Qu'il nous permette d'en faire deux: ſi les conſonantes déterminent le ſon d'une voyelle qui les précède ſoit au commencement, ſoit à la fin, ſoit au milieu des mots, ainſi que le juge notre Auteur, n'eſt-il pas ſuperflu d'employer *l'accent*; & cette raiſon ne ſuffit-elle pas pour en rejetter l'uſage? De plus, on introduit l'uſage des accens pour fixer les ſons, & par là la prononciation, il faudra qu'un ſeul & même accent ne marque point différens ſons: or Mr. ZEYDELAAR, ne ſoutiendra point que l'*e* doive être prononcé de la même manière dans les mots *tégendeel*, *dezélfde*, *ſchèrp*, *tén*, *tèr*, *ſlégt*, & cependant il les marque tous d'un *é* p. 31. Ceux des bons Ecrivains Hollandois qui ont recommandé les accens, nous paroiſſent avoir été plus réſervés.

En traitant de l'uſage des Lettres, notre Auteur ne s'y attache pas ſi rigou-

reu-

reuſement, qu'il ne nous donne quelquefois des obſervations qui s'en éloignent: par ex. il remarque en traitant de l'*i*, que les mots *Apoſtelin*, *Profeetin*, & d'autres mots ſemblables par lesquels on marque le féminin d'*Apôtre*, *Prophète*, s'emploient très bien en Hollandois, que de bons Auteurs s'en ſont ſervis & que Mlle. *de Limburg* a employé même *Vaderin*. Mais qu'il nous permette d'obſerver à cette occaſion, qu'entr'autres avantages de la Langue Hollandoiſe, elle a celui de rendre le maſculin en féminin, par la ſeule addition de la ſyllabe *in*: *Koning* (Roi), *Koningin* (Reine); *Herder* (Berger), *Herderin* (Bergère); *Boer* (Payſan), *Boerin* (Payſanne); & ainſi d'une infinité d'autres; quoique la règle ne ſoit pas générale, & que les feminins ſe forment auſſi par l'addition de la ſyllabe *es*, *Prins* (Prince), *Princes* (Princeſſe); *Borger* (Bourgeois), *Borgeres* (Bourgoiſe); *God* (Dieu), *Godes* (Déeſſe); *Godes* & *Godin*, s'emploient tous deux indifféremment. Quoique Mlle. *de*

de Limburg ſe ſoit ſervi du mot de *Vaderin* & même avec élégance, dans le paſſage de ſes Poéſies cité par notre Auteur, nous croyons cependant, qu'on feroit mal de l'employer dans les ſens du mot *Moeder* (Mère); ſur-tout en proſe.

Nous ne pouvons donner plus d'étendue à cet Extrait; & nous devons renvoyer le Lecteur à l'Ouvrage même, pour y lire les raiſons pourquoi notre Auteur veut, par ex. que même dans le ſtyle ordinaire on écrive *Sthryv'ren*, pour *Schryveren*; *Dicht'ren* pour *Dichteren* &c.

On y trouvera des diſcuſſions ſur l'uſage de cette expreſſion *daar is 'er*; ſur la différence entre *berucht* & *beroemt*; & d'autres ſemblables. Après avoir traité de l'uſage des Lettres, Mr. ZEYDELAAR parle des *Diphtongues*, des *Syllabes*, de *la ponctuation*, & finit par des obſervations ſur les *cas*,

AR-

ARTICLE SIXIEME.

LES DEUX AGES DU GOÛT & DU GE'NIE FRANÇOIS ſous LOUIS XIV. & ſous LOUIS XV. Ou Parallèle des efforts du Génie & du Goût dans les Sciences, dans les Arts & dans les Lettres, ſous les deux Règnes. Par Mr. DE LA DIXMERIE 1 Vol. grand *in* 8°. *pp.* 532. A *la Haye*; & ſe trouve à *Paris* chez *la Combe*, 1769.

QUelqu'un a obſervé il n'y a pas long-temps, que la plupart des Ecrits & des Converſations en France n'ont pour objet que les Ouvrages du Siècle paſſé: nous reſſemblons, ajoutoit-il, à des Enfans déshérités, qui s'occupent à faire le calcul des biens de leurs Pères. Mr. DE LA DIXMERIE vient de recommencer encore ce calcul, mais le réſultat en eſt plus conſolant; il oppoſe nos richeſſes à celles de nos Ayeux, il prou-

prouve qu'elles les égalent à divers égards, & qu'à plusieurs autres elles les surpassent. L'objet de son Ouvrage est important, l'exécution en est hardie, il falloit pour l'entreprendre autant de goût, de connoissances, & de courage qu'il paroît en réunir. Le rang qu'il assigne à quelques Ecrivains célèbres, le silence qu'il garde sur des Auteurs qui aspirent à l'être, lui attireront sans doute des critiques & des adversaires; mais il est plus sûr encore que son Livre lui méritera & des éloges & des lecteurs.

Un des plus grands spectacles qu'on puisse leur offrir est sans doute celui des efforts & des progrès de l'esprit humain: & c'est à en retracer deux Scènes intéressantes & variées que Mr. DE LA D. consacre ses talens. Mais il ne se borne point à les mettre en parallèle, & dans un Discours préliminaire il remonte jusqu'à l'origine des connoissances humaines. La famille des Arts & des Sciences lui paroissant mériter une généalogie complette, il indique rapidement „ la souche & la filiation de ses différen-

rentes parties". Il la ſuit dans ſes émigrations, & montre enfin plus en détail, „ comment s'eſt introduite parmi nous cette famille tant de fois errante, & qui ſemble pour jamais bannie des lieux qui l'ont vu naître". Ce Diſcours eſt un Tableau de la plus grande force, mais il perdroit trop à être abrégé, & nous nous contentons d'en tranſcrire ici quelques réflexions préliminaires. „ On ſe fait de fauſſes idées ſur la gloire; on oublie ce qui eſt utile, pour s'occuper de ce qui eſt frappant. Si dans ſon Jupiter Olympien, Phidias n'eût repréſenté que le Dieu bienfaiſant, Père commun des hommes, il en eût moins impoſé à la multitude. Il le repréſenta prêt à lancer la foudre; toute la Grèce tomba aux pieds de ſon image. Nous ſommes encore ce qu'étoient les Grecs à cet égard. C'eſt peu d'être éclairés, nous voulons être éblouis. Nous le ſerions moins facilement ſi nous avions le coup d'œil plus juſte. D'ailleurs tout contribue à nous aveugler. Il eſt peu de Conquérans deſtructeurs dont l'His-

l'Hiſtoire n'aît fait mention, & presque tous les inventeurs des arts utiles ſont oubliés. Quinte Curce nous apprend qu'Alexandre brûla le Palais de Perſépolis, & nous laiſſe ignorer le nom de l'Architecte qui bâtit ce Palais. On ſait que le farouche Omar dévoua aux flammes tous les Livres qui tombèrent en ſon pouvoir, & l'on ignore jusqu'au titre même de ces Livres. Les Hiſtoriens n'ont vu que trop ſouvent comme le vulgaire, tandis qu'ils devoient lui apprendre à mieux voir & à mieux juger. Ignoroient-ils que pour ſubjuguer, ou ravager une partie de la terre, il ne faut ſouvent que de l'audace, des complices & du bonheur? Il faut des lumières & du génie pour éclairer les hommes. Presque chaque Peuple eut ſes Conquérans: très peu de Nations peuvent ſe glorifier d'avoir produit des Sages. Ce nom lui même fut ſouvent mal interprété, l'Orient le prodigua long-temps à des hommes dont toute l'aptitude ſe bornoit à pénétrer le ſens de quelques énigmes puériles. Sept habi-

bitans de la Grèce furent à la fois honorés du titre de Sages, & quelques uns d'entr'eux le méritèrent. Mais d'autres qui le méritoient mieux n'en furent jamais décorés. Le premier qui ajusta quelques paroles grossières, sur un chant non moins grossier, pour engager les hommes à se réunir & à s'entr'aider mutuellement; celui qui inventa le premier instrument d'agriculture; celui qui indiqua aux hommes le levier pour suppléer à leur foiblesse; tous ceux, enfin, qui contribuèrent à les rendre & plus instruits & meilleurs; tous doivent être mis au rang des sages & des bienfaiteurs de l'humanité". Ce sont les Arts utiles, ajoute-t-on, qui ont lié les hommes, & les arts d'agrément qui leur ont fait chérir cette Société: après avoir cherché l'origine de ceux-ci, on suit leur marche & leurs progrès, jusqu'au Règne de Louis XIV. C'est une excellente Introduction à l'Ouvrage, dont nous allons rendre compte.

Afin d'égayer la matière & d'y répandre plus d'intérêt, l'Auteur a eu recours

à une ſorte de fiction. Le Génie des Arts lui apparoît, il l'invite à le ſuivre à une aſſemblée nombreuſe, où la Cour du Pinde réunie va examiner & apprécier les défauts & les beautés, la Science & l'ineptie,

De tant d'Ecrivains tous rivaux,
En mérite fort inégaux,
Et presqu'égaux en jalouſie.

Viens voir quelque choſe de plus, pourſuivit-il, viens voir apprécier deux Siècles qui ſe croient inapréciables; celui-ci & le dernier: viens voir établir entr'eux la prééminence, comme elle avoit été réglée entre ceux qui les ont précédés, comme elle le ſera entre ceux qui doivent les ſuivre.

Tous les cent ans ce Sénat reſpectable.
S'aſſemble, & juge, en arbitre équitable,
Ces deux voiſins, ces frères ennemis.
Dans ſa conduite, orgueilleux, intraitable,
Au frère aîné le jeune eſt peu ſoumis:
Tel, bien ſouvent un Père vénérable.
Voit ſes conſeils dédaignés par ſon fils.

Il ajouta que l'indocilité de notre Siècle avoit fait devancer cette cérémonie.

Le

Le Dieu des Arts ſe propoſoit de rendre nos Auteurs & nos Artiſtes plus modeſtes, plus pacifiques, moins jaloux". Le lieu d'Aſſemblée étoit un vaſte & magnifique Palais, car les beaux Arts préfèrent aujourd'hui les rives du Pactole à celles de l'Hipocrène. „ On voyoit dans ce Palais tout ce que l'induſtrie de deux Siècles éclairés & délicats avoit pu y raſſembler pour l'embellir. On y voyoit auſſi en perſonne les parties intéreſſées à ce grand procès, les Poëtes, les Orateurs, les Hiſtoriens, les Philoſophes, les Artiſtes que l'un & l'autre Siècle avoient produits. — Ici les deux partis oppoſés formoient chacun autant de troupes différentes, que les Arts, les Sciences & les Lettres offrent de genres différens: mais chaque troupe eût voulu avoir le pas ſur toutes les autres: chaque Auteur, chaque Artiſte eût voulu l'obtenir ſur tous ſes ſemblables -- Il falloit du temps pour établir l'ordre parmi ces cohortes indociles", mais la préſéance fut accordée aux Poëtes parce que la Poéſie a précédé les autres Arts

& toute eſpèce de Science. Alors on entendit les ſons éclatans de la trompette, & à ce ſignal, divers champions qui avoient oſé courir la carrière épique ſe mirent ſur les rangs.

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre (*a*),

diſoit *Scudéri* d'un ton emphatique & avec le geſte d'un Capitan.

Tout eſt auguſte & Saint au ſujet que j'embraſſe (*b*),

ajoutoit *Deſmarets* d'un ton prophétique.

(1) *Je chante un* Saint *guerriér & la* Sainte *entrepriſe*,

s'écrioit le Père *le Moine* d'un ton dévotement inſpiré.

(2) *Je chante* la Pucelle *& la* Sainte *vaillance*,

repre-

(*a*) *Début du Poëme d'Alaric.*

(*b*) *Début du Clovis.*

(1) *Premier Vers du Saint Louis.*

(2) *Premier Vers de la Pucelle.*

reprenoit d'un ton rude & enroué, le vieux Chantre de Jeanne d'Arcq. &c ". Chacun de ces Poëtes récite encore des Vers, vante ſes ſuccès, célèbre ſes talens; mais tout l'effet qu'ils produiſent eſt d'exciter les huées de l'Aſſemblée & l'impatience du Génie. Il leur impoſa ſilence, & ſe tournant vers les Modernes, il chercha des yeux celui d'entr'eux qui pouvoit réclamer la couronne épique. Il ne le chercha pas long-temps, *Voltaire* lui offrit „ la ſublime Henriade, mais ce fut de l'air d'un homme qui a plus d'un riche préſent à faire ". Le Génie couronna le Chantre du grand Henri, des mêmes lauriers qui décorent le front d'Homère, de Virgile, & du Taſſe. „ Ainſi le prix de l'Epopée fut adjugé à notre Siècle, & un triomphe de cette nature pouvoit facilement ſuppléer à d'autres. Une Amazone littéraire vint encore à l'appui de cette favorable déciſion: &c. (3) ". *Boileau* s'avança muni

(3) Il eſt aiſé de reconnoître ici M*e*. *du Boccage*, qui n'a point eu de rivale à combattre dans

ni de son Poëme du *Lutrin*: „ lui même ne le soupçonnoit pas d'être un Poëme Epique, il ne l'offroit que comme un ingénieux badinage, où il avoit fait preuve de talent, d'esprit & de génie. A sa rencontre s'avançoit d'un air timide un rival digne de lui; c'étoit le charmant Auteur du *Ververt*, autre badinage poétique, égal au Lutrin par le mérite de l'expression, & supérieur à ce Poëme par l'agrément du sujet:

D'une main légère & badine,
L'ingénieux, le séduisant Gresset,

Figu-

cette carrière „ On attend parmi nous, *dit l'Auteur dans une de ses Notes*, une Odyssée nouvelle, où sera célébré un sage Empereur, plus digne que le sage Ulysse même d'être chanté par un Homère. La mâle précision des vers de Mr. *Thomas*, l'heureux tour qu'il donne à ses idées, la force de ses idées mêmes, & ce que les connoisseurs ont déjà entendu de cet Ouvrage; tout annonce que PIERRE LE GRAND trouvera dans cet Auteur un Chantre digne de lui. Son Poëme de *Jumonville* donne à cette présomption l'apparence de la certitude. Quelques essais de combats echappés du pinceau de *le Brun* préfageoient déjà ses Batailles d'Alexandre ",

Figuroit à nos yeux l'immortel Perroquet
De la troupe Visitandine ;
Ses erreurs, sa saine doctrine,
Son jargon militaire & son dévot caquet.
. . . . . .
. . . . . .
Mais d'un sommeil epidémique.
Il n'est point garanti por ses succès flateurs.
Il s'endort couronné de lauriers & de fleurs,
Dans un fauteuil académique.

Boileau qui fit des Vers toute sa vie, reprochoit à Gresset d'avoir sitôt cessé d'en faire. — Pourquoi sur-tout regretter d'avoir fait *Sidney* & *le Méchant*? Passe encore pour *Edouard*. En parlant ainsi il lui remit une des deux Couronnes que le Génie venoit de lui donner, & garda l'autre pour lui. C'étoit remplir l'intention du Tribunal; c'étoit aussi en faveur du droit d'aineſſe qu'il avoit chargé Boileau de ce partage". Plusieurs Ecrivains de notre Siècle reprochèrent à ce Critique célèbre de n'avoir ni chaleur ni génie, d'être plus versificateur que Poëte, plus exact qu'aisé dans ses Vers; il leur répondit avec hauteur, &

pour la juſtifier il préſenta à ſes Juges ſon Art Poétique. L'Aſſemblée convint du mérite de ce Poëme; le Génie y releva quelques omiſſions. Ici d'autres Poëmes didactiques ou moraux ſont cités & appréciés.

Rouſſeau parut, & divers Auteurs du dernier Siècle le réclamèrent pour leur contemporain. Il l'eſt par ſes meilleurs Ouvrages, diſoient-ils, & il n'appartient au Siècle ſuivant que par ſes malheurs: cependant à tout prendre Rouſſeau nous fut adjugé, & par là notre Siècle au prix de l'Epopée unit celui de l'Ode. „ Je doutai pour lui d'un égal ſuccès en voyant le Génie Tragique faire ſigne à ſes favoris d'avancer;

Soudain s'offrent à mes regards
Ces deux fameux Rivaux, de tant d'autres l'exemple &c. ".

C'étoient *Corneille* & *Racine* qui s'avançoient avec une ſuite aſſez nombreuſe. *Scudéri* s'efforçoit à ſe tirer de la foule, & citoit les cinq Portiers étouffés aux repréſentations de *l'Amour Tyrannique.*

Pra-

Pradon montroit ſa *Phèdre* & le Sonnet de Me. Deshoulières &c. La ſubordination étoit mal obſervée parmi cette cohorte, & ne l'étoit pas mieux dans la Troupe des Modernes, qui s'avançoit de ſon coté conduite par les Auteurs de *Rhadamiſte* & d'*Oedipe*. „ Nul de ceux qui les ſuivoient ne parut leur diſputer la prééminence. Mais chacun ſe l'attribuoit ſur tous les autres ". Le Génie accueilloit avec diſtinction l'Auteur de *Philoctète*, celui de *Guſtave*, celui d'*Iphigénie en Tauride*, le Peintre du *Siège de Calais* &c. &c. „ Telle fut à peu près la diſpoſition des deux Troupes. Elles reſtèrent en préſence l'une de l'autre, ayant leurs Chefs en avant. Corneille & Racine me parurent enviſager les Auteurs de *Zaïre* & de *Rhadamiſte* comme deux rivaux dignes d'eux. Celui-ci attiroit, en particulier, l'attention de Corneille, qui fut toujours plus frappé de l'énergie d'un tableau que de la ſuavité de ſon coloris ". *Crebillon* qui avoit eu l'art de ſe frayer une route nouvelle, annonçoit cependant peu de préten-

tions. „ Il croyoit ſa cauſe douteuſe, & n'en étoit pas moins tranquille ſur l'événement. Je ne remarquai pas le même flegme dans ſon illuſtre Collègue, malgré toutes les raiſons qu'il avoit de ſe raſſurer, & quoiqu'il ne crut pas ſa cauſe extrêmement litigieuſe". Divers Poëtes élevèrent leurs voix, mais le Génie leur impoſa ſilence. Corneille enfin ſe fit entendre & s'adreſſa ainſi à ſes deux modernes rivaux :

Ces Romains ſi vantés & ſi dignes de l'être,
Semblent tous, à ma voix, reprendre un nouvel être.
J'exprimai, ſans effort, leurs mâles ſentimens:
Je leur prêtai mon ame; ils parurent trop grands.
Mais il faut l'avouer, Guerrier ou Politique,
Plus altier que touchant, plus pompeux que tragique,
Balançant, à mon gré, le deſtin des Etats,
J'etonne un Spectateur & ne l'attendris pas.
Un démon plus heureux vous guide & vous inſpire,
On admire Brutus; on pleure avec Zaïre.
Electre dans les fers aux cœurs donne la loi.
L'inexorable Atrée y porte un juſte effroi.
Je vous ouvris la route & votre noble audace,
De la barrière au terme a ſçu franchir l'eſpace,

Vous

Vous m'effiez égalé ſans être mes Rivaux,
Vous m'avez ſurpaſſé, vous êtes mes égaux.

Le Tribunal parut adopter cette déciſion, & il confirma le jugement que Racine porte ici de lui-même. On décida que ce grand Poëte étoit en même temps un grand Peintre; mais que ſon pinceau avoit en général plus d'élégance que de fierté, & qu'il falloit ſouvent être *Michel Ange* lors qu'il s'étoit contenté d'être *Raphaël.* „ Enfin le Dieu déclara que notre Siècle avoit vu faire quelque pas de plus à la Tragédie; qu'elle offroit & une marche plus active, & des effets plus frappans, & un caractère plus décidé: en un mot, que l'art tragique avoit atteint le but; mais qu'il riſquoit d'aller au-delà ſi les Auteurs ne s'arrêtoient à propos &c".

La déciſion du Tribunal à l'égard des Auteurs Comiques de notre Siècle, ne leur eſt guère moins favorable. Il reconnut que *Destouches* avoit élevé le ton de la bonne Comédie, & que *la Chauſſée* en avoit étendu le genre. Le Génie

Génie Comique félicita l'Auteur de l'*Oracle* & des *Graces*, & celui de *la Surprise de l'Amour*, d'avoir reculé les limites de ſon Empire. Et tout bien apprécié, „ on jugea que ſi les Comiques du dernier Siècle avoient eu le mérite de mettre en valeur un champ jusqu'alors inculte, ou mal cultivé, ils avoient profité de ſa première abondance : qu'au contraire leurs ſucceſſeurs étoient ſouvent réduits à le couvrir de terres étrangères pour le fertilifer : que les richeſſes des premiers pouvoient ſurpaſſer les nôtres; mais qu'il nous avoit fallu ſurpaſſer leur induſtrie pour approcher de leurs richeſſes". On fut toujours convaincu cependant que rien ne peut enlever à *Molière* „ le Sceptre qu'il tient & du temps où il a vécu & du mérite de ſes productions".

Quant à ce qui regarde l'état préſent de l'Empire Lyrique, „ le Dieu décida que *Quinaut* avoit fait de meilleurs Poëmes que la plupart de ſes ſucceſſeurs : & quelques uns de ceux-ci de meilleurs Opéra que Quinaut &c". On eut ici prin-

principalement en vue l'Opéra de *Caſtor & Pollux.*

La Fontaine parut alors, mais diſtrait & modeſte comme il le fut toujours; divers autres Fabuliſtes ſe mirent ſur les rangs, cependant l'avantage reſta au dernier Siècle.

Le célèbre *Rouſſeau* s'avança avec la collection de ſes Epigrammes, & il dut le prix qu'il obtint à celles où il avoit évité la licence. „ Peignez la volupté, diſoit le Génie, mais gardez-vous de peindre la débauche". A ce mot de volupté on vit s'avancer un grand nombre de ſes Sectateurs. D'un côté venoient les *Pavillon*, les *Coulange*, les *Lainez*, & la touchante *la Suze*, & la délicate *Desbouliéres*. „ Je craignis ſur-tout pour notre Siècle, en voyant paroître *Lafare*, *Chapelle*, & *Chaulieu*: cependant

Cet aimable Triumvirat,
Jamais n'eut deſſein de proſerire;
Il plait, & voilà ſon Empire,
Pour les plaiſirs ſeuls il combat. &c.„

Nous avions plus d'un Emule à leur op-

opposer, le gentil *Bernard*, le tendre *d'Arnaud*, le gracieux *Saint Lambert* &c.

„ Un de plus chers favoris du Génie (4) me parut ne l'aborder qu'avec circonspection. Il étoit ramené auprès de lui par la reconnoissance, & prêtoit l'oreille à d'autres devoirs qui l'appelloient ailleurs. On regretta généralement ce sacrifice.

O toi dont la muse riante,
Moissonne & prodigue les fleurs;
Toi dont la touche séduisante,
Varie à ton gré les couleurs:
B..... que tes douces images,
Ont d'empire sur tous nos sens!
Je vole sur ces prés naissans.
Je respire sous ces ombrages.
Sous les lambris, sous l'humble toit,
A ton gré j'erre & me retrouve,
Ce que tu peins, mon œil le voit;
Ce que tu sens, mon cœur l'éprouve.

On voit par ces vers que Mr. DE LA DIXMERIE sait se plier à tous les tons

(4) *Le Cardinal de Bernis.*

tons ; le Diſcours de Corneille a déjà fourni l'exemple de cet heureux talent, & l'on croiroit quelquefois que cet Ouvrage eſt compoſé par une Société de Gens de Lettres, où chaque Auteur eſt jugé par ſes Pairs.

On vit paroître encore ici Mr. *de Voltaire*, & Chaulieu paroiſſoit s'affliger qu'il lui disputât la ſeule Couronne à laquelle il pût prétendre. Celui-ci obtint le prix ſur tous ſes Contemporains; „ non qu'il fût moins négligé qu'eux, mais parce qu'il étoit plus Philoſophe. Il ne l'obtint pas ſur les modernes; par la raiſon que pluſieurs joignent encore plus de philoſophie à plus d'exactitude, que leurs idées ſont moins rebattues, leurs images plus variées, que leur coloris eſt plus brillant: qu'ils réuniſſent enfin les fruits aux fleurs, ſans que les fleurs perdent rien de leur éclat. Mais le Génie exhorta ces derniers à reſter dans ces heureuſes limites, à ne point conduire la charrue de Triptolème dans les vergers de Cypris &c ".

On fit paſſer en revue quelques Epîtres

puiſſe refuſer à Mr. DE LA D. On ſait qu'en 1668 *Gueret* fit imprimer un Livre de ce genre intitulé *le Parnaſſe Réformé*. Trois ans après il en donna la ſeconde Partie ſous le titre de *Guerre des Auteurs*. *De Caillère*, ou plutôt le P. *Bouhours*, publia depuis *l'Hiſtoire Poëtique de la Guerre nouvellement déclarée entre les Anciens & les Modernes*. En 1705 l'Abbé *de la Bizardière* donna ſes *Caractères des Auteurs Anciens & Modernes*. Enfin Mr. d'*Artigny*, Chanoine de Vienne, publia plus de trente ans après une Brochure ſous ce titre: *Relation de ce qui s'eſt paſſé dans une Aſſemblée tenue au bas du Parnaſſe pour la Réforme des Belles Lettres*. Le rapport le plus marqué entre les Ouvrages de Gueret & celui de Mr. DE LA D. c'eſt que la plupart des Auteurs s'y attribuent la préeminence ſur tous les autres: mais il y a lieu de croire qu'on ne le ſoupçonnera pas d'avoir puiſé cette idée dans un Livre écrit il y a cent ans: il n'a pas cherché ſi loin ſes modèles. Si l'on ſe plaît d'ailleurs à comparer ſon travail avec celui de ſes prédéceſſeurs, voici quel

attentifs, on le donne la peir
fléchir.

LISTE DES MORTS DE LA PE &c.

Age.	Morts.	Age.	Morts.
Au dessous d'un An.	172	10 a 11	0
1 a 2	170	11 a 12	1
2 a 3	179	12 a 13	0
3 a 4	224	13 a 14	1
4 a 5	160	14 a 15	1
5 a 6	148	15 a 16	0
6 a 7	114	16 a 17	0
7 a 8	78	17 a 18	0

quel

quel ſera ſans doute le réſultat du parallèle: c'eſt qu'a l'égard de ce genre d'Ecrits notre Siècle l'emporte infiniment ſur le Siècle paſſé.

ARTICLE SEPTIEME.

Liste des Morts de la petite Verole à la Haye dans le cours de quinze années, ſavoir depuis le commencement de 1755. juſques à la fin de 1769, rédigée ſelon leur âge, & dreſſée par Colonnes, dont chacune comprend dix années.

CEtte Liſte mérite l'attention du Public, non ſeulement par ſon authenticité, mais encore par les importantes Obſervations qu'elle préſente à l'eſprit, dès qu'en y arrêtant des regards attentifs, on ſe donne la peine de réfléchir.

L'authenticité en eſt fondée ſur le titre le plus reſpectable. Nous croyons être bien informés, qu'originairement elle eſt ſortie des mains de Mr. DIERQUENS, l'un de nos premiers Magiſtrats, toujours prêt à s'employer avec autant de zèle que d'intelligence, pour tout ce qui peut contribuer au bien public & au progrès des Sciences & des Arts.

Feu Mr. *Thomas Schwenke*, alors Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie à la Haye, en fit naître l'occaſion. Ayant commencé dès l'année 1754 (*) à inoculer la petite Vérole, avec un ſuccès qu'il a tranſmis à Mr. ſon Frère, actuellement Profeſſeur de Botanique, ce célèbre Médecin, qui portoit ſon attention ſur tout ce qui pouvoit encourager une pratique dont il jugeoit l'utilité pour la conſervation d'une très grande partie du genre humain, démontrée, repréſenta à Meſſieurs les Bourguemaîtres, qu'on pouvoit y travailler efficacement, en faſ-

(*) *Bib. des Sc.* Tom. II. *pag.* 402.

faiſant tenir un regiſtre exact, de toutes les perſonnes qui viendroient à mourir de la petite-Vérole dans cette Ville. Meſſieurs les Bourguemaîtres ne firent que ſuivre leur penchant naturel, pour ſe prêter à un but ſi louable. L'ordre établi de temps immémorial leur en fournit le moyen. Comme perſonne ne peut être enſéveli que ſur un Billet de l'Hôtel de Ville, qui en porte la permiſſion, ils donnèrent ordre à la Secretairerie, qu'aucun de ces Billets ne fût accordé dans la ſuite, ſans une déclaration préalable de l'eſpèce de maladie qui avoit terminé les jours de ceux pour qui on viendroit les ſolliciter. Depuis ce moment, la choſe a été exécutée avec la plus grande exactitude. C'eſt de ce Regiſtre intéreſſant qu'a été tirée la Liſte qu'on voit ici. Elle en eſt l'Extrait fidèle, & d'autant plus précieux, qu'on l'a obtenu accompagné d'Obſervations, dont l'importance eſt frappante.

Ie *Obſervation.* Dans le Tableau général de toutes les perſonnes qui ſont décédées à la Haye, de différentes mala-

dies, pendant quinze années révolues, ſavoir, depuis le 1. de Janvier 1755, juſques au 31 de Décembre 1769, on en compte 18671. Or, il conſte par la Liſte qu'on voit ici, que dans cet intervalle de temps, il ſe trouve 1425 perſonnes fauchées par la ſeule petite-Vérole; ce qui fait *à peu près un treizième* de tous les morts emportés par les différentes maladies, qui ont regné dans ces quinze années; preuve auſſi effrayante que palpable de l'efficace meurtrière du venin varioleux.

IIe *Obſervation.* Il eſt clair de même par cette Liſte, que la petite-Vérole naturelle, eſt ſingulièrement meurtrière à l'égard des enfans du plus bas âge. Dans ces quinze ans, elle n'en a pas moins emporté que 905, depuis le moment de la naiſſance, juſqu'a l'âge de quatre ans accomplis, & que 421 depuis cinq ans juſqu'à dix. Deſorte que dans ces quinze années, cette cruelle maladie a fait périr plus du double d'enfans au deſſous de cinq ans, que d'enfans de cinq à dix.

IIIe *Ob-*

IIIe *Observation.* La différence des morts, est ici encore plus grande, dans les jeunes gens depuis l'âge de dix ans jusqu'à vingt, car au lieu que depuis la naissance jusqu'à dix, il en est mort en tout 1360 de la petite-Vérole, elle n'en a fait périr que 64 depuis dix jusqu'à vingt. De sorte que sur ce pied, elle emporte vingt enfans, sous l'âge de dix ans, contre un de dix à vingt.

IVe *Observation.* A mesure qu'on passe à des âges plus avancés, on trouve de plus en plus nombreuses les victimes que la petite-Vérole naturelle s'immole parmi les enfans & les jeunes gens. Selon notre Liste elle couche dans le tombeau 44 Enfans de l'âge de dix ans, contre 1. personne, entre vingt & trente ans; 73 sous ce même âge de dix ans contre 1. entre trente & quarante ans; enfin 147 sous les mêmes dix ans, contre 1. depuis quarante, & au delà.

Tout cela se voit distinctement, dans les cinq colonnes de notre Liste. Chacune de ces colonnes est de dix années; & la différence du nombre de ceux qui

ſont morts de la petite Vérole de trois en trois ans, eſt marquée au bas de la Liſte.

Quiconque n'eſt pas aveugle, n'aura aucune peine à y diſcerner quel eſt l'âge de la vie humaine, auquel il conviendroit le mieux de recourir à l'Inoculation.

Si nous oſions ajouter un mot, ce ſeroit pour exprimer le vœu, de voir donné au Public l'important Tableau, dont la Liſte que nous venons d'expoſer n'eſt qu'un ſeul article.

ARTICLE HUITIEME.

PROGRAMME d'un nouveau DICTIONNAIRE FRANÇOIS-ALLEMAND, intitulé CATHOLICON, ou Dictionnaire Universel de la Langue Françoise, qui doit paroître, en 4 Tomes *in* 4°. chez *Isaac Estienne* & *fils*, Libraire à Hambourg (1).

Avertissement de l'Auteur.

L'Immense quantité de Dictionnaires François-Allemands que nous possédons déjà, pouvoit aisément me faire ap-

(1) On nous a priés d'insérer ce Programme dans notre Journal & nous nous faisons un plaisir de contribuer ainsi à faire connoître une entreprise qui mérite à tous égards d'être encouragée. Elle aura le plus grand succès si Mr. SCHMIDLIN exécute son plan tel qu'il l'expose. Il nous a communiqué quelques Articles du Dictionnaire : ils font bien augurer de tout l'Ouvrage. On peut les voir chez les Libraires de cette *Biblioth.*

appréhender, que celui que j'annonce ici, ſeroit, dès l'aſpect du titre regardé par beaucoup de perſonnes comme fort ſuperflu pour l'Allemagne; & cette idée m'auroit d'abord découragé dans une entrepriſe auſſi pénible, ſi je n'étois également convaincu, qu'un nombre conſidérable d'Amateurs de la Langue Françoiſe, ont du ſouhaiter depuis long-temps un Ouvrage qui eût l'arrangement du mien, ou plutôt qui fût encore meilleur.

Je prie ceux à qui cette aſſertion paroîtra trop préſomptueuſe, de ſe rappeller ſi aucun de nos précédens Dictionnaires François-Allemands, ou ſi même tous pris enſemble, ont pu leur fournir les ſecours eſpérés à chaque genre de lecture? ſi l'on ne ſe voit pas la plupart du temps dépourvu, lorſqu'il s'agit de comprendre préciſément, par exemple, une Ordonnance du Roi de France, un Arrêt du Parlement, un Factum juridique, des Projets qui partent de Chancelleries & de Chambres de Finances, ou qui ont rapport à la Marine

ne & au Commerce, à des coutumes Provinciales, ou à des uſages Eccléſiaſtiques & conventuels; ou bien, des Livres dans leſquels règne le langage propre aux Arts & Métiers, & où ſe préſentent des mots & des façons de parler, ſoit ſurannés, ſoit tout-à-fait modernes, & nouvellement introduits par la mode?

Ce grand défaut en fait de *Nomenclature* eſt ſi évident dans tous nos Dictionnaires François, que je puis me diſpenſer de m'étendre davantage à le vérifier. Ce n'eſt pas que j'en faſſe le moindre reproche à leurs Auteurs, puiſqu'ils ont travaillé à d'autres fins que moi. Mais ce que j'oſe ſoutenir, c'eſt que cette imperfection eſt une des principales cauſes pourquoi la connoiſſance de la Langue Françoiſe eſt trop bornée chez la plupart des Allemands & des autres Nations Septentrionales, & qu'il n'y en a que peu où elle paſſe les bornes d'un Roman. On ne peut que s'étonner, que nos Compatriotes n'aient point penſé juſques ici à entreprendre une des plus uti-

les

les Compilations, qui consisteroit dans un complet Dictionnaire François-Allemand; & cela est d'autant plus surprenant qu'ils sont doués par la Nature de beaucoup plus de phlegme & de patience pour compiler, que les François qui, malgré leur vivacité, ont pourtant produit avec l'application la plus soutenue les Ouvrages les plus étendus en ce genre dans leur Langue.

Je cherche à donner à mon Ouvrage la perfection la plus complette que l'on puisse attendre de l'application qu'un seul homme y a consacrée pendant dix années, & de l'usage soutenu qu'il y a fait des sources les plus excellentes dont il s'étoit pourvu pour son travail. Outre que dans mon Dictionnaire on ne cherchera point en vain aucun des mots, ni aucun des Idiotismes, qui se trouvent dans les Dictionnaires de l'*Académie Françoise*, de l'Abbé *Furetière*, de *Trévoux*, dans le *Grand-Vocabulaire* & dans l'*Encyclopédie*, il contiendra encore un nombre considérable de Mots & de Phrases qui manquent dans ceux-là, &

que

que j'ai recueillis, soit des Dictionnaires particuliers qui ont paru de nos jours sur les Arts & Sciences, soit de mes propres remarques tirées de ma lecture en tout genre, mais sur-tout des Descriptions que l'Académie Royale des Sciences publie des Arts & Métiers, & encore des instructions qui m'ont été accordées par la complaisance de divers Artistes & Artisans que je nommerai en partie dans ma Préface. A l'égard de ce qui restera encore à achever & à rectifier par rapport aux Termes d'Arts par les Cahiers de l'Académie des Sciences qui sont encore à paroître, ces objets, de même que d'autres additions utiles, pourront être suppléés ou dans le dernier Tome de mon Ouvrage par un Appendice, ou si la place y manquoit, je le réparerai en donnant de temps en temps quelques Cahiers que l'on pourra acquérir pour peu d'argent. Cette méthode de fournir au Public les améliorations futures de mon Livre, plaira sans doute mieux à ses possesseurs, que si au bout de quelques années je voulois par une Édi-

Edition augmentée leur anéantir celle-ci.

Je n'ai proprement aucun mérite dans cet abondant apparat de Mots & de Termes qui rend mon Ouvrage plus complet; il ne s'eſt agi de mon côté que d'un peu de peine & de ſens commun, pour raſſembler à mon but la ſubſtance de ce qui eſt répandu dans tant de grands Dictionnaires François & dans tant d'autres Livres, & de digérer ce que j'ai pu recueillir verbalement. Que ſi cependant, ſans m'expoſer au reproche de vanité, j'oſois m'attribuer quelque mérite dans mon travail, je le ferois conſiſter dans l'attention que j'ai donnée à *déterminer plus exactement les différentes ſignifications qu'embraſſe ſouvent un même mot.* Je le démontrerai avec plus d'étendue dans la Préface de mon Catholicon, où je donnerai une inſtruction pour l'uſage le plus efficace que l'on pourra en faire. Je me bornerai à remarquer ici, que je n'ai pas, à l'exemple de quelques Dictionnaires connus, répandu pêle-

pêle-mêle & sans ordre les différentes significations des mots, mais que, suivant le conseil de Mr. *d'Alembert*, à chaque mot qui sert en différens sens, je distingue avec soin 1) son sens primitif & propre qui n'est toujours qu'un, 2) son sens par extension, 3) son sens figuré. Comme ces deux derniers sens sont susceptibles d'une gradation à l'infini, l'Auteur d'un Dictionnaire de Langue ne peut être tenu à rien de plus, qu'à crayonner dans l'énumération des différentes significations leurs principales nuances, de ranger les exemples dans l'ordre qui en résulte, & de mettre, par la multiplicité de ceux-ci, ses Lecteurs en état de distinguer dans les occurrences leurs plus foibles & presqu'imperceptibles ombres.

A chaque mot dont je puis conjecturer que la chose qu'il signifie, est entièrement inconnue à la plupart des Lecteurs, ou qu'ils n'en ont que des idées obscures & superficielles (ce que j'observe particulièrement dans les Termes d'Art), j'en donne une *Définition* d'ordi-

naire

naire nominale, qui distingue l'objet d'avec toute autre chose: ou du moins j'en décris suffisamment la matière, la figure & l'usage; car de donner de parfaites définitions métaphysiques sur l'essence de toutes les choses qui survienent dans un Dictionnaire, seroit un Ouvrage qui, s'il étoit possible, ne pourroit être fourni par cent Philosophes dans un Siècle entier; & alors encore l'impossibilité qu'il y auroit d'éviter des définitions trop abstraites, les rendroit inintelligibles, & par conséquent très-inutiles à la plus grande partie des Lecteurs. Je me borne à me donner toutes les peines, tant à rencontrer un bon choix dans les explications & descriptions que je tire des autres Auteurs, qu'à ne me point éloigner des règles d'un saine Logique dans celles que j'ai eu à former moi-même, faute d'un bon modèle. De cette façon je ne fournis pas simplement une Collection de Mots, mais encore un Tréfor de *réalités*; & j'ose espérer de répandre par ce moyen une abondance de connoissan-

ces

ces utiles chez toutes ſortes de Lecteurs, & en particulier parmi la jeuneſſe. A quoi ſert par exemple, d'apprendre par ſon Dictionnaire, que, *Arçon* eſt nommé chez le Chapelier *ein Fachbogen*, & *Etrave* dans un Navire *der Vorderſtewen*? Ces expreſſions Allemandes pourroient elles donner une notion claire de la choſe indiquée, ſi l'on n'en trouve point la deſcription? Ou ſi quelqu'un veut ſavoir ce que c'eſt qu'un *Mégiſſier* & un *Chamoiſeur*, & qu'il les trouve également traduits dans nos Dictionnaires par le mot de *Weiſſgerber*, ſaura-t-il alors diſtinguer les profeſſions entièrement différentes en France & en beaucoup d'endroits d'Allemagne, du Mégiſſier qui travaille les peaux ſans huile, & du Chamoiſeur qui le fait à l'huile?

J'abrège maintenant ſur quelques autres petits avantages que je tâche de donner à mon Dictionnaire.

J'ai pris le Dictionnaire de l'Académie pour modèle dans l'*Ortographe* Françoiſe, & ſans que je le diſe, on s'attend

que j'attacherai à chaque mot ſa propriété grammaticale.

J'ai conſacré toute l'application qu'il m'a été poſſible à la *pureté & à la juſteſſe des expreſſions Allemandes.* Il eſt vrai que dans la traduction de beaucoup d'expreſſions Françoiſes, qui appartiennent au langage populaire (qu'il ne faut à la vérité point imiter, mais qu'il faut pourtant connoître), j'ai été ſouvent aſtreint à des termes tout auſſi bas & ignobles dans l'Allemand; mais toutes ces ſortes de mots & de phraſes, tant Allemands que François, ont reçu dans mon Ouvrage, pour ainſi dire, leur flétriſſure par le mot de *Vulgò* qui les marque.

Comme il a été abſolument néceſſaire, pour la plus grande perfection de l'Ouvrage, d'y citer beaucoup de mots & de phraſes ſurannées, corrompues par le défaut de prononciation ou par le vice dans l'Orthographe, des expreſſions provinciales, des Néologismes, & des termes techniques que le bon uſage n'a pas encore naturaliſés par-tout: je les

fais

fais tous imprimer en plus petit caractère.

Afin de désigner d'autant mieux les *Caractères Botaniques* des productions du règne végétal, j'y ai ajouté leurs noms *Latins*, selon les systêmes anciens & nouveaux les plus célèbres ; & auprès des *termes de Marine*, sur lesquels, à l'exception de l'ancien *Furtenbach*, nous n'avons absolument rien en Langue Allemande, j'ai aussi employé leurs dénominations *Hollandoises*, à cause que les Mariniers d'Allemagne & du Nord s'en servent par préférence.

On pourra voir chez les Libraires un échantillon de mon Ouvrage, pour faire connoître la nature de mon travail. Je ne l'ai pas choisi à la rigueur cet échantillon; beaucoup de Lecteurs desireroient peut-être des Essais sur d'autres mots, & je m'offre d'en produire à quiconque voudra m'honorer de sa visite dans ce dessein, ou pour me donner de bons conseils pour l'amélioration de mon Ouvrage; j'espère que ce me sera une oc-

caſion de lever tout doute à ceux qui pourroient en concevoir de ſon achevement, en leur expoſant tant ce qui en eſt achevé & prêt à être mis ſous la preſſe, que le Recueil conſidérable que j'ai déjà amaſſé pour toutes les autres Lettres de l'Alphabet.

JEAN JOSEPH SCHMIDLIN,
Conſeiller des Commiſſions des Sermes Maiſons de Brandebourg-Anſpac-Bayreuth & Hohenloh.

à *Hambourg*, Juillet 1769.

Avis du Libraire.

Le nouveau Dictionnaire annoncé ſous le titre de *Catholicon*, qui préſente la Nomenclature entière de la Langue Françoiſe, depuis les Sciences les plus ſublimes & les Arts libéraux & méchaniques, jusques aux moindres jouets; & qui renferme outre cela d'autres avantages conſidérables, dont il n'eſt parlé ci-deſſus qu'en partie dans l'Avertiſſement de l'Au-

l'Auteur, ſera de 20 Alphabets & paroîtra en 4 Tomes *in* 4*to.* grand papier, dont chaque Tome contiendra 5 Alphabets ou 1800 pages.

Le Libraire *Eſtienne* à *Hambourg*, offre cet Ouvrage au Public par la voie de *Souſcription*; l'on n'entend point ici celle de Prénumération: ce ne ſera que lors que chaque Tome aura quitté la preſſe pour être fourni auſſitôt, qu'on en paiera trois Ecus argent courant de Hambourg, ou un Ducat & un florin d'Empire, deſorte que les Souscrivans recevront pour le prix modique de *cinquante & quatre Livres de France*, un Ouvrage où ſe trouve concentré à l'égard de l'élégance & de la richeſſe de la Langue Françoiſe, au-delà de ce qui en eſt répandu dans tant d'Ouvrages de prix, que l'on ne pourroit acquérir qu'au moyen de quelques milliers d'écus.

Quiconque voudra combiner raiſonnablement les frais conſidérables qu'exige un Ouvrage de cette nature, outre un prix plus haut pour la Compoſition à l'Imprimerie, cauſé par les fré-

quentes variations qui ſurviennent presqu'à chaque page dans les Caractères, & enfin le risque auquel on s'expoſe dans une ſemblable entrepriſe; & qui voudra enſuite faire une comparaiſon proportionelle du très modique prix de celuici, avec le prix courant de tant d'autres Livres, reconnoîtra ſans doute que l'on a obſervé la plus grande équité dans le prix de Souscription arrêté à 3 écus courant d'ici pour chaque Tome.

La Souscription ne ſera ouverte que jusqu'au 1. Novembre de cette année, parceque dès-lors on procédera à l'impreſſion. Après ce terme écoulé chaque Tome ſur papier non collé ſe paiera 5 écus d'ici, ou 2 Ducats eſpèce.

Le premier Tome ſera achevé à la Foire de Leipzig de Pâques de l'année 1770, & les autres ſuivront de ſix en ſix mois, enſorte qu'ils ſeront toujours livrés aux Foires de Leipzig.

On emploiera les mêmes Caractères de l'esquiſſe qui ſe trouve dans le Plan, qui cependant ſeront plus ſerrés & plus nets, étant

étant fondus à neuf. L'Auteur soignera lui-même la correction avec la plus grande exactitude. On prendra un papier non-collé des plus nets & d'une bonté toute particulière. Mais sur beau papier collé chaque Tome coûtera aux Souscrivans 1 Louis d'or vieux, & sur du papier fort médian 6 écus d'ici, qui reviennent à 27 Livres tournois. Les Souscrivans auront soin d'indiquer d'avance la sorte de papier qu'ils desirent pour leurs Exemplaires.

Quoique l'Ouvrage se délivre en 4 Tomes, on le partagera en sous-divisions, pour donner aux Acheteurs la facilité de le faire relier en plus de Volumes à leur gré.

Celui qui souscrira en une fois pour 24 Exemplaires, recevra le 24me par dessus, & qui en soignera de même 12, ne paiera que la moitié du prix pour le 13me. On imprimera à la tête de l'Ouvrage les Noms de ceux qui l'auront honoré de leur Souscription.

Du reste comme la Déclaration de l'Editeur que l'on n'exigera de paiement

qu'à la livraiſon de chaque Volume, ne peut que tranquilliſer entièrement le Public: on ſe flatte auſſi par contre, que chaque Souscrivant remplira avec probité au temps fixé l'engagement qu'emporte le ſeing de ſon nom. Et comme, en conſéquence de cela, on déterminera principalement par le nombre des Souscriptions celui des Exemplaires à en faire tirer, ainſi aucune perſonne raiſonnable ne pourra ſe formaliſer, de ce que l'Editeur ſe voit contraint de prier ceux des Souscrivans qui ſeroient entièrement inconnus & étrangers dans l'endroit où ils ſignent, ou qui n'auroient encore d'établiſſement fixé nulle part, de donner une aſſignation ſûre & acceptée où l'on auroit à livrer chaque Tome, & à en toucher le paiement. Que ſi ce moyen ne leur convient pas, ils pourront en dépoſant à l'avance un Ducat, (qui leur retourneroit à compte au paiement du premier Volume, & dont ils obtiendroient de l'Editeur ou du Collecteur un reçu ſigné de ſa main), s'aſſurer de l'immanquable livraiſon de tout l'Ou-

vra-

vrage à l'adreſſe qu'ils donneront.

Le Plan Allemand ſe diſtribue gratis, en une feuille du format de l'Ouvrage, dans toutes les principales Villes des différens Etats de l'Europe; & l'on y nomme les Bureaux qui s'en chargent, ce qu'on réitérera, par les Gazettes, afin d'y ajouter les nouvelles branches où la Souſcription pourroit encore s'étendre.]

ARTICLE NEUVIEME.

Les SOUVENIRS de Madame de CAYLUS; petit *in* 8°. *pp.* 252. *Amſterdam*, chez *M. M. Rey.*

IL y a long-temps qu'on deſiroit la publication de cet Ouvrage, connu par diverſes citations, intéreſſant par ſon Auteur & ſon objet. Il répond à l'idée qu'on s'en étoit formée, & à la réputation de Me. DE CAYLUS; cependant il ne faut pas s'attendre à y trouver un grand nombre de choſes neu-

ves, de faits ignorés, ni d'anecdotes ſecrettes. On a recueilli avec tant de ſoin tout ce qui a rapport au Règne de LOUIS XIV. qu'il eſt difficile d'en apprendre de nouvelles particularités, & ſouvent les *Souvenirs* de Me. DE CAYLUS, ſont ceux des perſonnes qui ont lu l'hiſtoire de Me. *de Maintenon*, & celle du Siècle paſſé: mais ſa manière de voir & d'exprimer ce qu'elle a vu, le naturel & les graces de ſon ſtyle répandroient de l'agrément ſur les faits les plus connus.

Perſonne n'ignore les relations de notre Auteur avec Me. de Maintenon: c'eſt à cette femme célèbre que Me. DE CAYLUS dut ſon éducation, & c'eſt en racontant ſon hiſtoire qu'elle commence ſes Souvenirs. Nous ne nous arrêterons point ſur des détails ſi ſouvent répétés, mais nous détacherons de cet Ouvrage quelques anecdotes intéreſſantes, quelques Portraits & quelques jugemens.

C'eſt à l'ambition de Mr. *de Louvois*, ſuivant l'Auteur, qu'il faut attribuer toutes les violences exercées contre

tre les Religionnaires. Il eut peur voyant la Paix faite, de laiſſer trop d'avantage ſur lui aux autres Miniſtres, & il voulut, „ à quelque prix que ce fût, mêler du militaire dans un projet qui ne devoit être fondé que ſur la charité & la douceur. Des Evêques gagnés par lui, abusèrent de ces paroles de l'Evangile, *Contraignez-les d'entrer.* — Le Roi ſe rendit contre ſes propres lumières, & contre ſon inclination naturelle qui le portoit toujours à la douceur; on paſſa ſes ordres & on fit à ſon inſçu des cruautés qu'il auroit punies ſi elles étoient venues à ſa connoiſſance; car Mr. de Louvois ſe contentoit de lui dire chaque jour: *tant de gens ſe ſont convertis, comme je l'avois dit à V. M., à la ſeule vue de ſes Troupes.* Le Roi étoit naturellement ſi vrai, qu'il n'imaginoit pas quand il avoit donné ſa confiance à quelqu'un, qu'il pût le tromper, & les fautes qu'il a faites n'ont ſouvent eu pour fondement que cette opinion de probité pour des gens qui ne la méritoient pas". Me. de Maintenon voulut à ſon exemple

exemple travailler à la converſion de ſa propre famille; elle entreprit celle de Me. DE CAYLUS, encore enfant, & réuſſit comme on va voir. „ Nous arrivâmes à Paris, *dit-elle*, où Me. de Maintenon vint auſſitôt me chercher, & m'emmena ſeule à St. Germain. Je pleurai d'abord beaucoup, mais je trouvai le lendemain la Meſſe du Roi ſi belle, que je conſentis à me faire Catholique, à condition que je l'entendrois tous les jours & qu'on me garantiroit du fouët. C'eſt-là toute la controverſe qu'on employa, & la ſeule abjuration que je fis". Cette converſion, ſi bien motivée, eſt cependant beaucoup moins étrange & moins inexplicable que celle du Marquis de St. *Hermine*, père de Me. DE CAYLUS. On ne conçoit pas trop que l'Evangile de l'ivraie & du bon grain, puiſſe renfermer une raiſon ſuffiſante de ſe faire Catholique; mais quelque bizarre que ſoit le motif de ſon changement, au moins ne coûta-t-il rien à la nobleſſe de ſon ame. Voici les circonſtances que ſa Fille en rapporte. „ Mon

Père

Père après avoir réſiſté non ſeulement aux bontés, mais aux promeſſes du Roi, & n'avoir compté pour rien de n'être pas fait Chef-d'Eſcadre à ſon rang ; après avoir réſiſté à l'éloquence de Mr. *de Meaux*, qu'il aimoit naturellement, s'embarqua de nouveau ſur la mer, & fit pendant cette campagne des réflexions qu'il n'avoit pas encore faites. L'Evangile de l'ivraie & du bon grain lui parut alors clair contre le Schiſme, il vit que ce n'étoit pas aux hommes à les ſéparer. Ainſi convaincu, mais ne voulant tirer de ſa converſion aucun mérite pour ſa fortune, il fit à ſon retour ſon abjuration entre les mains de ſon Curé, & perdit par-là les récompenſes temporelles qu'il en auroit pu attendre ; ſi bien même qu'en venant après à la Cour, le Roi lui ayant fait l'honneur de lui parler avec ſa bonté ordinaire ſur ſa converſion, mon Père répondit avec trop de ſéchereſſe, que c'étoit la ſeule occaſion de ſa vie où il n'avoit point eu pour objet de plaire à ſa Majeſté".

Tout plioit d'ordinaire ſous les volon-

tés

tés de LOUIS XIV; cependant Me. *de Navailles*, Gouvernante des Filles de la Reine, ſut lui oppoſer une réſiſtance courageuſe. „ On ſait, *dit Me.* DE CAYLUS, les démêlés qu'il eut avec Me. de Navailles pour une fenêtre qu'elle fit boucher, & qu'elle ſuſpendit par-là certaines viſites nocturnes que ſon auſtère vertu ne crut pas devoir tolérer. Elle dit en face au Roi qu'elle feroit ſa charge, & qu'elle ne ſouffriroit pas que la chambre des Filles fût déshonorée. Sur quoi le Roi déclara qu'elle ſeroit à l'avenir dans la dépendance de Me. la Comteſſe de *Soiſſons*, Surintendante. Me. de Navailles ſoutint toujours ſes droits avec la même fermeté, & s'attira enfin une diſgrace honorable, que Monſieur ſon mari voulut partager avec elle.

Les foibleſſes de ce Prince n'eteignoient point en lui un fonds de Religion, qui paroiſſoit même dans ſes plus grands déſordres avec les femmes. „ Les grandes Fêtes lui cauſoient des remords, également troublé de ne pas faire ſes dévotions ou de les faire mal. Me. *de Monteſpan*

teſpan avoit les mêmes ſentimens, & ce n'étoit pas ſeulement pour ſe conformer à ceux du Roi qu'elle les faiſoit paroître &c ". Ce fut à l'époque du Jubilé qu'on vit cette fameuſe rupture „ & ce raccomodement ſi glorieux à Mr. l'Evêque de *Meaux*, à Me. *de Montauſier*, & à toutes les perſonnes de mérite & de vertu qui étoient alors à la Cour. — Ces deux Amans preſſés par leurs conſciences, ſe ſéparèrent de bonne foi, ou du moins ils le crurent. Me. de Monteſpan vint à Paris, viſita les Egliſes, jeûna, pria, & pleura ſes péchés. Le Roi de ſon côté fit tout ce qu'un bon Chrétien doit faire. Le Jubilé fini, gagné ou non gagné, il fut queſtion de ſavoir ſi Me. de Monteſpan reviendroit à la Cour. Pourquoi non, diſoient ſes parens & ſes amis, même les plus vertueux? Me. de Monteſpan par ſa naiſſance & par ſa charge doit y être. Elle peut y vivre auſſi chrétiennement qu'ailleurs. Mr. l'Evêque de Meaux fut de cet avis. Il reſtoit cependant une difficulté; Me. de Monteſpan paroîtra-t-elle devant le Roi ſans

sans préparation? Il faudroit qu'ils se vîssent avant de se rencontrer en public, afin d'éviter les inconvéniens de la surprise. Sur ce principe il fut conclu que le Roi viendroit chez Me. de Montespan; mais pour ne pas donner à la médisance le moindre sujet de mordre, on convint que des Dames respectables & les plus graves de la Cour, seroient présentes à cette entrevue, & que le Roi ne verroit Me. de Montespan qu'avec elles. Le Roi vint donc chez Me. de Montespan comme il avoit été décidé; mais insensiblement il la tira dans une fenêtre, ils se parlèrent bas assez longtemps, pleurèrent, & se dirent ce qu'on a accoutumé de dire en pareil cas; ils firent ensuite une profonde révérence à ces vénérables matrones, passèrent dans une autre chambre, & il en avint Madame la Duchesse *d'Orléans* & ensuite Mr. le Comte *de Toulouse*. Je ne puis me refuser de dire ici une pensée qui me vient dans l'esprit. Il me semble qu'on voit encore dans le caractère, dans la physionomie, & dans toute la personne

de

de Me. la Ducheſſe d'Orléans (1) des traces de ce combat de l'amour & du Jubilé ". Cette Princeſſe étoit mal partagée du côté de la figure, & paſſoit ſa vie à s'entendre reprocher ſes défauts. „ Le Roi en eut pitié; & c'eſt peut-être l'origine des grands biens qu'il lui a faits, & la première cauſe du rang où il la fit monter depuis ". Me. de *Tbianges*, ſœur de Me. de Monteſpan, folle ſur deux chapitres, ſur celui de ſa naiſſance & ſur celui de ſa perſonne, „ ne pouvoit ſupporter que la portion du ſang de *Mortemar*, que cette enfant avoit reçu dans ſes veines, n'eût pas produit une machine parfaite —— Il y auroit des contes à faire à l'infini ſur les deux points de ſa folie, mais il ſuffit de dire pour celle de ſa maiſon, qu'elle n'en admettoit que deux en France, la ſienne & celle de la *Rochefoucault*, & qui ſi elle ne diſputoit pas au Roi l'illuſtration, elle lui diſputoit quelquefois l'ancienneté parlant à lui même. Quant à la perſonne, elle ſe regar-

(1) *Appellée juſqu'à ſon mariage* Mlle. de Blois.

gardoit comme un chef-d'œuvre de la nature, non tant pour la beauté extérieure, que pour la délicateſſe des organes qui compoſoient ſa machine. Et pour réunir les deux objets de ſa folie, elle s'imaginoit que ſa beauté & la perfection de ſon tempérament, procédoient de *la* différence que la naiſſance avoit miſe entre elle & le commun des hommes". Mariée au Marquis de Thianges ,, elle lui apporta en dot le *dénigrement* qu'elle avoit pour tout ce qui n'étoit pas de ſon ſang ni de ſon alliance". Elle eut de ce mariage un fils & deux filles. La cadette épouſa le Duc *de Sforce*, ,, elle n'avoit que de la blancheur, d'aſſez beaux yeux, & un nez tombant dans une bouche fort vermeille, qui fit dire à Mr. de Vendôme qu'elle reſſembloit à un Perroquet qui mange une ceriſe. — Me. de Monteſpan, diſoit Mr. l'Abbé *Teſtu*, parle comme une perſonne qui lit, Me. de Thianges comme une perſonne qui rêve, & Me. de *Fontevrault* comme une perſonne qui parle — Il avoit tort ſur Me. de Monteſpan, dont l'éloquence étoit ſans artifice —— Le Roi ne ſavoit peut-être

pas

pas ſi bien diſcourir qu'elle, quoiqu'il parlât parfaitement bien. Il penſoit juſte, s'exprimoit noblement, & ſes réponſes les moins préparées, renfermoient en peu de mots tout ce qu'il y avoit de mieux à dire ſelon les temps, les choſes, & les perſonnes. Il avoit bien plus que ſa Maîtreſſe l'eſprit qui donne de l'avantage ſur les autres. Jamais preſſé de parler, il examinoit, il pénétroit les caractères & les penſées; mais comme il étoit ſage & qu'il ſavoit combien les paroles des Rois ſont peſées, il renfermoit ſouvent en lui-même ce que ſa pénétration lui avoit fait découvrir. S'il étoit queſtion de parler d'affaires importantes, on voyoit les plus habiles & les plus éclairés, étonnés de ſes connoiſſances, perſuadés qu'il en ſavoit plus qu'eux, & charmés de la manière dont il s'exprimoit. S'il falloit badiner, s'il faiſoit des plaiſanteries, s'il daignoit faire un conte, c'étoit avec des graces infinies, un tour noble & fin que je n'ai vu qu'à lui".

Me. de Monteſpan joignoit à une dureté de cœur, dont on rapporte ici quel-

ques exemples „ une raillerie continuelle, & elle portoit des coups dangereux à ceux qui paſſoient ſous ſes fenêtres pendant qu'elle étoit avec le Roi. — Ces choſes peuvent paſſer pour des bagatelles, & elles le ſont en effet entre des particuliers, mais il n'en eſt pas de même quand il eſt queſtion du Maître. Ces bagatelles & ces traits ſatyriques reviennent dans des occaſions importantes & déciſives pour la fortune ". Ce défaut n'étoit pas particulier à Me. de Monteſpan, Me. DE CAYLUS parle dans un autre endroit de l'ironie perpétuelle & de la malignité du ſtyle de la Cour. Elle ajoute que Me. la Dauphine de Savoie, ne put jamais s'y accoutumer, *Ma Tante, on ſe mocque de tout ici*, diſoit ſouvent cette Princeſſe à Me. de Maintenon.

Malgré la différence de leurs caractères & de leurs principes, MM. de Maintenon & de Monteſpan éprouvoient dans leurs entretiens un charme réciproque, qui ſubſiſta même après la rupture de leur amitié. „ Je me ſouviens à propos de ce goût indépendant de leurs procédés

&

& de leurs mécontentemens, qu'elles ſe trouvèrent embarquées à faire un voyage de la Cour, dans le même carroſſe, & je crois tête à tête. Me. de Monteſpan prit la parole & dit à Me. de Maintenon: *Ne ſoyons pas la dupe de cette affaire ici; ſauſons comme ſi nous n'avions rien à démêler; bien entendu*, ajouta-t-elle, *que nous ne nous en aimerons pas davantage, & que nous reprendrons nos démêlés au retour.* Me. de Maintenon accepta la propoſition, & elles ſe tinrent parole en tout".

Quelque irréprochable qu'eût toujours été la conduite de Me. de Maintenon, l'envie & la malignité inventèrent des bruits déſavantageux ſur ſon compte. Me. DE CAYLUS convaincue de leur fauſſeté, en fait mention pour montrer qu'elle ne les ignore pas. „ Cependant, *dit elle*, quelque perſuadée que je ſois de la vertu de Me. de Maintenon, je ne ferai pas comme Mr. de *Laſſé*, qui pour trop affirmer un jour que ce qu'on avoit dit ſur ce ſujet étoit faux, s'attira une queſtion ſingulière de la part de Mme. ſa femme, fille naturelle de Mr. *le Prince*,

Ennuyée de la longueur de la diſpute & admirant comment Mr. ſon mari pouvoit être convaincu qu'il le paroiſſoit, elle lui dit d'un ſang froid admirable: *Comment faites vous, Monſieur, pour être ſi ſûr de ces choſes-là?* ".

Me. de Maintenon avoit fait les délices de l'Hôtel de Richelieu: & l'on trace ici le catalogue de ſes adorateurs, & le portrait de quelques autres perſonnes qui compoſoient cette ſociété. L'Abbé *Teſtu* y dominoit, & s'en croyoit le *Voiture*. ,, C'étoit un homme plein de ſon propre mérite, d'un ſavoir médiocre, & d'un caractère à ne pas aimer la contradiction; auſſi ne goûtoit-il pas le commerce des hommes; il aimoit mieux briller ſeul au milieu d'un cercle de Dames, auxquelles il en impoſoit, ou qu'il flatoit plus ou moins ſelon qu'elles lui plaiſoient; il faiſoit des vers médiocres & ſon ſtyle étoit plein d'antithèſes & de pointes. Le commerce de l'Abbé Teſtu avec les femmes a nui à ſa fortune, & le Roi n'a jamais pu ſe réſoudre à le faire Evêque. Je me ſouviens qu'un jour Me. *d'Heudicourt* parla en ſa faveur;

&

& ſur ce que le Roi lui dit qu'il n'étoit pas aſſez homme de bien pour conduire les autres, elle répondit: *Sire, il attend, pour le devenir, que Votre Majeſté l'ait fait Evêque.*

Madame *de Coulanges*, femme de celui qui a fait tant de chanſons, augmentoit la bonne compagnie de l'Hôtel de Richelieu. Elle avoit une figure & un eſprit agréables, une converſation remplie de traits vifs & brillans: & ce ſtyle lui étoit ſi naturel, que l'Abbe Gobelin dit après une confeſſion générale qu'elle lui avoit fait: *chaque péché de cette Dame eſt une Epigramme* — Me. de *Richelieu*, ſans bien, ſans beauté & ſans jeuneſſe, & même ſans beaucoup d'eſprit, avoit épouſé par ſon ſavoir-faire, au grand étonnement de toute la Cour, & de la Reine-mère qui s'y oppoſa, l'Héritier du Cardinal de Richelieu, un homme revêtu des plus grandes dignités de l'Etat, parfaitement bien fait & qui par ſon âge auroit pu être ſon fils; mais il étoit aiſé de s'emparer de l'eſprit de Mr. de Richelieu: avec de la douceur & des

louanges sur sa figure, son esprit & son caractère, il n'y avoit rien qu'on ne pût obtenir de lui; il falloit seulement prendre garde à sa légèreté naturelle, car il s'engouoit & se dégoûtoit facilement. Me. de Maintenon m'a dit que ses amis s'appercevoient même de la place qu'*ils* avoient dans son cœur, par celle que leurs portraits occupoient dans sa chambre. Au commencement d'une connoissance & d'une idée d'amitié, il faisoit aussitôt peindre ceux qu'il croyoit aimer, les mettoit au chevet de son lit, & peu à peu ils cédoient leurs places à d'autres, reculoient jusqu'à la porte, gagnoient l'antichambre, & puis le grenier, & enfin il n'en étoit plus question".

L'Hotel d'Albret fut long-temps aussi le rendez-vous des gens aimables; cependant Me. le Maréchale étoit une femme de mérite sans esprit, mais Me. Scarron crut qu'il valoit mieux s'ennuyer avec de telles femmes, que de se divertir avec d'autres. „ C'est cette même Maréchale d'Albret qui fut accusée, malgré sa dévotion & son mérite,

d'ai-

d'aimer un peu trop le vin, ce qui paroiſſoit d'autant plus extraordinaire en ce temps-là, que les femmes n'en buvoient presque jamais, ou du moins ce n'étoit que de l'eau rougie. Je me ſouviens à propos de la Maréchale & de ſon goût pour le vin, d'avoir ouï raconter que ſe regardant au miroir & ſe trouvant le nez rouge, elle ſe diſoit à elle-même: *mais où eſt ce qui j'ai pris ce nez là?* Et que Mr. *de Matha de Bourdeille*, qui étoit derrière elle, répondit entre bas & haut *au Buffet*. Ce même Matha étoit un garçon d'eſprit infiniment naturel, & par là de la meilleure compagnie du monde. Ce fut lui qui voyant la Maréchale d'Albret dans une grande affliction ſur la mort ou de ſon père ou de ſon frère, & qui dans ſa douleur ne vouloit point prendre de nourriture, lui dit: *Avez vous réſolu, Madame, de ne manger de votre vie? s'il en eſt ainſi, vous avez raiſon; mais ſi vous avez à manger un jour, croyez moi il vaut autant manger tout à l'heure.* Ce diſcours la perſuada; elle ſe fit apporter un gigot de mouton".

Les Souvenirs de Me. DE CAYLUS la ramènent à la Cour, dont elle dépeint les principaux perſonnages. Elle nous apprend que LA REINE, avoit tant de crainte du Roi, & une ſi grande timidité naturelle, qu'elle n'oſoit lui parler ni s'expoſer au tête-à-tête avec lui. Un jour que le Roi l'avoit envoyé chercher, cette Princeſſe pour ne pas paroître ſeule devant lui, voulut que Me. de Maintenon la ſuivit. „ Mais elle ne fit que la conduire juſqu'à la porte de la chambre, où elle prit la liberté de la pouſſer pour la faire entrer, & remarqua un ſi grand tremblement dans toute ſa perſonne que ſes mains même trembloient de timidité. C'étoit un effet de la paſſion vive qu'elle avoit toujours eue pour le Roi, & que les Maitreſſes avoient rendue ſi long-temps malheureuſe ". Me. de Montespan fut celle qui lui cauſa le plus de chagrin, „ tant par la durée de cette paſſion & le peu de ménagement qu'elle eut pour elle, que par les anciennes bontés de cette Princeſſe. Me. de Montespan avoit été Dame du Palais par

par le crédit de Monsieur, & elle fut quelque temps à la Cour ſans que le Roi fit attention ni à ſa beauté ni aux agrémens de ſon eſprit; ſa faveur ſe bornoit à la Reine qu'elle divertiſſoit à ſon coucher pendant qu'elle attendoit le Roi, car il eſt bon de remarquer que la Reine ne ſe couchoit jamais, à quelque heure que ce fût, qu'il ne fût rentré chez elle; & malgré toutes ſes galanteries le Roi n'a jamais découché d'avec la Reine".

Après la mort de cette Princeſſe, la faveur de Me. de Maintenon parvint au plus haut degré: c'eſt ici l'occaſion de parler du mariage ſecret, qu'on ſuppoſe avec vraiſemblance que Louis XIV. contracta avec elle; Me. de Caylus ſans oſer l'affirmer, inſinue clairement que ce mariage a eu lieu. „ Je me garderai bien, *dit-elle*, de pénétrer un myſtère reſpectable pour moi par tant de raiſons, je nommerai ſeulement ceux qui vraiſemblablement ont été dans le ſecret. Ce ſont Mr. d'Harlay, en ce temps-là Archevêque de Paris, Mr. & Me de Montchevreuil, Bontemps, & une femme

me de chambre de Mᵉ. de Maintenon [22].

Les ſentimens de Mᵉ. de Maintenon adoptés ſouvent par ſa Nièce, influent quelquefois ſur les jugemens qu'elle porte; en voici peut être un exemple dans le morceau ſuivant. „ Il faudroit pour faire le portrait de Mr. le Duc d'*Orléans*, un ſingulier & terrible pinceau: de tout ce que nous avons vu en lui, & de tout ce qu'il a voulu paroître, il n'y avoit en lui de réel que l'esprit, dont en effet il avoit beaucoup, c'eſt-à-dire, un conception aiſée, une grande pénétration, beaucoup de diſcernement, de la mémoire & de l'éloquence; mais malheureuſement ſon caractère tourné au mal, lui avoit fait croire que la vertu n'eſt qu'un nom vain, & que le monde étant partagé entre des ſots & des gens d'esprit, la vertu & la morale étoient le partage des ſots, & que les gens d'esprit affectoient ſeulement par rapport à leurs vues d'en paroître avoir ſelon qu'il leur convenoit. Ce Prince avoit été parfaitement bien élevé; & comme dans ſa jeuneſſe, les qualités de ſon eſprit couvroient

vroient les défauts de ſon cœur, on avoit conçu de grandes eſpérances de lui — Mais à peine fut-il marié & maître de lui, qu'on le vit adopter des goûts qu'il n'avoit pas, s'enivrer ſans aimer le vin, galant ſans amour & même ſans galanterie; mais comme ces mauvaiſes qualités n'avoient pas encore paru au point où nous les avons vu depuis, on dit qu'il reſſembloit au feu Prince de Conti; nous verrons par la ſuite qu'il a bien paſſé ce modèle ".

A l'occaſion du mariage du Duc de Berry avec une fille du Duc d'Orléans, l'Auteur obſerve qu'il eût été à deſirer que le Roi eût fait un autre choix . . „ il ne lui falloit, ni une fille de Me. la Ducheſſe, ni une fille de Me. la Ducheſſe d'Orléans à cauſe de la bâtardiſe des Mères; mais il falloit encore moins prendre la fille d'un homme qui au moins avoit eu des intelligences avec les ennemis de la Couronne d'Eſpagne, dans le temps qu'il y commandoit les armées pour conſerver cette Couronne à Philippe V. Je laiſſe même à part tout

ce qui s'eſt dit & du poiſon & de la conduite qu'il tenoit en ce pays-là: ſes Traités avec l'Angleterre étoient ſuffiſans pour qu'on fit avec juſtice le procès à ce Prince. Et c'étoit une aſſez grande clémence au Roi de lui avoir pardonné, ſans avoir voulu l'approcher de plus près de ſa perſonne par cette alliance &c". A peine fut-elle conclue qu'on eut lieu de s'en repentir, la Ducheſſe de Berry „ ſe montra dès le lendemain de ſes nôces telle qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, une autre Reine de Navarre pour les mœurs ". Malgré ſon éducation & ſes vices, elle avoit ſu ſi bien ſe contraindre deux ans avant ſon mariage, qu'on ne parloit à Made. la Dauphine & à Me. de Maintenon que de ſa retenue: „ & même quelque temps avant de venir à Verſailles, dès l'âge d'onze ans, elle penſa qu'elle avoit trop de diſpoſition à engraiſſer, & que ſi elle continuoit, ſa manière de vivre pourroit être un obſtacle aux vues qu'on avoit pour elle; ce qui lui fit prendre la réſolution de ne guère manger, de peu dormir, & de

faire

faire beaucoup d'exercices, quoiqu'elle fut naturellement gourmande & paresseuse. On ne peut disconvenir qu'une Fille à cet âge capable d'une pareille résolution, par le seul motif d'ambition, & sans qu'elle y fût portée par l'autorité des gens qui en avoient sur elle, devoit être un jour bien dangereuse; mais quand elle fut une fois mariée, elle crut que rien ne valoit la peine de se contraindre, aussi s'enivra-t-elle avec Monsieur son Père deux jours après son mariage, dans un souper qu'il donna à Madame la Dauphine à St. Cloud, aux yeux de cette Princesse, de Madame sa Mère, & de Monsieur le Duc de Berry: non contens d'avoir beaucoup bu à table ils allèrent s'achever avec des liqueurs dans un petit cabinet &c". La Ducheſſe de Berry profita mal des conſeils de la Dauphine (2), qui auroit voulu la former, comme elle même l'avoit été, d'une manière propre à plaire au

(2) *C'eſt* la Dauphine de Savoie, *ci-devant* la Ducheſſe de Bourgogne.

au Roi : ſentimens & diſpoſitions bien rares non ſeulement dans une Princeſſe, mais dans une femme ordinaire. MADe. la Dauphine ne l'étoit pas, & ſi cette Princeſſe avoit des défauts & des foibleſſes, elle avoit auſſi de grandes qualités, & il faut avouer que ſon commerce étoit charmant. Le Public a de la peine à concevoir que les Princes agiſſent ſimplement & naturellement, parce que le merveilleux qu'il cherche toujours, ne ſe trouve pas dans une conduite ſimple, & dans des ſentimens reglés: on a donc mieux aimé croire que Me. la Dauphine reſſembloit à ſon Père, & qu'elle étoit dès l'âge d'onze ans qu'elle vint en France, auſſi fine & auſſi politique que lui, affectant pour le Roi & Me. de Maintenon, une tendreſſe qu'elle n'avoit pas". Me. DE CAYLUS qui avoit eu l'honneur de la voir de près, en juge autrement : elle l'avoit vu pleurer de ſi bonne foi ſur le grand âge de ces deux perſonnes que cette Princeſſe croyoit avec raiſon devoir mourir avant elle, qu'elle n'a pu douter de ſa tendreſſe pour

le

le Roi. „On a parlé de deux hommes pour lesquels on a prétendu qu'elle avoit eu du goût : le premier étoit un fou, Mr. *de Maulevrier*, & elle étoit un Enfant quand il alla en Eſpagne, où il fit auſſi l'amoureux de la Reine d'Eſpagne, Sœur de Me. la Ducheſſe de Bourgogne" — *Nangis* eſt le ſecond, & Me. DE CAYLUS confirme à ſon égard les conjectures du Public : ſeulement elle doute, que cette affaire ſoit allée auſſi loin qu'on le croit, & elle paroît convaincue que cette intrigue s'eſt paſſée en regards & en quelques lettres tout au plus. Deux raiſons le lui perſuadent, l'une que Made. la Dauphine étoit trop gardée, & l'autre que Nangis étoit trop amoureux d'une autre femme qui l'obſervoit de près, & chez qui il étoit preſque toujours lorſqu'on le ſoupçonnoit d'être avec Me. la Dauphine.

ARTICLE DIXIEME.

PALEMON (1).

PALEMON venoit de viſiter *les* travaux de ſes moiſſonneurs. Le cœur pénétré de reconnoiſſance & de joie, il s'étoit long-temps arrêté à contempler avec la plus douce émotion, les tréſors dont la main libérale du Ciel avoit couvert les champs fertiles; lorsqu'enfin l'exceſſive chaleur du Midi le forçant à quitter la plaine.... maintenant, dit-il, que la verdure presque fanée languit triſtement ſous la brûlante ardeur du Soleil, où trouverai-je un abri contre les torrens de feu dont il inonde

(1) Cette Idylle nous a été communiquée: on ſeroit tenté de l'attribuer à Mr. *Geſner*, mais c'eſt l'Ouvrage d'un jeune Hollandois diſtingué par ſa naiſſance & ſon mérite, & qui joint aux talens les plus heureux, une modeſtie plus rare encore que les talens.

inonde ces Campagnes? — Je vais m'enfoncer dans les Bois, au bord de ces caſcades qui s'élancent du milieu des rochers couverts d'une mouſſe griſâtre. Preſſé par deux côteaux, couronnés d'épines & de brouſſailles, dont les racines perçant à travers des terres éboulées s'entrelacent comme une epaiſſe chevelure, le torrent impétueux ſe précipite en bouillonnant parmi les cailloux; enſuite ſon lit s'élargiſſant par degrés il forme enfin un étang ſpacieux, dont la ſurface tranquille réfléchit la ſombre image des forêts qui l'environnent. — Parmi ces retraites obſcures, la fraîcheur & le calme ont fixé leur demeure, dans les détours reculés de ces vallons, au deſſus desquels l'épais feuillage étend une voute impénétrable aux plus ardens rayons du midi, & foiblement agitée par les Zéphirs qui planent ſous ſon ombre; ou encore au fond de ces grottes ſolitaires, à moitié cachées par la vigne ſauvage dont les pampres s'élèvent en rampant autour d'elles, & forment un rideau de verdu-

re négligemment ſuſpendu ſur l'entrée. C'eſt là qu'au bruit ſourd des caſcades éloignées, le ſommeil verſeroit ſur moi ſes plus délicieux pavots. — Mais non je veux plutôt m'arrêter à l'entrée du bocage dont l'ombre couvre la pente gazonnée de ce côteau. Tandis que le ruiſſeau qui s'échappe parmi ces fleurs, entretiendra ma rêverie par ſon doux murmure, mes yeux pourront parcourir en liberté toute l'immenſe plaine qui s'etend autour de moi, & que la lumière éclatante du Soleil colore avec tant de vivacité. D'un côté les Tours antiques, & les Palais d'une grande Ville s'élèvent orgueilleuſement au deſſus de la foule des humbles demeures que le peuple indigent habite. Une forêt de mâts mêlée parmi ces Edifices, conduit inſenſiblement mes regards vers un Port ſpacieux. Preſſée par les ardens aiguillons de l'intérêt, une induſtrie tumultueuſe & bruyante, y raſſemble de toutes parts les habitans inquiets. Le téméraire nautonnier s'arrache aux embraſſemens d'une épouſe éplorée, aux tendres careſſes

de

de ſes enfans, & court affronter la fureur des vents & des flots: d'autres, que les ouragans déchaînés firent longtemps errer d'nne courſe rapide ſur les ondes bouleverſées de l'Océan, ont enfin échappé aux horreurs de mille ſépulchres humides ſans ceſſe ouverts autour d'eux; ils viennent de toucher au port tant deſiré, une joie effrénée les entraîne, ils ſe précipitent en foule de leurs Navires, & dans leurs farouches transport, ils vont étouffer dans les excès d'une brutale débauche, le ſouvenir de leurs dangers & de leurs travaux. — Plus loin la Mer elle même offre un tableau plus riant, ſes flots légèrement agités répètent de tous côtés l'image étincelante du Soleil, au milieu de l'azur ſerein des cieux: une multitude de Vaiſſeaux vogue lentement dans le lointain, leurs voiles enflées par un Zéphir favorable & réfléchiſſant le vif éclat de la lumière, paroiſſent comme autant de petites nuées blanches ſur la ceinture dorée qui brille dans l'horiſon. — Dans les plaines voiſines s'élèvent les faſtueux Edifices,

où la contrainte & le luxe des Villes, viennent habiter au milieu des bois, & bannir par la froide ſymmétrie de l'art les jeux agréables & variés de la Nature. — Mais de plus intéreſſans ſpectacles fixent mes regards ſur les payſages champêtres qui ſe préſentent de l'autre côté. — Une induſtrie plus paiſible a diſperſé tous les habitans des Villages dans leurs fertiles Campagnes. — Dans ce champ que les Bosquets voiſins couvrent d'une ombre agréable, le folâtre ramage des oiſeaux égaie les travaux pénibles du laboureur. La Terre gémit ſous le fer tranchant de la Charrue, que les Chevaux traînent avec effort. La tête baiſſée vers les ſillons, ils ſe frappent de la queue leurs flancs poudreux, pour chaſſer l'inſecte opiniâtre qui les pourſuit. Parmi les bleds mollement balancés par le Vent, qui dorent la pente de ces collines, on voit étinceler la faucille dans les mains actives de nos Moiſſonneurs; le Zéphir voltige autour d'eux, & tempère la chaleur qui les accable, en ſe jouant dans les plis de la toile qui revêt leurs membres

bres brunis. Sur les chemins ombragés dont la plaine eſt entrecoupée, on voit les voitures aller & venir ſans relâche. Ici deux vigoureux chevaux traînent à pas lents les prémices de l'abondante moiſſon qui va remplir nos granges de ſes tréſors, & répandre la joie & la proſperité autour de nos Cabanes. La pouſſière qui ſe lève ſous leurs pieds, répand ſous les arbres touffus un nuage blanchâtre, dans lequel les rayons du Soleil, & l'ombre du feuillage ſe jouant tour-à-tour, forment un clair obſcur que chaque inſtant varie. Ailleurs on entend retentir au loin les roues du chariot, qui vient de dépoſer à la ferme ſa charge précieuſe, & ſe hâte d'en venir prendre une nouvelle. De tous côtés les chanſons ruſtiques des habitans annoncent leur alégreſſe, & la profuſion des biens que le Dieu de la Nature verſe ſur eux à pleines mains. Cette ſcène champêtre d'abondance & de joie, ſuſpend la courſe du Voyageur; ſes regards charmés ne peuvent ſe laſſer de la parcourir avec complaiſance; le doux

attendriſſement de l'humanité pénètre ſon cœur ſenſible; & long-temps l'image du bonheur qu'il a vu ſourire autour de lui répandra la gaieté ſur ſa route ſolitaire. Alors, s'il rencontre un malheureux, ſes mains bienfaiſantes s'empreſſeront à ſoulager ſa miſère. Oui, s'écriera-t-il, l'homme eſt créé pour le bonheur, pour le goûter & le répandre. ... C'eſt à quoi tu l'as deſtiné, ô Toi qui formas d'un regard ce majeſtueux Univers, Toi qui nous comblant de tes dons nous appelles encore à T'imiter. Tu fais briller le Soleil, & la Nature languiſſante reprend une nouvelle vie: pour moi je répandrai les doux rayons de la joie ſur le front abattu de l'homme infortuné.

AR-

ARTICLE ONZIEME.

LE MESSIE &c.

Troiſième Extrait.

CHANT VI. Iſcariot à la tête d'une troupe de Soldats, entre dans le Jardin des Oliviers pour ſe ſaiſir de Jéſus. Ici le Poëte n'a preſque rien changé au récit & aux expreſſions des Ecrivains Sacrés. Qui cherchez vous? dit le Rédempteur à ces Barbares: Jéſus le Nazarien, s'écrièrent-ils en fureur. „Le Meſſie, avec la même tranquillité dont il auroit dit à un inſecte de mourir, ou à la mer en courroux de ſe calmer, leur répondit: *C'eſt moi.* Ces mots firent ſur eux l'effet de la foudre. Ils tombèrent tous à la renverſe & Judas tomba avec eux &c. "

Cependant les Prêtres & les Anciens aſſemblés dans le Palais, attendoient avec impatience le retour de leurs ſatellites, & la vue de leur victime. Le Sauveur

comparoît devant ce Tribunal impie. Philon prend la parole, l'accuſe & l'outrage; mais au moment qu'il blaſphême contre le Fils de Dieu, un Ange de la mort ſe préſente à ſes regards: il menace le ſcélérat d'éprouver bientôt une mort ſans miſéricorde, ſans aucune grace de la part de celui qui créa l'Univers & qui le juge. Philon ſentit la terreur de l'Immortel; il ſuccomba: „ Un friſſon, plein d'horreur émané de Dieu même, ſe répandit rapidement dans tous ſes membres. Malgré ſon accablement, ce qu'il s'efforçoit de dire étoit des imprécations contre lui-même: il maudiſſoit ſa propre foibleſſe. Enfin il reprit ſes ſens; mais l'effroi de Dieu le faiſoit encore trembler juſques dans la moëlle de ſes os. Semblable à un ver qui ſe replie & s'agite ſous le pied du voyageur, il ſe releva d'un air égaré, & dit: „ L'in-
„ dignation que me cauſe la vue de cet
„ impoſteur m'a coupé la parole, & m'a
„ fait malgré moi paſſer ſous ſilence
„ tous ſes crimes; mais ils vont bien-
„ tôt être connus. C'eſt à toi, Caïphe,
„ d'ac-

„ d'accélérer ce moment & de prononcer son arrêt ". Le grand Prêtre se lève, il excite des témoins subornés à déposer contre Jésus, l'Assemblée les écoute, & d'une voix unanime le condamne à la mort. A l'instant le Sauveur est accablé d'outrages ; les Anges en détournent leur face, & le Poëte invoque la Muse de Sion pour qu'elle lui prête le voile dont elle se couvre quand elle prie devant l'Eternel, afin qu'il lui dérobe un spectacle dont les Séraphins mêmes redoutent la vue. Eloa & Gabriël s'entretiennent douloureusement, ils méditent, ils admirent la profondeur des décrets de l'Eternel, & opposant à l'humiliation du Fils de Dieu la gloire qui l'environnoit quand il créa les Etres, Eloa s'exprime ainsi: „ . . . . Il appella la „ lumière, & la lumière parut: Tu la „ vis, Gabriel, tu vis comme elle s'é„ lança de tous côtés à la voix créatri„ ce. Il marchoit, tenant dans sa droi„ te l'existence de millions d'êtres di„ vers ; un orage qui le devançoit, leur „ donnoit la vie. Alors les Soleils rou-

lè-

„ lèrent ſur leur axe enflammé; alors les „ ſphères triomphantes ſe répandirent „ dans l'immenſité de l'eſpace; alors il „ créa les Cieux.

„ Tu le vis, Eloa, lorſqu'il planoit „ ſur le voile ténébreux de la nuit. Il „ lui ordonna d'être, & de ſe placer „ vis-à-vis des Cieux. Auſſi-tôt parut une maſſe informe & morte. Cette maſſe étoit devant lui comme un „ Soleil briſé, ou comme les cadavres „ d'un nombre innombrable de terres „ jettées confuſément les unes ſur les „ autres. Il ordonna au feu de s'allumer. Auſſi-tôt la flamme nocturne „ ſe précipita comme un torrent à travers les champs de la mort. Alors „ les calamités exiſtèrent; alors les cris „ & les gémiſſemens retentirent au „ haut des voûtes de l'enfer qu'il venoit de créer".

Pendant que les Séraphins s'entretenoient ainſi, Porcie, épouſe de Pilate, contemploit le Meſſie dans les ſouffrances; attirée dans le Palais par le deſir de le connoître, elle admire la grandeur

de

de ſon ame, s'attendrit ſur ſes maux & déteſte la fureur de ſes ennemis. Une autre voix de douleur ſe fait entendre, c'eſt la voix de Pierre qui déplore à la fois & la mort de Jéſus, & le malheur de l'avoir renié. Jean qui s'étoit avancé jusqu'à la porte du Palais, l'interroge en tremblant. „ Ah! Pierre, parle; vit-il encore? Tu pleures, tu te tais! il n'eſt plus? .. Ah laiſſe moi, s'écria Pierre laiſſe moi aller mourir au fond des déſerts. Je veux mourir. Il eſt perdu, & je le ſuis encore plus que lui. Judas... déteſtable Judas, tu l'as trahi... Plus déteſtable que toi, je l'ai trahi auſſi! Où me cacherai-je?"... Auſſi-tôt il s'arrache de ces lieux, ſe dérobe à tous les regards, cherche la ſolitude & l'obſcurité & après avoir pleuré long-temps en ſilence, il exprime de la manière la plus forte & la plus touchante la grandeur de ſon crime & l'excès de ſon déſeſpoir.

CHANT VII. Le jour deſtiné à la mort du Meſſie, commence à luire; Eloa le célèbre, & les Cieux répètent ſes chants.

chants. Des penſées bien différentes occupoient ſur la Terre une troupe de mortels aveuglés ; & les ennemis du Sauveur s'apprêtoient à combler la meſure de leurs crimes. Ils avoient réſolu la mort du Fils de Dieu, mais pour en confirmer l'arrêt ils ſe ſaiſiſſent de lui, le conduiſent & l'accuſent devant Pilate. Un monſtre plus coupable qu'eux tous, le perfide Judas voyant les apprêts de la mort du Meſſie, rend aux Prêtres les trente pièces d'argent, & déchiré de remords & bouillant de fureur, „ il s'éloigne à la hâte de Jéruſalem & de la vue des hommes. Il s'arrête, marche, s'arrête encore ; puis il fuit précipitamment. Il jette autour de lui des regards épouvantés. Il obſerve avec effroi, s'il n'eſt vu de perſonne. Quand il ſe vit *ſeul* dans la *ſolitude*, & que le bruit ſourd de la Ville ne frappa plus ſon oreille, il réſolut de ſe donner la mort. „ Non, dit-il, le trépas ne peut rien „ avoir d'auſſi affreux, d'auſſi terrible „ que le tourment que j'endure! Tour- „ ment effroyable, exerce, oui, exerce

„ ta

„ ta rage ſur moi auſſi long-temps que
„ tu pourras!.. Mais lorsque mes yeux
„ ſeront fermés, & que tout ſera muet
„ pour moi dans la nature, je ne ver-
„ rai pas verſer ſon ſang, je n'entendrai
„ par les triſtes accens de ſa voix mou-
„ rante... Mais celui qui ſur le Mont
„ Horeb, a dit tu ne tueras point? ....
„ Ah il n'eſt pas mon Dieu... il n'y
„ a plus de Dieu pour moi... O déſeſ-
„ poir! c'eſt toi qui es mon unique Dieu;
„ tu me cries de terminer mes jours,
„ & j'obéis. Meurs donc, meurs ſcé-
„ lérat. Tu trembles? Quel orage s'é-
„ lève dans ton cœur? La nature ſe
„ révolte en toi; elle lutte contre ſa de-
„ ſtruction. Traître tu veux vivre, tu
„ veux vivre dans la honte, dans l'in-
„ famie, dans l'horreur des remords...
„ Tu veux vivre le plus mépriſé & le
„ plus malheureux des traîtres? Tu as
„ trahi ton Maître!... Ah! de toutes les
„ penſées qui peuvent déchirer le cœur
„ de l'homme, en eſt-il une plus acca-
„ blante? Elle eſt plus terrible mille fois
„ que la vue du tombeau... Meurs!

„ Que

„ Que ne peux-tu auſſi détruire ton „ ame, qui malheureuſement te ſurvi- „ vra"? En finiſſant ces mots, il mêla des imprécations contre l'Eternel aux expreſſions de ſon déſeſpoir. Ithuriel, Protecteur de Judas, avoit ſuivi ſes traces. J'ai voulu le voir, encore une fois, dit-il à Obbadon, Ange de la mort; mais je te l'abandonne & le livre à la vengeance. „ Judas avoit déjà choiſi le lieu de ſa mort. Lorsqu'Obaddon vit la colline, il monta ſur le ſommet, & tenant ſa droite armée du glaive flamboyant élevée vers le Ciel, il prononça les paroles ſolemnelles que prononcent les Anges de la mort, lorsqu'un homme, après avoir rempli la meſure de ſes iniquités, y ajoute celle de ſe tuer lui-même. „ Mort, par le nom redouta- „ ble de l'Etre infini, deſcends, ô mort! „ ſur l'homme de terre. Malheureux „ mortel tu te prives toi-même de la „ lumière du Soleil. La mort & la vie „ étoient à ton choix; tu as choiſi la „ mort. Soleil éteins-toi; tombeau, „ ouvre ton gouffre affreux; pourritu-

„ re,

„ re, empare toi de lui; que ſon ſang „ retombe ſur lui même ". Judas entendit la voix de l'Immortel. Ainſi un Voyageur égaré dans une vallée déſerte couverte des ténèbres de la nuit, entend les ſifflemens de l'orage qui briſe, à quelque diſtance de lui, les cèdres du haut de la montagne. Dans l'excès de ſa rage & de ſon déſeſpoir, il s'écria. „ Ah! je reconnois le ſon terrible de cette voix; c'eſt la voix du Meſſie mourant! Tu me demandes mon ſang... tu vas être ſatisfait "... En criant ces mots épouvantables, ſon regard étoit fixe & féroce... il s'étrangla... &c". L'ame du traître ſéparée de ſon corps n'éprouve que terreur & déſeſpoir. Obbadon prononce ſon jugement: „ Tu es condamné „ à la mort éternelle. Tu as trahi l'In„ créé; tu t'es révolté contre Jéhova, „ & tu t'es privé toi-même de la vie. „ Voici ce que dit celui qui tient la ba„ lance dans ſa droite redoutée, & la „ mort dans ſa gauche: Les tourmens „ qui ſe raſſembleront ſur la tête du traî„ tre, ne pourront être meſurés par au-

„ cune meſure, ni comptés par aucun
„ nombre. Commence Obaddon, par
„ le tendre témoin de la mort du Meſſie
„ expirant ſur la croix; fais lui voir en-
„ ſuite le ſéjour de la félicité, & de-là
„ conduis-le dans les enfers ".

Le Poëte, qui a l'art de contraſter ſes tableaux, nous offre des images plus douces dans le morceau ſuivant. Marie agitée par la crainte & plongée dans la douleur, implore le ſecours de Porcie & la conjure de fléchir ſon Epoux en faveur de Jéſus. Dans cet inſtant même, Porcie alloit rendre compte à Pilate d'un ſonge qui l'avoit troublée pendant la nuit; ravie de joie de connoître la Mère du Sauveur, elle lui raconte ainſi ſa viſion:
„ Socrate... tu ne connois pas cet hom-
„ me divin... ah! je treſſaille de joie en
„ prononçant ſon nom. Il couronna
„ la plus belle vie par une mort qui la
„ rendit encore plus reſpectable. So-
„ crate... ce Sage que j'admirai toujours,
„ dont l'idée m'occupa ſans ceſſe, je
„ l'ai vu pendant mon ſommeil. Il s'eſt
„ nommé par ſon nom immortel. Voi-
„ ci,

„ ci, m'a-t-il dit, l'objet de ton ad-
„ miration ; je ſuis Socrate. Je viens
„ des régions qui ſont au-delà des tom-
„ beaux. Ceſſe de m'admirer. La Di-
„ vinité n'eſt pas ce que nous la croyons
„ être. Nous étions tous les jouets de
„ l'erreur, vous aux pieds des autels,
„ & moi ſous l'ombre d'une ſageſſe plus
„ auſtère. Il ne m'eſt pas permis de te
„ dévoiler tous les myſtères de la Divi-
„ nité. Je ne puis conduire tes pas que
„ juſqu'au veſtibule de ſon Temple.
„ Peut-être qu'en ces jours de merveille,
„ où s'accomplit la plus grande des ac-
„ tions qui ſe ſoit paſſée ſur la terre, un
„ eſprit ſupérieur, un être plus parfait,
„ t'introduira dans ſon ſanctuaire. Je
„ te dirai cependant, & c'eſt ton cœur
„ vertueux qui t'a mérité cette conſola-
„ tion, que Socrate ne ſouffre plus de
„ la part des méchans; il n'y a ni Ely-
„ ſée, ni Juges ſur les ſombres bords:
„ ces idées étoient l'ouvrage de la foi-
„ bleſſe & de la crainte. Il eſt ici un
„ autre Juge: il y brille d'autres Soleils
„ que dans l'Elyſée. Ici le nombre, la

„ meſure, & la balance, compte, meſu-
„ re pèſe toutes les actions. Comme
„ les plus ſublimes vertus s'anéantiſſent,
„ helas! Avec quelle légèreté l'eſſence
„ qui les conſtitue s'envole & ſe diſſipe
„ comme la pouſſière dans les airs! Peu
„ ſont récompenſées, beaucoup ſont
„ pardonnées. Mon cœur a trouvé
„ grace en faveur de ſa ſincérité. O
„ Porcie! qu'au delà des tombeaux tout
„ eſt différent de ce que nous penſions!
„ Ta ſuperbe Rome qui effraye l'Uni-
„ vers, n'eſt qu'une orgueilleuſe four-
„ millière; & une larme que la compaſ-
„ ſion fait couler, une larme qui part
„ d'un cœur droit & ſincère, eſt préfé-
„ rable au monde entier. Rends-toi
„ digne de la verſer... La Troupe Sain-
„ te des Eſprits ſolemniſe maintenant
„ avec la plus grande pompe un myſtè-
„ re redoutable, qui ne m'a point été
„ dévoilé, & que je n'admire que de
„ loin. Le plus grand des hommes ſouf-
„ fre! ſi cependant on peut l'appeller
„ homme. Jamais mortel ne ſouffrit
„ comme il ſouffre. Il s'humilie pro-

„ fon-

„ fondément devant la Divinité, il
„ obéit; il met le comble à la plus dif-
„ ficile des vertus. Dans ce moment
„ même ce prodige s'opère en faveur
„ des hommes. Ouvre les yeux, Por-
„ cie, reconnois l'Auteur de ces mer-
„ veilles. Pilate le juge; mais si son
„ sang rougit la terre, jamais sang inno-
„ cent n'aura élevé vers le Ciel des cris
„ aussi puissans ... Le Spectre se tût
„ après avoir dit ces mots, & disparut;
„ mais je l'entendis me crier de loin,
„ Regarde... Je regarde... Dieux! que
„ vois-je? Une vaste plaine couverte
„ de tombeaux qui s'ébranlent & s'en-
„ tr'ouvrent. Des nuages épais, suspen-
„ dus aux voûtes des Cieux, descen-
„ doient jusques sur ces tombeaux. La
„ nuée se fend & me présente une ouver-
„ ture immense. J'y vois entrer un hom-
„ me tout sanglant. Des troupes in-
„ nombrables d'ombres dispersées sur ces
„ tombeaux, suivent des yeux cet hom-
„ me ensanglanté. Leurs bras étendus
„ vers lui, expriment le desir qu'elles
„ ont de le suivre. Plusieurs nagent

„ dans leur sang. La terre s'en abreuve „ & tremble; je les vois souffrir. Mais „ avec quelle constance, avec quelle „ grandeur elles semblent défier tous „ les traits de la douleur! Alors une noi„ re tempête déploie ses ailes effroya„ bles, la nuit jette un voile lugubre „ sur cette vaste plaine, & la terreur „ m'arrache au sommeil ". Porcie en conséquence de cette vision, avoit envoyé vers Pilate, pour le conjurer de ne pas tremper ses mains dans le sang du Juste.

Cependant les Prêtres le conduisoient à Hérode, & le Juge de l'Univers comparut devant lui. „ C'est ainsi que des cœurs pervers, livrés à l'esprit de vertige, citent la Providence à leur propre tribunal, lui prêtent les pensées de la poussière, & osent la juger. Mais la Providence indignée, les montre au tonnerre qui fond du haut des airs ". Hérode interroge le Messie & lui demande un Miracle, mais c'est en vain, le Sauveur garde le silence, & ou le reconduit à Pilate. Philon répand ses partisans

ſans parmi le peuple, afin de le prévenir contre Jéſus; Pilate qui deſire de le ſauver fait diverſes tentatives en ſa faveur, & il ordonne la flagellation du Meſſie pour le garantir de la mort. Une troupe de Satellites l'environnent & lui arrache ſes vêtemens. „ Ainſi dans un déſert brûlant, où ne coule aucune ſource d'eau vive, l'ouragan dépouille de ſes feuilles un arbre unique, l'aſyle du voyageur. Ils l'entraînent, l'attachent à une colonne, le ſang coule ſous leurs coups. O Eloa! tes yeux le virent, & la douleur te fit tomber des cieux ſur la terre &c". Pilate conduit vers le Peuple le Meſſie couronné d'épines, & s'écrie en le montrant du ton de la compaſſion. „ Voila l'homme!... Dans le moment où Pilate diſoit ces mots, le Rédempteur tranquille, donna des ordres aux Anges qui trembloient autour de lui. Ils lurent ſur ſon front divin, ce qu'il vouloit leur ordonner au ſujet de ſes Diſciples & des autres élus. C'étoient des conſolations ſecrettes & céleſtes, de la réſignation & de l'adouciſſement dans leur affliction,

lorsque ſon ſang couleroit du haut de la croix... & lorsqu'il ſeroit mort". Cependant les ennemis du Sauveur demeurent inflexibles, & le foible Romain, cédant à la crainte, le livre à leur fureur: auſſitôt les barbares ſe ſaiſiſſent de Jeſus, & le conduiſent en triomphe au ſupplice.

Le reſte au Trimeſtre prochain.

NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. *Annotations on the Pſalms. By* JAMES MERRICK, *M. A. late Fellow of Trinity College, Oxford*, c. a. d. *Remarques ſur les Pſeaumes, par M.* MERRICK &c. 1768. *in* 4°. chez *Newbery* & *Carnan*. Feu M. MERRICK publia en 1765 une excellente Verſion Poétique des Pſeaumes. Les Remarques que nous annonçons à préſent, s'y rapportent & doivent y être jointes. Elles ſont ſavantes, judicieuſes, & répandent un nouveau jour ſur quantité de paſſages difficiles. Trois hommes reſpectables

bles & célèbres, le feu Dr. *Secker*, Archevêque de Cantorbery, le Dr. *Lowth*, actuellement Evêque d'Oxford, & le Dr. *Kennicott*, ont enrichi ce Volume d'un bon nombre de Notes qu'ils ont communiquées à l'Auteur. Elles ont principalement pour objet le rétabliſſement du Texte Hébreu, & elle propoſent à cet égard des conjectures auſſi vraiſemblables qu'ingénieuſes. Quant aux Notes de Mr. MERRICK, elles ſont pour la plupart critiques. L'Auteur y éclaircit très ſouvent les expreſſions du Pſalmiſte, par des paſſages des Ecrivains Grecs & Romains. On ſait qu'il étoit profondément verſé dans l'ancienne Littérature.

On trouve auſſi de bonnes Obſervations critiques dans l'Ouvrage ſuivant: *Miſcellaneous Diſſertations* &c; c. a. d. *Diſſertations mêlées ſur les Chapitres XVII & XVIII du Livre des Juges, par M.* JEAN COLERIDGE &c. 1768. *in* 8o. Le ſavant Auteur donne une nouvelle Verſion de ces deux Chapitres, & il ſe propoſe principalement de prouver que *Mica* & ſa mère ne tombèrent point dans le crime de l'Idolâtrie. Ils étoient, ſelon lui, de ſincères adorateurs du vrai Dieu, mais vivant à une aſſez grande diſtance de Silo où ſe trouvoit alors le

Tabernacle, ils étoient en grande partie privés de la consolation de servir le Seigneur devant son Autel. La mère de Mica destina donc une certaine somme d'argent à fonder un Maison d'oraison pour sa famille & ses voisins, & la dédia entièrement à *l'Eternel*. Jusques ici M. COLERIDGE ne s'éloigne guère du sentiment des plus habiles Commentateurs (1). Ils conviennent que lors qu'il est dit que Mica eut une *Maison de Dieux*, le mot *Elohim* peut fort bien se traduire au singulier, *une Maison de Dieu*, un Temple, une Chapelle consacrée à Dieu; & qu'ainsi le dessein de cet homme n'étoit point d'abandonner le culte du vrai Dieu, mais seulement de l'honorer par le culte prohibé des Images. Ce qui distingue notre Auteur des autres Interprêtes, c'est qu'il ne croit pas que Mica se soit fait des images de sculpture & de fonte. Il prétend que les mots de l'original qu'on a rendus par *image taillée*, & image *de fonte*, peuvent signifier en général des *choses sculptées & fondues*, & que ces *sculptilia & fictilia* étoient, ainsi que le remarque Grotius,

(1) Voyez le Commentaire de M. *Chais*.

tius, un autel, un chandelier, ou d'autres choſes qui repréſentoient en petit les uſtenſiles du Tabernacle. Mica n'eut donc point des Images, mais il plaça dans ſon Oratoire un autel, un chandelier, ou une ſtatue ſculptée, avec quelque inſcription qui montroit que cette Maiſon de prière étoit conſacrée & dédiée au ſeul vrai Dieu. Quoique Mr. COLERIDGE n'ait rien négligé pour rendre ſon explication vraiſemblable, & qu'à cet effet il ait répandu l'érudition à pleines mains, nous prévoyons qu'il ne trouvera guère de partiſans. Les ouvrages de ſculpture & de fonte de Mica, reſſemblent bien aux *marmouſets* de Laban, & le reproche qu'il fit aux Danites de lui avoir *enlevé ſes Dieux*, reproche tout ſemblable à celui que Laban fit à Jacob, ne permet guère de douter que ce ne fûſſent des images.

On ſera moins content encore de la nouvelle explication que le Dr. FAVELL a publiée du Sacrifice d'Abraham. Il croit que tout ce qui eſt rapporté au Chapitre XXII de la Geneſe, ſe paſſa dans une viſion prophétique, deſtinée d'un côté à montrer à ce Patriarche, comme dans un tableau, de quelle manière la Rédemption du genre humain devoit s'opérer par Jéſus Chriſt; & de l'autre

l'autre à donner à Abraham, & aux hommes de tous les Siècles, un beau modèle de soumission à la volonté de Dieu & d'obéissance à ses ordres. La Brochure du Dr. FAVELL se vend chez *Johnson* sous ce titre: *A Review of Abraham's Case with regard to the offering up his Son Isaac, whom he loved.* By JAMES FAVELL *D. D.* 1769. *in* 4°.

Sermons on various subjects, by the late SAMUEL CHANDLER, *D. D. and F. R. and A. S. S. Published from his Manuscript. With a Preface, giving a brief Account of the Life, Character, and Writings of the Author, by* Thomas Amory, *D. D.* c. a. d. *Sermons sur divers sujets, par feu Mr.* S. CHANDLER, *Dr. en Théologie & Membre de la Société Royale & de celle des Antiquaires; avec une Préface Historique sur la vie, le caractère, & les Ouvrages de l'Auteur, par Mr.* Amory, *Dr. en Théologie*, chez *Dilly*, quatre Vol. *in* 8°. Le Dr. CHANDLER, mort le 8e. Mai 1766, étoit Pasteur d'une Eglise Presbytérienne à Londres, & s'est rendu célèbre par ses ouvrages contre *Collins*, *Morgan*, & d'autres Incrédules. C'est aussi à lui que l'on doit l'*Examen de l'Histoire de l'Homme selon le cœur de Dieu*, dont nous avons donné des Extraits dans cette

Bi-

Bibliothèque (a), & une excellente *Hiſtoire critique de la vie de David.* Les Sermons que nous annonçons prouvent qu'il étoit auſſi grand Prédicateur, qu'habile Défenſeur de la Religion Chrétienne. La plupart roulent ſur des ſujets de Morale. Il y en a cependant quelques uns de dogmatiques & d'hiſtoriques, ſur la chûte de nos premiers parens, ſur la Providence, ſur la vérité de l'Evangile, ſur le don des Langues, ſur les Miracles, ſur la Réſurrection de J. C. ſur ſon Aſcenſion, ſur ſa Tentation dans le déſert &c. Quelques Commentateurs ont cru que le Démon *tranſporta* J. C. du déſert ſur les creneaux du Temple, & de là ſur le ſommet d'une montagne. Mais le Dr. CHANDLER obſerve que tout ce que le mot παραλαμβανει emporte, c'eſt que le Démon engagea J. C. à y aller avec lui. S. Matthieu emploie ce terme en ce ſens au Chap. XVII. de ſon Evang. ℣. I. où il dit que J. C. *prit* (παραλαμβανει) *Pierre, Jaques & Jean, & les mena à l'écart ſur une haute montagne.*

Mr. BLACKSTONE vient de publier le qua-

(a) Tom. XVIII. Part. II. *Art.* VI. & Tom. XIX. Part. I. *Art.* III.

quatrième & dernier Volume *in* 4°. de ſon excellent *Commentaire ſur les Loix d'Angleterre* (*Commentaries on the Laws of England*): Commentaire qui, comme le reconnoît un des Adverſaires de l'Auteur, ſubſiſtera ſans doute auſſi long-temps que les Loix elles mêmes. Cet Adverſaire eſt le Dr. *Prieſtley*. Choqué du zèle exceſſif que Mr. BLACKSTONE témoigne pour les principes de la Haute Egliſe, & de la manière dont il parle des Nonconformiſtes ou des Diſſidens, il lâcha il y a quelque temps une Brochure pleine d'eſprit & de feu, mais un peu trop amère contre notre Auteur. Celui-ci répondit, ſe plaignit avec douceur de la vivacité & des ſarcasmes du Docteur, mais paſſa, du reſte, condamnation ſur quelques points, & reconnut avec une noble candeur qu'il avoit donné priſe à la critique, & qu'il y avoit dans certains endroits de ſon Ouvrage un air de rigidité & d'intolérance, qu'il condamnoit lui même, & qu'il feroit diſparoître dans une nouvelle Edition. Mr. *Prieſtley* vient de repliquer avec la même honnêteté. „ Je reçois dans ce moment, „ *dit-il à Mr.* BLACKSTONE, votre „ Réponſe à mes remarques; je vous en „ remercie ſincèrement: elle augmente l'eſ-

„ time

„ time que j'avois pour vous. C'eſt une „ réponſe noble & polie à une Brochure, „ qui comme vous le conjecturez avec raiſon, a été écrite fort à la hâte, & qui, „ je l'avoue franchement, n'étoit pas telle „ que je ſouhaiterois qu'elle eût été. Elle „ ne ſera cependant pas tout-à-fait ſans „ mérite aux yeux du Public, ſi elle vous „ engage à donner quelque nouveau degré „ de perfection à un Ouvrage auſſi précieux „ que le votre. Ma critique a été, au pied „ de la lettre, l'Ouvrage d'un jour, & ſon „ exiſtence ne peut guère être de plus „ longue durée; au lieu que votre Commentaire ſur les Loix d'Angleterre, ſubſiſtera probablement auſſi long-temps que „ ces Loix elles mêmes".

Philoſophical Eſſays on the following ſubjects: I. On the aſcent of Vapours, the formation of Clouds, Rain and Dew, and on ſeveral other Phenomena of Air and Water. II. Obſervations and Conjectures on the nature of the Aurora Borealis, *and the Tails of Comets. III. On the principles of Mechanics. By* HUGH HAMILTON, *D. D. F. R. S. Profeſſor of Philoſophy in the Univerſity of Dublin. Edit. 2d. improved and enlarged*; c. à d. *Eſſais Philoſophiques I. ſur l'aſcenſion des*

des vapeurs, ſur la formation des nuées, de la pluie & de la roſée, & ſur divers autres phénomènes de l'air & de l'eau; II. ſur la nature de l'Aurore Boréale, & des queues de Comètes. III Sur les principes de la Mécbanique, par Mr. HAMILTON, *Profeſſeur en Philoſophie dans l'Univerſité de Dublin; ſeconde Edition,* chez *Nourſſe* in 12. Cet Ouvrage, dont la première Edition avoit été très bien reçue, reparoît avec des additions conſidérables qui lui donnent un nouveau prix. L'Auteur eſt le même qui, tout jeune encore, publia il y a une dizaine d'années un excellent Traité ſur les Sections Coniques.

Obſervations on the Aſthma, on the Hooping Cough, by JOHN MILLAR, *M. D.* c. à d. *Obſervations ſur l'Aſthme, & ſur la Coqueluche, par Mr.* MILLAR, *Dr. en Médecine;* chez *Cadell.* 1769 *in* 8o. Mr. MILLAR ſe flatte d'avoir traité un ſujet presque neuf. A l'en croire, peu de Médecins ont parlé de l'Aſthme avec les détails convenables & d'une manière ſatisfaiſante. Ne compte-t-il donc pour rien les excellentes obſervations des *Willis*, des *Hofman*, des *Barbeyrac*, des *Floyer*, des *Ettmuller*, & de tant d'autres habiles Médecins, qui, pour dire

les

les choſes comme elles ſont, ne lui ont rien laiſſé de nouveau à dire ſur l'Aſthme conſidéré comme maladie chronique. Mais Mr. MILLAR montre qu'elle eſt quelquefois aigue, & à cet égard il faut convenir que cet Ouvrage renferme des obſervations également nouvelles & intéreſſantes. Le principal remède que l'Auteur recommande contre cette maladie eſt *l'Aſſa foetida*. Il veut auſſi qu'on s'en ſerve dans la coqueluche. A la fin du Volume on trouve des remarques très curieuſes ſur *l'Aſſa foetida*, tirées d'*Hippocrate*, de *Dioſcoride*, de *Celſe*, de *Galien*, de *Pline*, de *Bontius*, & de *Newman*. C'eſt proprement une hiſtoire naturelle, chymique, & médicale de cette gomme. Mr. MILLAR croit que *l'Aſſa foetida* qui ſe vend communément dans nos boutiques, eſt adultérée, & par là fort inférieure à celle qui étoit ſi eſtimée chez les anciens Grecs & Romains, où même à celle dont les Indiens, les Perſes, & en général les Aſiatiques ſe ſervent aujourd'hui. Il lui trouvent un goût exquis, & l'appellent le *manger des Dieux*.

A practical Treatiſe on Wounds, and other Chirurgical ſubjects; to which is prefixed a ſhort Hiſtorical Account of the Riſe and Pro-

greſs of Surgery and Anatomy, addreſſed to young Surgeons, by BENJAMIN GOOCH, *Surgeon*; c. à d. *Traité pratique ſur les Plaies & ſur d'autres ſujets de Chirurgie, précédé d'un Hiſtoire abrégée de l'origine & des progrès de la Chirurgie & de l'Anatomie, à l'uſage des jeunes Chirurgiens*, par Mr. GOOCH, *Chirurgien*; chez *Cadell*, deux Vol. *in* 8°. Le ſecond Volume de cet Ouvrage eſt une nouvelle Edition d'un Livre que Mr. GOOCH publia en 1758. ſous ce titre: *Caſes and Practical Remarks in Surgery*, c. à d. *Cas & Remarques pratiques de Chirurgie*. Le Traité des Plaies paroît pour la première fois & forme le premier Volume. L'un & l'autre contiennent des obſervations intéreſſantes & utiles. L'Auteur dit, par ex. qu'avec la ſolution de ſublimé corroſif il a guéri une inflammation des yeux très invétérée, une Nyctalopie, & une Cécité presque entière. Il a vu de très bons effets de ce remède dans les cas même où le mercure édulcoré n'étoit d'aucune efficace. Quant à l'Abrégé de l'Hiſtoire de la Chirurgie & de l'Anatomie, il eſt aſſez ſuperficiel & ſouvent inexact.

An Account of the Diſeaſes, Natural Hiſtory, and Medicines of the Eaſt Indies. Tranſlated

lated from the Latin of JAMES BONTIUS, *Physician to the Dutch settlement at Batavia. To which are added Annotations by a Physician*; c. à d. *Traité des maladies des Indes Orientales, & des remèdes qu'on y emploie, avec des Observations sur l'Histoire Naturelle, par* JAQUES BONTIUS, *Médecin Hollandois à Batavia* &c. chez *Noteman* 1769, *in* 8°. L'Ouvrage de Bontius étoit presque oublié, quoi qu'il contienne des observations excellentes & des avis très utiles pour préserver les Européens des maladies qui leur sont si souvent funestes dans les Indes Orientales. On doit donc savoir beaucoup de gré au Traducteur d'avoir tiré ce bon Ouvrage d'une obscurité qu'il ne méritoit pas. Les Notes qu'il y a jointes lui donnent un nouveau prix.

A Biographical History of England, from Egbert the Great to the Revolution: consisting of Characters disposed in different Classes, and adapted to a methodical Catalogue of engraved British Heads. Intended as an Essay towards reducing our Biography to system, and a Help to the Knowledge of Portraits. Interspersed with variety of Anecdotes, and Memoirs of a great Number of Persons, not to be found in any other Biographical Work. With a Preface, shewing the utility of a

Collection of engraved Portraits, to supply the defect, and answer the various purposes of Medals. By the Rev. J. GRANGER, *Vicar of Shiplake, in Oxfordshire*; c. a. d. *Histoire Biographique d'Angleterre, depuis Egbert le Grand jusqu'à la Révolution &c. par M.* GRANGER, chez *Davies* 1769. *in* 4°. quatre Vol. L'Auteur n'avoit d'abord pensé qu'à former un Catalogue méthodique des portraits des Anglois qui se sont distingués dans la Guerre, dans le Négociations, dans les Emplois, dans les Sciences, dans les Arts &c. Mais ensuite il a cru devoir donner plus d'étendue à son plan, & il s'est déterminé à caractériser ceux que ces portraits représentent, à rapporter les principales circonstances de leur vie, en un mot à faire une Histoire Biographique de l'Angleterre. On sent bien qu'il doit y avoir des vuides assez considérables dans cette Histoire, puis que M. GRANGER ne parle que des Anglois dont on a les portraits, & qu'il y a quantité d'hommes célèbres qui n'ont jamais été peints. Cet inconvénient étoit inévitable dans le plan de l'Auteur, mais ce plan tel qu'il est, il l'a exécuté avec le plus grand succès, & l'Ouvrage que nous annonçons, par les anecdotes dont il est rempli, & la manié-

manière dont il eſt écrit, doit être regardé comme un des plus intéreſſans qui aient paru depuis long-temps en Angleterre.

A new Hiſtory of England, from the Deſcent of the Romans, to the Demiſe of his late Majeſty George II. and continued down from that Period, by WILLIAM RIDER, *A. B.* c. a. d. *Nouvelle Hiſtoire d'Angleterre, depuis la Deſcente des Romains juſqu'au décès de George II, & continuée depuis ce période* (juſqu'à la fin de l'année 1763), *par M.* RIDER; chez *Crowder*, CINQUANTE Volumes *in* 8°. Les Abrégés de cet Auteur ſont *longs au dernier point*, car c'étoit un Abrégé qu'il avoit d'abord promis. Il ne devoit être queſtion que de 14 Volumes, & l'on n'avoit ſouſcrit que pour ce nombre. Mais lorſqu'ils furent diſtribués, on avertit le Public qu'on avoit mal calculé, qu'il faudroit quelques Volumes de plus qu'on ne l'avoit penſé, & que cela pourroit bien aller juſqu'à 24, mais *ſans plus*. Il fallut bien paſſer par là; les Souſcrivans étoient trop avancés pour reculer, & d'ailleurs ils ne prévoyoient pas l'énorme trahiſon qu'on leur a faite en les conduiſant tout doucement juſqu'au 50e. Tome. Cette filouterie eſt d'autant plus propre à dégoûter pour ja-

mais de toute ſouſcription, que cette monſtrueuſe Hiſtoire eſt auſſi mauvaiſe que prolixe.

The Hiſtory of France during the Reigns of Francis II, and Charles IX. To which is prefixed, a Review of the general Hiſtory of the Monarchy; from its Origin to that Period: comprehending an Account of the various Revolutions, political Government, Laws, and Cuſtoms of the Nation, by WALTER ANDERSON, *D. D.* c. a. d *Hiſtoire de France pendant les Règnes de François II, & de Charles IX. Avec un précis de l'Hiſtoire générale de cette Monarchie depuis ſon origine juſqu'au dit période, & des remarques ſur ſes diverſes Révolutions, ſur le Gouvernement politique, les Loix & les coutumes des François, par M.* ANDERSON, *Dr. en Théologie*; chez *Cadell*, 1769. *in* 4°. deux Vol. Il eſt aſſez rare qu'un Anglois écrive l'Hiſtoire de France, à moins qu'il ne s'agiſſe des temps où les deux Nations rivales étant en guerre, les Anglois ont été vainqueurs. Il eſt vrai que l'époque que le Dr. ANDERSON choiſit, doit être aſſez amuſante pour les ennemis de la France: François II. étoit un imbécille & Charles IX un monſtre; & l'on pourroit croire que c'eſt

ce

ce qui a déterminé notre Auteur, ſi d'ailleurs il ne montroit beaucoup d'impartialité & de modération. Il paroît même quelquefois ſi favorable aux François, que cela a peut-être nui au ſuccès de ſon Ouvrage en Angleterre, où il n'a pas été auſſi bien accueilli qu'il le méritoit. Cette Hiſtoire n'eſt ſans doute pas écrite comme celle de Charles Quint: Mr. ANDERSON n'a ni l'élégance ni l'eſprit philoſophique du Dr. ROBERTSON, mais il ne laiſſe pas d'être un Hiſtorien très eſtimable: il a connu les bonnes ſources, il y a puiſé avec diſcernement; il eſt exact, véridique, intéreſſant, il n'a épargné ni peines ni recherches, & le Tableau qu'il préſente dans ſon Introduction de l'ancienne Hiſtoire de France, ſuppoſe des connoiſſances peu communes, ſur-tout dans un Etranger. Du reſte ſi pour s'eſſayer dans le genre hiſtorique, Mr. ANDERSON a choiſi les Règnes de François II & de Charles IX, c'eſt parce que cette époque eſt très mémorable tant par les évenemens arrivés en France même, comme les Guerres civiles, les progrès de la Réformation, le maſſacre de la S. Barthelemy &c; que par les révolutions arrivées dans les autres parties de l'Europe, & dont l'hiſtoire

eſt liée avec celle de la France. Durant ce période commencent les fameux Règnes de Philippe II d'Eſpagne, & d'Eliſabeth d'Angleterre; les Pays-Bas penſent à ſecouer le joug de l'Eſpagne; le Concile de Trente s'aſſemble & ſe termine; le Duc d'Albe achève ſes célèbres campagnes dans les Pays Bas; Marie, Reine d'Ecoſſe, eſt chaſſée de ſon Royaume & retenue priſonnière en Angleterre; l'Héritier de la Monarchie Eſpagnole eſt condamné à mort par ſon Père; Malthe eſt aſſiégée par Soliman le Grand, & Chypre eſt priſe par Selim II; la fameuſe Bataille de Lépante ſe donne; un Fils de France eſt élu Roi de Pologne &c.

Poems; c. a. d. *Poéſies*, 1768 *in* 4°. *Oxford* chez *Jackſon*, & *Londres* chez *Becket* & *de Hondt*. Quoiqu'il y ait dans ces Poéſies diverſes négligences, des termes impropres & d'aſſez mauvaiſes rimes, on voit que l'Auteur eſt né Poëte, qu'il a des talens, du feu, de l'imagination, & qu'il ne tiendroit qu'à lui de donner quelque choſe de plus parfait que ce qu'il publie à préſent. Parmi les Pièces qui compoſent ce Recueil on diſtingue ſur-tout une Ode ſur la mort de George II, quelques Elégies, des Etrennes charmantes à une Dame, & une Epître pleine

pleine d'eſprit & de gaieté où l'Auteur fait l'apologie de ſon goût pour la ſolitude & pour la campagne.

The Adventures of Telemachus the Son of Ulyſſes. Tranſlated from the French, by John Hawkeſworth, *LL. D.* chez *Becket* 1769. *in* 4o. C'eſt ici la ſixième Traduction Angloiſe de *Télémaque*, mais elle eſt infiniment ſupérieure aux précédentes, & peu s'en faut qu'on n'y retrouve toute l'élégance, la douceur, le nombre & l'harmonie de l'incomparable Original. Quoi qu'en général elle ſoit aſſez fidèle, on pourroit ſouhaiter que dans quelques endroits M. *Hawkeſworth* (3) eût traduit plus littéralement, & l'on ne voit pas toujours pourquoi il a cru devoir recourir à la paraphraſe.

A deſcriptive Catalogue of a Collection of Pictures ſelected from the Roman, Florentine, Lombard, Venetian, Neapolitan, Emiſh, French, and Spaniſh Schools. To which are added Remarks on the principal Paintings and their Works. With a Catalogue of Thirty-two Drawings from capital Paintings of great Maſters &c, c. a. d. *Catalogue raiſonné d'une*

(3) C'eſt à lui qu'on doit l'*Adventurer*, Feuille périodique très ingénieuſe & qui a eu le plus grand ſuccès.

ne Collection de Tableaux choisis des Ecoles Romaine, Florentine, Lombarde, Vénitienne, Napolitaine, Flamande, Francoise, & Espagnole. On y a joint des Remarques sur les principaux Peintres & sur leurs Ouvrages. Avec 32 *Dessins de Tableaux de quelques grands Maîtres. Le tout recueilli ou dessiné pendant un Voyage de plusieurs années en Italie, par M.* ROBERT STRANGE, *Membre de l'Académie Royale de Peinture à Paris; des Académies de Rome, de Florence, de Boulogne; Professeur de l'Académie Royale de Parme, & Directeur de la Société Royale des Artistes de la Grande Bretagne*; chez *Dilly* 1769 *in* 8o. *pp.* 173. M. STRANGE, l'un des plus habiles Graveurs d'Angleterre, a fait pendant son séjour en Italie une belle & précieuse collection de 87 Tableaux des plus grands Maîtres, qui dans les deux derniers Siècles aient illustré les diverses Ecoles. Il s'est proposé en formant cette riche collection, de rassembler autant de Pièces qu'il en falloit pour faire connoître la manière des principaux Peintres; & c'est de ces divers Tableaux dont il publie à présent un Catalogue alphabétique, accompagné de descriptions & de remarques faites avec beaucoup de goût & d'intelligence

ce. Quant aux Deſſins annoncés dans le Titre, ce ſont ceux de 32 ſuperbes Tableaux qu'il a vus en Italie, & qu'il promet de graver.

FRANCE.

PARIS. *Oeuvres de Mr. le Chancelier* D'AGUESSEAU. Tome VIe, *contenant pluſieurs Requêtes ſur les matières domaniales, préſentées au Parlement en qualité de Procureur Général*; chez *les Libraires Aſſociés*, 1769. *in* 4°. *pp.* 767. C'eſt toujours avec joie que l'on voit ſe multiplier les Volumes des Oeuvres de l'illuſtre D'AGUESSEAU, de cet Homme rare qui étoit tout à la fois un des Orateurs les plus éloquens, des Juriſconſultes les plus éclairés, des Savans les plus univerſels, & des Magiſtrats les plus vertueux & les plus religieux de ſon Siècle. Les Requêtes qui forment ce Volume ſont, ainſi que le remarque l'Editeur dans un Avertiſſement très bien fait, une nouvelle preuve de la facilité avec laquelle ce grand Homme ſe plioit à tous les genres d'écrire. Obligé de s'enfoncer dans les Siècles les plus ténébreux pour trouver l'origine du Droit féodal, il a diſſipé les nuages qui le couvroient

proient, & en a donné l'hiſtoire dégagée de tout faux ſyſtême & de toute vaine conjecture. Au milieu des recherches les plus profondes & les plus épineuſes, il a ſçu conſerver cette richeſſe d'élocution, ces graces du ſtyle, & cette éloquence douce & perſuaſive qui caractériſent ſes autres Ouvrages; dépouiller les queſtions qu'il traite de cette ſéchereſſe qui en avoit été juſqu'alors inſéparable; & y répandre un intérêt dont elles ne paroiſſoient pas ſuſceptibles. On ne ſait, continue l'Editeur, ce que l'on doit le plus admirer dans ces Requêtes, de la beauté du plan & de la diſtribution des parties, ou de l'exactitude & de la préciſion dans l'expoſition des faits; de la ſolidité des preuves & de l'art de combattre les objections, ou de la juſteſſe & de l'enchaînement de quelques propoſitions ſimples, qui conduiſant de vérités en vérités, excitent, ſoutiennent l'attention, l'augmentent inſenſiblement, pour la porter toute entière vers le motif principal de la déciſion.

L'Homme conduit par la Raiſon,

Elle eſt du genre humain le tréſor le plus beau;
On ne craint point d'écueil en ſuivant ſon flambeau.

D * * *.

Chez *Pillot*, grand *in* 12. de 306 *pp.*

S'il

S'il y avoit quelqu'un qui ne connût ni Pascal, ni la Bruyère, ni la Rochefoucault, qui n'eût rien lu sur la Morale, qui n'eût aucun Livre de piété & de devotion, celui-ci pourroit lui être utile. Il est sans doute très foiblement écrit, c'est le fruit des lectures de l'Auteur plutôt que de ses réflexions, & on n'y trouve rien que n'ait été dit mille & mille fois; mais il est édifiant & moral, on s'y est manifestement proposé d'inspirer l'amour de la vertu & la haine du vice, & de montrer que l'Homme conduit par la Raison doit s'appliquer à connoître la Religion & à la pratiquer. A la fin du Volume il y a une centurie de Pensées, parmi lesquelles nous avons distingué celles-ci. *Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ceux qui rient toujours & ceux qui ne rient jamais sont également insupportables. Une plaisanterie usée est semblable à un habit qu'un autre a déjà porté; l'une expose la disette d'esprit, & l'autre la disette d'argent.*

Examen historique & politique du Gouvernement de Sparte; ou Lettre à un Ami sur la Législation de Lycurgue, en réponse aux Doutes proposés par M. l'Abbé de Mably *contre l'Ordre naturel & essentiel des Sociétés politiques;*

tiques; par M. VAUVILLIERS, *Lecteur & Profeſſeur Royal*; chez *Deſaint* 1769, grand *in* 12. de 174. *pp.* M. l'Abbé *de Mably* avoit reproché aux Oeconomiſtes le peu d'eſtime qu'ils avoient témoignée dans les *Ephemérides du Citoyen* pour le gouvernement de Sparte. M. VAUVILLIERS prend la défenſe des Oeconomiſtes, & il répond au ſavant Abbé avec beaucoup de force, mais toujours avec la politeſſe & les égards que mérite un tel Adverſaire. Il diſcute les éloges que M. de Mably a donnés au Légiſlateur, aux Loix, aux citoyens de Lacédémone; ce qu'il a dit des mœurs, des vertus, de l'état floriſſant, de la durée de cette République & de ſes Loix &c. Il prouve que la Légiſlation de Sparte n'étoit rien moins que propre à conſtituer une République floriſſante, que le gouvernement étoit vicieux dans toutes ſes parties, que les Spartiates n'ont été ni auſſi vertueux, ni auſſi heureux qu'on le prétend; il leur reproche leur ambition, leur dureté, leur brigandages, leur inhumanité envers les Hélotes, leur cruauté envers leurs ennemis, leur mauvaiſe foi & leurs perfidies; il ne voit en eux que les aggreſſeurs, les corrupteurs & les *proditeurs* de la Grèce; il montre

tre par des paſſages de Polybe & de Pauſanias, qu'ils furent les premiers des Grecs qui envahirent les terres de leurs voiſins, & qui introduiſirent dans la guerre l'uſage de la corruption; il fait voir que la conſtitution légiſlative de Lycurgue étoit directement contraire à la nature, & n'étoit propre qu'à faire des eſclaves, qu'en banniſſant de Sparte les Sciences & tous les Arts, on y avoit perpétué la barbarie, que l'éducation des jeunes Spartiates étoit feroce, & celle des Rois abſolument vicieuſe &c. Les détails où M. DE VAUVILLIERS entre ſur tous ces points ſont extrêmement intéreſſans, & tout l'Ouvrage eſt très bien écrit. Nous allons en détacher un morceau qui pourra faire juger du reſte. „ Le but d'un Légiſlateur doit être aſſurément de rendre heureux ceux qui obſerveront ſes Loix. Eh! qu'eſt-ce que le bonheur? ſinon la jouiſſance libre & ſage des biens que la nature nous a donnés. Ces biens ſont relatifs à nos facultés phyſiques ou morales. Mais l'une & l'autre eſt également eſſentielle à notre félicité. Lycurgue avoit abſolument anéanti cette dernière. L'eſprit de ſa Légiſlation étoit viſiblement de faire des hommes qui n'exiſtaſſent que dans la patrie,

&

& non pas pas dans eux mêmes. Amour conjugal, tendreſſe paternelle & maternelle, piété filiale, amitié fraternelle, tout étoit anéanti; comme ſi ces ſentimens ſi précieux à la nature, n'étoient pas auſſi les plus précieux à la Société. Etre Spartiate étoit le ſeul bonheur qu'on connût à Lacédémone; comme s'il ne falloit pas être homme pour devenir citoyen; comme ſi les liens de la Société étoient l'anéantiſſement & non pas l'extenſion des liens de la nature; comme ſi la Société étoit faite pour détruire, & & non pas pour aſſurer la liberté & le bonheur de ſes individus. Quant aux jouiſſances phyſiques, il ne les avoit pas ſans doute entièrement bannies de ſa République, parce que cette entrepriſe n'étoit pas poſſible. Mais il les avoit tellement fixées, reſſerrées, gênées, qu'il eſt viſible que l'impoſſibilité abſolue a été la ſeule barrière qu'il n'ait pas oſé franchir. Et prenez garde que je ne me plains pas que Lycurgue ait voulu faire des hommes ſobres & modérés dans l'uſage des plaiſirs. Je me plains au contraire de ce qu'en les leur retranchant abſolument, en les écartant entièrement de leurs premières années & même de toute leur vie, il ne leur apprit point à en uſer

avec

avec modération; mais les exposa plutôt à en être amollis & corrompus, s'ils venoient jamais à les goûter, selon cette réflexion si sage de Platon. Je blâme Lycurgue, non pas d'avoir cherché à inspirer à ses concitoyens l'esprit de sobriété; mais d'avoir voulu les y contraindre par des Loix. Et c'est ici qu'on peut appliquer cette remarque si judicieuse d'Aristote sur la bienfaisance: Le talent d'un Législateur est de faire naître cette vertu dans l'ame de ses citoyens; mais il ne faut pas l'ordonner, ni prescrire la manière de l'exercer. En un mot l'homme est né libre. Il ne se réunit en société que pour assurer sa liberté & pour l'étendre. C'est donc aller directement contre le but de la société, & par conséquent contre la nature, que d'établir des Loix de restriction & de gêne sur toutes les actions appartenantes à la liberté primitive de l'individu, parce qu'en vertu de son association, il ne peut être contribuable que de la portion de richesses nécessaires à l'entretien de l'autorité tutélaire dont il vient implorer la protection. Lycurgue avoit mis des gênes par-tout. Les délassemens, les jeux de toute espèce étoient interdits. Les plaisirs mêmes que la nature a sagement attachés à

toutes les actions phyſiques, ceſſoient d'être des plaiſirs parce qu'ils étoient ordonnés; parce que la Loi preſcrivoit non ſeulement leur uſage, mais le temps & la manière d'en uſer. Toute les actions particulières de la vie, tous les exercices, toutes les heures de la journée étoient ſoumiſes à des ordonnances. Manger, dormir, veiller, marcher, ſe repoſer, le Spartiate n'en étoit pas le maître. La Loi ſeule en décidoit — La manière même de marcher dans les rues étoit preſcrite. Il falloit avoir les mains cachées dans ſon manteau, marcher en ſilence, ſans tourner la tête, & avoir toujours les yeux fixés devant ſoi. Ainſi le Spartiate n'étoit qu'un véritable automate, dont tous les reſſorts étoient mus ou arrêtés par la Loi. Il exiſtoit & c'étoit tout. Encore c'étoit dans Sparte qu'il exiſtoit & non pas dans lui même, comme je l'ai déjà dit d'après Plutarque. Le bonheur d'être né dans Sparte tenoit lieu de tout. Et ce qu'il y a de ſingulier, cette chimère avoit paru quelque choſe de réel à Lycurgue. Faire des enthouſiaſtes patriotiques, c'étoit ſon unique objet; c'étoit la baſe & le but de toute ſa Légiſlation. Mais la nature n'a point fait l'homme pour être enthouſiaſte. Elle a mis

dans

dans ſon ame & dans ſon corps, des forces capables d'exécuter dans l'occaſion des actions d'héroïſme, que le vulgaire ignorant croit au deſſus de l'homme. Mais il eſt également dans ſa nature, & de ſortir ainſi, ſelon la circonſtance, du train ordinaire de la vie, & de n'être pas toujours monté ſur ce ton élevé. L'Oiſeau qui fixe le Soleil, s'élance juſqu'aux nues, mais il ne vole pas ſans ceſſe. Il vient chercher ſa nourriture, & va ſe repoſer ſur une branche. Ainſi l'homme heureux ſaura renoncer au plaiſir, ſouffrir la fatigue & la douleur, affronter la mort pour la défenſe de ſes foyers, de ſa femme & de ſes enfans. Mais il reviendra dans le ſein de ſa famille & de ſes biens, jouir en paix des plaiſirs que la nature lui a préparés; & s'il en uſe avec modération, il ſera heureux parce qu'il ſera vraiment homme. Prétendre le tenir ſans ceſſe dans les privations, dans la fatigue & dans la gêne, dans le renoncement à ſon propre cœur; & le réduire pour toute jouiſſance aux chimères d'une imagination exaltée, c'eſt une folie auſſi abſurde dans l'entrepriſe, qu'impoſſible dans l'exécution ".

Mlle. D'ESPINASSY a publié les Tomes IV. & V. de ſon *Nouvel Abrégé de l'Hiſtoi-*

re de France à l'uſage des jeunes Gens. Ces deux Volumes grand *in* 12. d'environ 450 *pp.* chacun, ſont imprimés chez *Saillant* & *Deſaint* 1769. Ils s'étendent juſqu'à l'année 1468. inclusivement.

Panégyrique de HENRI LE GRAND, *ou Eloge Hiſtorique de* HENRI IV, *Roi de France & de Navarre; contenant les actions de ſa Vie, & les principaux évenemens de ſon Règne; avec des Notes & des Obſervations Critiques.* J'entends laiſſer la vérité en ſa franchiſe, & la liberté de la dire ſans fard & ſans artifice HENRI IV, au Préſidt. Jeannin, ſon Hiſtor. *chez* d'Houry, & Prault, père, fils, & petit fils, 1769, grand *in* 12. de 400. *pp.* Ce Panégyrique eſt foiblement écrit; mais on y trouve preſque toute l'hiſtoire de Henri IV, & une multitude d'anecdotes, dont pluſieurs ſont aſſez peu connues, & que l'Auteur a recueillies dans une infinité d'Ouvrages qui ne ſont pas entre les mains de tout le monde.

Inſtructions Militaires ſur le Service de Garniſon & de Campagne; dictées à Meſſieurs les Elèves de l'Ecole Royale Militaire, par M. DU BOUSQUET, *Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, ancien Commandant de Bataillon au Régiment de Lorraine.*

raine. Ille vincit, qui milites regit, LAMPRIDE; A *Lyon* chez *Benoit Duplain*, 1769. grand *in* 12. deux Vol. dont le 1r. eſt de 389. *pp.* & le 2d. de 397. L'honneur que le Roi a fait à M. DU BOUSQUET, de le choiſir pour enſeigner l'Art Militaire aux Elèves de l'Ecole Royale, eſt un préjugé bien favorable pour l'Ouvrage que nous annonçons.

Diſſertation ſur le Farcin, Maladie qui attaque très communément les Chevaux. Par Mr. HUREL, *Maître Maréchal à Paris*; chez *la Combe* 1769, petit 8°. de 69. *pp.* L'Auteur de cet utile Ouvrage croit que le Farcin a beaucoup de rapport avec la ladrerie des hommes, & ſingulièrement avec cette eſpèce de ladrerie qu'on nomme *élephántiaſis.* Le farcin provient d'ordinaire de l'une de ces 5 cauſes, 1. d'un travail forcé tant en hiver qu'en été; 2. de ce que les chevaux ne ſortent pas ou ſortent très peu de l'écurie; 3. d'une trop grande quantité de grain qu'on leur aura donné, ou bien de la mauvaiſe qualité du foin qu'il auront mangé; 4°. de l'habitation d'un Cheval farcineux avec des Chevaux ſains; 5°. de ce qu'un Cheval n'a jetté qu'imparfaitement, ou qu'il n'a pas du tout jetté la gourme. Après avoir

détaillé ces 5. causes, Mr. HUREL traite des différentes espèces de farcin, de leurs signes, de leur pronostic, des remèdes qu'il faut employer, & par-tout il se fait une loi de ne parler que d'après l'expérience. On voit qu'à la connoissance des choses directement relatives à sa profession, il joint celle de l'œconomie animale & de la Médecine.

Les Secrets de la Nature & de l'Art, développés pour les Alimens, la Médecine, l'Art Vétérinaire, & les Arts & Métiers. Auxquels on a joint un Traité sur les Plantes qui peuvent servir à la Teinture & à la Peinture; chez *Durand*, 1769, grand *in* 12. quatre Volumes d'environ 480 *pp.* chacun. Cette Compilation est divisée, ainsi que le Titre l'annonce, en quatre Parties. La Ie est un Recueil de tout ce qui a paru de plus intéressant dans les Journaux, Gazettes & Livres nouveaux, concernant les Alimens, la façon de préparer les mêts, les différentes compositions usitées dans l'Art du Boulanger, du Marchand de Vin, du Confiseur & du Distillateur. La IIe. est l'extrait des différentes formules médicinales & remèdes nouveaux, qui ont été annoncés depuis près de vingt ans dans les Ouvrages périodiques & dans les meilleurs Traités qui ont paru sur ces

cet objet. La IIIe. qui eſt la mieux ſoignée, traite des remèdes propres pour les beſtiaux. La IVe. enfin eſt deſtinée aux Arts & Métiers; on y rapporte pareillement tous les différens Secrets qui ont été découverts de nos jours concernant ces objets, & l'on s'étend en particulier ſur ce qui a rapport à la Peinture, à la Teinture, & à la Dorure.

L'Obſervateur François à Londres, ou Lettres ſur l'état préſent de l'Angleterre, relativement à ſes forces, à ſon commerce & à ſes mœurs. Avec des Notes & des Remarques Hiſtoriques, Critiques, & Politiques de l'Editeur. Felix qui potuit rerum cognoscere cauſas, VIRGILE; chez *Merlin* 1769, grand *in* 12. huit Cahiers d'environ 144 *pp.* chacun. Cet Ouvrage périodique a beaucoup de ſuccès en France. Il s'en diſtribue tous les quinze jours un Cahier de ſix feuilles d'impreſſion, qu'on lit avec avidité. L'Auteur écrit agréablement; il a obſervé les Anglois d'un œil philoſophique, avec l'attention que mérite un tel Peuple, & avec l'impartialité dont les François ſe piquent depuis quelque temps à l'égard de leurs rivaux. Outre une multitude de particularités, d'anecdotes, de détails inſtructifs & amuſans ſur l'Angleterre & ſes habitans, on

trouve dans ces Feuilles quantité de remarques & de vues judicieuſes ſur le Commerce en général, ſur les Manufactures, la population, l'intérêt de l'argent, les impôts, la tolérance, la police, l'agriculture, le droit d'aubaine, la naturaliſation &c. (*). On a déjà rapporté dans d'autres Journaux ce qu'il y a de plus piquant dans les premiers Cahiers de cet Ouvrage : nous nous bornerons donc à citer quelques morceaux des deux derniers, qui ne font que de paroître, & qui auront ainſi pour la plupart de nos Lecteurs les graces de la nouveauté. *Jean Bruleman*, né en Amérique, avoit exercé à Philadelphie la profeſſion d'Orfèvre, il l'avoit quittée pour s'engager dans le Régiment Royal Américain ; ſoupçonné de faire & de débiter de la fauſſe monnoie, il en fut chaſſé. Revenu à Philadelphie, ſes remords le tourmentent, une mélancolie noire s'empare de lui, il veut quitter la vie,

(*) L'Auteur dit que *les Hollandois, en naturaliſant les étrangers Proteſtans, ne leur avoient donné que le droit de Bourgeoiſie, & les avoient exclus de toutes les charges.* C'eſt une erreur ; rien de plus commun en Hollande que d'y voir les Etrangers Proteſtans, parvenir aux charges & aux honneurs.

vie, mais n'a pas le courage de ſe donner la mort. Le projet qu'il forme alors pour ſe débarraſſer de la vie eſt de commettre un crime qui le faſſe pendre. Il prend ſon fuſil, le charge de trois balles, & propoſe à ſon hôte de venir chaſſer avec lui; cette propoſition ayant été refuſée, Bruleman ſortit ſeul, il rencontra dans le chemin un homme, auquel il ne donna pas la mort parce qu'il fit réflexion qu'il n'y auroit point de témoins qui pûſſent dépoſer contre lui. Au déſeſpoir de ce contretemps, il entre dans une maiſon de jeux, & s'entretient gaiement avec ceux qui s'y trouvoient. Un des joueurs, nommé Mr. *Scull*, ayant fait un fort beau coup, Bruleman lui dit, Monſieur, vous me paroiſſez un habile joueur, mais je veux vous faire voir auſſi un beau coup de ma façon; en même temps il ajuſte ſon fuſil, couche en joue Mr. Scull, tire, & le renverſe: puis s'approchant tranquillement de lui, il lui dit: *Monſieur je vous aſſure que je ne vous en veux aucunement, vous ne m'avez jamais offenſé, je ne vous avois même jamais vu; mais j'avois pris le parti de tuer un homme pour me faire pendre; je ſuis fâché que le ſort ſoit tombé ſur vous, car vous me paroiſſez un jeune homme fort aimable.* Bruleman

man arrêté dans l'inſtant, fut jugé quelque temps après, & reçut la mort avec la même tranquillité qu'il l'avoit donné au malheureux Scull.

Un ſimple goût devient presque toujours chez un Anglois une paſſion violente, qui produit en lui les mouvemens les plus forts. Il y a quelques années qu'un habitant de Londres, nommé Mr. *Bond*, homme d'eſprit, & grand amateur de la déclamation, affectionna tellement la Tragédie de Zaïre de Mr. de Voltaire, que non-ſeulement il l'apprit par cœur, mais la fit traduire en Anglois par un des meilleurs Poëtes de Londres. Il mit tout en œuvre pour faire repréſenter cette Traduction ſur le Theatre de Drury-lane; mais n'ayant pu y réuſſir, il prit le parti de jouer lui même avec quelques Amateurs ſa Pièce favorite. Il loua une grande Salle où l'on donne ordinairement des concerts, & en paya pour une ſeule ſoirée ce qu'on en donnoit pour l'année entière. Il diſtribue les rôles, & garde pour lui celui de Luſignan, comme étant le plus convenable à ſon âge: il avoit alors plus de ſoixante ans. Le jour pris pour la repréſentation, la Salle fut remplie de Spectateurs qui payèrent tout ce qu'on leur demanda:

on

on vanta la Pièce, on loua les Acteurs, mais les applaudiſſemens redoublèrent quand Luſignan parut. Mr. Bond treſſaillit, ſon cœur s'émeut, ſon imagination s'enflamme, il ſe croit transporté dans le Palais du Soudan, & la vue de Zaïre lui donne une telle émotion, que n'en pouvant ſoutenir la force, il tombe ſans connoiſſance. L'évanouiſſement qu'on ne croyoit qu'imité paroiſſoit ſi vrai, ſi naturel, qu'on ne pouvoit trop admirer la ſupériorité du talent de l'Auteur à rendre la nature. Cependant la durée de cette ſituation commençant à fatiguer, Châtillon, Néreſtan, Zaïre elle même, avertirent Mr. Bond qu'il étoit temps d'y mettre fin: il ouvre les yeux, mais les fermant presqu'auſſi-tôt, il tombe dans ſon fauteuil, ſans prononcer une parole, étend les bras comme pour embraſſer Zaïre, & ce mouvement fut le dernier de ſa vie.

„ Le Lord *Lanesbrow* étoit ſi paſſionné pour la danſe, que dans ſa vieilleſſe & dans les accès les plus vifs de la goutte, il danſoit avec la même fureur que lorſqu'il étoit jeune & en bonne ſanté. A la mort du Prince de Dannemarck, époux de la Reine Anne, il demanda à cette Princeſſe une audience particulière: c'étoit pour lui perſuader

der de danſer, afin, diſoit-il, de conſerver ſa ſanté & diſſiper ſon chagrin ".

„ Un Marchand de la Cité, fort riche, & reconnu pour être d'une ſolidité à toute épreuve, ſe trouva au moment qu'il s'y attendoit le moins, obligé de faire un paiement conſidérable. Il avoit dans ſon portefeuille de très bons effets; ſoit qu'il n'eût pas le temps de les fondre, ſoit que comptant ſur une prochaine rentrée de fonds, il aimât mieux les garder que de s'en défaire, il eut recours aux Directeurs de la Banque dont il étoit parfaitement connu; il leur demanda de lui prêter pour quelques jours la ſomme dont il avoit beſoin, leur offrant pour ſûreté de leur dépoſer des effets de toute bonté, & même pour une plus forte ſomme que celle qu'il leur demandoit. Sa ſurpriſe fut extrême de ſe voir refuſé, & dans ſa colère il réſolut de ſe venger; pour cela il vendit tous ſes effets, & de leur produit il ramaſſa ce qu'il put trouver de papiers de la Banque. Comme ces effets ſont exigibles en tout temps, il en fit demander le paiement, & avec l'argent qu'il reçut, il prit de ſes amis d'autres effets, dont il fit demander de même le rembourſement. Cette manœuvre ſouvent réitérée, jetta la

plus

plus grande épouvante parmi les Directeurs de la Banque, ils virent d'où le coup partoit, ils en connurent le motif, ils en craignirent les ſuites, qui devoient être d'ôter tout le crédit de leur Banque. Le danger étant preſſant, ils prirent le parti d'appaiſer celui qu'ils avoient irrité par leur refus. Les prières les plus vives, les ſoumiſſions mêmes les plus fortes furent employées, mais ſans ſuccès; il leur fallut avoir recours à un moyen plus puiſſant, ils offrirent 10000 liv. ſter. l'offre fut acceptée; & le crédit de la Banque fut conſervé. D'après ce fait qu'on juge ce que pourroit faire une Nation puiſſante, qui voudroit faire tomber le crédit national des Anglois, dont le principal ſoutien eſt celui de leur Banque; deux millions tournois lui ſuffiroient pour exécuter ce projet vindicatif ".

PROVINCES UNIES.

Utrecht. Le Sr. *A. van Paddenburg*, encouragé par le ſuccès qu'a eu la nouvelle Edition qu'il a donnée de l'Ouvrage Latin de Moyse Amyraud ſur l'*Oraiſon Dominicale* & ſur le *Symbole des Apôtres* (1), vient

(1) V. ce que nous en avons dit dans le Tome XXVIII. de cette *Biblioth.* Part. I. *pag.* 245.

vient de réimprimer la *Paraphraſe des Pſeaumes* par le même Auteur. C'eſt une des plus eſtimables productions du célèbre Théologien de Saumur, & nous ne craignons pas de dire que c'eſt auſſi un des meilleurs Ouvrages qui aient jamais été publiés ſur les Pſeaumes. Rien de plus juſte & de plus vrai que le jugement qu'en porte Mr. *Cremer*, dans une ſavante Préface qu'il a miſe à la tête de cette nouvelle Edition: *Grata brevitas, ſtylus facilis perſpicuus & ſupra Theologorum vulgus (abſit invidia dicto) gravis & probe Latinus. Verſio priva & argumenta propria, & annotationes doctiſſimæ & neceſſariæ, denique Paraphraſes elegantiſſimæ Lectorum detinebunt, ita ut tandem de brevitate ſit forte conqueſturus.* —— *Eſt opus propriæ & privæ meditationes, foetus nativus, non ſuppoſititius, ingenii, eruditionis & pietatis Amyraldinæ Religionem Doctrinam judicium ſapiens utraque in pagina.* —— *Uno verbo inter Paraphraſtas veteres quin & recentiores non infimum, imo ſummum occupat & ſemper occupabit locum Moſes noſter Amyraldus.* Voici le titre de cette nouvelle Edition: *Paraphraſis in Pſalmos Davidis una cum Annotationibus & Argumentis Autore* MOSE AMYRALDO. *Editio*

tio altera nitidior emendatior, & auctior nova Præfatione Jacobi Cremer *J. J. F.* 1769. *in* 4o. deux Parties qui font enſemble 836. *pp.* ſans la Préface qui en a 16.

G. T. & *A. van Paddenburg*, ont mis en vente le ſecond Tome de la Traduction Hollandoiſe de l'excellente *Morale* de l'illuſtre MOSHEIM: *De Zeden-Leer der Heilige Schrift in de Hoogduitſche Taal Beſchreeven door* JOHAN LAURENS VAN MOSHEIM, *Kancelier van de Koninglyke en Keurvorſtelyke Hooge-Schoole te Gottingen: naar het Oorſpronklyke, volgens den Vierden vermeerderden en verbeterden Druk, vertaald*, in 4o. *pp.* 898.

GRONINGUE. Quelle eſt la meilleure forme du Gouvernement civil? c'eſt une queſtion qui a intrigué les Philoſophes & les Jurisconſultes tant anciens que modernes, & qui fait le ſujet de la Diſſertation inaugurale de Mr. ARENT ANTOINE ROUKENS; imprimée ſous ce titre *Diſſertatio politico-inauguralis de optima Rei Publicæ forma, quam..... pro gradu Doctoratus ſummiſque in utroque jure honoribus & privilegiis rite ac legitime conſequendis, Eruditorum examini ſubjicit Auctor* ARENT ANTON. ROUKENS *Noviomago-Gelrus*, ad

ad d. 13 *Maji* 1769. *apud* Jac. Bolt, *Bibl.* 1769. *in* 4°. *pp.* 57. D'abord l'Auteur expoſe l'utilité & la néceſſité des Sociétés civiles, leur but, le droit & les obligations qui en réſultent en général. De là il conclut que l'état civil ne doit être conſidéré, que comme un moyen qui nous met en état de parvenir à la ſociété naturelle, telle qu'elle devroit avoir lieu entre tous les hommes. L'état civil exige une Souveraineté: la Souveraineté demande une forme de Gouvernement: c'eſt-à-dire un arrangement qui produiſe l'effet qu'on doit attendre d'une Société civile. La queſtion propoſée revient par cette analyſe à celle-ci: comment un Etat doit-il être conſtitué, afin que le Souverain & les ſujets aient le moins d'ocaſions qu'il ſoit poſſible, d'enfreindre leurs devoirs, & que de part & d'autre ils ſoient en quelque façon forcés de les obſerver. Après avoir expoſé les inconvéniens des trois formes de Gouvernement que l'on nomme ſimples, ſc. le Democratique, le Monarchique, & l'Ariſtocratique, notre Auteur donne la préférence au Gouvernement mixte; comme plus propre à tempérer les vices des autres. Il donne à la fin de ſa Diſſertation l'idée d'un plan, ſur lequel on pourroit

composer un *Traité du Droit public*, Ouvrage qui manque aux *Provinces-Unies*.

La question jusques à quel degré s'étend cette partie du Droit Public ou Politique que l'on nomme *éminent*, n'a pas moins embarrassé les Jurisconsultes. Cette matière se trouve traitée dans la Dissertation inaugurale de Mr. BRUGMA: *de Jure eminenti, Imperantibus tum in personas tum in res civium competenti; quam — pro gradu Doctoratus, summisque in utroque jure honoribus ac privilegiis rite & legitime capessendis, Eruditorum examini submittit* DIETERT BRUGMA, *Groninganus A. D.* 13 *Apr.* MDCCLXVIII *apud* Jac. Bolt 32 *pp. in* 4o. Par *Droit éminent* on entend le droit de disposer, pour l'usage public des biens particuliers des Citoyens & de leurs Personnes. *Jus disponendi de propriis civium personis earumve rebus ad usum publicum.* Ceux qui sont à la tête des Gouvernemens civils, ne forment guère de doute sur ce droit: cependant il y a des Savans qui le contestent aux Souverains; d'autres en font un droit arbitraire: notre Auteur fait voir qu'il résulte immédiatement du pacte social, & en indique quelques conséquences dans des cas particuliers.

AMSTERDAM. La Traduction Hollan-

doiſe du fameux Ouvrage que le Dr. WARBURTON a publié ſous le titre de *la Divine Miſſion de Moïſe* &c. ſe continue avec ſuccès. Les Heritiers de *F. Houttuyn* en diſtribuent une nouvelle Partie; c'eſt la Ie. du Ve. Tome. Elle forme un Vol. *in* 8°. de 404 *pp.* 1769.

L'*Art Poëtique* de BOILEAU a été traduit en Vers Hollandois, & très bien traduit. Cette Traduction eſt imprimée chez *Gerard Bom* ſous ce titre: *De Dichtkunde van den Heere* NICOLAAS BOILEAU DESPR'EAUX, *in een gelyke getal van Nederduitſche Vaerzen overgebragt, door* A. G. grand *in* 4°.

Une autre Traduction qui mérite beaucoup d'éloges, & dont on doit féliciter les Hollandois, c'eſt celle du beau Poëme de *Joſeph*. Elle eſt imprimée en fort beaux caractères chez *M. Magerus*, ſous ce titre: *Joſeph, in negen Zangen. Vertaald uit het Franſche van den Heere* BITAUBE', *Lid der Koninglyke Academie der Kunſten en Weetenſchappen te Berlyn*, 1769. grand 8°. deux Vol. dont le 1r. eſt de 134. *pp.* ſans la Préface qui en a 16, & le 2d. de 199.

Le même Libraire a imprimé les deux Ouvrages ſuivans, dont nous nous propoſons de rendre compte inceſſamment: *Theatre Al-*

Allemand, ou Recueil de diverſes Pièces traduites de l'Allemand, en Proſe & en Vers, avec des Remarques, par C ** D **, 1769, petit 8°. d'environ 400. *pp.*

Le Peinture, Poëme en trois Chants, par M. LE MIERRE. *Nouvelle Edition, augmentée de divers morceaux de comparaiſon, tirés des Ouvrages des meilleurs Poëtes Didactiques Latins & François, & du Recueil des Sentimens des plus habiles Peintres ſur la pratique de la Peinture & de la Sculpture, par* HENRY TESTELIN. *Avec de belles Figures en Tailles douces*, grand *in* 12 de plus de 300. *pp.*

A. Eichhorn a imprimé: *Het Leven of de Geſchiedenis van Vigilius Paus te Rome, benevens eenige Betragtingen over de Pauſen en derzelver Onfeilbaarheid, de Concilien en de Geloofs formulieren, door* JOHAN ERNST SCHUBERT, *Abt van Michaëlſtein, Hoogleeraar in de Heilige Godgeleerdheid, Conſiſtoriaal-Raad van zyne Koninglyke Majeſteit in Zweeden, en Prediker by de Marienkerk te Gryphſwalde. Uit het Hoogduitſch vertaald, en verrykt met een Voorrede vervattende een Aanpryzend Berigt der Hoog-Aanzienlyke Dantziger Maatſchappy, door* Antoni Fredrik Klenke, c. a. d. *La Vie ou l'Hiſ-*

toire de Vigile Pape de Rome; avec quelques Conſidérations ſur les Papes & ſur leur infaillibilité, ſur les Conciles & ſur les Formulaires & les Confeſſions de foi, par Mr. SCHUBERT, *Abbé de Michaëliſtein, Profeſſeur en Théologie, Conſeiller Eccléſiaſtique du Roi de Suède, & Paſteur à Gryphſwalde; Ouvrage traduit de l'Allemand par Mr.* Klenke, grand 8°. de 351. *pp.* Cet Ouvrage a eu beaucoup de ſuccès en Allemagne, & les Hollandois ſauront ſans doute gré à M. *Klenke* de l'avoir traduit. On n'avoit encore rien d'auſſi exact & d'auſſi raiſonné ſur la vie de Vigile. Mr. l'Abbé SCHUBERT prouve très bien, non ſeulement que ce Pape fit une confeſſion de foi Entychienne, mais auſſi que c'étoit un méchant homme, à qui le menſonge, les perfidies, les violences, les baſſeſſes & les plus grandes indignités ne coûtoient rien, pour ſatisfaire l'ambition demeſurée dont il étoit poſſédé. L'Hiſtoire de Vigile & celle des troubles auxquels il donna lieu pendant ſa vie & après ſa mort, eſt preſque l'Hiſtoire Eccléſiaſtique du Sixième Siècle, au moins ſous l'Empire de Juſtinien & de Juſtin ſon ſucceſſeur. On trouve donc dans ce bon Ouvrage une multitude de choſes intéreſ-

téreſſantes ſur le caractère de ces Princes, ſur celui de l'Impératrice Théodore, ſur les diſputes des Neſtoriens, des Eutychiens & des Origéniſtes, ſur l'affaire des *trois Chapitres* concernant les Ecrits de Théodore de Mopſveſte, de Théodoret, & d'Ibas; ſur les prérogatives du Siège de Rome, ſur les argumens invincibles que l'hiſtoire de Vigile fournit contre l'infaillibilité des Papes, & contre l'autorité ſuprême qu'ils prétendent avoir ſur l'Egliſe univerſelle &c.

Relation Hiſtorique de l'Expédition contre les Indiens de l'Obio en 1764. *commandée par le Chevalier* HENRI BOUQUET, *Colonel d'Infanterie, & enſuite Brigadier Général en Amérique, contenant ſes Tranſactions avec les Indiens, relativement à la délivrance des priſonniers & aux préliminaires de la Paix; avec un récit introductoire de la Campagne précédente de l'an* 1763. *& de la Bataille de* Bushy-Run. *On y a joint des Mémoires Militaires, contenant des Réflexions ſur la Guerre avec les Sauvages; une Méthode de former des établiſſemens ſur la Frontière: avec une liſte de nations, combattans, villes; diſtances & diverſes routes. Le tout enrichi de Cartes & Tailles douces. Traduit de l'Anglois par* C. G. F. DUMAS. 8°. de *pp.* 147. ſans la

Préface du Traducteur, qui en contient 16, & une Table des Matières: chez *M. M. Rey* 1769. Un Titre auſſi détaillé que celui qu'on vient de lire, donne tout à la fois en quelque ſorte, un précis de l'Ouvrage & un échantillon du ſtyle du Traducteur. L'Original, dit Mr. DUMAS, *rempli de goût, de ſentiment & de vues, écrit & imprimé en Penſylvanie (naguère un Deſert), a réellement de quoi piquer la curioſité, exciter même la ſurpriſe.* On ne nous apprend point, au reſte, par qui ni ſur quels Mémoires il a été compoſé. On avertit ſeulement dans une note de la première page, que quelques endroits de l'Introduction diſtingués par des guillemets, ſont tirés de l'*Annual Regiſter*, eſpèce de Journal politique très bien écrit & fort eſtimé, qui ſe publie à Londres depuis quelques années. Quoiqu'il en ſoit, & l'Introduction & la Relation portent avec elles des caractères d'exactitude & de vérité qui doivent les faire lire avec confiance. Elles font beaucoup d'honneur au Colonel *Bouquet*, par le ſimple expoſé des faits, & de ſa conduite, dans une expédition non moins pénible que dangereuſe, du ſuccès de laquelle on fut principalement redevable à la ſageſſe, à la valeur, & à la fermeté

de

de ce brave Officier. Le Traducteur s'étoit propoſé d'écrire ſa vie; les matériaux qu'il s'étoit flatté de pouvoir raſſembler lui ont manqué, il s'eſt borné à lui conſacrer un éloge, dicté par le ſentiment, mais qui ne contient pas des particularités aſſez intéreſſantes pour que nous devions nous y arrêter.

„ Je ſouhaite aux Colonies que j'aime ſin-
„ cèrement, *dit Mr D. en terminant ces*
„ *Eloge*, une longue ſucceſſion de pareils
„ défenſeurs. Les jeunes Militaires qui li-
„ ront ceci, me permettront de le (Mr.
„ *Bouquet*) leur propoſer comme un modè-
„ le à imiter, & un exemple très propre à
„ exciter entre eux une noble émulation.
„ C'eſt à ſon honneur que j'ai entrepris cette
„ Traduction & c'eſt à ſa mémoire que je la
dédie ". Les *Réflexions Militaires* annoncées dans le titre, paroiſſent écrites par un Officier très inſtruit, & préſentent des vues & des obſervations qui pourront être utiles à ceux qui dans la ſuite ſeront appellés à faire la guerre dans ces contrées.

LEYDE Ceux de Meſſieurs les Profeſſeurs, qui ſe ſont chargés de l'Adminiſtration du Legs de feu Mr. JEAN STOLP, ſe ſont aſſemblés le 13 Octobre 1769. pour prononcer ſur les Diſſertations, qui leur ont

été adreſſées pour éclaircir la Queſtion ſuivante, propoſée au mois de Février de l'année paſſée: *Utrum Deus ex mero arbitrio poteſtatem ſuam Legiſlatoriam exerceat, an vero ita, ut ratio humana Legum Divinarum etiam perfectionem perſpiciat?* c'eſt-à-dire, *Dieu exerce-t-il ſon Pouvoir Légiſlatif, en ne conſultant que ſon ſeul & pur arbitre, ou bien de façon que la raiſon humaine puiſſe connoître toute la perfection des Loix qu'il preſcrit?*

Une Diſſertation, qui avoit pour Deviſe, *Salus populi ſuprema Lex eſto*, leur a paru être tellement écrite, qu'elle méritoit d'être couronnée. A l'ouverture du Billet cacheté, qui y étoit joint, on a trouvé que l'Auteur de cette Pièce étoit Mr. JEAN-GOTTLIEB TOELLNER, Docteur en Théologie & Philoſophie, & Profeſſeur ordinaire dans l'Univerſité de *Francfort*; & on lui a en conſéquence adjugé le prix, qui conſiſte en une Médaille d'or de la valeur de 250. Florins Argent de *Hollande*.

Meſſieurs les Adminiſtrateurs ont auſſi jugé, qu'outre cette Diſſertation, trois autres méritoient d'être imprimées. La première a pour Deviſe: *Felix qui Legum potuit cognoſcere cauſas*; la ſeconde eſt caractériſée par cette Maxime? *Et Deo & homini*: La troiſième

troisième se distingue par un Sentence Grecque, dont le sens est, *Dieu ne sçauroit jamais être injuste.*

Les Auteurs de ces trois Dissertations, s'ils souhaitent qu'on publie leurs noms, sont priés de le faire savoir avant le commencement du mois de Janvier prochain à Mr. FRE'DE'RIC GUILLAUME PESTEL, Docteur & Professeur en Droit Public & Privé, Secrétaire actuel du Legs. Au cas qu'ils ne jugent pas à propos de se faire connoître avant ce terme, les Billets cachetés, dans lesquels leurs noms sont contenus, seront brûles sans être ouverts, ainsi qu'on l'a fait à l'égard de tous les autres Billets joints aux autres Dissertations, qui ne seront pas imprimées.

LA HAYE. *Zedekundige Brieven over het Geluk; mitsgaders de Deugden en Pligten, met welkers betragting het zelve onafscheidbaar is. III. en IV Stukje*, chez *van Daale*, grand 8o. de 174 *pp* Nous rendrons compte incessamment de cette continuation des *Lettres sur le Bonheur* (1).

Jean

(1) Nous avons donné un Extrait des premières, dans la Partie précédente de cette *Biblioth.* Art. II.

Jean Thierry a mis en vente : *Letter en Oudheid Kundige Verluſtigingen; of opheldere nde Aanmerkingen over verſcheide Bybelſche, Kerkelyke, Waereldlyke, en Wysgeerige Keurſtoffen ; door* PETRUS NIEUWLAND, *Leeraar der Hervormde Gemeente in 's Gravenhage, en Lid van de Zeeuwſche Maatſchappy der Wetenſchappen. Vierde Deel.* 1769 grand in 8°. de 830. *pp.* On portera ſur ce quatrième Volume des *Lectiones Memorabiles* de Mr. NIEUWLAND le même jugement qu'on a porté des premiers, & l'on n'y trouvera pas moins d'érudition & de diverſité. Nous ſommes bien aiſes que le docte & modeſte Auteur ait été content du mot que nous avons dit de ſon Ouvrage; mais il ſe trompe lors qu'il ſemble croire que nous avons fait une eſpèce d'exception en ſa faveur, & qu'il ne nous arrive guère de louer les Théologiens Hollandois. S'il y en a pluſieurs ſur leſquels nous gardons le ſilence, c'eſt ſouvent par *courtoiſie* & par ménagement. Mais nous ſaiſiſſons avec empreſſement les occaſions de rendre juſtice aux Théologiens habiles, judicieux, & modérés; & nos Lecteurs voient ſouvent revenir dans ce Journal, les noms des *Barkey*, des

Ve-

Venema, des *Scheltinga*, des *Vitringa*, des *van Hoven*, des *Schacht*, des *Hollebeek*, des *Gilliſſen*, des *Chevalier*, &c.

P. van Cleef diſtribue la Ie Partie du IIIe Tome des excellentes *Réflexions Philoſophiques de* Mr. MEIER *ſur la Religion Chrétienne*: *Philoſophiſche Aanmerkingen ontrent de Chriſtelyke Religie. van* GEORGE FRED. MEIER *Profeſſor in de Philoſophie te Halle, en Medelid van de Koninglyke Academie der Weetenſchappen te Berlyn. Uit het Hoogduitſch vertaald door* Joh. Will. van Haar; *Derden Deels Eerſte Stuk*, grand 8o. de 196 *pp.*

AVERTISSEMENT.

PIERRE GOSSE JUNIOR, & DANIEL PINET, *Libraires de* S. A. S *à la Haye*, délivrent actuellement aux Souſcrivans pour L'HISTOIRE MILITAIRE DE S. A. S. MGR. LE PRINCE FERDINAND, DUC DE BRUNSVIC ET DE LUNEBOURG, &c. &c. &c. la très magnifique CARTE GE'NE'RALE DES OPE'RATIONS, d'abord annoncée en ſix Feuilles & depuis augmentée d'une ſeptième Feuille, & rendue par là générale pour toutes

les

les Campagnes de S. A. S., pour laquelle les Souſcrivans paient en la recevant *f* 16 - o - o d'Hollande. L'impreſſion du Tome Premier avance ; l'Edition, que Meſſieurs les Souſcrivans & Curieux peuvent voir chez eux, eſt très-magnifiquement exécutée tant par rapport au Papier & Caractère, que par rapport aux Vignettes & Culs de Lampes.

P. S. Les Souſcrivans, qui veulent être ſervis des premières & meilleures Epreuves de la Carte Générale, ſuivant le numéro de leur ſouſcriptions, ſont priés de les faire retirer. Ils vendent auſſi ſéparément cette même Carte Générale en 7 Feuilles.

TABLE
DES
MATIERES,
Contenues dans le Trente & Deuxième Tome
DE CETTE
BIBLIOTHEQUE.

A.

Abrabam, nouv. explicat. de ſon Sacrifice. 449.

Académie Roy, des Inſcript. & Belles Lett. Ire. Extr. du Tom. XXXII. de ſes *Mémoires* 89. IIde Extr. 263.

Agueſſeau (le Chancelier d'), ann. du 6e Tome de ſes *Oeuvres* 465.

Amitié, ſon prix 39. *& ſuiv.*

Amyraud (*Moïſe*), nouv. Edit. de ſa *Paraphraſe des Pſeaumes* 483.

An-

Anderſon (Mr.), ann de ſon *Hiſt. de France ſous François II, & Charles IX.* 460.
Angleterre (*Hiſtoire Biographique d'*), Ouvr. ann. 457. Nouvelle Hiſt. d'Anglet. par Mr. *Rider* 459. Bizarreries de quelques Anglois, anecdotes ſur ce ſujet 478. & *ſuiv.*
Aſſa foetida, remarques ſur cette gomme 455.
Aſtbme (*Obſervations ſur l'*), ann. de cet Ouvr. 454.

B.

Baldinucci voyez *Piacenza*.
Banque de Londres, combien il ſeroit facile de lui faire perdre ſon crédit 482.
Bardon voyez *Dandré*.
Barthelemy (*Maſſacre de la S.*), 140.
Barthelemy (Mr. l'Abbé), ann. de ſes *Réflex. ſur les rapports des Langues Egyptienne, Phénicienne & Grecque* 115.
Batteux (Mr. l'Abbé *le*), ann. de divers Mémoires de cet Académicien 89.
Baume de Jéruſalem, ſa compoſition 52.
Bejot (Mr.), précis de ſon Mémoire ſur les Eparoëtes 115.
Bernis (le Cardinal *de*), ſon éloge 372.

Berry (la Ducheſſe *de*), ſon caractère 421.
Betſi, ou les Bizarreries du Deſtin, ann. de ce Roman 249.
Bianchi (Mr.), ann. de ſon *Inſtitution pratique de l'Architecture Civile* 228.
Blackſtone (Mr.), ann. du 4e Tome de ſon *Comment. ſur les Loix d'Angleterre*, 451. de ſa Réponſe au Dr. *Prieſtley* 452.
Boileau, jugement ſur ce Poëte 365 *& ſuiv.* Traduction Holland. de ſon *Art Poétique* 488.
Bologne, particul. ſur cette Ville 23.
Bonheur, ce que c'eſt 30. *Lettres ſur le Bonheur*, Extr. de cet Ouvr. 27. ann. de la ſuite de ces Lettres 495.
Bontius, Traduction Angl. de ſon *Traité des maladies des Indes Orient.* 457.
Bouguer (Mr.), nouv. Edit. de ſon *Traité de Navigation* 239.
Bourg (*Anne du*), ſon ſupplice 139.
Bourgogne (la Ducheſſe *de*), depuis Dauphine, particul. de ſa vie & de ſon caractère 422.
Bousquet (Mr. *du*), ann. de ſes *Inſtructions Militaires* 474.
Bréquigny (Mr. *de*) précis de ſon Mémoire *ſur l'établiſſement de la Religion & de l'Empire de Mahomet* 264 *& ſuiv.*

Brugmans (Mr.), notice de ſa Diſſertat. ſur le *Droit éminent* des Souverains 487.

C.

Caillé (M. *de la*), nouv. Edit. qu'il donne du *Traité de Navigation* de M *Bouguer* 239.

Carſſon (Mr.), ſon Edition du Dialogue de *Jerome ſur la Trinité* 254.

Catherine II, Impératr. de Ruſſie, Extr. de ſon nouveau *Code* 324.

Cavaceppi (Mr.), notice de ſon *Recueil de Statues reſtaurées* &c. 229

Caylus (Mme. *de*), ſes *Souvenirs*, Extr. de cet Ouvr. 399.

Chabannon (M. *de*), précis de ſon *Diſcours ſur Pindare & ſur la Poéſie Lyrique* 281 & ſuiv.

Chandler (le Dr.), ann. de ſes *Sermons* 450.

Chevalier de S. Louis, moyen ſingulier qu'un Chevalier emploie pour gagner ſa vie 131.

Chien né d'un ours & d'une chienne 10.

Clémence de Bourges, particular. de ſa vie 309.

Code (*Nouveau*) de l'Impératr. de Ruſſie, Extr 325

Coleridge (M.), ſes Diſſertat. ſur *Jug.* XVII. & XVIII. 447.

Comédiens Italiens, Henri III. leur permit en 1577 de jouer à Paris 144.
Condé (*Henri*, Prince *de*), s'il eſt vrai qu'il ait été empoiſonné par ſa femme 145.
Colonies Angloiſes de l'Amérique, c'eſt l'intolérance qui les a peuplées 246.
Corneille, jugement ſur ce Poëte 366. & *ſuiv.*
Courage, ce qui diſtingue le vrai Courage du faux 64.
Coulanges (Mme. *de*), mot à ſon ſujet 413.
Courtanvaux (M. le Marquis *de*) IId. Extr. du *Journal* de ſon *Voyage* 1.
Crebillon, jugement ſur ce Poëte 367.
Cyniques, principes de leur Secte, 98.

D.

D*André Bardon* (M.), Extr. de ſon *Hiſtoire univerſelle* &c. ou *Tableaux de l'Hiſtoire* 294.
Dartre d'Alep, deſcription de cette maladie 57.
Déluge (nouv. conjectures ſur les cauſes du), 250. Eſquiſſe d'un Tableau du Déluge 296.
Dépopulation, une de ſes principales cauſes 73.
Deſſaler, voyez *Eau.*

Deux Ages du goût & du génie François, Extr de cet Ouvr. 455.

Dickinson (M.), Traduct. Françoise de ſes *Lettres d'un Fermier de Penſylvanie* &c. 245.

Dictionnaire François Allemand (Programme d'un nouveau), 385.

Didyme d'Alexandrie, ann. d'une Edition qu'en donne le P. *Mingarelli* 233.

Dierquens (Mr.), ſes obſervations ſur le nombre de ceux qui ſont morts de la petite Vérole à la Haye dans le cours de 15 ans 377.

Digues du Helder, leur deſcription 16.

Diodati (Mr. *Dominique*), Extrait d'une de ſes Lettres à M. le Comte *de Leyden* 232.

Dixmerie (Mr. *de la*), Extr. de ſon Ouvr. intit. *Les deux Ages du goût & du génie François* 355.

Doep (M. *von*), ann. de ſes *Obſervations ſur le Droit Romain* 258.

Dragonnades 237.

Droit éminent, voyez *Brugma*.

Dumas (M.), ann. de ſa Trad. Franç. de la *Relation de l'Expédition contre les Indiens en* 1764. 491.

Dunkerque, particular. ſur cette Ville 5.

E.

Eau de la mer, moyen de la deſſaler 4.
Egypte, s'il eſt vrai qu'il n'y pleuve point 42. & *ſuiv.*
Eléonor d'Yvrée, éloge de ce Roman 211.
Encyclopédie Oeconomique, Proſpectus d'un Ouvr. ſous ce titre 191.
Enfant extraordinairement conſervé 9.
Eparoëtes, c'étoit un Corps de Troupes à la ſolde des Arcadiens 116. notice d'un Mémoire de Mr. *Bejot* ſur ce ſujet 115.
Equitation (*Pratique de l'*), Ouvr. ann. 242.
Epics, comment on devroit les couper, 80.
Erman (Mr.), ſa Traduct. Franç. de l'*Eſſai ſur la Providence*, par Mr *Reimar* 252.
Eſſais de principes d'une Morale Militaire, Extr. de cet Ouvr. de Mr. *de Zimmerman* 61.
Exercices militaires, vues à ce ſujet 69.

F.

Farcin, notice d'un Diſſertat. ſur cette maladie des chevaux 475.
Femme (*La jolie*), ou *la Femme du Jour*; Extr. de cet Ouvr. 75.
Fielding, éloge de ſes Romans 83.
Filets (*Saints*), ce que c'eſt 6.
Fontenelle (Mr. *de*), ſa Lettre au ſujet du

Roman d'*Eléonor d'Torée*, 311. jugement ſur ſes Eglogues 374.
Formey (Mr.), voyez *Planelli*.
François (*Patriotiſme*), voyez *Hiſtoire*.
Froger (Mr.), notice de ſes *Inſtructions de Morale, d'Agriculture* &c. 243.

G.

Garnier (Mr. l'Abbé), notice de ſes Mémoires ſur *Platon* 91. & *ſuiv.*
Geographicus (*Index*), ann. de cet Ouvr. 258
Gooch (Mr.), ann. de ſon *Traité des plaies* 455.
Gomme Arabique, ſa vertu nutritive 49.
Graces (*Les*), Ouvr. ann. 247.
Grafigny (Me. *de*), particular. de ſa vie 313.
Granger (Mr.), ann. de ſon *Hiſt. Biographique d'Anglet.* 457.
Greſſet (Mr.), jugement ſur ce Poëte 365.

H.

Hamilton (le Dr. H.), ann. de ſes *Eſſais Philoſoph* 453.
Hartai, mot de ce Préſident 151.
Haſſelquiſt (Mr.), IId. Extr. de ſes *Voyage dans le Levant* 42.
Hawkesworth (Mr.), ann. de ſa Trad. Angl. des

des *Avantures de Télémaque* 463.
Haye (*la*), particular. ſur cette Ville 11.
Helder, détails ſur les Digues qui s'y voient 16.
Henri IV, Lettre de ce Monarque 145. ſon habileté 152 ſa mort 153. & *ſuiv.* ann. d'un *Panegyrique de Henri IV.* 474.
Hippopotame, comment on le prend 48.
Hiſtoire du Parlement de Paris, IId. Extr. de cet Ouvr. 135.
—— *du Patriotiſme François*, notice de cet Ouvr. 234
—— *d'Emilie Montague*, 261.
—— *Univerſelle traitée relativement aux Arts de peindre & de ſculpter*, Extr. de cet Ouvr. de Mr. *Dandré Bardon* 294.
—— *Littéraire des Femmes Françoiſes*, Extr. 304.
—— *Biographique d'Angleterre*, 457.
—— *d'Angleterre* par Mr. *Rider* 459.
—— *de France ſous François II. & Charles IX.* par Mr. *Anderſon* 460.
—— —— par Mlle. *d'Eſpinaſſy*, Tom. IV. & V. 473.
Hollande (beauté de ſa), 7. & *ſuiv.*
Homme conduit par la Raiſon, ann. de cet Ouvr. 466.
Hurel (Mr.), ann. de ſa *Diſſertat. ſur le Faucin* 475.

Huſſon (Mme.), ſon plagiat 318. manière ingénieuſe dont elle le juſtifie *ibid.*

I.

Jardins, mauvais goût qui règne dans la diſtribution des Jardins 78.

Idylle (*Peleman*), 424.

Iliade, voyez *Tureo.*

Indes, voyez *Bontius.*

Inondation terrible 9.

Inquiſition, tentatives qu'on fit pour l'introduire en France 137.

Inſtructions de Morale, *d'Agriculture* & *d'Economie*, notice de cet Ouvr. de Mr. *Froger* 243.

——— *adreſſées par l'Impér. de Ruſſie à la Commiſſion établie pour dreſſer un Code de Loix*, Extr. 324.

Joſeph, Traduction Holland. de ce Poëme 488.

Journal du Voyage de Mr. Courtanvaux, IId. Extr. 1.

Juges XVII. & XVIII. Diſſertations ſur ces deux Chapitres 447.

K.

Klopſtock (Mr.), IId. Extr. de ſon Poëme intit. *le Meſſie* 162. IIIe. Extr. 431.

L.

Lettres Morales sur le Bonheur, Extr. de cet Ouvr. 27.

Lewis (Mr.), Traduction Franç. de ses *Expériences physiques & chymiques* &c. 241.

Louis XIV, il avoit bien prévu la cassation de son Testament 159. inutilité de ses conquêtes 239. parallèle de son Siècle avec celui de *Louis* XV. 384. Louis XIV. ne fut point instruit des cruautés qu'on exerça contre les Reformés 400. Sentimens de Religion de ce Monarque 404 il parloit bien 409 & entendoit très bien les affaires *ibid.* il est vraisemblable qu'il épousa secrettement Me. de Maintenon 417.

Louvois (Mr. *de*), c'est à son ambition qu'il faut attribuer les persécutions de France 401.

Lyrique (*Poésie*), réflexions à ce sujet 283. *& suiv.*

M.

Mahomet, n'étoit point d'une basse extraction 265. il descendoit d'Ismaël 267. son caractère 273 & suiv. ses commencemens & ses succès 275. précis d'un Mémoire de Mr. *de Brequigny* sur l'établisse-

bliſſement de ſa Religion & de ſon Empire 264.

Maintenon (Mme *de*), diverſes particular. de ſa vie & de ſon caractère 410 *& ſuiv.*

Maladies des Indes Orientales, voyez *Bontius.*

Mandragores, ce que c'eſt 52.

Marchand (Mme *le*), ſon Roman intit. *Boca* 318.

Mattha (Mr. *de*), quelques uns de ſes bons mots 415.

Matth. IV: 5. explicat. de ce paſſage 451.

Meier (Mr. *G. F.*) ann. de la 1e. Partie du 3e. Tome de ſes Réflex. Philoſoph. ſur la Relig. Chrét. 497.

Mémoires de l'Acad. Roy. des Inſcript. & Belles Lettr., Tom. XXXII. Ire. Extr. 89. IId. Extr. 263.

Merrick (Mr.), ſes *Remarques ſur les Pſeaumes* 446.

Meſſie (*Le*), IId. Extr. de ce Poëme 162. IIIe. Extr. 431.

Millar (Mr.), ann. de ſes *Obſervat. ſur l'Aſthme & ſur la Coqueluche*, 454.

Mingarelli (le P.), ann. de ſon Edit. de *Didyme d'Alexandrie* 233.

Montague (*Hiſtoire d'Emilie*), ann. de ce Roman 261.

Mon-

Montespan (Me *de*), ſon caractère 409.
Morale Militaire (*Eſſais de Principes d'une*), Extr. de cet Ouvr 61
Mort (*peine de*), voyez *Peine.*
Morts, Liſte des morts de la petite-Vérole à la Haye dans le cours de 15 années 377
Mosheim (Mr. *de*), Traduction Holland. de ſa *Morale* 485.
Mouchards, origine de ce ſobriquet 137.
Mus jaculus, deſcript. de cet animal 47.

N.

Navigation, voyez *Bouguer.*
Nieuwland (M), ann. du IVe. Tome de ſes *Lectiones Memorabiles* 496.
Nil, ſes débordemens 42 & *ſuiv.*

O.

Obſervateur François à Londres, notice de cet Ouvr. périodique 477 & *ſuiv.*
Oeconomique (*Encyclopédie*), Proſpectus d'un Ouvr. ſous ce titre 191.
Oelrich (M.), ann. de ſon Recueil de Diſſertations 256
Opium (effets de l'), 55.

Or-

Orléans (le Duc d'), Régent de France, ſon caractère 419. & *ſuiv.*

Ortographe de la Langue Hollandoiſe, ann. d'un Traité ſur ce ſujet 260. Extr. de cet Ouvr. 338.

P.

Palémon, Idylle 424.

Palmiers, comment on les féconde 46.

Parlement de Paris (*Hiſtoire du*), IIe. Extr. de cet Ouvr. 135.

——— ——— *Toulouſe*, étrange Arrêt qu'il publie 148.

Parthenai (*Catherine*), particular. de ſa vie 310.

Patriotiſme François (*Hiſtoire du*), notice de cet Ouvr. 234.

Paty (M. *du*) *de Clam*, ann. de ſa *Pratique de l'Equitation* 242.

Peines, elles ne doivent pas être trop ſévères 331. quelle eſt la meſure de leur grandeur 332. la peine de mort n'eſt preſque jamais néceſſaire 333.

Perſécutions de France, Mr. de Louvois en fut l'Auteur 400.

Phoſphores de la Manche, ce que c'eſt 24.

Piacenza (Mr.), nouv. Edit. qu'il donne de l'Ouvr. de *Baldinucci* 227.

Picot (M.), notice de ſa Diſſertat. ſur le *Déluge* 250.

Pindare, caractère de ce Poëte 282. défauts qu'on lui a reprochés 287. ſon apologie 288. précis d'un *Diſcours* de M. *de Chabannon ſur Pindare* 281 & *ſuiv.*

Planelli (M.), ſa Trad. Ital. des *Principes élément des Belles Lettres* par M. *Formey* 232.

Plaies (*Traité des*), Ouvr. ann. 455.

Platon, précis de divers Mémoires de M. *Garnier* ſur ce Philoſophe 91 & *ſuiv.* examen des reproches que quelques critiques ont faits à Platon 92. s'il a altéré la doctrine de Socrate 100. uſage qu'il a fait des Fables 113. but qu'il s'eſt propoſé dans ſon *Cratyle* 114.

Poéſie Lyrique, ſon caractére 283 & *ſuiv.*

Poiſſonnier (M.), trouve le ſecret de deſſaler l'eau de la mer 4.

Pomme de Sodome, eſt le fruit du *Solanum melongena* 55.

Prévôt (l'Abbé), éloge de cet Ecrivain 82.

Prieſtley (le Dr.), anal. de ſa critique de M. *Blakſtone* 452.

Proſpectus d'une Encyclopédie Oeconomique 192.

Pſeaumes, voyez *Merrick*, & *Amyraud*.

Puiſieux (Mme. *de*), ſa Trad. Franç. des *Expériences phyſiques & chymiques* de M. *Lewis* 241. critique de ſes *Conſeils à une Amie* 315.

R.

Racine, jugement ſur ce Poëte 366.
Raiſon, ſon prix ineſtimable 35 *& ſuiv.*
Rat de Montagne. ou rat qui ſaute, deſcription de cet animal 47.
Régent, voyez *Orléans.*
Reimar, voyez *Erman.*
Religion, combien elle eſt néceſſaire aux Militaires 67.
Richardſon, éloge de ſes Romans 83.
Rider (Mr.), jugement ſur ſa *nouv. Hiſt. d'Angleterre* 459.
Roſeau du Nil, ſa deſcription 45.
Roſſel (Mr.), notice de ſon *Hiſt. du Patriotiſme François* 234.
Roukens (Mr. *A. A.*), notice de ſa Diſſertat. ſur la meilleure forme de Gouvernement, 485.
Rouſſeau, jugement ſur ce Poëte 366.
—— (Mr *J. J.*), éloge de ſon *Héloïſe* 85.
Ruth, eſquiſſe d'un tableau où elle eſt repréſentée dans le champ de Booz 299.

S.

S.

Sacrifice d'Abraham (nouvelle explication du), 449.
Safran oriental, ſes qualités 59.
Sage (*le*), éloge de cet Ecrivain 83.
Schubert (Mr. l'Abbé), ann. de ſa Vie du Pape *Vigile* 489.
Secrets de la Nature & de l'Art, Ouvr. ann. 476.
Segrais, jugement ſur ſes Eclogues 374.
Seiler (Mr.), ſa Traduct. Allem. de la *Harangue de Démoſthène ſur la Couronne* 255.
Siècles de Louis XIV. & de Louis XV. leur parallèle 355 *& ſuiv.*
Smolett (Mr.), ſon caractère 133.
Socrate, caractère de ſa Philoſophie. 102. ſes opinions ſur la Divinité 104. ſa méthode & ſa manière de philoſopher 106. *& ſuiv.* comment il s'y prenoit pour *faire accoucher les eſprits* 110. fauſſeté des reproches qu'on lui a faits 109.
Soprani (Mr.), ann. de ſes Vies des *Peintres &c. Génois* 227.
Souvenirs de Mme. de Caylus, Extr. de cet Ouvr. 399.
Sparte, vices de ſon Gouvernement, de ſes Loix, de ſes habitans &c. 467. précis de l'*Examen hiſtor. & polit. du Gouverne-*

nément de Sparte, par *Mr Vauvilliers*; *ibid.*

Statues reſtaurées, voyez *Cavaceppi.*

Steffens (Mr.), ann. de ſon *Index Geographicus* 258

Sterne (Mr.), Extr. de ſon *Voyage Sentimental* 119

Stinchus marinus, ce que c'eſt 49.

Strange (Mr.), ann. de ſon *Catalogue de Tableaux* &c. 463.

T.

Tableaux de l'Hiſtoire. Extr. de cet Ouvr. de Mr. *Daudré Bardon* 295. eſquiſſe d'un Tableau du Déluge 296. de Ruth dans le champ de Boz 299.

Télémaque (*Avantures de*), ann. d'une 6e. Traduct Angl de cet Ouvr. 463.

Teſtu (l'Abbé), ſon caractère 412.

Théatre Allemand. Ouvr. ann. 488.

Thianges (Me. *de*), ſon ridicule entêtement ſur ſa nobleſſe 407.

Thomas (Mr.), ſon éloge 364.

Touloufe. voyez *Parlement.*

Turco (Mr. *del*), ann. de ſa Trad. Ital. du 2d. Chant de l'*Iliade* 229.

V.

Vauvilliers (Mr.), précis de son *Examen hiſtor. & politique du Gouvernement de Sparte* 467.

Vérole (*petite*), Liſte de ceux qui en ſont morts à la Haye dans le cours de 15 années 377.

Vertu, elle eſt le plus grand des biens 35. *& ſuiv.*

Vigile (le Pape), ſa *Vie* 489.

Vignes de Salomon 53.

Vin, moyen de lui donner un fumet agréable 54.

Vin du Rhin, on fait à Hébron du vin, qui reſſemble parfaitement au vin de Rhin 53.

Voltaire (Mr. *de*), jugement ſur ſes diverſes productions 63. & *ſuiv.*

Voyage de Mr. *de Courtanvaux*, IId. Extr. de cet Ouvr. 1.

——— de Mr. *Haſſelquiſt* dans *le Levant*, IId. Extr. de cet Ouvr. 42.

——— *Sentimental* de Mr. *Sterne*, Extr. 119.

W.

Weguelin (M.), plan de ſon *Hiſtoire Univerſelle* &c. 253.